
VE
RI
TAS

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE JACQUES-HENRI-BERNARDIN

DE

SAINT-PIERRE.

TOME DOUZIÈME.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE,
HÔTEL DES FERMES.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE JACQUES-HENRI-BERNARDIN
DE
SAINT-PIERRE,

NOUVELLE ÉDITION REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

PAR L. AIMÉ-MARTIN.

...... Miseris succurrere disco.
ÆN., lib. I.

MÉLANGES.



PARIS,
CHEZ P. DUPONT, LIBRAIRE,
RUE DU BOULOY, HÔTEL DES FERMES.

1826.


HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

ESSAI

SUR

J.-J. ROUSSEAU.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Vers le milieu du mois de janvier 1771, Bernardin de Saint-Pierre se trouvait au cap de Bonne-Espérance, et près de s'embarquer pour revenir en France, il mandait à Rulhière, qu'entre autres plaisirs il se promettait celui de voir deux étés dans la même année; car, au moment où il s'éloignait de ces rivages, on était sur le point de commencer les vendanges, le mois de janvier du cap de Bonne-Espérance répondant à peu près à notre mois d'août. Cette lettre fut communiquée à J.-J. Rousseau, qui désira d'en connaître l'auteur; et lorsqu'il le vit pour la première fois, il l'accueillit avec beaucoup d'empressement, et lui dit qu'il estimerait toujours un homme qui, en revenant du pays de la fortune, ne songeait qu'au bonheur de jouir de deux étés dans la même année. Telle fut l'origine d'une liaison qui fait époque dans la vie de Bernardin de Saint-Pierre. Dès qu'il connut Rousseau, il l'aima, on peut dire, avec passion. L'hiver, ils se réunissaient pour causer familièrement, au coin du feu, de leurs projets et de leurs ouvrages; au retour de la belle saison, dès le matin ils diri-

geaient leur promenade dans la campagne, dînant au pied d'un arbre, et ne reprenant que le soir le chemin de la ville. C'est ainsi qu'ils passèrent des jours dignes de l'antiquité; car leur amitié n'était pas stérile, et, dans leurs conversations familières, ils traitaient les plus hautes questions de la morale et de la philosophie. La nature, la religion et l'immortalité étaient les objets habituels de leurs méditations. A ces idées d'une philosophie profonde, ils mêlaient quelquefois les peintures vives et animées de leurs sentiments, les anecdotes de leur enfance, les souvenirs de leurs beaux jours et des réflexions touchantes sur la recherche du bonheur, le mépris de la mort et la constance dans l'adversité : questions qui ont si souvent occupé les anciens, et qui donnent tant d'intérêt à leurs ouvrages. On aime à voir les deux amis s'adresser ces questions avec l'innocence de cœur d'un enfant, et y répondre avec la puissance de raisonnement du génie. Ainsi ce qu'ils disaient au coin du feu, ou dans leurs promenades solitaires, aurait pu profiter à tous les hommes de tous les siècles. En lisant les notes où Bernardin de Saint-Pierre consignait ces souvenirs, et qui ont servi de matériaux aux fragments que nous publions, on croit lire quelques passages d'un dialogue de Socrate et de Platon. L'aspect des campagnes remplissait leur ame d'un

sentiment de bonheur et d'amour qui animait toutes leurs pensées; car il y a dans les beautés de la nature quelque chose qui nous invite à aimer. Voilà pourquoi, lorsque, dans l'Énéide, Didon vient d'accorder l'hospitalité au fils de Vénus, Virgile, ce grand peintre des passions, voulant émouvoir le cœur de la reine de Carthage, place l'Amour à ses genoux; puis il fait chanter par le bel Iopas, non des hymnes tendres et voluptueux, mais les merveilles de l'univers :

> Hic canit errantem lunam, solisque labores;
> Unde hominum genus, etc.
>
> (Æn., lib. 1, v. 746.)

Et qu'on ne croie pas que ce soit donner une trop grande importance à ces épanchements de l'amitié! Platon avait assisté aux leçons des philosophes de l'Inde, de l'Égypte et de l'Italie. La science fut le fruit de ses voyages; mais il ne dut la sagesse qu'aux entretiens de Socrate. De simples conversations forment tous ses ouvrages; et cependant il est encore aujourd'hui le premier moraliste de l'antiquité, quoique Cicéron ait écrit sur les mêmes sujets. Pourquoi n'attacherions-nous pas aux paroles de nos sages autant de prix que les anciens en attachaient aux discours de leurs philosophes?

On ne trouvera point ici ces sentences pom-

peuses dont nos livres sont pleins, et dont nos tribunes et nos théâtres retentissent. Celles-ci sont simples, familières et communes, mais elles ont servi à J.-J. Rousseau : les autres sont belles, mais inutiles. C'est en faisant allusion aux vertus austères de son ami et aux vaines maximes de la philosophie moderne, que Bernardin de Saint-Pierre se plaisait à raconter qu'un jour, au garde-meuble de la couronne, il avait été frappé d'admiration à la vue de l'armure étincelante de pierreries offerte par Soliman à Louis XIV, jusqu'au moment où ses yeux s'étaient arrêtés avec attendrissement sur la cuirasse de fer de Henri IV, toute bossuée de coups d'arquebuse.

D'ailleurs, l'épreuve qu'un grand homme a faite des maximes qu'on va lire, n'est pas leur seul mérite. Ce qui leur donne du prix à mes yeux, c'est que tout le monde peut en faire usage. Le défaut majeur de notre éducation est d'offrir des exemples qui ne peuvent être d'aucune utilité dans le cours habituel de la vie. La plupart des hommes sont destinés à l'obscurité; il leur faut des vertus domestiques, et non des vertus dramatiques. Ces dernières sont cependant les seules qu'on enseigne aujourd'hui : aussi n'aurons-nous bientôt plus qu'un peuple d'acteurs, qui mourra de ses vices en débitant les maximes de la vertu. Sont-ce donc les

modèles qui nous manquent? Et la vie de Rousseau, par exemple, comme celle de Socrate, n'est-elle pas à la portée commune, quoiqu'il ait été sublime à lui d'y descendre et de s'y maintenir? Sans doute, il a commis des fautes, et nous sommes loin de vouloir les dissimuler; mais jamais homme parfait n'a été présenté à l'admiration des hommes. Fénélon, dont le goût était pur comme la vertu, en imaginant un prince qui pût servir d'exemple au duc de Bourgogne, lui donne les défauts de son âge et de son état; lui-même, si digne de louanges dans la simplicité de sa vie privée, nous paraît bien plus grand lorsqu'il monte en chaire pour avouer ses erreurs et pour prononcer sa condamnation, que lorsqu'il développe toute la force de son génie dans la composition de son divin ouvrage. Les beautés morales ne naissent que des imperfections vaincues et du combat de nos passions: où il n'y a pas d'effort, il n'y a pas de vertu.

Rien n'eût donc été plus propre à nous rendre meilleurs, que ces récits familiers de la vie de J.-J. Rousseau, mêlés aux souvenirs de la vie de Bernardin de Saint-Pierre. On pourra prendre une idée, bien faible il est vrai, de l'intérêt d'un pareil ouvrage dans le fragment que nous publions aujourd'hui. Les deux amis s'y présentent avec tant de bonhomie et de simplicité, qu'on s'imagine

être en tiers et causer avec eux. Les écrivains avaient disparu ; ils ne s'occupaient plus de ce qui eût été le mieux dit, mais de ce qui était le plus digne d'être dit. Il n'y avait entre eux ni prétention de bien parler ni prétention de bien écrire, ni désir d'être applaudi ; le désir de s'éclairer, l'amour de la vérité restaient seuls. Leurs doutes, leurs espérances, leurs découvertes, ils ne dissimulaient rien ; et qui pourrait exprimer leur ravissement, lorsqu'ils arrivaient à la démonstration d'une des vérités si consolantes de la religion ! car ils ne voulaient que la vérité ; mais ils la voulaient sublime, parce que celle-là seule les pénétrait d'une joie ineffable, et que c'était ainsi qu'ils sentaient qu'elle était la vérité.

Aussi voyait-on sortir quelquefois leurs plus forts arguments de la surprise qu'ils éprouvaient en réfléchissant sur les plus belles facultés de l'ame, celles qui font aimer et raisonner.

Croyez-vous donc, disait Bernardin de Saint-Pierre, après une longue discussion sur la poésie et sur l'amour, que les doux ravissements des muses, les émotions de la tendresse, celles qui précèdent et qui suivent un bienfait, ne sont que l'agitation momentanée d'un petit morceau de terre ?

Ces amitiés qu'on croit éternelles, ce goût pour les monuments qui conservent notre souvenir, cet

amour de la gloire et de la louange, ce sentiment de l'infini que l'homme porte dans toutes ses passions, prouvent qu'il est né pour l'infini.

Sans doute, une des plus séduisantes illusions de l'amour est d'imaginer qu'on fait le bonheur de ce qu'on aime. C'est une illusion divine, ainsi que toutes celles qui naissent de cette passion. Mais comment expliquer, par le secours de l'organisation, la naissance d'un sentiment qui ne nous laisse heureux qu'autant que nous sommes cause d'un bonheur qui est hors de nous! La matière ne peut rien là.

Philosophe, tu ne conçois pas ces relations! tu ne les as peut-être jamais éprouvées; tu n'en vois pas le but! Mais conçois-tu pourquoi tu existes? et nieras-tu ton existence parce que tu ne l'as pas comprise? Examine tout ce que tu es forcé de croire pour ne croire à rien, et ose ensuite nous accuser de crédulité!

Chose digne de remarque! au moment où J.-J. Rousseau livrait son ame à tous les charmes de cette amitié solitaire, il abandonnait la société des Diderot, des Saint-Lambert, des Helvétius, des Duclos et de cette multitude de sophistes qui se firent un nom par de grands scandales, encore plus que par de grands talents. Il préférait à ces hommes d'une science corruptrice, d'une vertu

fastueuse, et dont la plume distribuait la gloire, un homme simple et sans renommée, mais dont le cœur renfermait des trésors de sagesse et d'amour; et tandis que les salons de la capitale applaudissaient aux impiétés de ces profonds génies qui ne croyaient qu'à eux, qui n'adoraient que leur intelligence, Jean-Jacques et son ami, promeneurs solitaires, trouvaient dans la plus petite fleur un nouveau sujet d'élever leur ame jusqu'au Dieu de la nature. Souvent alors, ramenant leurs pensées sur eux-mêmes, ils soupiraient en se voyant délaissés des hommes qu'ils voulaient rendre heureux; mais toutes leurs douleurs cédaient bientôt à l'espérance de cet avenir céleste que la religion promet à ceux qui souffrent. Dieu, disaient-ils, nous envoie souvent des maux qui n'ont point ici-bas de consolation, pour nous obliger à n'avoir recours qu'à lui. La vertu est un arbre dont les racines tiennent à la terre, mais qui ne donne son fruit que dans le ciel.

Cependant cette amitié si pure avait aussi ses moments de troubles et d'amertume. Rousseau s'était fait un système d'indépendance qui ne lui permettait pas de supporter la moindre gêne; une visite à contre-temps, un mot, une question mal interprétés, suffisaient pour occasioner une rupture. Dans son dépit, Bernardin de Saint-Pierre

jurait de ne plus le revoir; mais sa destinée le ramenait tôt ou tard à sa rencontre : alors tout était oublié; les visites, les promenades recommençaient sans qu'il fût question du passé. Rousseau avait quelquefois de l'humeur, jamais de ressentiment.

Un jour, c'était dans la plus belle saison de l'année, vers la fin du mois de mai de 1778, ils avaient formé le projet d'aller passer la matinée sur les hauteurs de Sèvres; Bernardin de Saint-Pierre arrive au lieu du rendez-vous, Rousseau n'y était pas : pendant plusieurs jours, il revient au même lieu, et il y revient inutilement. Enfin après une semaine d'attente, il hasarde une lettre, elle reste sans réponse; alors son inquiétude est au comble, et dans une violente agitation, il prend le chemin de la rue Plâtrière; arrivé près de l'habitation de son ami, la crainte le saisit, il s'arrête, il hésite s'il montera; mais enfin, surmontant son émotion, il se trouve dans la chambre de Rousseau : elle était vide! deux femmes y cardaient de la laine; elles ignorent jusqu'au nom de celui qu'il demande : mais redescendu chez le maître de la maison, il y apprend que depuis quinze jours Rousseau s'était retiré à la campagne dans un lieu isolé, d'où il avait envoyé une seule fois prendre les lettres qui lui étaient adressées.

Il est difficile de se faire une idée de l'affliction

de Bernardin de Saint-Pierre. Il s'était livré à cette amitié avec la ferveur de la jeunesse, et il crut avoir tout perdu parce qu'il perdait sa dernière illusion. Quelques lignes trouvées dans ses papiers, et que nous rapporterons ici, expriment d'une manière bien touchante combien l'impression qu'il reçut fut profonde et douloureuse.

« Mon premier mouvement, dit-il, fut de me « repentir de l'avoir aimé. Je ne pouvais concilier « sa conduite avec les marques de confiance qu'il « m'avait données dans nos derniers entretiens. Je « résolus de lui écrire pour me plaindre amère- « ment; je n'en eus pas la force. Je commençais « ma lettre par lui faire de tendres reproches d'être « parti sans me dire adieu, ensuite, lui rappelant « nos projets et nos conversations, je lui promet- « tais de l'aller voir, et je terminais par deux vers « dont il connaissait l'allusion, et que Virgile fait « adresser par Gallus aux bergers de l'Arcadie :

« Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
« Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ ! »

« Plût aux dieux que j'eusse été l'un de vous ! quel plaisir de « garder vos troupeaux, ou de vendanger vos raisins ! »

« Cependant des bruits vagues se répandaient « dans le public qu'on allait publier les mémoires « de la vie de Rousseau, qu'il était poursuivi, qu'il

« était caché, qu'il avait fui en Hollande ; enfin on « citait des crimes. Où est-il ? que fait-il ? me di- « sais-je. S'il prépare une apologie, je serai son « secrétaire ; est-il persécuté ? je veillerai sur ses « jours : a-t-il fait une faute ? je pleurerai avec « lui. Au milieu des rumeurs de la capitale et des « anxiétés de mon ame, j'apprends sa mort par le « Journal de Paris. »

Ainsi s'exprimait Bernardin de Saint-Pierre, peu de temps après cette époque douloureuse. Il crut alors qu'au défaut d'un ami, il n'y avait que la solitude qui pût calmer ses peines. La nature console de tout en nous conduisant doucement de la vue de ses ouvrages au sentiment de la Divinité. C'est ainsi qu'elle l'avait consolé dans plusieurs circonstances, mais cette fois elle fut insuffisante. Hélas : il avait eu un ami, et l'aspect de la campagne ne faisait que renouveler dans son cœur le regret de sa perte. Avec quelle émotion il revenait seul dans les lieux de leurs promenades habituelles ! Il croyait le voir encore le long des chemins peu battus, au pied des arbres, ou sur des pelouses solitaires ; il lui semblait que les bords de la Seine, le mont Valérien, le bois de Boulogne, lui répétaient ses pensées et jusqu'aux sons de sa voix. Il ne voyait rien dans la nature qui ne partageât sa tristesse ; semblable à ce pasteur qui, dans Virgile,

déplore la mort de Daphnis, et s'imagine que les lions, les montagnes, les forêts, pleurent Daphnis comme lui :

« Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
« Interitum, montesque feri silvæque loquuntur. »

Sa douleur ne lui laissait aucun refuge. Je pouvais m'éloigner, disait-il ; mais quand j'aurais perdu ces lieux de vue, quand j'aurais été dans une terre étrangère, les plantes dont elle eût été couverte, et dont Rousseau m'avait fait aimer l'étude, m'auraient dit à chaque pas : Vous ne le verrez plus !

C'est alors que, ne sachant où aller, fuyant les hommes qui lui en disaient trop de mal, et la nature qui lui en disait trop de bien, Bernardin de Saint-Pierre essaya de charmer sa douleur en jetant sur le papier tout ce qu'il put se rappeler de l'ami dont le souvenir l'occupait. Il se plaisait dans les détails de ce qu'il avait retenu de sa jeunesse, de ses amours, de ses sentiments, de ses doutes, cherchant à faire revivre celui qu'il avait perdu, et recueillant les débris de ce naufrage, afin d'en fortifier sa vie.

Il est probable que la publication des Confessions décida Bernardin de Saint-Pierre à abandonner son ouvrage. Seulement il en tira une multitude de pensées et d'anecdotes qui trouvè-

rent leur place dans les Études et les Harmonies. Tels sont les jugements sur Plutarque, sur la Grèce et sur Rome; la promenade au mont Valérien, celle au pré Saint-Gervais; la description du Déluge, du Poussin, et le morceau si touchant du triomphe de Paul Émile et de ses petits enfants : les plus belles pages sur le danger de l'émulation et sur l'abus et l'incertitude des sciences furent également inspirées par ces délicieux souvenirs. Une partie de ces matériaux avait été mise en œuvre; le reste était demeuré imparfait. Tels sont les fragments que nous avons essayé de réunir. Ceux qui font une étude approfondie du caractère et des opinions de Jean-Jacques, aimeront à y retrouver ses pensées, dépouillées de toute éloquence, et telles qu'il les exprimait dans ses conversations familières. Ils croiront vivre avec lui, et, suivant ses traces dans les campagnes, ils chercheront les lieux où il allait méditer. Alors, sans doute, ces débris seront regardés avec respect, comme ces médailles usées de Platon et de Socrate, que nous vénérons parce qu'elles ont été frappées de leur temps. Quant à l'ouvrage lui-même, rien n'a été négligé pour lui laisser sa simplicité originale. Jean-Jacques, pour me servir de l'expression de Montaigne, y est représenté en *sa façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et ar-*

tifice *. On pourra *contrerôler ses actions communes et le surprendre en son à tous les jours; seul moyen de juger bien à poinct d'un homme* **.

Cependant il n'est point inutile de remarquer qu'en recueillant ces fragments, il nous a été impossible de ne pas répéter quelques-uns des traits déjà rapportés dans les Confessions. Mais il nous semble que ces répétitions mêmes donnent quelque prix à notre travail; car, non-seulement elles prouvent la sincérité de Rousseau; mais ces récits sans parure, et tels qu'il les faisait à un ami, peuvent, en les comparant avec l'ouvrage où il s'est peint lui-même, donner une idée du charme qu'il savait répandre sur les plus petites choses, lorsqu'il voulait les présenter au public. D'ailleurs, quand il s'agit de ces génies privilégiés, toutes les circonstances sont importantes. On aime à se représenter leurs moindres actions, à entendre leurs moindres paroles, à connaître toutes leurs pensées : on est presque étonné de voir qu'ils étaient hommes! Mais cet étonnement, en les rapprochant de nous par les détails de la vie ordinaire, nous donne souvent la force de nous élever jusqu'à eux par les vertus de leur vie contemplative. Au reste, notre siècle est si pauvre que les plus faibles souvenirs du

* Essais de Montaigne, dans sa Préface.
** *Ibid.*, livre II, chapitre XXIX.

siècle qui vient de s'écouler sont des richesses pour lui. Nous sommes semblables au peuple de Rome, qui ne vit plus aujourd'hui que des ruines du temps passé, et qui présente à la vénération des voyageurs jusques aux cailloux qui ont été foulés par ses héros.

Une autre considération donnera sans doute quelque prix à ce fragment, c'est qu'il offre comme un tableau antique des mœurs de deux hommes célèbres. Un auteur, dit-on, ne rend le public juge que de ses talents : c'est une erreur. L'art de tromper dans tous les genres est devenu si universel, les livres répandent aujourd'hui tant de fausses lumières, qu'on ne peut désormais ajouter foi à la science qu'à proportion de la confiance qu'on porte au savant. Apprendre à connaître l'homme, c'est apprendre, selon Montaigne, à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelacés*. C'est donc à la pureté des cœurs à nous répondre de la pureté des principes; cela est évident des historiens, mais cela n'est pas moins vrai des philosophes, et d'une bien autre conséquence. Les premiers, dans le fond, ne nous égarent guère quand ils nous trompent; car qui peut régler sur les grands personnages de l'histoire une vie souvent

* Essais, livre Ier, chapitre XXIV.

obscure, et dont les événements varient pour chaque homme? Nous logeons les faits historiques tout au plus haut dans notre mémoire, tandis que nous recevons les maximes de la philosophie dans notre conscience; et, comme elles parlent à notre raison, elles influent sur nos opinions et dirigent notre conduite. Pour juger donc la sagesse d'une philosophie, il faut connaître les mœurs du philosophe; car c'est un préjugé bien favorable qu'elle est utile et bonne, lorsqu'elle a servi à rendre meilleur celui qui l'a donnée.

Si l'on fait l'application de ce principe à la vie retirée, aux mœurs simples de nos deux philosophes, on sentira toute la force que leur exemple doit donner à leur morale. L'enthousiasme qu'ils inspirent tient moins au souvenir des méditations qui les éloignaient des hommes, qu'à celui du penchant qui les rapprochait de la nature. On veut partager un bonheur qu'ils ont l'art de faire envier, non parce qu'ils ont su le peindre, mais parce qu'ils savaient en jouir. *C'est quelque chose*, dit encore Montaigne, *de ramener l'ame à ces imaginations, c'est plus d'y joindre les effets* *. Le précepte instruit, l'exemple commande; et les paroles les plus éloquentes ne produiront jamais une émotion aussi vive que celle qui

* Essais, livre II, chapitre XXIX.

nous transporte au seul aspect d'un homme vertueux.

Nous regrettons de n'avoir pu recueillir aucun des jugements de Bernardin de Saint-Pierre sur les ouvrages de Rousseau. Tout ce que nous en savons, c'est qu'il ne considérait pas ces ouvrages seulement sous le rapport littéraire, mais encore sous le rapport de leur influence morale. Il y a une seule chose qui avec le talent assure une haute réputation. Ce n'est pas l'esprit, car qui en a plus que Martial? ce n'est pas la grace et la volupté, car rien n'est plus gracieux qu'Ovide; ce n'est pas la haine du vice, car jamais cette haine n'inspira des pages plus véhémentes que celles de Juvénal : c'est l'utilité dont un écrivain est au genre humain. Bernardin de Saint-Pierre voulait faire l'application de cette pensée aux divers ouvrages de Rousseau; mais ce projet ne fut point exécuté. On trouve seulement dans ses notes des indications telles que celles-ci : « Mères devenues nourrices; « éducation adoucie; châtiments honteux supprimés *; l'homme rendu moins malheureux devient « moins méchant ; liens de la société naturelle

* C'est par l'influence des ouvrages de Jean-Jacques que les punitions corporelles, qui dépravent l'enfance, furent supprimées à l'École militaire et que l'impératrice de Russie les bannit également des colléges.

« renforcés; goût de la nature inspiré. » Ces notes copiées textuellement peuvent donner une idée de la manière dont Bernardin de Saint-Pierre préparait son travail; mais elles servent surtout à nous faire regretter qu'il ne l'ait point achevé. Cette manière de considérer les œuvres de Jean-Jacques prévenait d'ailleurs bien des objections; car ce philosophe était loin de mériter le reproche que Cicéron adresse avec tant de raison aux stoïciens, de n'avoir rien fait pour l'utilité générale. Il est vrai que Rousseau nous égare quelquefois; mais alors même ce n'est point le vice qui nous séduit, c'est l'exagération de la vertu qui nous entraîne, et l'on sent encore qu'il est tout occupé de notre bonheur. C'est ainsi que Bernardin de Saint-Pierre se serait plu à nous montrer Rousseau, philosophe de la nature, protecteur du faible, ami des infortunés, ouvrant dans l'Héloïse une route au repentir, élevant un asile à l'enfance dans l'Émile, et un refuge aux peuples dans le Contrat social.

Un des passages les plus remarquables du fragment que nous publions, est celui où l'auteur établit une distinction entre le caractère que donne la nature et celui que donne la société. Cette distinction jette un grand jour sur J.-J. Rousseau; elle explique les boutades, les bizarreries qui jusqu'a-

lors avaient paru inexplicables. La nature l'avait fait sensible et hardi, le malheur le rendit brusque et timide. Socrate s'avouait enclin à tous les vices, c'était son caractère naturel; son caractère social était la vertu. Au contraire Rousseau, sensible par nature, devient dur et méfiant, parce que la société le trompe et le repousse. Toujours en défiance contre les hommes, il cherche un appui dans ses illusions; la terre disparaît à ses yeux. Créateur d'un monde idéal, il le peuple d'êtres célestes, et s'abandonne ensuite avec délices au bonheur de les aimer. Le voilà dans son caractère naturel : gardez-vous de le réveiller; vous ne le pouvez sans lui rendre son caractère social, c'est-à-dire, sans le replacer au milieu des maux de la société, sans le mettre en garde contre ses vices. Quant à présent il est heureux, parce qu'il ne voit que des heureux; tout se dirige autour de lui à la vertu et à Dieu. Voyez avec quelle éloquence il loue cette religion qui nous apprend qu'un être bienfaisant veille sur chacun de nous, et qui, à la place du Dieu de la philosophie, de ce grand géomètre des mondes, sans cesse occupé à rouler d'innombrables sphères, nous montre un Dieu, compagnon de la vie et des misères humaines.

A la suite du fragment sur Jean-Jacques, nous avons placé un parallèle de ce philosophe et de

Voltaire. Ce parallèle fut écrit il y a plus de vingt ans, et, quoique resté imparfait, c'est peut-être le morceau de Bernardin de Saint-Pierre où l'on trouve le plus d'aperçus fins, délicats et ingénieux. On regrette seulement qu'il ait abandonné son travail au moment où il allait comparer l'influence que ces deux écrivains ont exercée sur leur siècle. Il semble, d'après quelques passages mêmes du parallèle, que son intention était d'apprécier les résultats si opposés de leurs opinions. Effectivement, ces résultats ont ce caractère particulier, qu'ils furent en raison inverse de l'intention, du talent, de la réputation et de l'ambition de ces deux philosophes. Voltaire a beaucoup influé sur la dernière classe de la société, dont il ne se souciait pas; il n'a influé que superficiellement sur la seconde, pour laquelle il écrivait, et pas du tout sur la première, qu'il flattait dans tous ses ouvrages. Rousseau au contraire a peu influé sur le peuple, vers lequel il a dirigé toutes ses vues, et dont il a défendu tous les droits; mais il a beaucoup influé sur la seconde classe de la société, et encore plus sur les grands, dont il n'a cependant ni flatté ni dissimulé les vices. Voltaire attaque la superstition qui nuit aux hommes; Rousseau élève la religion qui leur est utile. Le premier répand une lumière qui éblouit et trompe les peuples; il

leur inspire le goût du luxe, des arts, de la vanité, ne sachant pas qu'il multiplie leurs maux en multipliant leurs plaisirs : le second donne des sentiments d'humanité aux riches, et les ramène au goût d'un bonheur tranquille et des plaisirs simples de la nature. Si Voltaire fait débiter ses maximes par la multitude qu'il séduit et qu'il égare, Rousseau fait pratiquer les siennes par ceux qui influent sur la félicité des peuples, et les rappelle à la vertu par la force du sentiment. Ainsi Voltaire, toujours occupé à détruire sans réparer, ne délivre l'homme de ses croyances superstitieuses que pour le livrer à de plus grands maux, ceux de l'incrédulité. Sa philosophie, comme le dit Bernardin de Saint-Pierre, *est celle des gens heureux*, et tôt ou tard la fortune nous force à l'abandonner; tandis que la philosophie de Rousseau, étant celle des infortunés, devient à la fin celle de tous les hommes.

Parmi les notes qui devaient servir de matériaux à l'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre, il en est un grand nombre que leur imperfection ne nous permet pas d'introduire dans le fragment que nous publions. Ces notes n'étaient que des indications; il fallait ou les laisser perdre, ou essayer de les rédiger en leur conservant toute leur simplicité. Quelque désavantage qu'il y eût à entreprendre un

pareil travail, il ne nous était pas permis de balancer. Les pages suivantes renferment donc tous les débris que nous avons pu recueillir. Quelques-unes de ces pensées sont placées dans la bouche de Bernardin de Saint-Pierre; cette forme nous était indiquée par les notes elles-mêmes, et c'eût été nuire à l'intérêt que de vouloir en prendre une autre. Ce sont des anecdotes, des souvenirs qui lui échappent comme dans une conversation : aussi, pour me servir de l'expression d'un poète, notre dessein est-il moins d'offrir au lecteur des phrases pompeuses et magnifiques, que de converser tête à tête avec lui :

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat,.....
Secreti loquimur :..... *

FRAGMENTS SUR J.-J. ROUSSEAU.

Un jour, en voyant des enfants qui jouaient sur le gazon des Tuileries : Voilà, lui dis-je, des enfants que vous avez rendus heureux; on a fait ce que vous demandez. Il s'en faut bien, me répondit-il, on se jette toujours dans les extrémités. J'ai parlé

* Pers., sat. v. v. 19.

contre ceux qui leur faisaient ressentir leur tyrannie, et ce sont eux à présent qui tyrannisent leurs gouvernantes et leurs précepteurs.

Pour détruire les athées, s'il y en a, disait Rousseau, il ne faut pas leur montrer la nature qu'ils refusent de voir, mais les attaquer dans leur propre raisonnement.

Il semblait s'exercer à quitter toutes les choses de la vie. Un jour il se défit de son épinette; il ne disait plus, comme autrefois: la musique m'est aussi nécessaire que le pain. Un autre jour il donna son herbier; enfin il perdit sa loupe, sa canne, son chapeau et son livre De la Sagesse; mais il se livrait encore à la recherche des plantes.

Rousseau disait : Il faut mépriser les hommes, et agir comme si on était toujours en leur présence. Mais sa conduite et ses vertus prouvaient bien qu'il se proposait d'autres témoins et d'autres juges que les hommes. Je n'ai commencé à être heureux, disait-il, que lorsque j'ai été tout-à-fait sans espérance. On ne conserve la paix du cœur que par le mépris de tout ce qui peut la troubler.

Il aimait singulièrement les contes orientaux, et faisait un cas tout particulier des Mille et une

Nuits. L'homme, disait-il, y est plus rapproché de l'homme : on y voit souvent un souverain converser avec un homme du peuple. Nos riches ne craignent jamais de tomber dans la misère. Il n'y a guère que les malheureux de charitables. Je lui dis à ce sujet : Quoi qu'en dise le président Hénault, une des grandes causes de la stérilité de nos histoires, c'est qu'il n'y a rien pour le peuple ; il ne s'agit que de quelques grandes maisons, et de savoir qui occupera le trône. Il n'y a donc qu'un homme qui intéresse ; c'est le roi : et l'intérêt de son histoire augmente à mesure qu'il est plus populaire. Voilà pourquoi l'on admire Louis XIV ; mais on aime Henri IV. Nous avons cependant quelques histoires touchantes, comme celle de Turenne ; mais ce n'est pas comme grand seigneur, c'est comme homme.

On l'a taxé d'orgueil parce qu'il repoussait la main qui voulait lui mettre un joug, parce qu'il refusait les dîners, parce qu'il n'adoptait pas les opinions du jour, qu'il n'accordait pas son estime au rang et à la fortune, et qu'il s'éloignait des réunions d'artistes, de gens de lettres et de qualité. Mais ce sont les orgueilleux qui taxent d'orgueil. L'orgueilleux est celui qui cherche à subjuguer ; et Rousseau, solitaire, sans ambition et sans for-

tune, ne voulut que vivre libre. Il se fit même un état pour être indépendant; mais en cherchant à échapper à la société, il ne voulut point échapper aux lois, et il prit pour règle de sa conduite des lois encore plus sévères que celles de l'état, celles de sa conscience.

Il ne parlait de Richardson qu'avec enthousiasme. Clarisse renfermait, selon lui, une peinture complète du cœur humain; il estimait moins Grandisson. Il faisait à l'auteur un reproche général, celui de n'avoir rattaché le souvenir de ses héros à aucune localité dont on aurait aimé à reconnaître les tableaux. Il est impossible, disait-il, de se représenter Achille sans voir en même temps les plaines de Troie. On suit Énée sur les rives du Latium: Virgile n'est pas seulement le peintre de l'amour et de la guerre, il est encore le peintre de sa patrie. Ce trait de génie a manqué à Richardson.

Il estimait la probité de Fontenelle, et admirait qu'ayant une si grande facilité pour l'épigramme, il eût eu la générosité de n'en jamais faire usage contre ses nombreux ennemis.

Dans les dernières années de sa vie, il voulait écrire sur les avantages de l'adversité. Il voulait

également écrire de la vieillesse, n'étant pas content de ce que Cicéron en a écrit. Celui qui avait tant fait pour le bonheur de l'enfance, était digne de donner des consolations au dernier âge de la vie.

Il aimait Shakespeare, et trouvait que nos tragédies manquent d'action et sont trop en dialogues.

La poésie lui rappelait le temps pastoral. La fortune a dégradé les hommes, disait-il, et c'est alors que les arts sont descendus du ciel pour suppléer à la nature: ils eurent en peinture et en poésie la représentation de ce qu'ils avaient perdu, et leur imagination s'y complaisait comme dans des tableaux d'un bonheur idéal, dont il n'est pas donné à un mortel de jouir.

J.-J. Rousseau disait: Ne mettez la vérité ni en maximes ni en sentences. Les plus grands écrivains sont tombés dans ce défaut: il en résulte que les parties font de l'effet et que l'ensemble n'en fait point.

Il aimait singulièrement l'Astrée de d'Urfé; il l'avait lue deux fois, et voulait la lire une troisième. Il ne faut pas la lire en courant, disait-il. Je lus ce livre à sa sollicitation. J'admirai la variété des caractères, mais j'avoue qu'il m'ennuya, malgré l'ima-

gination de l'auteur : il y a trop de personnages, trop de longueurs, trop de répétitions et une métaphysique qui noie tout.

Il voulaît avec raison qu'on aimât les choses pour elles-mêmes. Un jour une très-aimable dame vint chez lui avec son frère. Vous vous occupez de botanique, lui dit-elle; apparemment vous nous en donnerez un traité. On croit, lui répondit-il, qu'on ne s'applique aux choses que pour en donner des leçons; je cultive la botanique pour la botanique même. Il disait de la botanique: c'est une science de voluptueux et de paresseux.

Vous avez lu Pline, lui disais-je; quelle éloquence! Comme il se récrie à chaque page sur la majesté et sur la prévoyance de la nature! Eh bien! il y a un endroit où, du plus grand sang-froid, il nous dit qu'il n'y a point de Dieu. Il est impossible d'imaginer qu'un si beau traité, rempli de si belles preuves de la Providence, soit l'ouvrage d'un athée. Il me répondit que tous les livres avaient été interpolés et que l'historien de la nature n'avait pas plus été à l'abri des falsifications des partis, que les historiens des hommes. Que d'hommes vertueux ont été présentés comme coupables!

Toutes les facultés de son esprit, ses mœurs, ses

ouvrages, portaient l'empreinte de son caractère. Il n'y avait pas d'homme plus conséquent avec ses principes; mais souvent un homme passe pour inconstant, par la raison que tout change autour de lui et qu'il ne change pas lui-même.

Il donnait à Fénélon une grande louange; celle d'avoir tourné l'esprit de l'Europe à l'agriculture, seule base du bonheur des peuples. Sans les guerres et sans les victoires, on eût dit le siècle de Fénélon, bien mieux que le siècle de Louis XIV.

Il disait, comme Fontenelle expirant, que ce dont il se félicitait le plus dans toute sa vie, c'était de n'avoir jamais jeté le moindre ridicule sur la plus petite vertu.

Un jour il trouva chez un marchand de livres un manuscrit précieux sur la Pucelle d'Orléans; un abbé, passant la main sur son épaule, essaya inutilement de lui arracher ce manuscrit. Il le paya un louis, et le fit remettre à la bibliothéque de Genève. Lorsqu'il me raconta cette anecdote, je lui exprimai mon admiration pour cette fille extraordinaire à qui Athènes eût élevé des autels et que Rome eût placée au Capitole. Ce sujet me semblait digne de la scène française; mais il me détourna de le traiter en me disant: Vous ferez une chose

touchante et tout le monde s'en moquera : ce n'est qu'en France que les plus hautes vertus ne reçoivent d'autre récompense que le ridicule.

Le Devin du Village fut inspiré à J.-J. Rousseau par Fontenelle, qui se plaignait un jour du peu de rapport qui existait entre les paroles et la musique de tous les opéra qu'il avait entendus. Il faudrait, disait-il, que le même auteur composât la musique et les paroles; alors seulement il y aurait harmonie entre les sons, les expressions et les sentiments. Cette idée frappa Rousseau qui lui répondit : Je l'essaierai.

J.-J. Rousseau avait également composé la musique de Daphnis et Chloé. Il me citait souvent comme un de ses meilleurs morceaux celui du sommeil de Chloé; mais les paroles de cet opéra n'étaient pas de Rousseau ; excepté une seule scène, celle où Chloé soupçonne Daphnis, et le fait jurer qu'il est fidèle, par le dieu Pan ; puis elle se rappelle que Pan est inconstant, qu'il a aimé toutes les nymphes et veut que Daphnis prête un second serment. Puissent, dit-il, ces vallons n'avoir jamais pour moi leur beauté printanière, ma flûte perdre sa douceur, et mes paroles ne plus toucher celle que j'aime, si je manque à mes serments! Puis il ajoute : Vous me croyez inconstant ; j'ai

juré, mais c'est vous seule qui êtes coupable, car vous avez douté. Ah! m'écriai-je, cette scène est de vous! Il sourit, mais il ne nia pas. Sa morale est pure; il ramène, dans cet ouvrage, du vain éclat de la grandeur à l'amour champêtre; il fait aimer, adorer la nature par des sons tendres et naïfs, par une simplicité virginale; et l'émotion dont il nous pénètre, a quelque chose de semblable à celle que l'on éprouve à l'aspect de la campagne, dans les premiers jours du printemps.

Il aimait beaucoup la lecture des Voyages, surtout de ceux où la nature est décrite.

Bernardin de Saint-Pierre disait de Rousseau: Que n'est-il catholique et Français!

Rousseau avait plusieurs amis avec lesquels il se promenait souvent. Pour ne pas se gêner mutuellement, ils avaient imaginé de mettre un dé au pied d'un arbre des Tuileries; le premier arrivé plaçait le dé sur le point *un*, le second sur le point *deux*, etc., ainsi des autres : lorsque la société était complète, on ne tardait pas à se réunir.

La comédie rend la vieillesse odieuse ou ridicule; elle donne du charme aux étourderies et aux fautes de la jeunesse. La tragédie peint des mœurs

inconnues, et les malheurs interminables de la famille d'Agamemnon. Le philosophe qui assiste à nos spectacles est forcé d'avouer qu'on y a oublié la société, c'est-à-dire la patrie. Rousseau a dit tout cela; il a même remarqué que l'éducation achève de détruire nos mœurs, en jetant le ridicule sur toutes les conditions et sur tous les états; mais il a oublié de dire que la comédie était flétrie par l'Aréopage, qui honorait la tragédie, celle-ci parlant des grands hommes de la nation.

Je lui demandais un jour quelle était la nation dont il avait la meilleure opinion; il me répondit: l'espagnole. Je ne poussai pas plus loin la curiosité; mais depuis ayant cherché les motifs de cette préférence, il m'est venu dans la pensée que son estime pour cette nation venait de ce qu'elle a un caractère; car si elle n'est pas riche, elle conserve sa fierté dans la pauvreté, et quoique sans gloire aujourd'hui, on sent qu'il ne faudrait que lui faire entendre le cri de la guerre pour ranimer son courage chevaleresque. D'ailleurs un seul esprit l'anime, car elle n'a pas été battue des opinions de la philosophie qui divisent les nations en multipliant les sectes.

Rousseau aimait à raconter ce trait d'un homme qui, étant venu le voir, se plaça sur une chaise

vis-à-vis de lui, et après une heure de contemplation, se retira sans avoir prononcé une seule parole. Il rappelait à cette occasion le trait d'un négociant chinois, qui avait pour maxime que parler le premier c'était annoncer qu'on avait besoin de la personne à qui on s'adressait. Un jour ce négociant se rendit chez le gouverneur de Batavia, qui, se conduisant d'après la même maxime, le reçut sans ouvrir la bouche; le Chinois resta jusqu'à la fin de l'audience, mais voyant que le gouverneur gardait toujours le silence, il se retira en disant : Il n'y a rien à faire ici.

Un écrivain disait un jour à Rousseau qu'il s'occupait du projet de démontrer la fausseté des vertus des grands hommes du paganisme, en représaille de ce que les philosophes modernes attaquaient celles des grands hommes du christianisme. Vous allez rendre, lui dit Rousseau, un grand service au genre humain! il va se trouver entre la religion et la philosophie, comme ce vieillard dont deux femmes de différents âges se disputaient le cœur; elles dépouillèrent sa tête, *saccageant* tour-à-tour les poils blancs et noirs;

> Toutes deux firent tant que notre tête grise
> Demeura sans cheveux, etc.

Je sais que Rousseau a écrit les Mémoires de sa

vie, où il a eu le courage d'avouer ses fautes. Il ne me les a pas lus, quoique je lui en aie parlé quelquefois; mais soit qu'ils lui rappelassent des jours pleins d'amertume, soit qu'il n'aimât pas à médire, il me répondait : *Ne parlons pas des hommes, parlons de la nature.*

Un jour Bernardin de Saint-Pierre voulait essayer le parallèle de J.-J. Rousseau et de saint Vincent de Paule. On lui fit observer que l'auteur d'Émile avait exposé ses enfants, tandis que la charité de saint Vincent de Paule s'était occupée à recueillir les enfants d'autrui. Ah! dit-il, ne reprochez point à un grand homme, persécuté pendant sa vie, des actions qu'il s'est lui-même si amèrement reprochées; plus ses fautes ont été humiliantes, plus l'aveu public qu'il en a fait a été sublime. Son Émile en est l'expiation, et Jean-Jacques n'entrera pas moins dans le séjour de la vertu que Vincent de Paule, parce que le Père indulgent des faibles humains y a ouvert deux portes, l'une au repentir et l'autre à l'innocence.

ÉPITAPHE

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

PAR BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Il a cultivé la musique, la botanique, l'éloquence,
Il a combattu et dédaigné la fortune, les tyrans, les hypocrites, les ambitieux;
Il a adouci le sort des enfants et augmenté le bonheur des mères;
Et il a été persécuté:
Il a vécu et il est mort dans l'espérance, commune à tous les hommes, d'une meilleure vie.

ESSAI

SUR

J.-J. ROUSSEAU.

Au mois de juin de 1772, un ami m'ayant proposé de me mener chez J.-J. Rousseau, il me conduisit dans une maison rue Plâtrière, à peu près vis-à-vis l'hôtel de la Poste. Nous montâmes au quatrième étage: nous frappâmes; et madame Rousseau vint nous ouvrir la porte. Elle nous dit: « Entrez, messieurs, vous allez trouver mon mari. » Nous traversâmes une fort petite antichambre, où des ustensiles de ménage étaient proprement arrangés; de là nous entrâmes dans une chambre où J.-J. Rousseau était assis en redingote et en bonnet blanc, occupé à copier de la musique. Il se leva d'un air riant, nous présenta des chaises, et se remit à son travail, en se livrant toutefois à la conversation.

Il était maigre et d'une taille moyenne. Une de ses épaules paraissait un peu plus élevée que l'autre, soit que ce fût l'effet d'un défaut naturel, ou de l'attitude qu'il prenait dans son travail, ou de l'âge qui l'avait voûté, car il avait alors soixante

ans; d'ailleurs, il était fort bien proportionné. Il avait le teint brun, quelques couleurs aux pommettes des joues, la bouche belle, le nez très-bien fait, le front rond et élevé, les yeux pleins de feu. Les traits obliques qui tombent des narines vers les extrémités de la bouche, et qui caractérisent la physionomie, exprimaient dans la sienne une grande sensibilité et quelque chose même de douloureux. On remarquait dans son visage trois ou quatre caractères de la mélancolie, par l'enfoncement des yeux et par l'affaissement des sourcils; de la tristesse profonde par les rides du front; une gaieté très-vive et même un peu caustique, par mille petits plis aux angles extérieurs des yeux, dont les orbites disparaissaient quand il riait. Toutes ces passions se peignaient successivement sur son visage, suivant que les sujets de la conversation affectaient son ame; mais dans une situation calme, sa figure conservait une empreinte de toutes ces affections, et offrait à la fois, je ne sais quoi d'aimable, de fin, de touchant, de digne de pitié et de respect*.

Près de lui était une épinette sur laquelle il essayait de temps en temps des airs. Deux petits lits, de *cotonnade* rayée de bleu et de blanc comme la

* On voit chez M. Necker un portrait de J.-J. Rousseau fort ressemblant; mais de toutes les gravures qu'on a données de lui au public, je n'en ai vu qu'une seule où l'on reconnût quelques-uns de ses traits: c'est une grande estampe de 10 à 12 pouces, gravée, je crois, en Angleterre; il y est représenté en bonnet et en habit d'Arménien. On pourrait faire un bon portrait de lui d'après le buste de M. Houdon, qu'on voit a la Bibliothéque du roi. Cet habile sculpteur l'a modelé, dit-on, après sa mort: il s'était refusé pendant sa vie aux instances de tous les artistes.

tenture de sa chambre, une commode, une table et quelques chaises faisaient tout son mobilier. Aux murs étaient attachés un plan de la forêt et du parc de Montmorency, où il avait demeuré, et une estampe du roi d'Angleterre, son ancien bienfaiteur. Sa femme était assise, occupée à coudre du linge; un serin chantait dans sa cage suspendue au plafond; des moineaux venaient manger du pain sur ses fenêtres ouvertes du côté de la rue, et sur celles de l'antichambre on voyait des caisses et des pots remplis de plantes telles qu'il plaît à la nature de les semer. Il y avait dans l'ensemble de son petit ménage un air de propreté, de paix et de simplicité, qui faisait plaisir.

Il me parla de mes voyages; ensuite la conversation roula sur les nouvelles du temps, après quoi il nous lut une lettre manuscrite en réponse à M. le marquis de Mirabeau, qui l'avait interpellé dans une discussion politique. Il le suppliait de ne pas le rengager dans les tracasseries de la littérature. Je lui parlai de ses ouvrages, et je lui dis que ce que j'en aimais le plus, c'était le Devin du Village et le troisième volume d'Émile. Il me parut charmé de mon sentiment. C'est aussi, me dit-il, ce que j'aime le mieux avoir fait; mes ennemis ont beau dire, ils ne feront jamais un Devin du Village. Il nous montra une collection de graines de toute espèce. Il les avait arrangées dans une multitude de petites boîtes. Je ne pus m'empêcher de lui dire que je n'avais vu personne qui eût ramassé une si grande quantité de graines, et qui eût si

peu de terres. Cette idée le fit rire. Il nous reconduisit, lorsque nous prîmes congé de lui, jusque sur le bord de son escalier.

A quelques jours de là, il vint me rendre ma visite. Il était en perruque ronde bien poudrée et bien frisée, portant un chapeau sous le bras, et en habit complet de nankin. Il tenait une petite canne à la main. Tout son extérieur était modeste, mais fort propre, comme on le dit de celui de Socrate. Je lui offris une pièce de coco marin avec son fruit, pour augmenter sa collection de graines; et il me fit le plaisir de l'accepter. Avant de sortir de chez moi, nous passâmes dans une chambre où je lui fis voir une belle immortelle du Cap, dont les fleurs ressemblent à des fraises, et les feuilles à des morceaux de drap gris. Il la trouva charmante; mais je l'avais donnée, et elle n'était plus à ma disposition. Comme je le reconduisais à travers les Tuileries, il sentit l'odeur du café. Voici, me dit-il, un parfum que j'aime beaucoup. Quand on en brûle dans mon escalier, j'ai des voisins qui ferment leur porte, et moi j'ouvre la mienne. Vous prenez donc du café, lui dis-je, puisque vous en aimez l'odeur? Oui, me répondit-il; c'est presque tout ce que j'aime des choses de luxe, les glaces et le café. J'avais apporté une balle de café de l'île de Bourbon, et j'en avais fait quelques paquets que je distribuais à mes amis. Je lui en envoyai un le lendemain, avec un billet où je lui mandais que, sachant son goût pour les graines étrangères, je le priais d'accepter celles-là. Il me répondit par un

billet fort poli, où il me remerciait de mon attention *.

Mais le soir du même jour j'en reçus un autre d'un ton bien différent. En voici la copie **:

Ce vendredi 3 août 1771.

La distraction, monsieur, de la compagnie qui était chez moi à l'arrivée de votre paquet et la persuasion que c'étaient en effet des graines étrangères, m'ont empêché de l'ouvrir, et je me suis contenté de vous en remercier à la hâte : en y regardant, j'ai trouvé que c'était du café. Monsieur, nous ne nous sommes jamais vus qu'une fois, et vous commencez déjà par des cadeaux ; c'est être un peu pressé, ce me semble. Comme je ne suis point en état de faire des cadeaux, mon usage est, pour éviter la gêne des sociétés inégales, de ne point voir les gens qui m'en font ; vous êtes le maître de laisser chez moi ce café, ou de l'envoyer reprendre ; mais dans le premier cas, trouvez bon

* *Voici ce Billet :*

Ce vendredi matin très à la hâte.

Je suis encore plus touché du souvenir de M. de Saint-Pierre que de son présent quelque précieux que ce présent soit en lui-même, et pour mon goût. Je saisirai le premier moment où l'on me laissera disposer de moi pour aller l'en remercier et pour prendre son jour pour aller voir l'immortelle [1]. Je le prie d'agréer mes remerciements et mes salutations.

** Nous rétablissons ici le texte de ces deux lettres que nous avons retrouvées depuis la première édition.

1 C'était une immortelle que M. de Saint-Pierre avait rapportée du Cap.

que je vous en remercie, et que nous en restions-là.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer mes très-humbles salutations.

J. J. Rousseau.

Je lui répondis, qu'ayant été dans le pays où croissait le café, la qualité et la quantité de ce présent le rendaient de peu d'importance; qu'au reste, je lui laissais le choix de l'alternative qu'il m'avait donnée. Cette petite altercation se termina aux conditions que j'accepterais de sa part une racine de ginseng et un ouvrage sur l'ichthyologie qu'on lui avait envoyé de Montpellier. Il m'invita à dîner pour le lendemain. Je me rendis chez lui à onze heures du matin. Nous conversâmes jusqu'à midi et demi. Alors son épouse mit la nappe. Il prit une bouteille de vin, et en la posant sur la table, il me demanda si nous en aurions assez, et si j'aimais à boire. Combien sommes-nous? lui dis-je. Trois, dit-il, vous, ma femme et moi. Quand je bois du vin, lui répondis-je, et que je suis seul, j'en bois bien une demi-bouteille, et j'en bois un peu plus quand je suis avec mes amis. Cela étant, reprit-il, nous n'en aurons pas assez; il faut que je descende à la cave. Il en rapporta une seconde bouteille. Sa femme servit deux plats; un de petits pâtés, et un autre qui était couvert. Il me dit, en me montrant le premier: Voici votre plat, et l'autre est le mien. Je mange peu de pâtisserie, lui dis-je, mais j'espère bien goûter du vôtre. Oh! me dit-il, ils nous sont communs tous deux; mais bien des gens ne se soucient pas de celui-là; c'est

un mets suisse; un pot-pourri de lard, de mouton, de légumes et de châtaignes. Il se trouva excellent. Ces deux plats furent relevés par des tranches de bœuf en salade, ensuite par des biscuits et du fromage; après quoi sa femme servit le café. Je ne vous offre point de liqueur, me dit-il, parce que je n'en ai point; je suis comme le cordelier qui prêchait sur l'adultère, j'aime mieux boire une bouteille de vin qu'un verre de liqueur.

Pendant le repas nous parlâmes des Indes, des Grecs et des Romains. Après le dîner il fut me chercher quelques manuscrits, dont je parlerai quand il sera question de ses ouvrages. Il me lut une continuation d'Émile, quelques lettres sur la botanique, un petit poëme en prose sur le lévite, dont les Benjamites violèrent la femme, des morceaux charmants traduits du Tasse. — Comptez-vous donner ces écrits au public? Oh! Dieu m'en garde! dit-il, je les ai faits pour mon plaisir, pour causer le soir avec ma femme. Oh oui! que cela est touchant, reprit madame Rousseau! cette pauvre Sophronie! j'ai bien pleuré quand mon mari m'a lu cet endroit-là. Enfin elle m'avertit qu'il était neuf heures du soir : j'avais passé dix heures de suite comme un instant.

Lecteur, si vous trouvez ces détails frivoles, n'allez pas plus avant; tous sont précieux pour moi, et l'amitié m'ôte la liberté de choisir. Si vous aimez à voir de près les grands hommes, et si vous chérissez dans un récit la simplicité et la sincérité, vous serez satisfait. Je ne donne rien à l'imagina-

tion, je n'exagère aucune vertu, je ne dissimule aucun défaut : je ne mets d'autre art dans ma narration qu'un peu d'ordre. Dans l'envie que j'avais de ne rien perdre de la mémoire de Rousseau, j'avais recueilli quelques autres anecdotes; mais elles n'étaient fondées que sur des ouï-dire, et j'ai voulu donner à cet ouvrage un mérite étranger même aux meilleures histoires : c'est de ne pas renfermer la plus légère circonstance, que je n'en aie été témoin, ou que je ne la tienne de la bouche même de Rousseau.

Il était né à Genève, en 1712, d'un père de la religion réformée, et horloger de profession. Sa naissance coûta la vie à sa mère. C'était une femme d'esprit, qui faisait même des vers agréablement. Il m'en a cité d'elle, qu'elle avait improvisés dans une promenade; mais je les ai oubliés. Il fut élevé par une sœur de son père, et jamais il n'oublia les soins qu'elle avait pris de son enfance. Elle vit peut-être encore; elle vivait du moins il y a quelques années, et voici comment je l'ai su. Un de mes anciens camarades de collége me pria, il y a trois ans, de le présenter à J.-J. Rousseau. C'était un brave garçon, dont la tête était aussi chaude que le cœur. Il me dit qu'il avait vu Rousseau au château de Trie, et qu'étant ensuite allé voir Voltaire à Genève, on lui avait dit que la tante de Rousseau demeurait près de là dans un village. Il fut lui rendre visite. Il trouva une vieille femme qui, en apprenant qu'il avait vu son neveu, ne se possédait pas d'aise. Comment! monsieur, lui dit-

elle, vous l'avez vu! Est-il donc vrai qu'il n'a pas de religion? Nos ministres disent que c'est un impie. Comment cela se peut-il? il m'envoie de quoi vivre. Pauvre vieille femme de plus de quatre-vingts ans, seule, sans servante, dans un grenier, sans lui je serais morte de froid et de faim! Je répétai la chose à Rousseau mot pour mot. Je le devais, me dit-il, elle m'avait élevé orphelin. Cependant il ne voulut pas recevoir mon camarade, quoique j'eusse tout disposé pour l'y engager. Ne me l'amenez pas, dit-il, il m'a fait peur; il m'a écrit une lettre où il me mettait au-dessus de Jésus-Christ.

Il apprit à connaître ses lettres dans des romans. Son père le faisait lire auprès de son établi. Vers l'âge de sept à huit ans il lui tomba entre les mains un Plutarque, qui devint sa lecture favorite. Dès l'enfance il s'exprimait avec sensibilité. Son père, qui lui trouvait beaucoup de ressemblance avec l'épouse qu'il regrettait, lui disait quelquefois le matin en se levant : Allons, Jean-Jacques, parle-moi de ta mère. Si je vous en parle, disait-il, vous allez pleurer. Ce n'était point par singularité qu'il aimait à porter ce nom de Jean-Jacques, mais parce qu'il lui rappellait un âge heureux, et le souvenir d'un père dont il ne me parlait jamais qu'avec attendrissement. Il m'a raconté que son père était d'un tempérament très-vigoureux grand chasseur, aimant la bonne chère et à se réjouir. Dans ce temps-là on formait à Genève des coteries, dont chaque membre, suivant l'esprit de la

réforme, prenait un surnom de l'ancien Testament. Celui de son père était David. Peut-être ce surnom contribua-t-il à le lier avec David Hume, car il aimait à attacher aux mêmes noms les mêmes idées, comme je le dirai dans une occasion où il s'agissait du mien. Au reste, ce préjugé lui a été commun avec les plus grands hommes de l'antiquité, et même avec le peuple romain, qui confia sa destinée à des généraux dont le nom lui paraissait d'un heureux augure, pour avoir été porté par des hommes dont il chérissait la mémoire. C'est ce qu'on peut voir surtout dans la vie des Scipions.

Alors il n'y avait pas à Genève un citoyen bien élevé qui ne sût son Plutarque par cœur. Rousseau m'a dit qu'il a été un temps où il connaissait mieux les rues d'Athènes que celles de Genève. Les jeunes gens ne parlaient dans leurs conversations que de législation, des moyens d'établir ou de réformer la société. Les ames étaient nobles, grandes et gaies. Un jour d'été, une troupe de bourgeois prenaient le frais devant leurs portes; ils causaient et riaient entre eux lorsqu'un lord vint à passer. Il crut, à leurs rires, qu'ils se moquaient de lui. Il s'arrêta et leur dit fièrement : Pourquoi riez-vous quand je passe? Un des bourgeois lui répondit sur le même ton : Eh! pourquoi passez-vous quand nous rions? Son père eut une querelle avec un capitaine qui l'avait insulté, et qui appartenait à une famille considérable de la ville. Il proposa au capitaine de mettre l'épée à

la main, ce que celui-ci refusa. Cette aventure renversa sa fortune. La famille de son adversaire le força de s'expatrier : il mourut âgé de près de cent ans.

Rousseau, vers l'âge de vingt ans, fit à pied un voyage à Paris; il y séjourna peu, se rendit de là, toujours à pied, à Chambéry, en dirigeant sa route par Lyon, qu'il désirait revoir. Il arriva dans cette ville à l'entrée de la nuit, soupa avec son dernier morceau de pain, et se coucha sur le pavé sous une arcade ombragée par des marronniers : c'était en été. Je n'ai jamais passé une nuit plus agréable, me dit-il; je dormis d'un sommeil profond, ensuite je fus réveillé, au lever du soleil, par le chant des oiseaux; frais et gai comme eux, je marchais en chantant dans le rues, ne sachant où j'allais et ne m'en souciant guère. Je n'avais pas un sou dans ma poche. Un abbé, qui venait derrière moi, m'appela : Mon petit ami, vous savez la musique; voudriez-vous en copier? C'était tout ce que je savais faire : Je le suivis, et il me fit travailler. — La Providence, lui dis-je, vous servit à point nommé; mais que serait-il arrivé si vous n'eussiez pas rencontré cet abbé? — J'aurais, me dit-il, probablement fini par demander l'aumône quand l'appétit serait venu.

Il avait un frère aîné, qui partit à dix-sept ans pour aller faire fortune aux Indes. Jamais depuis il n'en a ouï parler. Il fut sollicité par un directeur de la compagnie des Indes d'aller à la Chine; et il était fâché de n'avoir pas pris ce parti. C'est à peu

près vers ce temps-là qu'il fut en Italie. Le noble aveu qu'il fait de sa position, de ses fautes et de ses malheurs, au commencement du troisième volume d'Émile, est si touchant, que je ne puis me refuser le plaisir de le transcrire.

« Il y a trente ans que, dans une ville d'Italie, « un jeune homme expatrié se voyait réduit à la « dernière misère. Il était né calviniste; mais, par « les suites d'une étourderie, se trouvant fugitif, « en pays étranger, sans ressource, il changea de « religion pour avoir du pain. Il y avait dans cette « ville un hospice pour les prosélytes; il y fut « admis. En l'instruisant sur la controverse, on « lui donna des doutes qu'il n'avait pas, et on lui « apprit le mal qu'il ignorait: il entendit des dog- « mes nouveaux, il vit des mœurs encore plus « nouvelles; il les vit, et faillit en être la victime. « Il voulut fuir, on l'enferma; il se plaignit, on le « punit de ses plaintes; à la merci de ses tyrans, « il se vit traiter en criminel pour n'avoir pas « voulu céder au crime. Que ceux qui savent com- « bien la première épreuve de la violence et de « l'injustice irrite un jeune cœur sans expérience, « se figurent l'état du sien. Des larmes de rage « coulaient de ses yeux; l'indignation l'étouffait; « il implorait le ciel et les hommes; il se confiait à « tout le monde, et n'était écouté de personne. Il « ne voyait que de vils domestiques soumis à l'in- « fâme qui l'outrageait, ou des complices du même « crime, qui se raillaient de sa résistance et l'ex- « citaient à les imiter. Il était perdu sans un hon-

« nête ecclésiastique qui vint à l'hospice pour « quelque affaire, et qu'il trouva le moyen de « consulter en secret. L'ecclésiastique était pauvre « et avait besoin de tout le monde; mais l'opprimé « avait encore plus besoin de lui; et il n'hésita pas « à favoriser son évasion, au risque de se faire un « dangereux ennemi.

« Échappé au vice, pour rentrer dans l'indi- « gence, le jeune homme luttait sans succès contre « sa destinée : un moment il se crut au-dessus « d'elle. A la première lueur de fortune, ses maux « et son protecteur furent oubliés. Il fut bientôt « puni de cette ingratitude; toutes ses espérances « s'évanouirent : sa jeunesse avait beau le favoriser, « ses idées romanesques gâtaient tout. N'ayant ni « assez de talent, ni assez d'adresse pour se faire « un chemin facile; ne sachant être ni modéré ni « méchant, il prétendit à tant de choses, qu'il ne « sut parvenir à rien. Retombé dans sa première « détresse, sans pain, sans asile, prêt à mourir de « faim, il se ressouvint de son bienfaiteur. Il y re- « tourne, il le trouve, il en est bien reçu. Sa vue « rappelle à l'ecclésiastique une bonne action qu'il « avait faite; un tel souvenir réjouit toujours l'ame. « Cet homme était naturellement humain, com- « patissant; il sentait les peines d'autrui par les « siennes, et le bien-être n'avait point endurci son « cœur : enfin les leçons de la sagesse et une vertu « éclairée avaient affermi son bon naturel. Il ac- « cueille le jeune homme, lui cherche un gîte, l'y « recommande; il partage avec lui son nécessaire,

« à peine suffisant pour deux. Il fait plus, il l'ins-
« truit, le console; il lui apprend l'art difficile de
« supporter patiemment l'adversité. Gens à pré-
« jugés, est-ce d'un prêtre, est-ce en Italie que
« vous eussiez espéré tout cela !

« Cet honnête ecclésiastique était un pauvre vi-
« caire savoyard, qu'une aventure de jeunesse
« avait mis mal avec son évêque.... »

Après un tableau des malheurs et des vertus de son protecteur, « Je me lasse, dit Rousseau, « de parler en tierce personne, et c'est un soin « fort superflu; car vous sentez bien, cher conci- « toyen, que ce malheureux fugitif, c'est moi- « même : je me crois assez loin des désordres de « ma jeunesse pour oser les avouer; et la main qui « m'en tira mérite bien que, aux dépens d'un peu « de honte, je rende au moins quelque honneur à « ses bienfaits. »

Échappé aux mains cruelles des moines, recueilli et réchauffé par un bon Samaritain, il se vit un moment à la porte de la fortune et des honneurs. Il fut attaché à la légation de France à Venise, et il fit, pendant l'absence de l'ambassadeur, les fonctions de secrétaire d'ambassade. L'ambassadeur, qui était fort avare, voulut partager avec lui l'argent que la cour de France passe, dans ces circonstances, en gratifications aux secrétaires. Pour l'engager à faire ce sacrifice, l'ambassadeur lui disait : Vous n'avez point de dépense à faire, point de maison à soutenir; pour moi, je suis obligé de raccommoder mes bas. Et moi aussi, dit

Rousseau; mais, quand je les raccommode, il faut bien que je paye quelqu'un pour faire vos dépêches. J'observai à cette occasion que tous les ambitieux finissaient par être avares, que l'avarice même n'était qu'une ambition passive, et que ces deux passions sont également dures, cruelles et injustes. Le caractère de cet ambassadeur était bien connu aux Affaires étrangères. Une personne digne de foi m'a cité plusieurs traits de son avarice.

Trois souliers, disait-il souvent, équivalent à deux paires, parce qu'il y en a toujours un plus tôt usé que l'autre : en conséquence, il se faisait toujours faire trois souliers à la fois.

Rousseau a vécu à Montpellier, en Franche-Comté, en Suisse, aux environs de Neuchâtel, mais j'ignore à quelles époques. Je lui ai fait rarement des questions à ce sujet. Il ne me communiquait de sa vie passée que ce qu'il lui plaisait. Content de lui tel que je le voyais, peu m'importait ce qu'il avait été. Un jour cependant je lui demandai s'il n'avait pas fait le tour du monde, et s'il n'était pas le Saint-Preux de sa Nouvelle Héloïse. Non, me dit-il, je ne suis pas sorti de l'Europe; Saint-Preux n'est pas tout-à-fait ce que j'ai été, mais ce que j'aurais voulu être.

Il paraît que sa destinée, au défaut des richesses, sema sur sa route un peu de bonheur. Il eut un ami dans la personne de George Keith, milord-maréchal, gouverneur de Neuchâtel : il en conservait précieusement la mémoire. Ils avaient formé le projet, conjointement avec un capitaine de

la compagnie des Indes, d'acheter chacun une métairie sur les bords du lac de Genève, pour y passer leurs jours. Les trois solitudes auraient été entre elles à une demi-lieue de distance. Quand l'un des amis aurait voulu recevoir la visite des deux autres, il aurait arboré un pavillon au haut de sa maison : par cet arrangement, chacun d'eux se ménageait la liberté dans son habitation et la vue du toit d'un ami.

Il a demeuré plusieurs années à Montmorency, dans une petite maison située à mi-côte au milieu du village; mais il en a occupé une bien plus agréable dans le bois même de Montmorency : c'était un lieu charmant, me dit-il, qu'on appelait l'Ermitage; mais il n'existe plus, on l'a gâté. J'allais souvent me promener dans un endroit retiré de la forêt qui me plaisait beaucoup. Un jour j'y trouvai des siéges de gazon : cette surprise me fit grand plaisir. Vous aviez donc des amis? lui dis-je. Dans ce temps-là j'en avais, reprit-il, mais à présent je n'en ai plus. Pourquoi, lui disais-je une fois, avez-vous quitté le séjour de la campagne, que vous aimez tant, pour habiter une des rues de Paris les plus bruyantes? Il faut, me répondit-il, pouvoir vivre à la campagne; mon état de copiste de musique m'oblige d'être à Paris. D'ailleurs, on a beau dire qu'on vit à bon marché à la campagne, on y tire presque tout des villes. Si vous avez besoin de deux liards de poivre, il vous en coûte six sous de commission. Et puis j'y étais accablé de gens indiscrets. Un jour entre autres, une femme de Paris,

pour m'épargner un port de lettre de quatre sous, m'en fit coûter près de quatre francs. Elle m'envoya une lettre à Montmorency par un domestique. Je lui donnai à dîner et un écu pour sa peine : c'était bien la moindre chose ; il avait fait le chemin à pied, et il venait pour moi. Quant à la rue Plâtrière, c'est la première rue où j'ai logé en arrivant à Paris : c'est une affaire d'habitude, il y a vingt-cinq ans que j'y demeure.

Il avait épousé mademoiselle Levasseur, du pays de Bresse *, de la religion catholique.

Après avoir jeté un coup-d'œil sur les événements de sa vie, passons à sa constitution physique.

Dans la plupart de ses voyages, il aimait à aller à pied; mais cet exercice n'avait jamais pu l'accoutumer à marcher sur le pavé. Il avait les pieds très-sensibles : Je ne crains pas la mort, disait-il, mais je crains la douleur. Cependant, il était très-vigoureux ; à plus de soixante ans, il allait après midi aux prés Saint-Gervais, ou bien il faisait le tour du bois de Boulogne, sans qu'à la fin de cette promenade il parût fatigué. Il avait eu des fluxions aux dents, qui lui en avaient fait perdre une partie ; il faisait passer la douleur en mettant de l'eau très-froide dans sa bouche. Il avait observé que la chaleur des aliments occasione les maux de dents, et que les animaux qui boivent et mangent froid, les ont fort saines. J'ai vérifié la bonté de son remède et de son observation ; car les peuples du nord, entre

* C'est une légère erreur. Cette demoiselle était d'Orléans, comme on peut le voir liv. VII des *Confessions*.

autres les Hollandais, ont presque tous les dents gâtées par l'usage du thé, qu'ils boivent très-chaud, et les paysans de mon pays les ont très-blanches. Dans sa jeunesse il eut des palpitations si fortes qu'on entendait les battements de son cœur de l'appartement voisin. J'étais alors amoureux, me dit-il, et je fus trouver à Montpellier M. Fizes, fameux médecin; il me regarda en riant, et en me frappant sur l'épaule : Mon bon ami, me dit-il, buvez-moi de temps en temps un bon verre de vin. Il appelait les vapeurs *la maladie des gens heureux*. Les vapeurs de l'amour sont douces, lui dis-je, mais si vous aviez, avec celles-ci, éprouvé celles de l'ambition, vous en jugeriez peut-être autrement. Il avait de temps à autre quelque ressentiment de ce mal. Il m'a conté qu'il n'y avait pas long-temps, il avait cru mourir un jour qu'il était dans le cul-de-sac Dauphin, sans en pouvoir sortir, parce que la porte des Tuileries était fermée derrière lui, et que l'entrée de la rue était barrée par des carrosses; mais dès que le chemin fut libre, son inquiétude se dissipa. Il avait appliqué à ce mal le seul remède convenable à tous les maux, qui est d'en ôter la cause : il s'abstenait de méditations, de lectures et de liqueurs fortes. Les exercices du corps, le repos de l'ame et la dissipation avaient achevé d'en affaiblir les effets. Il fut long-temps affligé d'une descente et d'une rétention d'urine, qui l'obligèrent d'user de bandages et d'une sonde. Comme il vivait à la campagne, et presque toujours seul dans les bois, il imagina de porter une robe longue et

fourrée pour cacher son incommodité ; et comme, dans cet état, une perruque était peu commode, il se coiffa d'un bonnet; mais d'un autre côté, cet habillement paraissant extraordinaire aux enfants et aux badauds qui le suivaient partout, il fut obligé d'y renoncer. Voilà comme on a attribué à l'esprit de singularité ce prétendu habit d'Arménien, que ses infirmités lui avaient rendu nécessaire. Il se guérit à la fin de ses maux en renonçant à la médecine et aux médecins; il ne les appelait pas même dans les accidents les plus imprévus. En 1776, à la fin de l'automne, en descendant seul le soir la pente de Ménil-Montant, un de ces grands chiens danois que la vanité des riches fait courir dans les rues, au-devant de leurs carrosses, pour le malheur des gens de pied, le renversa si rudement sur le pavé, qu'il en perdit toute connaissance. Des gens charitables qui passaient, le relevèrent; il avait la lèvre supérieure fendue, le pouce de la main gauche tout écorché; il revint à lui; on voulut lui chercher une voiture, il n'en voulut point de peur d'y être saisi du froid; il revint chez lui à pied; un médecin accourut, il le remercia de son amitié, mais il refusa son secours, et se contenta de laver ses blessures qui, au bout de quelques jours, se cicatrisèrent parfaitement. *C'est la nature,* disait-il, *qui guérit, ce ne sont pas les hommes.*

Dans les maladies intérieures, il se mettait à la diète et voulait être seul, prétendant qu'alors le repos et la solitude étaient aussi nécessaires au corps qu'à l'ame.

Son régime en santé l'a maintenu frais, vigoureux et gai jusqu'à la fin de sa vie. Il se levait à cinq heures du matin en été, se mettait à copier de la musique jusqu'à sept heures et demie; alors il déjeûnait, et pendant le déjeûner, il s'occupait à arranger sur des papiers les plantes qu'il avait cueillies l'après-midi de la veille; après déjeûner, il se remettait à copier de la musique; il dinait à midi et demi; à une heure et demie il allait prendre du café, assez souvent au café des Champs-Élysées où nous nous donnions rendez-vous*. Ensuite il allait herboriser dans les campagnes, le chapeau sous le bras en plein soleil, même dans la canicule. Il prétendait que l'action du soleil lui faisait du bien. Cependant je lui disais que tous les peuples méridionaux couvraient leur tête de coiffures d'autant plus élevées qu'ils approchent plus de la Ligne. Je lui citais les turbans des Turcs et des Persans, les longs bonnets pointus des Chinois et des Siamois, les mitres élevées des Arabes, qui cherchent tous à ménager entre leur tête et leurs coiffures un grand volume d'air, tandis que les peuples du nord n'ont que des toques; j'ajoutais que la nature fait croître dans les pays chauds les arbres à larges feuilles, qui semblent destinés à donner aux animaux et aux hommes des ombrages plus épais. Enfin, je lui rappelais l'instinct des troupeaux qui vont se mettre à l'ombre au fort de la chaleur; mais ces raisons ne produisaient aucun effet, il me citait

* Ce café était un petit pavillon de madame la duchesse de Bourbon, qui avait été un cabinet de bain de la marquise de Pompadour.

l'habitude et son expérience. Cependant j'attribue à ces promenades brûlantes une maladie qu'il éprouva dans l'été de 1777. C'était une révolution de bile avec des vomissements et des crispations de nerfs si violentes, qu'il m'avoua n'avoir jamais tant souffert. Sa dernière maladie, arrivée l'année suivante dans la même saison, à la suite des mêmes exercices, pourrait bien avoir eu la même cause. Autant il aimait le soleil, autant il craignait la pluie; quand il pleuvait il ne sortait point. Je suis, me disait-il en riant, tout le contraire du petit bonhomme du baromètre suisse; quand il rentre je sors, et quand il sort je rentre. Il était de retour de la promenade un peu avant la fin du jour; il soupait et se couchait à neuf heures et demie.

Tel était l'ordre de sa vie; ses goûts avaient la même simplicité. A commencer par le sens qui est le précurseur de celui du goût, comme il n'usait point de tabac, il avait l'odorat fort subtil; il ne recueillait pas de plantes qu'il ne les flairât, et je crois qu'il aurait pu faire une botanique de l'odorat, s'il y avait dans les langues autant de noms propres à caractériser les odeurs, qu'il y a d'odeurs dans la nature. Il m'avait appris à connaître beaucoup de plantes par les seules émanations : l'œillet à odeur de girofle; la croisette qui sent le miel; le muscari, la prune; un certain chenopodium, la morue salée; une espèce de géranium, le gigot de mouton rôti; une vesse-de-loup façonnée en boîte à savonnette, divisée en côtes de melon avec un tel artifice, que si on s'essaie à l'ouvrir par là, elle

se fend tout-à-coup par une suture transversale et imperceptible, et vous couvre d'une poussière fétide; et une infinité d'autres. Mais que dire, en passant, de ces jeux où la nature imite jusqu'aux ouvrages de l'homme, comme pour s'en moquer?

Il mangeait de tous les aliments, à l'exception des asperges, parce qu'il avait éprouvé qu'elles offensent la vessie. Il regardait les haricots, les petits pois, les jeunes artichauts, comme moins sains et moins agréables que ceux qui ont acquis leur maturité. Il ne mettait pas à cet égard de différence entre les primeurs en légumes et les primeurs en fruits. Il aimait beaucoup les féves de marais, quand elles ont leur grosseur naturelle, et que toutefois elles sont encore tendres. Il m'a raconté que, dans les premiers temps qu'il vint à Paris, il soupait avec des biscuits. Il y avait alors deux fameux pâtissiers au Palais-Royal, chez lesquels beaucoup de personnes allaient faire leur repas du soir. L'un d'eux mettait du citron dans ses biscuits, l'autre n'y en mettait pas; celui-ci passait pour le meilleur. Autrefois, me disait-il, nous buvions, ma femme et moi, un quart de bouteille de vin à notre souper, ensuite est venue la demi-bouteille, à présent nous buvons la bouteille tout entière; cela nous réchauffe. Il aimait à se rappeler les bons laitages de la Suisse, entre autres celui qu'on mange en quelques endroits des bords du lac de Genève. La crême en été y est couleur de rose, parce que les vaches y paissent quantité de fraises qui croissent dans les pâturages des monta-

gnes. Je ne voudrais pas, disait-il, faire tous les jours bonne chère, mais je ne le hais pas. Un jour que j'étais dans le carrosse de Montpellier, on nous servit, à quelques lieues de cette ville, un dîner excellent en gibier, en poissons et en fruits; nous crûmes qu'il nous en coûterait beaucoup : on nous demanda 30 sous par tête. Le bon marché, la société qui se convenait, la beauté du paysage et de la saison, nous firent prendre le parti de laisser aller le carrosse, nous restâmes là trois jours à nous réjouir; je n'ai jamais fait meilleure chère. On ne jouit des biens de la vie que dans les pays où il n'y a point de commerce : le désir de tout convertir en or fait qu'ailleurs on se prive de tout. Cette réflexion peut servir de réponse à ceux de nos politiques modernes qui veulent étendre sans discrétion le commerce d'un pays, et qui regardent cette extension comme le plus grand avantage qu'on puisse lui procurer. A l'observation de Jean-Jacques sur les jouissances des peuples qui n'ont point de commerce, j'en ajouterai une sur les privations de ceux qui en ont beaucoup. J'ai un peu voyagé, et j'ai vu, dans les pays où l'on fabrique beaucoup de draps, le peuple presque nu; dans ceux où l'on engraisse quantité de bœufs et de volailles, le paysan sans beurre, sans œufs et sans viande; et ne mangeant que du pain noir dans ceux où croît le plus beau froment : c'est ce que j'ai vu à la fois en Normandie, dont les campagnes sont les plus fertiles et les plus commerçantes que je connaisse. Au demeurant, personne n'était plus sobre que

Rousseau. Dans nos promenades, c'était toujours moi qui lui faisais la proposition de goûter; il l'acceptait, mais il fallait absolument qu'il payât la moitié de la dépense, et si je la payais à son insu, il refusait, les semaines suivantes, de venir avec moi, *Vous manquez*, disait-il, *à nos engagements.*

Je sais que la gourmandise est un goût de l'enfance, mais c'est aussi quelquefois celui des vieillards. S'il avait eu ce vice, combien de tables délicates à Paris auraient été à sa discrétion! mais la bonne compagnie y est plus rare que la bonne chère, et le plaisir disparaissait pour lui, dès qu'il était en opposition avec quelque vertu. J'en citerai une occasion où il fut sollicité par un désir fort vif. Un jour d'été très-chaud, nous nous promenions aux prés Saint-Gervais; il était tout en sueur: nous fûmes nous asseoir dans une des charmantes solitudes de ce lieu, sur l'herbe fraîche, à l'ombre des cerisiers, ayant devant nous un vaste champ de groseillers, dont les fruits étaient tout rouges. J'ai grand' soif, me dit-il, je mangerais bien des groseilles; elles sont mûres, elles font envie, mais il n'y a pas moyen d'en avoir: le maître n'est pas là. Il n'y toucha pas. Il n'y avait aux environs ni gardes, ni maîtres, ni témoin; mais il voyait dans le champ la statue de la Justice. Ce n'était pas son épée qu'il respectait, c'était ses balances.

Ses yeux n'étaient pas moins continents que son goût. Jamais il ne les fixait sur une femme, quelque jolie qu'elle fût. Son regard était assuré, et même

perçant lorsqu'il était ému; mais jamais il ne l'arrêtait que sur celui de l'homme auquel il voulait se communiquer. Ce cas rare excepté, il ne s'occupait dans les rues qu'à en sortir sûrement et promptement. Je lui disais un jour, sur son indifférence pour les objets devant lesquels nous passions : Vous ressemblez à Xénocrate, qui pensait que de jeter les yeux dans la maison d'autrui, c'était autant que d'y mettre les pieds. *Oh! c'est un peu trop fort*, répondit-il. Le spectacle des hommes, loin de lui inspirer de la curiosité, la lui avait ôtée. J'ai souvent remarqué sur son front un nuage qui s'éclaircissait à mesure que nous sortions de Paris, et qui se formait à mesure que nous nous en rapprochions. Quand il était une fois dans la campagne, son visage devenait gai et serein. *Enfin nous voilà*, disait-il, *hors des carrosses, du pavé et des hommes*. Il aimait surtout la verdure des champs. J'ai dit à ma femme, me disait-il, quand tu me verras bien malade, et sans espérance d'en revenir, fais-moi porter au milieu d'une prairie, sa vue me guérira. Il ne voyait pas de fort loin, et pour apercevoir les objets éloignés, il s'aidait d'une lorgnette; mais de près, il distinguait, dans le calice des plus petites fleurs, des parties que j'y voyais à peine avec une forte loupe. Il aimait l'aspect du mont Valérien, et quelquefois, au coucher du soleil, il s'arrêtait à le considérer sans rien dire, non pas seulement pour y observer les effets de la lumière mourante au milieu des nuages et des collines d'alentour, mais parce que cette vue lui rap-

pelait les beaux couchers du soleil dans les montagnes de la Suisse. Il m'en faisait des tableaux charmants. On trouve quelquefois dans la Suisse, disait-il, des positions enchantées. J'y ai vu, au milieu d'un cratère entouré de longues pyramides de roches sèches et arides, des bassins où croissent les plus riches végétaux, et d'où sortent des bouquets d'arbres au centre desquels est bien souvent une petite maison. Vous êtes dans les airs, et vous apercevez sous vos pieds des points de vue délicieux. Cependant, ajoutait-il, je ne voudrais pas demeurer sur ces montagnes, parce que les belles vues gâtent le plaisir de la promenade; mais je voudrais y avoir ma maison à mi-côte. Il n'était sensible qu'aux beautés de la nature. Un jour, cependant, que j'allais à Sceaux pour la première fois, il me dit : Vous le verrez avec plaisir; je n'aime pas les parcs, mais de tous ceux que j'ai vus, c'est celui que je préférerais. Il n'approuvait pas les changements qu'on avait faits à celui de la Muette, où il allait quelquefois se promener. Les ruines des parcs l'affectaient plus que celles des châteaux. Il considérait avec intérêt ce mélange de plantes étrangères, sauvages et domestiques; ces charmilles redevenues des bois; ces grands arbres jadis taillés, et qui se hâtent de reprendre leur forme; ce concours où l'art des hommes ne lutte contre la nature que pour faire connaître son impuissance. Il riait de la bizarrerie de nos riches, qui scellent sur les bords de leurs ruisseaux factices des grenouilles et des roseaux de plomb, et qui

font détruire avec grand soin ceux qui y viennent naturellement; il se moquait de leur mauvais goût, qui leur fait entasser dans de petits terrains les simulacres des ruines d'architecture de tous les peuples et de tous les siècles. Mais quand elles y seraient même bien ordonnées, je crois qu'elles n'en feraient pas plus d'effet. Ce n'est pas parce que les monuments de l'antiquité inspirent de la mélancolie que nous en aimons la vue. O grands! voulez-vous que vos parcs offrent un jour à la postérité des ruines vénérables comme celles des Grecs et des Romains? faites régner, comme eux, la vertu dans vos palais, et le bonheur dans les villages. Les athées, disait Rousseau, n'aiment point la campagne; ils aiment bien celle des environs de Paris, où l'on a tous les plaisirs de la ville, les bonnes tables, les brochures, les jolies femmes; mais si vous les ôtez de là, ils y meurent d'ennui, ils n'y voient rien. Il n'y a pas cependant sur la terre de peuple que le simple aspect de la nature n'ait pénétré du sentiment de la Divinité. Si un homme de génie comme Platon arrivait chez des sauvages avec les découvertes modernes de la physique, et qu'il leur dît: Vous adorez un être intelligent, mais vous ne connaissez presque rien de la beauté de ses ouvrages; et qu'il leur fît voir toutes les merveilles du microscope et du télescope; ah! quel serait leur ravissement! ils tomberaient à ses pieds, ils l'adoreraient lui-même comme un dieu. Comment se peut-il qu'il y ait des athées dans un siècle aussi éclairé que le nôtre? c'est que les yeux

se ferment quand le cœur se resserre. On peut juger, par ce que sentait Rousseau, qu'il ne voyait rien dans la nature avec indifférence; cependant tout ne l'intéressait pas également. Il préférait les ruisseaux aux rivières; il n'aimait pas la vue de la mer, qui inspire, disait-il, trop de mélancolie. De toutes les saisons, il n'aimait que le printemps. Quand, disait-il, les jours commencent à décroître, l'été est fini pour moi; mon imagination me représente l'hiver. Vous avez fait, lui disais-je, votre année bien courte; les beaux paysages de la Suisse vont ont gâté : si vous aviez vu les longs hivers de la Russie, vous trouveriez les nôtres supportables. La nature, reprenait-il, est une belle femme gaie, triste, mélancolique, qui ne m'intéresse pas toujours. Au reste, il n'y avait personne qui en tirât plus de jouissances, et il n'y avait pas une plante où il ne trouvât de la grace et de la beauté. Mais novembre et décembre ne plaisaient qu'à sa raison.

Il avait la voix juste, et il disait que la musique lui était aussi nécessaire que le pain; mais quand il voulait chanter en s'accompagnant de son épinette, pour me répéter quelques airs de sa composition, il se plaignait de sa mauvaise voix cassée. Nous nous arrêtions quelquefois avec délices pour entendre le rossignol: nos musiciens, me faisait-il observer, ont tous imité ses hauts et ses bas, ses roulades et ses caprices; mais ce qui le caractérise, ces *piou piou* prolongés, ces sanglots, ces sons gémissants, qui vont à l'ame, et qui traversent tout son chant, c'est ce qu'aucun d'eux n'a pu encore

exprimer. Il n'y avait point d'oiseau dont la musique ne le rendît attentif. Les airs de l'alouette qu'on entend dans la prairie, tandis qu'elle échappe à la vue, le ramage du pinson dans les bosquets, le gazouillement de l'hirondelle sur les toits des villages, les plaintes de la tourterelle dans les bois, le chant de la fauvette qu'il comparait à celui d'une bergère par son irrégularité et par je ne sais quoi de villageois, lui faisaient naître les plus douces images. Quels effets charmants, disait-il, on en pourrait tirer pour nos opéra où l'on représente des scènes champêtres !

On ne finirait pas sur les sensations d'un homme qui, au contraire de ceux qui rapportent à des lois mécaniques les opérations de leur ame, appliquait les affections de la sienne à toutes les jouissances de ses sens. L'amour n'était donc point en lui une simple affaire de tempérament. Il m'a assuré une chose que bien des gens auront peine à croire ; c'est que jamais une fille du monde, quelque belle qu'elle fût, ne lui avait inspiré le moindre désir. Il croyait cependant que le simple concours des causes physiques pouvait être dirigé au point non-seulement d'ébranler la sagesse, mais même de renverser la raison ; il m'en a cité un exemple frappant. Un jeune homme de Genève, élevé dans l'austérité des mœurs de la réforme, vint à Versailles du temps du régent. Il entra le soir au château ; la duchesse de Berry tenait le jeu ; il s'approcha d'elle ; l'éclat de ses diamants, l'odeur de ses parfums, la vue de sa gorge demi-nue, le mirent

tellement hors de lui, que tout-à-coup il se jeta sur le sein de la duchesse, en y collant à la fois ses mains et sa bouche. Les courtisans l'arrachèrent et voulurent le jeter par les fenêtres; mais la duchesse défendit qu'on lui fît du mal, et ordonna qu'on en prît soin. D'un autre côté, il ne regardait pas l'amour comme une simple affection platonique : il avait refusé de voir une belle femme, qu'il avait aimée et qui avait vieilli, pour ne pas perdre l'illusion agréable qui lui en était restée.

Il fallait que les agréments de la figure concourussent avec les qualités morales pour le rendre sensible; alors il leur trouvait tant de pouvoir que l'âge même ne l'aurait pas rendu capable d'y résister, s'il n'avait évité les occasions où la résistance serait devenue nécessaire; mais il n'en regardait pas moins l'amour dans un vieillard comme un désordre de la raison. On n'aime point sans espérance, disait-il; j'aurais mauvaise opinion de la tête d'un vieillard amoureux. Nous parlerons de quelques-unes des inclinations de sa jeunesse, lorsqu'il sera question de son ame. Pour ne rien omettre ici de ce qui était étranger à son esprit et à son cœur, je vais parler de sa fortune.

Un matin que j'étais chez lui, je voyais entrer à l'ordinaire des domestiques qui venaient chercher des rôles de musique, ou qui lui en apportaient à copier : il les recevait debout et tête nue; il disait aux uns : *Il faut tant*, et il recevait leur argent; aux autres : *Dans quel temps faut-il rendre ce papier ?* Ma maîtresse, répondait le domestique, voudrait

bien l'avoir dans quinze jours. *Oh! cela n'est pas possible, j'ai de l'ouvrage; je ne puis le rendre que dans trois semaines.* Tantôt il s'en chargeait, tantôt il le refusait, en mettant dans les détails de ce commerce toute l'honnêteté d'un ouvrier de bonne foi. En le voyant agir avec cette simplicité, je me rappelais la réputation de ce grand homme. Quand nous fûmes seuls, je ne pus m'empêcher de lui dire : Pourquoi ne tirez-vous pas un autre parti de vos talents? Oh! reprit-il, il y a deux Rousseau dans le monde : l'un riche, ou qui aurait pu l'être s'il l'avait voulu; un homme capricieux, singulier, fantasque; c'est celui du public : l'autre est obligé de travailler pour vivre, et c'est celui que vous voyez.

Mais vos ouvrages auraient dû vous mettre à l'aise; ils ont enrichi tant de libraires! — Je n'en ai pas tiré 20,000 livres; encore si j'avais reçu cet argent à la fois, j'aurais pu le placer; mais je l'ai mangé successivement, comme il est venu. Un libraire de Hollande, par reconnaissance, m'a fait 600 livres de pension viagère, dont 300 livres sont réversibles à ma femme après ma mort; voilà toute ma fortune : il m'en coûte 100 louis pour entretenir mon petit ménage, il faut que je gagne le surplus.

Pourquoi n'écrivez-vous plus? — Plût à Dieu que je n'eusse jamais écrit! c'est là l'époque de tous mes malheurs; Fontenelle me l'avait bien prédit. Il me dit quand il vit mes essais : Je vois où vous irez; mais souvenez-vous de mes paroles : je suis

un des hommes qui ont le plus joui de leur réputation; la mienne m'a valu des pensions, des places, des honneurs et de la considération; avec tout cela, jamais aucun de mes ouvrages ne m'a procuré autant de plaisir qu'il m'a occasioné de chagrin. Dès que vous aurez pris la plume, vous perdrez le repos et le bonheur. Il avait bien raison. Je ne les ai retrouvés que depuis que je l'ai quittée; il y a dix ans que je n'ai rien écrit.

J'en avais ouï dire autant de Racine. Voilà trois hommes comblés de réputation, et trois malheureux. Le sort d'un homme de lettres est donc bien à plaindre en France!

Pourquoi, lui disais-je encore, n'avez-vous pas, au moins, vendu vos manuscrits plus cher? Il me fit alors le détail du prix qu'il en avait reçu, que j'ai oublié en partie. Il en avait tiré tout ce qu'il en pouvait tirer. L'Émile avait été vendu sept mille livres; les libraires s'excusaient sur les contrefaçons.

Mais, reprenais-je, ne contrefont-ils point à leur tour les ouvrages de leurs confrères? Que résulte-t-il de leurs sophismes? c'est que le corps des auteurs ne tire presque rien de ses travaux, tandis que le corps des libraires en recueille presque tout le bénéfice. Quand on attaque les abus des particuliers qui tiennent à un corps, il faut attaquer les membres et le corps à la fois, sans quoi les premiers se couvrent du crédit de leur corps, et le corps rejette sur ses membres les abus dont il s'enrichit. Pourquoi un auteur ne ferait-il pas saisir,

partout ailleurs que chez son libraire, son ouvrage, comme un bien qui est à lui partout où il se trouve? La loi le permet, à la vérité, répondait-il; mais il faut tant d'apprêts, tant d'ordres, tant de démarches! et puis combien de fois n'arrive-t-il pas aux magistrats et aux intendants de protéger eux-mêmes ces fraudes, sous prétexte du bien du commerce de leur province! — J'entends: cela leur vaut des bibliothéques qui ne leur coûtent rien. Mais vous auriez dû faire de nouvelles éditions. — Si l'on n'ajoute et si l'on ne retranche rien à un ouvrage, le libraire n'a pas besoin de l'auteur; si on y fait des changements, on trompe le libraire, et ceux qui ont acheté la première édition. J'ai toujours mis dans la première tout ce que j'avais à y mettre. Il me raconta que dans le temps même où il me parlait, un libraire de Paris mettait en vente une nouvelle édition de ses ouvrages, et répandait le bruit que, pour dédommager Rousseau de la peine qu'il avait prise à la faire, il lui avait passé, ainsi qu'à sa femme, un contrat de mille écus de pension. Rousseau pria un de ses amis de s'en informer: le libraire eut l'impudence de lui affirmer ce mensonge: Rousseau s'en plaignit à M. de Sartine; il n'en eut point de justice. C'est le même libraire qui a ajouté à ses ouvrages, à la fin de 1778, un neuvième volume de pièces falsifiées, et qui depuis est devenu fou. Une autre fois je lui disais: Le prince de Conti qui vous aimait bien, aurait dû vous laisser une pension par son testament. — J'ai prié Dieu de n'avoir jamais à me réjouir de la mort

de personne. — Pourquoi ne vous a-t-il pas fait du bien pendant sa vie? — C'était un prince qui promettait toujours, et qui ne tenait jamais. Il s'était engoué de moi; il m'a causé de violents chagrins: si jamais je me suis repenti de quelque démarche, c'est de celles que j'ai faites auprès des grands.

Vous avez augmenté les plaisirs des riches, et on dit que vous avez constamment refusé leurs bienfaits. — Lorsque je donnai mon Devin du Village, un duc m'envoya quatre louis pour environ 66 livres de musique que je lui avais copiée. Je pris ce qui m'était dû, et je lui renvoyai le reste: on répandit partout que j'avais refusé ma fortune. D'ailleurs ne faut-il pas estimer un homme pour l'accepter comme son bienfaiteur? La reconnaissance est un grand lien. — Votre Devin du Village, qui rapporte chaque année tant d'argent à l'Opéra, aurait dû seul vous mettre à votre aise. — Je l'ai vendu 1,200 livres une fois payées, avec mes entrées pour toute ma vie; mais les directeurs de l'Opéra me les ont refusées, pour avoir écrit contre la musique française, condition que je n'avais certainement pas comprise dans mes engagements. Un soir que je voulais y entrer, on me refusa la porte; je payai un billet 7 livres 10 sols, et je fus me placer au milieu de l'amphithéâtre. Ils ont rompu notre accord les premiers; ainsi en leur rendant l'argent que j'en ai reçu, je rentre dans tous mes droits, et je pense compter avec eux de clerc à maître. J'ai demandé justice, et je n'ai pu l'obtenir; mais je pourrai léguer ces droits par

mon testament à un homme qui aura assez de crédit pour leur faire rendre ma part du bénéfice au profit des pauvres. Il me nomma son légataire: c'était l'archevêque de Paris; et tout en plaignant Rousseau, je ne pus m'empêcher de rire.

J'ai ouï dire que quand vous donnâtes votre Devin du Village, madame la marquise de Pompadour vous avait envoyé un service d'argenterie, dont vous n'acceptâtes qu'un couvert, en disant qu'un seul suffisait à qui mangeait seul. — J'ai été calomnié de toutes les manières : elle m'envoya cinquante louis, et je les pris : au reste, je n'ai refusé ma fortune d'aucun souverain.

Pourquoi n'avez-vous pas accepté la pension du roi d'Angleterre, que M. Hume vous avait procurée? Excusez mes questions indiscrètes. — Oh, vous me faites le plus grand plaisir! On ne détruit les calomnies qu'en les mettant au jour. Quand je passai en Angleterre avec M. Hume, j'eus plusieurs sujets de m'en plaindre : il ne faisait point manger avec lui mademoiselle Levasseur, qui était ma gouvernante; il se fit graver coiffé en aile de pigeon, beau comme un petit ange, quoiqu'il fût fort laid; et dans une autre estampe, qui servait de pendant à la sienne, il me fit représenter comme un ours; il me montrait en spectacle dans sa maison, sans dire un seul mot; enfin, croyant avoir raison de m'en plaindre, je refusai ses services, et je me séparai d'avec lui. Le roi d'Angleterre me fit assurer qu'il me donnait de son plein gré cent guinées de pension, sans aucun égard à M. Hume; j'acceptai avec reconnais-

sance. A quelque temps de là, parut à Londres une satire abominable sur mon compte; je crus que les Anglais en étaient les auteurs : j'y préparai une réponse. Avant de la faire paraître, il me sembla qu'il ne convenait pas de dire du mal d'une nation, et de recevoir des bienfaits de son souverain; je renonçai à la pension afin d'avoir le cœur net et libre. Point du tout : j'apprends que c'était en France qu'on avait fabriqué ces détestables pamphlets; je me crus obligé de chanter la palinodie. De retour à Paris, j'écrivis à l'ambassadeur d'Angleterre, qui ne me répondit point : j'avais auprès de lui Walpole, mon ennemi, l'auteur d'une lettre supposée du roi de Prusse; lettre qui compromet l'honneur d'un souverain, et dont l'auteur, par tout pays, aurait été puni, si son objet n'avait pas été de me tourner en ridicule. On apporta chez moi, à quelque temps de là, une somme d'argent dont on demanda quittance, sans vouloir dire de quelle part elle venait. J'étais absent; j'avais donné ordre à ma femme, en pareil cas, de refuser : je n'en ai plus entendu parler depuis. L'Angleterre, dont on fait en France de si beaux tableaux, a un climat si triste; mon ame fatiguée de tant de secousses, y était dans une mélancolie si profonde, que dans tout ce qui s'est passé, je pense avoir fait des fautes; mais sont-elles comparables à celles de mes ennemis, qui m'y ont persécuté, quand il n'y aurait que celle d'avoir trahi ma confiance, et d'avoir rendu publiques des querelles particulières ?

Ne pouviez-vous pas prendre quelqu'autre état

que celui de copiste de musique ? — Il n'y a point d'emploi qui n'ait ses charges; il faut une occupation; j'aurais cent mille livres de rente, que je copierais de la musique; je l'aime, c'est pour moi à la fois un travail et un plaisir : d'ailleurs, je ne me suis ni élevé au-dessus, ni abaissé au-dessous de l'état où la fortune m'a fait naître : je suis fils d'un ouvrier, et ouvrier moi-même : je fais ce que j'ai fait dès l'âge de quatorze ans.

Ce qui précède est un précis presque littéral d'une conversation que j'eus, un soir, avec lui sur sa fortune.

Il venait des hommes de tout état le visiter, et je fus témoin plus d'une fois de la manière sèche dont il en éconduisait quelques-uns. Je lui disais : Sans le savoir, ne vous serais-je pas importun comme ces gens-là ? — Quelle différence d'eux à vous ! Ces messieurs viennent par curiosité, pour dire qu'ils m'ont vu, pour connaître les détails de mon petit ménage, et pour s'en moquer. Ils y viennent lui dis-je, à cause de votre célébrité. Il répéta avec humeur : Célébrité ! célébrité ! Ce mot le fâchait : l'homme célèbre avait rendu l'homme sensible trop malheureux. Pour moi je ne le quittais point sans avoir soif de le revoir. Un jour que je lui rapportais un livre de botanique, je rencontrai dans l'escalier sa femme qui descendait. Elle me donna la clef de la chambre, en me disant : Vous y trouverez mon mari. J'ouvre sa porte; il me reçoit sans rien dire, d'un air austère et sombre. Je lui parle; il ne me répond que par monosyllabes, toujours en copiant sa mu-

sique; il effaçait, et ratissait à chaque instant son papier. J'ouvre, pour me distraire, un livre qui était sur sa table. Monsieur aime la lecture, me dit-il d'une voix troublée. Je me lève pour me retirer; il se lève en même temps, et me reconduit jusque sur l'escalier, en me disant, comme je le priais de ne pas se déranger : C'est ainsi qu'on en doit user envers les personnes avec lesquelles on n'a pas une certaine familiarité. Je ne lui répondis rien, mais agité jusqu'au fond du cœur d'une amitié si orageuse, je me retirai, résolu de ne plus retourner chez lui.

DE SON CARACTÈRE.

Il y avait deux mois et demi que je ne l'avais vu, lorsque nous nous rencontrons une après-midi, au détour d'une rue. Il vint à moi, et me demanda pourquoi je ne venais plus le voir. Vous en savez la raison, lui répondis-je. Il y a des jours, me dit-il, où je veux être seul; j'aime mon particulier. Je reviens si tranquille, si content de mes promenades solitaires! là je n'ai manqué à personne, personne ne m'a manqué. Je serais fâché, ajouta-t-il d'un air attendri, de vous voir trop souvent; mais je serais encore plus fâché de ne vous pas voir du tout. Puis tout ému : Je redoute l'intimité; j'ai fermé mon cœur; mais j'ai un projet....... (faisant de ses mains comme s'il m'eût toisé) quand le moment sera venu.....Que ne mettez-vous, lui répondis-je, un signal à votre fenêtre, quand vous voulez rece-

voir ma visite, comme vous vouliez en mettre un avec vos amis sur les bords du lac de Genève? ou si vous l'aimez mieux, quand je vais vous voir et que vous voulez être seul, que ne m'en prévenez-vous? L'humeur me surmonte, reprit-il, et ne vous en apercevez-vous pas bien? Je la contiens quelque temps, je n'en suis plus le maître; elle éclate malgré moi. J'ai mes défauts, mais quand on fait cas de l'amitié de quelqu'un, il faut prendre le bénéfice avec les charges. Il m'invita à dîner chez lui pour le lendemain.

On peut juger par ce trait, de la noble franchise de son caractère; mais avant d'en citer d'autres, je me permettrai quelques réflexions sur ce que j'entends par caractère.

Il me semble que le caractère est le résultat de nos qualités physiques et morales. Nos philosophes l'attribuent au climat, mais ils se trompent; car il en résulterait que tous les hommes, sous la même latitude, auraient le même caractère; ce qui est contraire à l'expérience. Le Turc grave, silencieux, résigné, et le Grec étourdi, babillard, inquiet; l'ancien Romain et l'Italien moderne; enfin le capucin et le danseur de l'Opéra, sont enveloppés de la même atmosphère, et vivent dans le même climat.

Pour trouver l'origine de nos caractères, il faut remonter à des lois moins mécaniques, et distinguer dans les hommes deux caractères, l'un donné par la nature, l'autre par la société.

Le caractère naturel est très-varié, comme nous le voyons par le tempérament de chaque homme.

Être vif ou flegmatique, léger ou robuste, adroit ou fort, gai ou sérieux, brusque ou patient, sont des différences nécessaires au plan de la nature, qui destinait l'homme à remplir sur la terre une infinité d'emplois très-variés, et qui a varié de même les inclinations, les goûts, et j'ose dire les instincts de l'homme. Chacune de ces différences est bonne en elle-même. J'ai une si haute opinion de la sagesse des lois de la nature, que si chaque homme remplissait la place à laquelle elle l'a destiné par son caractère, il y serait le plus grand et le plus extraordinaire qui y eût paru.

On est forcé pour trouver des preuves de l'excellence du caractère naturel de l'homme, de recourir aux peuples les plus voisins de la nature. Tous nos voyageurs n'en parlent qu'avec éloges; je n'en citerai qu'un seul, mais dont le témoignage ne doit pas être suspect à ceux mêmes qui se plaisent à calomnier la nature humaine: c'était un homme chargé par le gouvernement d'observer les peuples de l'Amérique septentrionale.

« Ce qui surprend infiniment, dit-il, dans des « hommes dont tout l'extérieur n'annonce rien que « de barbare, c'est de les voir se traiter entre « eux avec une douceur et des égards qu'on ne « trouve point parmi le peuple, dans les nations « les plus civilisées... On n'est pas moins charmé de « cette gravité naturelle et sans faste qui règne « dans toutes leurs manières, dans toutes leurs ac- « tions, et jusque dans la plupart de leurs divertis- « sements; ni de cette honnêteté et de cette défé-

« rence qu'ils font paraître avec leurs égaux, ni de « ce respect des jeunes gens pour les personnes « âgées, ni enfin de ne les voir jamais se quereller « entre eux avec ces paroles indécentes et ces jure- « ments si communs parmi nous. » Les qualités du cœur leur sont si naturelles, qu'ils ne les regardent pas même comme des vertus, telles que l'amitié, la compassion, la reconnaissance.... Le soin qu'ils prennent des orphelins, des veuves, des infirmes; l'hospitalité qu'ils exercent d'une manière si admirable, ne sont pour eux qu'une suite de la persuasion où ils sont que tout doit être commun entre tous les hommes. « Chacun, dit-il, en parlant de « l'amitié, chacun parmi eux a un ami à peu près « de son âge, auquel il s'attache et qui s'attache à « lui par des liens indissolubles. Deux hommes « ainsi unis pour leurs intérêts communs, doivent « tout faire et tout risquer pour s'entr'aider et se « secourir mutuellement; la mort même, à ce qu'ils « croient, ne les sépare que pour un temps; ils « comptent bien se rejoindre dans l'autre monde « pour ne se plus quitter, persuadés qu'ils y auront « encore besoin l'un de l'autre.

« Qu'on ne s'imagine pas que ces qualités soient « l'effet de l'éducation : les pères et les mères ont « pour leurs enfants une tendresse qui va jusqu'à « la faiblesse; jamais ils ne les maltraitent dans « leurs écarts, ils se contentent de dire : Ils n'ont « pas de raison. Quand ils les poussent à bout, ils « leur jettent un peu d'eau au visage, et cette pu- « nition leur est si sensible, qu'un jour une jeune

« fille dit à sa mère, après l'avoir reçue : Tu n'au-
« ras plus de fille; puis elle s'étrangla de désespoir. »

« D'où viennent donc ces admirables qualités de « la nature, auxquelles ils laissent le temps de se « développer? » Je ne me lasse point de transcrire. « Le soin que les mères prennent de leurs enfants « tandis qu'ils sont encore au berceau, est au-des- « sus de toute expression, et fait voir bien sensi- « blement que nous gâtons souvent tout par les ré- « flexions que nous ajoutons à ce que nous inspire « la nature. Ces mères ne les quittent jamais, elles « les portent partout avec elles, et lorsqu'elles « semblent succomber sous le poids dont elles se « chargent, le berceau de leur enfant n'est compté « pour rien : on dirait même que ce surcroît de « fardeau est un adoucissement qui rend le reste « plus léger.

« Rien n'est plus propre que ces berceaux; l'en- « fant y est commodément et mollement couché, « mais il n'est bandé que jusqu'à la ceinture, de « sorte que quand le berceau est droit, ces petites « créatures ont la tête et la moitié du corps pen- « dants. On s'imaginerait en Europe qu'un enfant « qu'on laisserait en cet état, deviendrait tout con- « trefait; il arrive au contraire que cela leur rend « le corps souple, car ils sont tous d'une taille et « d'un port que les mieux faits parmi nous en- « vieraient. Que pouvons-nous opposer à une ex- « périence si générale? »

Le voyayeur entre ensuite dans quelques détails sur l'éducation des enfants des sauvages. « Au sortir

« du berceau, ils ne sont gênés en aucune ma-
« nière, et dès qu'ils peuvent se rouler sur les
« pieds et sur les mains, on les laisse aller où ils
« veulent tout nus, dans l'eau, dans les bois, dans
« la boue, dans la neige; ce qui leur fait un corps
« robuste, leur donne une grande souplesse dans
« les membres, les endurcit contre les injures de
« l'air.... Les pères et les mères ne négligent rien
« pour inspirer à leurs enfants certains principes
« d'honneur, qu'ils conservent toute leur vie.....
« Quand ils les instruisent sur cela, c'est toujours
« d'une manière indirecte; la plus ordinaire est de
« leur raconter de belles actions de leurs ancêtres
« ou de ceux de leur nation. Ces jeunes gens pren-
« nent feu à ces récits, et ne soupirent plus qu'après
« les occasions d'imiter ce qu'on leur fait admirer.
« Quelquefois, pour les corriger de leurs défauts,
« on emploie les prières et les larmes; mais jamais
« les menaces....

« Une mère qui voit sa fille se comporter mal,
« se met à pleurer, celle-ci lui en demande le sujet,
« et elle se contente de lui dire : Tu me déshono-
« res. Il est rare que cette manière de reprendre
« ne soit pas efficace. »

Ce témoignage est celui d'un homme d'esprit, d'un missionnaire, et qui plus est d'un jésuite, le P. Charlevoix. Seulement il a fait suivre ces réflexions de correctifs, qui paraissent l'ouvrage de la Société dont il était membre, plutôt que le témoignage d'un homme qui partout ailleurs regrette le bonheur de ces peuples simples et naturels, et

qui avoue que plusieurs Français ont vécu comme eux, et s'en sont si bien trouvés qu'ils n'ont jamais pu gagner sur eux de revenir dans la colonie, quoiqu'ils pussent y être fort à leur aise. Il n'a même jamais été possible à un seul sauvage de se faire à notre manière de vivre. On en a pris au maillot; on les a élevés avec beaucoup de soin; on n'a rien omis pour leur ôter la connaissance de ce qui se passait chez leurs parents; toutes ces précautions ont été inutiles, la force du sang l'a emporté sur l'éducation. Dès qu'ils se sont vus en liberté, ils ont mis leurs habits en pièces, et sont allés au travers des bois chercher leurs compatriotes, dont la vie leur a paru plus agréable que celle qu'ils avaient menée chez nous.... Ils n'ont pas envie de jouir de ces faux biens que nous estimons tant, que nous achetons au prix des véritables, et que nous goûtons si peu.... Avant de connaître nos vices, rien ne troublait leur bonheur. L'ivrognerie les a rendus intéressés, et a troublé la douceur qu'ils goûtaient dans le commerce de la vie domestique. Toutefois, comme ils ne sont frappés que de l'objet présent, les maux que leur a causés cette passion n'ont point encore tourné en habitude. Ce sont des orages qui passent, et dont la bonté de leur caractère et le fonds de tranquillité dans lequel ils ont vécu, au sein de la nature, leur ôtent presque le souvenir quand le mal est fini*. Mais quel est celui qui pourrait raconter leur courage dans les com-

* Voyez l'Histoire de la Nouvelle-France, tome VI, depuis la page 34 jusqu'à la page 38.

bats, leur constance dans les tourments, dans les maladies et aux approches de la mort?

Que ceux qui douteront encore de la bonté du caractère naturel, le considèrent dans les enfants, et qu'ils se rappellent ce passage de la vie de Jésus-Christ, dans l'évangile de saint Marc, chap. x, ✝ 13. « Jésus leur dit : Laissez venir « à moi les petits enfants, et ne les empêchez « point; car le royaume de Dieu est pour ceux « qui leur ressemblent. »

Voilà donc pour le caractère naturel. Si nous voulions classer le genre humain d'après les nuances que présente ce caractère, il me semble que les divisions suivant lesquelles nous le classerions, seraient la franchise, la sincérité, l'amitié, l'hospitalité, la bienfaisance, l'intrépidité, le patriotisme, la douceur, la constance et la bonté. Au contraire, si nous recueillons les diverses observations de ceux qui ont écrit sur nos mœurs, nous verrons que le caractère social divise les hommes en tartufes, en médisants, en menteurs, en jaloux, en méchants, en flatteurs, en fanfarons, en indiscrets, en fripons, en orgueilleux, en trompeurs ou amis de la maison. Voilà, si l'on en croit nos philosophes et nos poètes, l'histoire de l'espèce humaine parmi nous, sans compter une infinité d'autres caractères qu'ils n'ont pas osé tracer, parce que ces caractères inspirent trop de dégoût ou trop d'horreur, comme le voleur, la femme publique, le calomniateur, l'assassin et l'impie.

On m'objectera peut-être que nos tragédies

offrent de grands caractères : oui; mais tous les héros de la vertu ou de la tragédie sont étrangers; tous ceux du vice ou de la comédie sont nationaux. Je ne parle pas des autres ridicules mis sur la scène parmi nous, comme les pères trompés, les domestiques fripons, les maris abusés, les médecins, les gens de robe, les poètes, les tuteurs; enfin tous les liens de la nature et de la société brisés par le ridicule. Les diverses occupations de la vie sauvage n'en pourraient jamais être susceptibles; leur bonté intrinsèque en repousserait les traits : le chasseur, le pêcheur, le guerrier, s'ils pouvaient être placés sur nos théâtres, n'amuseraient jamais. Plus je considère les lois de la nature, plus je les admire. Elle nous destinait à remplir sur la terre une multitude d'occupations, à habiter une infinité de climats; en conséquence, elle a varié dans chacun de nous les instincts, les goûts particuliers et les caractères : mais ce ne sont que des modifications nécessaires à son plan, dont aucune ne mérite de préférence que d'une manière relative.

Quant au caractère social, la société, qui nous le donne, commence dès notre naissance à rompre les premiers liens de la famille et de la patrie, en nous plaçant sur le sein d'une nourrice mercenaire; ensuite elle nous livre à l'éducation publique, qui modifie et souvent altère le caractère naturel par son uniformité. En voyant dans nos colléges une multitude de jeunes gens, de qualités et de tempéraments si différents, destinés à des emplois si divers, recevoir les mêmes leçons du même régent,

je crois voir des arbres à fruits de toute sorte d'espèces, taillés à la même hauteur, de la même manière et par les mêmes ciseaux. Cette éducation les déprave d'ailleurs par ses méthodes, en les occupant sept ans de suite de questions de grammaire, ou en leur apprenant à toujours parler, et à ne jamais agir; à voir les beaux discours honorés, et les bonnes actions sans récompense. Elle remplit enfin l'esprit de la jeunesse de contradictions, en insinuant, suivant les auteurs qu'on explique, des maximes républicaines, ambitieuses et dénaturées. On rend les hommes chrétiens par le catéchisme païen, par les beaux vers de Virgile; Grecs ou ou Romains, par l'étude de Démosthène ou de Cicéron; jamais Français. On les élève au-dessus de leur siècle par les traits d'héroïsme de l'antiquité, et on les met au-dessous des bêtes par des châtiments qui les avilissent.

L'effet de cette éducation si vaine, si contradictoire, si atroce, est de les rendre, pour toute leur vie, babillards, cruels, trompeurs, hypocrites, sans principes, intolérants : voilà, parmi nous, l'effet d'une bonne éducation.

Voyons ce que le monde y ajoute : ils n'ont tous remporté du collége que le désir de remplir la première place en entrant dans la société, que la vanité qui se laisse conduire par l'amour des louanges et la crainte du blâme. Les femmes et les livres les pénètrent de leurs opinions à la manière des régents, en les louant ou en se moquant d'eux. Enfin ils sont battus de tant de maximes qui se

croisent et se contredisent, qu'ils voient que leurs études ne peuvent leur servir à rien pour parvenir; et la plupart finissent par une ambition négative, qui cherche à abattre tout ce qui s'élève, pour se mettre à la place : c'est l'esprit du siècle. Ainsi tous les maux de la société sortent du collége, sous le nom spécieux d'émulation; c'est elle qui fait naître les duels, les procès, les querelles, les calomnies. Pour moi, en considérant que le cœur humain n'a que deux ressorts, l'ambition et l'amour, je trouve qu'il serait plus raisonnable de leur apprendre à aimer, qu'à avoir de l'ambition : car cette passion pourrait avoir un but honnête et utile, tandis que l'autre ne peut rien trouver dans la société qui ne tourne à sa ruine. Quoi qu'il en soit, le caractère naturel ne peut jamais être tellement détruit par l'éducation, qu'on n'y revienne dans certains moments : c'est ce qui paraît dans la vie des grands hommes; car les grands hommes se trouvent toujours parmi ceux que leur siècle n'a point entraînés, et qui ont conservé du naturel : aussi on en rencontre fréquemment dans les pays libres; on les voit paraître aussi dans les guerres civiles, ou sous le gouvernement des rois qui encouragent tous les hommes et qui détruisent par leur génie toute l'aristocratie des partis et des corps; enfin on en voit dans tous les états où les hommes ont la liberté de leurs opinions et de leur conscience. Alors chacun suit les instincts variés que lui a donnés la nature; chacun se met à sa place; alors paraissent les hommes héroïques.

C'est ainsi que sous Henri IV, après les guerres de la Ligue, et sous Louis XIV, nous avons vu se former tant de grands hommes, comparables, les premiers, par leurs vertus, à ceux du siècle de Jules César; les autres, par leurs talents, à ceux du siècle d'Auguste. Après les guerres civiles, comme après les mouvements de fièvre, le sang s'épure et les corps reprennent leur vigueur.

Cette distinction du caractère naturel et du caractère social m'a paru nécessaire pour bien faire comprendre une chose que disait Rousseau : Je suis d'un naturel hardi et d'un caractère timide. L'un était le caractère donné par la nature; l'autre le caractère acquis ou social. Représentons-nous donc Rousseau livré en naissant aux douces lois de la nature, élevé par un si bon père, par une tante si indulgente; exalté par la lecture des vies des grands hommes de l'antiquité; des Scipion et des Lycurgue; invité d'ailleurs par le spectacle de mœurs simples, franches et pures à être sincère, confiant et bon; représentons-nous-le ensuite jeté dans un monde corrompu, sans appui, sans fortune, sans crédit, sans intrigue. Quel contraste étrange dut se former entre les mœurs de cet homme simple et celles de la société; entre sa franchise et l'astuce d'autrui, son inexpérience et l'expérience des autres, sa pureté et la corruption du monde! Pour moi, je m'étonne que son caractère naturel ait pu résister à ce choc : cela me prouve combien la première éducation donne à l'ame une trempe forte et durable. Il dut résulter,

de ces différents contrastes, que le monde fut toujours pour lui un pays ennemi; ce qui le rendit méfiant, timide et sauvage. D'un autre côté, son ame élevée à la vertu et frappée par l'adversité, devint supérieure à la fortune et produisit d'immortels ouvrages. Ainsi une terre, préparée au printemps par le souffle du zéphyr et déchirée par le soc de la charrue, reçoit dans son sein les glands que lui confie la main du laboureur et produit des chênes qui bravent les tempêtes. Il sut tirer ce fruit de sa pauvre fortune, qu'un très-petit talent lui donna les moyens de revenir à la nature et de suivre son caractère naturel. En élevant une barrière entre lui et les hommes, il échappa aux partis et devint maître de ses opinions. Heureux de n'être point obligé de se trahir par de fausses louanges du monde, il regarda toute sa vie la liberté comme la seule chose qui peut nourrir une bonne conscience : aussi il sacrifiait tout à cette noble indépendance qui a élevé et formé sa pensée. Mais ce que j'ai trouvé de plus admirable dans son caractère, c'est que jamais je ne l'ai entendu médire des hommes dont il avait le plus à se plaindre. Il me disait : Quand je me brouille avec quelqu'un, la première fois c'est de sa faute ou de la mienne, mais la seconde à coup sûr c'est de la mienne. Il était naturellement disposé à railler, et c'est un caractère commun à Socrate, à Phocion, à Caton : car la vertu a la conscience de sa supériorité sur le vice. Je lui dis un jour que Montesquieu appelait Voltaire le Pan-

talon de la philosophie. Non, dit-il, il en est l'Arlequin. Il aimait à répéter une raillerie de Fontenelle sur l'avarice d'un membre de l'académie. Un jour l'on faisait une quête pour un pauvre homme de lettres : on s'adressa deux fois à un académicien qui passait pour avare; il dit au second tour : J'ai donné un louis : celui qui tenait la bourse lui répondit : Je le crois, mais je ne l'ai pas vu; Fontenelle repartit aussitôt : Pour moi, je l'ai vu, et je ne le crois pas.

On sait combien Voltaire l'avait maltraité, et cependant il ne parlait jamais de lui qu'avec estime. Personne à son gré ne tournait mieux un compliment; mais il ne le trouvait pathétique qu'en vers. Il disait de lui : Son premier mouvement est d'être bon; c'est la réflexion qui le rend méchant. Il aimait d'ailleurs à parler de Voltaire et à conter le trait de son père qui assistait en cachette à la première représentation d'Œdipe, et qui, plein de joie, quoique janséniste, ne cessait de s'écrier : Ah le coquin! ah le coquin! Rousseau me demanda un jour si je n'irais pas le voir comme tous les gens de lettres. Non, lui dis-je, je serais trop embarrassé pour aborder un homme qui, comme un consul romain, a des peuples pour clients et des rois pour flatteurs; je ne suis rien, je ne sais pas même tourner un compliment. Oh! me dit-il, vous n'avez pas une idée convenable de Voltaire : il n'aime point tant à être loué. Un jour un avocat du Bugey, l'étant venu voir, s'écria en entrant dans son cabinet : Je viens saluer la lumière du

monde. Voltaire se mit à crier aussitôt : Madame Denis, apportez les mouchettes.

Un jour que nous parlions du tableau du Déluge du Poussin, il cherchait à fixer mon attention sur le serpent qui se dresse sur un rocher pour éviter les eaux dont la terre est toute pénétrée. Après l'avoir écouté, je lui dis : Il me semble voir dans ce sublime tableau un caractère bien plus frappant, c'est l'enfant que le père donne à sa femme sur un rocher ; cet enfant s'aide de ses petites jambes. L'ame est saisie au milieu des crimes de la terre, des eaux débordées, des foudres lointaines, du spectacle de l'innocence soumise à la même loi que le crime, et de celui de l'amour maternel, plus puissant que l'amour de la vie. Il me dit : Oh ! oui, c'est l'enfant, il n'y a pas de doute, c'est l'enfant qui est l'objet principal.

Il se reprochait plusieurs choses, entre autres ce qu'il avait dit contre les médecins. De tous les savants, ce sont ceux, me disait-il, qui savent le plus et le mieux. Si on lui racontait quelque trait de sensibilité, il pleurait. Il était méfiant, mais il n'avait que trop sujet de l'être. J'ai connu un homme qui se disait son ami, et qui s'amusait à faire sur lui une comédie du Méfiant. L'auteur de cette trahison me la confia lui-même ; je l'arrêtai en lui disant : Si vous faites paraître votre pièce, je me charge d'en faire la préface. Cet homme était Rulhière.

On a accusé Jean-Jacques d'être orgueilleux, parce qu'il refusait ces dîners où les gens du monde se plaisent à faire combattre les gens de lettres

comme des gladiateurs; il était fier, mais il l'était également avec tous les hommes, n'y trouvant de différence que la vertu. Il aimait les ames fières: Eh bien! lui dis-je un jour en riant, vous auriez donc aimé ce jésuite qui répondit à un seigneur espagnol qui voulait le forcer à lui céder le pas: C'est vous qui me devez du respect, à moi qui ai tous les jours votre Dieu dans les mains, et votre reine à mes pieds. Oh! me dit-il, je connais un trait qui me semble plus fort; c'est celui d'un ambassadeur nègre, reçu par un gouverneur de Portugal dans une salle où il n'y avait point d'autre fauteuil que celui où il était assis. Quand l'ambassadeur noir fut près de lui, le Portugais lui demanda sans se lever: Votre maître est-il bien puissant? Le nègre fit aussitôt coucher par terre deux de ses esclaves, s'assit sur leur dos; puis se recueillant un moment, il dit gravement au gouverneur: Mon maître a une infinité de serviteurs comme toi, cinquante comme le roi ton maître et un comme moi. A ces mots il se leva, et sortit. Cependant ses esclaves restaient accroupis dans la salle d'audience: on fut lui dire de les rappeler, mais il répondit: Ma coutume n'est pas d'emporter les fauteuils des lieux où je m'assieds. Rousseau disait à ce sujet que la modestie était une fausse vertu, et que les hommes de mérite savaient bien s'estimer ce qu'ils valaient. Au reste, il faisait peu de compte de ceux qui n'aimaient que sa célébrité. Ce n'est pas moi qu'ils aiment, disait-il, c'est l'opinion publique, sans se soucier de ma véritable valeur.

Un jour le préfet des jésuites lui demandait comment il était devenu si éloquent; il lui répondit: J'ai dit ce que je pensais. Il regardait la vérité comme le plus grand charme d'un écrivain; il préférait les relations des missionnaires capucins à celles des jésuites. Il avait lu avec grand plaisir les PP. Marolle et Carly dans leurs missions d'Afrique, quoique remplies d'ignorance; il me disait: Ces bons pères me persuadent, parce qu'ils parlent comme gens persuadés. Ce n'est pas d'ailleurs l'ignorance qui nuit aux hommes, c'est l'erreur; et presque toujours elle vient des ambitieux. Les auteurs modernes, disait-il, qui ont le plus d'esprit, font cependant peu d'effet, et inspirent peu d'intérêt dans leurs ouvrages, parce qu'ils veulent toujours se montrer. Quelle que soit la puissance de l'esprit, la vertu est si ravissante, que dès qu'on l'entrevoit au milieu même des inconséquences de la superstition et de l'ignorance, elle se fait aimer et préférer à tout. Voilà pourquoi Plutarque qui a le jugement si sûr, intéresse jusque dans ses superstitions; car quand il s'agit de rendre les hommes meilleurs et plus patriotes, il adopte les opinions les plus absurdes; sa vertu le rend crédule; il se passe alors entre elle et son bon esprit des combats délicieux. Il rapporte, par exemple, que la statue de la Fortune, donnée par les dames romaines, a parlé; puis il ajoute, comme pour se persuader lui-même: Elle a parlé non-seulement une fois, mais deux. Ailleurs il remarque que sa petite fille voulait que sa nourrice présentât la ma-

melle à ses compagnes et à ses jouets; ceci semble un trait bien puéril; mais quand il ajoute : Elle le voulait pour faire participer de sa table ce qui servait à ses plaisirs, on voit que la bonté du cœur lui paraît supérieure à tout. Cette bonté était la base fondamentale du caractère naturel de Rousseau; il préférait un trait de sensibilité à toutes les épigrammes de Martial. Son cœur, que rien n'avait pu dépraver, opposait sa douceur à tout le fiel dont nos sociétés s'abreuvent aujourd'hui. Cependant il aimait mieux les caractères emportés que les apathiques. J'ai connu, me disait-il un jour, un homme si sujet à la colère, que lorsqu'il jouait aux échecs, s'il venait à perdre, il brisait les pièces entre ses dents. Le maître du café voyant qu'il cassait tous ses jeux, en fit faire de gros comme le poing. A cette vue, notre homme ressentit une grande joie, parce que, disait-il, il pourrait les mordre à belles dents. Du reste, c'était le meilleur garçon du monde, capable de se jeter au feu pour rendre service.

Rousseau me citait encore un Dauphinois, calme, réservé, qui se promenait avec lui en le suivant toujours sans rien dire. Un jour il vit cueillir à Rousseau les graines d'une espèce de saule, agréables au goût; comme il les tenait à la main, et qu'il en mangeait, une troisième personne survint, qui, tout effrayée, lui dit: Que mangez-vous donc là? c'est du poison. Comment! dit Rousseau, du poison! — Eh oui! et monsieur que voilà peut vous le dire aussi bien que moi. — Pourquoi donc

ne m'en a-t-il pas averti ? Mais, reprit le silencieux Dauphinois, c'est que cela paraissait vous faire plaisir. Ce petit événement ne l'avait point corrigé de goûter les plantes qu'il cueillait. Je me souviens qu'au bois de Boulogne, il me montra la filipendule, dont les tubercules sont bonnes à manger ; j'en trouvai une qui avait deux racines ; je me mis à en goûter, et je lui dis : C'est fort bon, on en pourrait vivre. Au moins, me dit-il, donnez-m'en ma part, et le voilà aussitôt à genoux sur le gazon, et creusant avec son couteau pour en chercher d'autres.

Il était gai, confiant, ouvert, dès qu'il pouvait se livrer à son caractère naturel. Quand je le voyais sombre : A coup sûr, disais-je, il est dans son caractère social, ramenons-le à la nature. Je lui parlais alors de ses premières aventures. Un soir, nous étions à la Muette, il était tard; étourdiment, je lui proposai un chemin plus court à travers champs. Distrait autant que lui, je m'égarai ; le chemin nous ramena dans Passy, le long de ses longues rues, où quelques bourgeois prenaient alors le frais sur la porte. La nuit approchait; je le vis changer de physionomie; je lui dis : Voilà les Tuileries. — Oui, mais nous n'y sommes pas. Oh! que ma femme va être inquiète! répéta-t-il plusieurs fois. Il hâta le pas, fronça le sourcil; je lui parlais, il ne me répondait plus. Je lui dis : Encore vaut-il mieux être ici que dans les solitudes de l'Arménie ! Il s'arrêta et dit : J'aimerais mieux être au milieu des flèches des Parthes qu'exposé aux regards des hommes.

Je remis alors la conversation sur Plutarque : il revint à lui comme sortant d'un rêve.

La méfiance qu'il avait des hommes s'étendait quelquefois aux choses naturelles. Il croyait à une destinée qui le poursuivait. Il me disait : La Providence n'a soin que des espèces et non des individus. Mais vous la croyez donc, lui dis-je, moins étendue que l'air qui environne les plus petits corps ? Cependant je n'ai connu personne plus convaincu que lui de l'existence de Dieu. Il me disait : Il n'est pas nécessaire d'étudier la nature pour s'en convaincre. Il y a un si bel ordre dans l'ordre physique, et tant de désordre dans l'ordre moral, qu'il faut de toute nécessité qu'il y ait un monde où l'ame soit satisfaite. Il ajoutait avec effusion : Nous avons ce sentiment au fond du cœur : *Je sens qu'il doit me revenir quelque chose.*

Quatre ou cinq causes réunies contribuèrent à altérer son caractère, dont la moindre a suffi quelquefois pour rendre un homme méchant : les persécutions, les calomnies, la mauvaise fortune, les maladies, le travail excessif des lettres, travail qui trop souvent fatigue l'esprit et altère l'humeur. Aussi a-t-on reproché aux poètes et aux peintres des boutades et des caprices. Les travaux de l'esprit, en l'épuisant, mettent un homme dans la disposition d'un voyageur fatigué : Rousseau lui-même, lorsqu'il composait ses ouvrages, était des semaines entières sans parler à sa femme. Mais toutes ces causes réunies ne l'ont jamais détourné de l'amour de la justice. Il portait ce sentiment dans

tous ses goûts; et je l'ai vu souvent, en herborisant dans la campagne, ne vouloir point cueillir une plante quand elle était seule de son espèce.

L'homme vertueux, me disait-il, est forcé de vivre seul; d'ailleurs, la solitude est une affaire de goût. On a beau faire dans le monde, on est presque toujours mécontent de soi ou des autres. Comme il composait son bonheur d'une bonne conscience, de la santé et de la liberté, il craignait tout ce qui peut altérer ces biens, sans lesquels les riches eux-mêmes ne goûtent aucune félicité. Dans le temps que Gluck donna son Iphigénie, il me proposa d'aller à une répétition : j'acceptai. Soyez exact, me dit-il; s'il pleut nous nous joindrons sous le portique des Tuileries à cinq heures et demie; le premier venu attendra l'autre, mais l'heure sonnée, il n'attendra plus : je lui promis d'être exact; mais le lendemain je reçus un billet ainsi conçu : *Pour éviter, monsieur, la gêne des rendez-vous, voici le billet d'entrée.* A l'heure du spectacle, je m'acheminai tout seul; la première personne que je rencontrai, ce fut Jean-Jacques. Nous allâmes nous mettre dans un coin, du côté de la loge de la reine. La foule et le bruit augmentant, nous étouffions. L'envie me prit de le nommer, dans l'espérance que ceux qui l'environnaient le protégeraient contre la foule. Cependant je balançai long-temps dans la crainte de faire une chose qui lui déplût. Enfin, m'adressant au groupe qui était devant moi, je me hasardai de prononcer le nom de Rousseau, en recommandant le secret. A peine cette parole fut-

elle dite, qu'il se fit un grand silence. On le considérait respectueusement, et c'était à qui nous garantirait de la foule, sans que personne répétât le nom que j'avais prononcé. J'admirai ce trait de discrétion rare dans le caractère national; et ce sentiment de vénération me prouva le pouvoir de la présence d'un grand homme.

En sortant du spectacle, il me proposa de venir le lundi des fêtes de Pâques au mont Valérien. Nous nous donnâmes rendez-vous dans un café aux Champs-Élysées. Le matin, nous prîmes du chocolat. Le vent était à l'ouest; l'air était frais; le soleil paraissait environné de grands nuages blancs, divisés par masses sur un ciel d'azur. Entrés dans le bois de Boulogne à huit heures, Jean-Jacques se mit à herboriser. Pendant qu'il faisait sa petite récolte, nous avancions toujours. Déjà nous avions traversé une partie du bois, lorsque nous aperçûmes dans ces solitudes deux jeunes filles, dont l'une tressait les cheveux de sa compagne. Frappés de ce tableau champêtre, nous nous arrêtâmes un instant. Ma femme, me dit Rousseau, m'a conté que dans son pays les bergères font ainsi mutuellement leur toilette en plein champ. Ce spectacle charmant nous rappela en même temps les beaux jours de la Grèce et quelques beaux vers de Virgile. Il y a dans les vers de ce poëte un sentiment si vrai de la nature, qu'ils nous reviennent toujours à la mémoire au milieu de nos plus douces émotions.

Arrivés sur le bord de la rivière, nous passâmes le bac avec beaucoup de gens que la dévotion con-

duisait au mont Valérien. Nous gravîmes une pente très-roide; et nous fûmes à peine à son sommet, que, pressés par la faim, nous songeâmes à dîner. Rousseau me conduisit alors vers un ermitage où il savait qu'on nous donnerait l'hospitalité. Le religieux qui vint nous ouvrir, nous conduisit à la chapelle, où l'on récitait les litanies de la Providence, qui sont très-belles. Nous entrâmes justement au moment où l'on prononçait ces mots : Providence qui avez soin des empires! Providence qui avez soin des voyageurs! Ces paroles si simples et si touchantes nous remplirent d'émotion; et lorsque nous eûmes prié, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : *Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux*. Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'ame. Je lui répondis : Si Fénélon vivait, vous seriez catholique. Il me répartit hors de lui et les larmes aux yeux : Oh! si Fénélon vivait, je chercherais à être son laquais pour mériter d'être son valet de chambre *! Cependant on nous introduisit au réfectoire; nous nous assîmes pour assister à la lecture, à laquelle Rousseau fut très-attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme : Dieu l'a tiré du néant, il ne lui doit que le néant. Après cette lecture, Rousseau me dit d'une voix profondément émue : Ah, qu'on est heureux de croire! Hélas! lui répondis-je, cette paix

* Cette anecdote se trouve textuellement dans le tome III des Études.

n'est qu'une paix trompeuse et apparente; les mêmes passions qui tourmentent les hommes du monde, respirent ici; on y ressent tous les maux de l'enfer du Dante, et ce qui les accroît encore, c'est qu'on ne laisse pas à la porte toute espérance.

Nous nous promenâmes quelque temps dans le cloître et dans les jardins. On y jouit d'une vue immense. Paris élevait au loin ses tours couvertes de lumières, et semblait couronner ce vaste paysage : ce spectacle contrastait avec de grands nuages plombés qui se succédaient à l'ouest et semblaient remplir la vallée. Plus loin, on apercevait la Seine, le bois de Boulogne et le château vénérable de Madrid, bâti par François Ier, père des lettres. Comme nous marchions en silence, considérant ce spectacle, Rousseau me dit : Je reviendrai cet été méditer ici *.

A quelque temps de là, je lui dis : Vous m'avez montré les paysages qui vous plaisent; je veux vous en faire voir un de mon goût. Le jour pris, nous partîmes un matin au lever de l'aurore, et, laissant à droite le parc de Saint-Fargeau, nous suivîmes les sentiers qui vont à l'orient, gardant toujours la hauteur, après quoi nous arrivâmes auprès d'une fontaine semblable à un monument grec, et sur laquelle on a gravé : Fontaine de Saint-Pierre. Vous m'avez amené ici, dit Rousseau en riant, parce que cette fontaine porte votre nom.

* On peut voir, à la fin de la Préface de l'Arcadie, d'autres détails sur la promenade au mont Valérien; nous avons cru inutile de les rappeler ici.

C'est, lui dis-je, la fontaine des amours, et je lui fis voir les noms de Colin et de Colette. Après nous être reposés un moment, nous nous remîmes en route. A chaque pas, le paysage devenait plus agréable. Rousseau recueillait une multitude de fleurs, dont il me faisait admirer la beauté. J'avais une boîte, il me disait d'y mettre ses plantes, mais je n'en faisais rien; et c'est ainsi que nous arrivâmes à Romainville. Il était l'heure de dîner; nous entrâmes dans un cabaret, et l'on nous donna un petit cabinet dont la fenêtre était tournée sur la rue, comme celles de tous les cabarets des environs de Paris, parce que les habitants de ces campagnes ne connaissent rien de plus beau que de voir passer des carrosses, et que dans les plus riants paysages ils ne voient que le lieu de leurs pénibles travaux. On nous servit une omelette au lard. Ah! dit Rousseau, si j'avais su que nous eussions une omelette, je l'aurais faite moi-même, car je sais très-bien les faire. Pendant le repas, il fut d'une gaieté charmante; mais peu à peu la conversation devint plus sérieuse, et nous nous mîmes à traiter des questions philosophiques à la manière des convives dont parle Plutarque dans ses Propos de table.

Il me parla d'Émile, et voulut m'engager à le continuer d'après son plan. Je mourrais content, me disait-il, si je laissais cet ouvrage entre vos mains; sur quoi je lui répondis: Jamais je ne pourrais me résoudre à faire Sophie infidèle; je me suis toujours figuré qu'une Sophie ferait un jour mon bonheur. D'ailleurs, ne craignez-vous pas qu'en

voyant Sophie coupable, on ne vous demande à quoi servent tant d'apprêts, tant de soins? est-ce donc là le fruit de l'éducation de la nature? Ce sujet, me répondit-il, est utile; il ne suffit pas de préparer à la vertu, il faut garantir du vice. Les femmes ont encore plus à se méfier des femmes que des hommes. Je crains, répondis-je, que les fautes de Sophie ne soient plus contraires aux mœurs, que l'exemple de sa vertu ne leur sera profitable : d'ailleurs, son repentir pourrait être plus touchant que son innocence; et un pareil effet ne serait pas sans danger pour la morale. Comme j'achevais ces mots, le garçon de l'auberge entra, et dit tout haut : Messieurs, votre café est prêt. Oh! le maladroit! m'écriais-je; ne t'avais-je pas dit de m'avertir en secret quand l'eau serait bouillante? Eh quoi, reprit Jean-Jacques, nous avons du café? En vérité, je ne suis plus étonné que vous n'ayez rien voulu mettre dans votre boîte; le café y était. Le café fut apporté, et nous reprîmes notre conversation sur l'Émile. Rousseau me pressa de nouveau de traiter ce sujet : il voulait remettre en mes mains tout ce qu'il en avait fait; mais je le suppliai de m'en dispenser : Je n'ai point votre style, lui disais-je, cet ouvrage serait de deux couleurs. J'aimerais mieux vos leçons de botanique. Eh! bien, dit-il, je vous les donnerai; mais il faudra les mettre au net, car il ne m'est plus possible d'écrire. J'avais renoncé à la botanique, mais il me faut une occupation; je refais un herbier.

Nous revînmes par un chemin fort doux, en

parlant de Plutarque. Rousseau l'appelait le grand peintre du malheur. Il me cita la fin d'Agis, celle d'Antoine, celle de Monime, femme de Mithridate, le triomphe de Paul Émile et les malheurs des enfants de Persée. Tacite, me disait-il, éloigne des hommes, mais Plutarque en rapproche. En parlant ainsi, nous marchions à l'ombre de superbes marroniers en fleurs. Rousseau en abattit une grappe avec sa petite faux de botaniste, et me fit admirer cette fleur, qui est composée. Nous fîmes ensuite le projet d'aller dans la huitaine sur les hauteurs de Sèvres. Il y a, me dit-il, de beaux sapins et des bruyères toutes violettes : nous partirons de bon matin. J'aime ce qui me rappelle le nord : à cette occasion, je lui racontai mes aventures en Russie et mes amours malheureuses en Pologne. Il me serra la main, et me dit en me quittant : J'avais besoin de passer ce jour avec vous......

PARALLÈLE

DE VOLTAIRE ET DE J.-J. ROUSSEAU.

Le public a toujours pris plaisir à faire aller de pair ces deux hommes contemporains et à jamais célèbres. Quoiqu'ils aient eu plusieurs choses de commun, je trouve qu'ils en ont eu un plus grand nombre où ils ont contrasté d'une manière étonnante. D'abord, ils semblent avoir partagé entre eux le vaste empire des lettres. Tragédies, comédies, poèmes épiques, histoires, poésies légères, romans, contes, satires, discours sur la plupart des sciences; tel a été le lot de Voltaire. Rousseau a excellé dans tout ce que l'autre a négligé : musique, opéra, botanique, morale. Jamais dans aucune langue personne n'a écrit sur autant de sujets que le premier; et personne n'a traité les siens avec plus de profondeur que le second.

La conversation de Voltaire était d'autant plus brillante, que le cercle qui l'environnait était plus nombreux : j'ai ouï dire qu'elle était charmante comme ses écrits. Son esprit était une source toujours abondante; des secrétaires veillaient la nuit pour écrire sous sa dictée; on faisait des livres des bons mots qui lui échappaient à chaque instant. Au contraire, Rousseau était taciturne; il travaillait laborieusement; il m'a dit qu'il n'avait fait aucun

ouvrage qu'il n'eût recopié quatre ou cinq fois, et que la dernière copie était aussi raturée que la première; qu'il avait été quelquefois huit jours à trouver l'expression propre. Sa conversation était très-intéressante, surtout dans le tête-à-tête; mais l'arrivée d'un étranger suffisait pour l'interdire. Il ne faut, me disait-il, qu'un petit argument pour me renverser; je n'ai d'esprit qu'une demi-heure après les autres : je sais précisément ce qu'il faut répondre quand il n'en est plus temps. Le premier, toujours léger et facile dans son style, répand les graces sur les matières les plus abstraites : mais le second fait sortir de grandes pensées des sujets les plus simples; l'origine des lois, de la plantation d'une féve. Le premier, par un talent qui lui est particulier, donne à sa poésie légère l'aimable facilité de la prose; le second, par un talent encore plus rare, fait passer dans sa prose l'harmonie de la poésie la plus sublime.

Tous les deux, avec de si grands moyens, se sont proposé le même but, le bonheur du genre humain. Voltaire, tout occupé de ce qui peut nuire aux hommes, attaque sans cesse le despotisme, le fanatisme, la superstition, l'amour des conquêtes; mais il ne s'occupe guère qu'à détruire. Rousseau s'occupe à la recherche de tout ce qui peut nous être utile, et s'efforce de bâtir. Après avoir nettoyé dans deux discours académiques les obstacles qui s'opposent à ses vues, il présente aux femmes un plan de réforme; aux pères, un plan d'éducation; à la nation, un projet de cours

d'honneur ; à l'Europe, un système de paix perpétuelle : à toutes les sociétés, son Contrat social. Le vol de tous deux est celui du génie. Las des maux de leur siècle, ils s'élèvent aux principes éternels sur lesquels la nature semble avoir posé le bonheur du genre humain. Mais après avoir écarté des mœurs, des gouvernements et des religions qui en entourent la base, ce qui leur paraît l'ouvrage des hommes, celui-ci finit par la raffermir, et l'autre par l'ébranler.

Leur manière de combattre leurs ennemis, quoique très-opposée, est également redoutable. Voltaire se présente devant les siens avec une armée de pamphlets, de jeux de mots, d'épigrammes, de sarcasmes, de diatribes et de toutes les troupes légères du ridicule. Il en environne le fanatisme, le harcèle de toutes parts et enfin le met en fuite. Rousseau, fort de sa propre force, avec les simples armes de la raison, saisit le monstre par les cornes et le renverse. Lorsque dans leurs querelles ils en sont venus aux mains l'un et l'autre, Rousseau a fait voir que, pour vaincre le ridicule, il suffisait de le braver. Pour moi, me disait-il un jour, j'ai toujours lancé mon trait franc, je ne l'ai jamais empoisonné ; je n'ai point de détour à me reprocher. Vos ennemis, lui répondis-je, n'en sont pas mieux traités ; vous les percez de part en part.

Tous deux cependant se sont quelquefois égarés, mais par des routes bien différentes. Dans Voltaire, c'est l'esprit qui fait tort à l'homme de génie ; dans Jean-Jacques, c'est le génie qui nuit à l'homme

d'esprit. Un des plus grands écarts qu'on ait reprochés à celui-ci, c'est le mal qu'il a dit des lettres; mais par l'usage sublime auquel il les a consacrées en inspirant la vertu et les bonnes mœurs, il est à lui-même le plus fort argument qu'on puisse lui opposer. L'autre au contraire vante sans cesse leur heureuse influence; mais, par l'abus qu'il en a fait, il est la plus forte preuve du système de Rousseau.

Leur philosophie embrasse toutes les conditions de la société. Celle de Voltaire est celle des gens heureux, et se réduit à ces deux mots : *Gaudeant bene nati*. Rousseau est le philosophe des malheureux ; il plaide leur cause, et pleure avec eux. Le premier ne vous présente souvent que des fêtes, des théâtres, de petits soupers, des bouquets aux belles, des odes aux rois victorieux; toujours enjoué, il abat en riant les principes de la morale, et jette des fleurs jusque sur les maux des nations : le second, toujours sérieux, gronde sans cesse contre nos vains plaisirs, et ne voit dans les mœurs de notre bonne compagnie que les causes prochaines de notre ruine. Cependant, après avoir lu leurs ouvrages, nous éprouvons bien souvent que la gaieté de l'un nous attriste, et que la tristesse de l'autre nous console. C'est que le premier, ne nous offrant que des plaisirs dont on est dégoûté, ou qui ne sont pas à notre portée, et ne mettant rien à la place de ceux qu'il nous ôte, nous laisse presque toujours mécontents de lui, des autres et de nous. Le second, au contraire, en détruisant les

plaisirs factices de la société, nous montre au moins ceux de la nature.

Ce goût de Voltaire pour les puissants, et ce respect de Rousseau pour les infortunés, se manifestent dans les ouvrages où ils se sont livrés à leur passion favorite, celle de réformer la religion. Voltaire fait tomber tout le poids de sa longue colère sur les ministres subalternes de l'église, les moines mendiants, les habitués de paroisse, le théologien du coin; mais il est aux genoux de ses princes; il leur dédie ses ouvrages; il leur offre un encens qui ne leur est pas indifférent. Rousseau choisit pour son pontife un pauvre vicaire savoyard, et honorant dans ses utiles travaux l'ouvrier laborieux de la vigne, il ne s'indigne que contre ceux qui s'énivrent de son vin. Cependant Voltaire était sensible : il a défendu de sa plume, de sa bourse et de son crédit des malheureux; il a marié la petite-fille de Corneille, il a usé noblement de sa fortune. Mais Rousseau, ce qui est plus difficile, a fait un noble usage de sa pauvreté; non-seulement il la supportait avec courage, mais il faisait du bien en secret, et il ne se refusait pas dans l'occasion aux actions d'éclat. Les deux louis dont il contribua pour élever la statue de Voltaire, son ennemi, me paraissent plus généreusement donnés que la dot procurée par une souscription des ouvrages du père du théâtre, en faveur de sa parente. Au reste, Voltaire avait réellement des vertus. C'est la réflexion qui le rend méchant; son premier mouvement est d'être bon, disait Rousseau.

duisait au mont Valérien. Nous gravîmes une pente très-roide; et nous fûmes à peine à son sommet, que, pressés par la faim, nous songeâmes à dîner. Rousseau me conduisit alors vers un ermitage où il savait qu'on nous donnerait l'hospitalité. Le religieux qui vint nous ouvrir, nous conduisit à la chapelle, où l'on récitait les litanies de la Providence, qui sont très-belles. Nous entrâmes justement au moment où l'on prononçait ces mots: Providence qui avez soin des empires! Providence qui avez soin des voyageurs! Ces paroles si simples et si touchantes nous remplirent d'émotion; et lorsque nous eûmes prié, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : *Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux*. Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'ame. Je lui répondis : Si Fénélon vivait, vous seriez catholique. Il me répartit hors de lui et les larmes aux yeux : Oh! si Fénélon vivait, je chercherais à être son laquais pour mériter d'être son valet de chambre *! Cependant on nous introduisit au réfectoire; nous nous assîmes pour assister à la lecture, à laquelle Rousseau fut très-attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme : Dieu l'a tiré du néant, il ne lui doit que le néant. Après cette lecture, Rousseau me dit d'une voix profondément émue : Ah, qu'on est heureux de croire! Hélas! lui répondis-je, cette paix

* Cette anecdote se trouve textuellement dans le tome III des Études.

n'est qu'une paix trompeuse et apparente; les mêmes passions qui tourmentent les hommes du monde, respirent ici; on y ressent tous les maux de l'enfer du Dante, et ce qui les accroît encore, c'est qu'on ne laisse pas à la porte toute espérance.

Nous nous promenâmes quelque temps dans le cloître et dans les jardins. On y jouit d'une vue immense. Paris élevait au loin ses tours couvertes de lumières, et semblait couronner ce vaste paysage : ce spectacle contrastait avec de grands nuages plombés qui se succédaient à l'ouest et semblaient remplir la vallée. Plus loin, on apercevait la Seine, le bois de Boulogne et le château vénérable de Madrid, bâti par François Ier, père des lettres. Comme nous marchions en silence, considérant ce spectacle, Rousseau me dit : Je reviendrai cet été méditer ici *.

A quelque temps de là, je lui dis : Vous m'avez montré les paysages qui vous plaisent; je veux vous en faire voir un de mon goût. Le jour pris, nous partîmes un matin au lever de l'aurore, et, laissant à droite le parc de Saint-Fargeau, nous suivîmes les sentiers qui vont à l'orient, gardant toujours la hauteur, après quoi nous arrivâmes auprès d'une fontaine semblable à un monument grec, et sur laquelle on a gravé : Fontaine de Saint-Pierre. Vous m'avez amené ici, dit Rousseau en riant, parce que cette fontaine porte votre nom.

* On peut voir, à la fin de la Préface de l'Arcadie, d'autres détails sur la promenade au mont Valérien; nous avons cru inutile de les rappeler ici.

pour patron, surtout lorsqu'il s'agit du bien des hommes.

Après tout, ce ne sont pas les rois qui décident du mérite des philosophes, mais la postérité qui les juge d'après le bien qu'ils ont fait au genre humain. Si donc nous les comparons dans ce point important, qui est le résultat de toute estime publique, nous trouverons que Voltaire a achevé d'abattre le jansénisme en France, et que les auto-da-fé, contre lesquels il a tant crié, sont plus rares en Portugal; qu'il a affaibli dans toute l'Europe l'esprit de fanatisme; mais que d'un autre côté, il y a substitué celui d'irréligion. Suivant Plutarque, la superstition est plus à craindre que l'athéisme même: cela pouvait être vrai chez les Grecs; mais nous à qui notre misérable éducation inspire dès l'enfance l'intolérance sous le nom d'émulation, nous nous occupons toute la vie à faire adopter nos opinions, ou à détruire celles qui nous embarrassent, quand nous n'avons pas assez de crédit pour faire passer les nôtres. L'intolérance théologique n'est qu'une branche de l'intolérance, disait J.-J. Rousseau; chez nous le froid athée serait persécuteur. Au reste, ce n'est pas que l'esprit d'incrédulité soit universel dans Voltaire; on y trouve au contraire de superbes tableaux de la religion et de ses ministres: il détruit souvent d'une main ce qu'il élève de l'autre; ce qui est chez lui non une inconséquence, mais une vanité d'artiste, qui veut montrer son habileté dans les genres les plus opposés. . . . .

. . . .

Quant à Rousseau, troublé par la haine des peuples, par les divisions des philosophes, par les systèmes des savants, il ne se fait d'aucune religion pour les examiner toutes; et, rejetant le témoignage des hommes, il se décide en faveur de la religion chrétienne, à cause de la sublimité de sa morale et du caractère divin qu'il entrevoit dans son auteur. Voltaire ôte la foi à ceux qui doutent; Rousseau fait douter ceux qui ne croient plus. S'il parle de la Providence, c'est avec enthousiasme, avec amour; ce qui donne à ses ouvrages un charme inexprimable, un caractère de vertu dont l'impression ne s'efface jamais. . . . .

. . . .

Enfin, ils ne sont pas moins opposés dans leur fortune, l'un avec ses richesses, l'autre forcé de travailler pour vivre, voyant chaque jour ses ressources diminuer, et obligé d'accepter un asile à soixante-six ans. Le premier, né à Paris, dont il adorait le tourbillon, est allé chercher le repos à la campagne près de Genève; l'autre, né à Genève, ne respirant qu'après la campagne, est venu chercher la liberté au centre de Paris; et c'est lorsque la fortune semblait avoir répondu à leurs vœux, lorsqu'ils n'avaient plus rien à désirer, que, dans la même année, et presque dans le même mois, la mort les a tous deux enlevés, Voltaire, au milieu des applaudissements et des triomphes de la capitale, Rousseau, dans une île solitaire, au sein de la nature.

DISCOURS

SUR CETTE QUESTION:

COMMENT L'ÉDUCATION DES FEMMES POURRAIT CONTRIBUER A RENDRE LES HOMMES MEILLEURS?

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le discours suivant concourut, en 1777, pour le prix d'éloquence, proposé par l'académie de Besançon. On peut y découvrir le germe d'une multitude d'idées neuves et utiles, développées depuis dans les Études de la Nature. Ces répétitions cependant n'ont pu nous déterminer à supprimer un discours qui renferme plusieurs passages neufs et dignes des plus beaux temps de Bernardin de Saint-Pierre. Tel est, à la fin de la première partie, le tableau des mœurs du siècle; et dans la seconde, un portrait de l'enfance et de charmantes esquisses sur les arts et le bonheur domestique, qui font de cette seconde partie un des morceaux les plus agréables qui soient sortis de la plume de l'auteur.

Le manuscrit qui est entre nos mains était surchargé de notes et de corrections, ce qui a rendu notre travail assez difficile. Cette copie est sans doute une première esquisse, mais nous avons fait de vaines recherches pour nous en procurer une plus correcte.

Quant au sujet de ce discours, il nous semble

que la question n'est traitée que dans la première partie; la seconde est un ouvrage de pure imagination. Au reste, voici le jugement que l'auteur lui-même en a porté dans les Études de la Nature.

« Une académie de province proposa, il y a « quelques années, pour sujet du prix de la Saint-« Louis, cette question : *Comment l'éducation des « femmes pourrait contribuer à rendre les hommes « meilleurs?* Je la traitai, et je fis deux fautes par « ignorance, sans compter les autres : la première, « d'entreprendre d'écrire sur un pareil sujet, après « que Fénélon avait fait un fort bon livre sur l'édu-« cation des filles; la seconde, de débattre de la « vérité dans une académie. Celle-ci ne donna « point de prix, et retira son sujet. Tout ce qu'on « peut dire sur cette question, c'est que par tout « pays les femmes n'ont dû leur empire qu'à leurs « vertus, et qu'à l'intérêt qu'elles ont pris pour les « malheureux. »

DISCOURS

SUR CETTE QUESTION:

COMMENT L'ÉDUCATION DES FEMMES POURRAIT CONTRIBUER A RENDRE LES HOMMES MEILLEURS?

Pour rendre les hommes bons, il faut les rendre heureux.

Parler aux hommes d'arts, de sciences, de gloire, de fortune, de liberté même, c'est n'en intéresser qu'un petit nombre; mais leur parler de ce sexe qui partage avec eux le poids des besoins de la vie et porte seul celui de leur enfance; de ce sexe qu'ils auraient appelé du nom d'industrieux, de consolateur, de nourricier, s'ils ne lui avaient donné par excellence celui de beau, et qui, naissant en nombre égal au leur, par toute la terre, paraît le seul bien que la nature ait réparti à chacun d'eux en particulier; c'est s'adresser à tout le genre humain.

Si de toutes les questions académiques, celle-ci est une des plus universelles par son sujet, elle en est encore une des plus intéressantes par les moyens qu'elle indique et par l'objet qu'elle se propose. Il s'agit de réformer les hommes et de les rendre meilleurs par les femmes. Quel est l'homme qui n'a souhaité de devenir meilleur? Quel est le

sage peut-être qui, invité par elles, n'eût désiré de marcher à la sagesse, sous des auspices aussi doux? Il y a dans leur empire un pouvoir et une grace inexprimable : d'une main elles subjuguent la puissance altière; de l'autre elles supportent et touchent les malheureux sans les blesser. Lorsqu'Ulysse sort des flots, il est revêtu d'habits par la fille d'Alcinoüs. Infortuné, lui dit-elle, allez à la ville, et quand vous serez au palais, pour obtenir ce que vous voudrez, adressez-vous à ma mère qui peut tout sur l'esprit du roi. Oui, à la voix des femmes, et par leur secours, l'homme le plus corrompu sortirait des abîmes du vice; car la dépravation n'est qu'un naufrage.

Une matière si importante se présente pour être traitée d'une manière simple : il s'agit d'examiner ce qu'on doit retrancher de l'éducation des femmes, et ce qui doit la composer. Mais que de difficultés s'élèvent à la fois! Y a-t-il eu des peuples ramenés à la vertu par les femmes? Comment traiter de l'éducation d'un sexe sans s'occuper de celle de l'autre? Des institutions peuvent-elles influer sur des habitudes anciennes, et la vertu peut-elle s'allier au vice? En exposant une partie de nos maux pour en chercher le remède, ne doit-on pas craindre de faire la satire des deux sexes et d'aliéner ceux qu'on voudrait améliorer? Que d'objets à traiter, et de ménagements à garder! que d'oppositions de la part des coutumes, des préjugés, des conditions et des lois! Ah! qu'il était facile au plus beau génie des Français, au plus digne d'être aimé, de faire régner la

vertu dans les murs de Salente, chez un peuple pauvre, sur les rivages déserts de l'Hespérie ! Ici, loin de supprimer les obstacles pour tracer un plan, il faut accorder le plan aux obstacles mêmes et l'étendre encore à tous les temps et à tous les lieux. On voit quelquefois au milieu de l'Océan des bocages de palmiers s'élever du sein des écueils; leurs racines s'enfoncent dans les flancs des rochers, leurs troncs s'élèvent sur le bord des précipices et leurs fruits sont suspendus au-dessus des flots en fureur : la douceur de cette retraite redouble encore par le voisinage des tempêtes.

Si l'entreprise que je vais tenter est difficile, la gloire en est assurée. Le génie, messieurs, qui vous a inspiré le choix de cette question, présente deux couronnes à mériter dans la noble carrière que vous ouvrez ; il en a mis une à l'extrémité, et l'a réservée à l'éloquence; mais il a placé la plus belle dès l'entrée, et il l'a destinée à tous ceux qui concourent avec vous à rendre les hommes meilleurs.

PREMIÈRE PARTIE.

L'idée de réformer les hommes par les femmes est venue chez les Grecs au plus grand des législateurs et au plus vertueux des rois. Lycurgue, suivant Aristote, essaya de commencer par elles la réforme de Lacédémone, et il n'en put venir à bout. Il est vrai que dans la suite il les employa comme un des ressorts les plus puissants de son

gouvernement; mais il semble qu'en cela même son expérience nous soit contraire. Si les filles lacédémoniennes, en faisant dans leurs chansons l'éloge ou la satire des jeunes gens, les enflammaient de l'amour de la vertu; les exercices, où elles dansaient nues pour les engager au mariage, furent une des principales causes qui ramenèrent la corruption. Tant il est à craindre, en fortifiant les liens d'une société, de forcer ceux de la nature!

Cinq cent quarante-deux ans après Lycurgue, tous les vices étant rentrés dans Lacédémone, le roi Agis voulut tenter par les femmes une nouvelle réforme; il y détermina sa mère et son aïeule qui étaient fort riches; mais les autres s'y refusèrent par la crainte de perdre leurs biens, et y mirent par leurs amis une entière opposition. La fin funeste de ce jeune prince apprit aux rois que, dans l'art si difficile de faire du bien aux hommes, la prudence était encore plus nécessaire que le courage.

De nos jours, un écrivain fameux semble, comme Platon, avoir espéré de l'éducation des femmes une révolution dans les mœurs; mais, ayant traité dans son Émile à la fois de l'éducation des deux sexes, loin de faire ressortir celle de la femme à l'utilité publique, il a séparé de la société celle de l'homme même, qui semble à tant d'égards devoir être nationale.

Les vœux des philosophes, la puissance des rois, le génie des législateurs, toutes ces circonstances

même réunies sont insuffisantes pour la réforme d'un peuple, si l'adversité, qui ramène les hommes malgré eux à la nature, n'en prépare l'occasion. Ce fut l'adversité qui fit réussir celle de Lacédémone par Lycurgue, d'Athènes par Solon, de Rome par les censeurs, et de tant d'autres nations mises dans l'alternative de périr ou de devenir meilleures. Dans tous ces pays, un petit nombre de familles s'étaient emparées des richesses de l'état, et la multitude n'avait plus rien. Ce sont les malheureux qui appellent les réformateurs.

Il n'y a point d'exemple d'une grande société améliorée par les femmes; mais il y en a beaucoup, d'hommes en particulier réformés par elles, de révolutions heureuses qu'elles ont occasionées dans la constitution des lois, et de peuples entiers qu'elles ont préservés de leur ruine. Si l'histoire, qui ne nous offre qu'un petit nombre de combinaisons, ne nous a pas encore montré jusqu'où peut s'étendre tout leur pouvoir, elle nous apprend une vérité bien incontestable, c'est qu'il n'y a personne de plus intéressé à la réforme des hommes que les femmes. Partout où les peuples ont eu des mœurs, elles ont régné; et, partout où ils sont tombés dans le dernier degré de corruption, elles sont esclaves. Les femmes furent toutes-puissantes chez les peuples les plus vertueux de la Grèce. Il n'y a que nous autres Lacédémoniennes, disait l'épouse de Léonidas, qui commandions à nos maris, parce qu'il n'y a que nous qui fassions des hommes. Xénocrite à Cumes, par une simple atti-

tude, fait une révolution. Elle se montre à visage découvert devant ses compatriotes, et elle se voile devant leur tyran, parce qu'il n'y a que lui, leur dit-elle, qui soit un homme. L'honneur renaît dans les habitants de Cumes, et la tyrannie est détruite. Chez les Romains les femmes étaient honorées à leur mort d'éloges publics, comme les chefs de la nation. En vain le vieux Caton murmurait de leurs prérogatives; ce peuple reconnaissant, en leur faisant part de sa gloire, se ressouvenait que le flambeau de sa liberté avait été allumé au bûcher d'une femme vertueuse. Mais qui peut les voir sans pitié dans presque toute la voluptueuse Asie et sur les rivages barbares de l'Afrique, réservées en grand nombre aux plaisirs d'un seul, condamnées à de rudes travaux; ici, vendues pour l'esclavage; là, immolées sur les tombeaux des grands et des rois? Qui peut même aujourd'hui voir leur sort avec indifférence dans les lieux où elles ont été souveraines? Elles y sont libres, dira-t-on. Eh! qu'importe que les lois assurent la liberté, si les menées sourdes de la tyrannie contraignent la multitude de l'engager chaque jour pour vivre! Le plus grand des malheurs est d'être forcé de se vendre, et de ne pas trouver de maître. Ce serait un tableau bien digne des regards de l'homme, que celui de la condition des femmes sur toute la terre : il y verrait leur bonheur finir avec sa vertu. Mais, considérant encore avec espoir l'influence des femmes en France, d'où elles règnent par les graces sur toute l'Europe, j'étendrais, ce me semble, leur puissance à l'univers

entier, si je pouvais les ramener à ces temps où elles apaisèrent d'elles-mêmes une guerre civile dans les Gaules. Le dur Annibal fut si touché de leur équité, qu'il décida que, si les Gaulois se plaignaient des Carthaginois, il prononcerait sur leurs plaintes; mais que, si les Carthaginois se plaignaient des Gaulois, les femmes en seraient les juges. Il y a quelques siècles, elles appréciaient parmi nous, dans leur Cour d'amour, ce que les hommes ont de plus cher, l'honneur et la loyauté. Elles devaient cet empire aux mœurs, et les mœurs viennent de l'éducation. Ici, je suis forcé de m'arrêter et de considérer la source d'où coule la plus grande partie de nos maux, afin de mesurer, s'il est possible, la force de la digue que je voudrais élever contre la violence du torrent qui nous entraîne.

L'homme est le seul de tous les êtres sensibles, qui compose sa vie d'expériences continuelles. Les saisons, les événements, les passions, l'âge, l'opinion d'autrui, font varier ses principes et ses mœurs, depuis la naissance jusqu'à la mort. Ainsi toute la vie humaine n'est qu'une longue éducation. L'homme aurait été le jouet d'une agitation continuelle, si la nature n'avait confié l'âge le plus important de sa vie à ceux à qui son bonheur importe davantage, à ses parents. C'est dans l'enfance que l'ame, profondément émue par la nouveauté des objets, reçoit, si j'ose dire, sa première forme. Les impressions de cet âge ne s'effacent jamais; elles changent jusqu'aux inclinations naturelles

dans les animaux mêmes. Lycurgue en offrit un exemple frappant aux Spartiates; et s'il a eu seul, de tous les législateurs, la gloire de fonder une république où la vertu régna cinq siècles, ce fut, dit Plutarque, pour en avoir *teint en laine* les mœurs des enfants. La force de la première éducation compensa la hardiesse de ses institutions. Ce n'est donc pas le climat qui forme les hommes, comme de grands écrivains l'ont avancé; nous en citerions mille exemples : le Siamois si craintif et le Macassar si intrépide vivent sous le même climat; le Turc silencieux et le Grec babillard habitent la même terre. Ce ne sont pas les lois : le Juif moderne, si soumis, suit les mêmes lois que le Juif ancien, factieux jusque dans l'esclavage. Les changements que nous admirons parmi tous les peuples de la terre, leurs mœurs et leurs opinions si opposées, ne viennent que de l'éducation du premier âge. Sans en chercher des preuves au loin, examinons ce qu'elle établit parmi nous, et nous verrons qu'elle met plus de différence en coutumes, habits, vivres, maximes, caractères, tours de langage, physionomie, entre deux Français, entre deux frères même, que la nature n'en a mis entre les habitants des cercles polaires et ceux de l'équateur. Ce n'est pas ainsi qu'ont subsisté les nations sages : je prends pour exemple Rome, dont la grandeur nous a étonnés, dont nous avons tiré la plupart de nos lois, mais dont nous n'avons emprunté que des ruines, parce que, de tant de pièces éparses, nous avons oublié la seule néces-

saire, le plan de leur ensemble. Un Romain n'apprenait dans son éducation qu'à aimer la patrie et à honorer les dieux. Il était ensuite à la fois ou successivement pontife, général, édile, agricole, sénateur : tout était pour tous. Il y avait, il est vrai, des dignités réservées aux deux parties de la république; mais tous les vices étaient réprouvés, et toutes les vertus étaient nécessaires dans chaque citoyen. L'adultère, chez les empereurs, ne fut point déguisé sous le nom de galanterie. Scipion fut aussi estimé pour sa piété, pour sa continence, pour sa modération envers ses compatriotes, que pour son courage envers les ennemis de la patrie. Chez nous, la postérité pourra-t-elle le croire! la gloire d'un état fait la honte d'un autre. Les vertus sont des métiers, ou plutôt, comme dans un mauvais héritage, les vertus, semblables à des orphelines rejetées de leurs parents, ont été assignées par l'ordre des lois à chaque état de la société, qui s'en est chargé. Quel beau spectacle, si l'on voyait parmi nous chaque condition les portant toutes, et présentant l'homme, grand, heureux et bon dans les diverses positions de la vie : des Turenne, des Fénélon, des Duquesne, des Henri IV, des Épaminondas, des Socrate, des Épictète! La nation française s'éleverait au milieu des peuples de la terre, comme ces montagnes fécondes que la nature a semées de ses mains, et où une infinité de plantes, toutes variées, mais toutes donnant leurs fleurs, croissent en amphithéâtre depuis la base jusqu'au sommet. Des peuples qui ne nous

valaient pas ont présenté ce superbe tableau au genre humain, et lui servent encore de modèles. Que nous manque-t-il?

Déjà l'Europe parle notre langue et adopte nos mœurs. Nous sommes meilleurs que nos lois; nous avons éprouvé plus de maux que les Grecs; nous sommes plus attachés à notre prince que les anciens Perses, et, par ce seul attachement, notre royaume a déjà éprouvé une durée double de l'empire romain. Enfin nous sommes aidés par une religion dont la morale, supérieure à celle de Lycurgue, s'étend à tous les hommes. Cette réforme dépend d'une éducation nationale, et la gloire en est réservée à des princes qui surpasseront de bien loin les Charlemagne et les Henri. Mais elle est encore pour chacun de nous entre nos mains. Titus, les délices du genre humain, fut un monstre dans sa jeunesse. Diogène, dont Alexandre admira le mépris pour la fortune, avait été faux-monnayeur. La vertu s'applique à tous les âges. O femmes! je vous invite à reprendre votre empire; que chacune de vous fasse rentrer un citoyen dans l'ordre, et l'ordre général sera rétabli. La réforme de l'homme dépend de la vôtre; il vous redemande aujourd'hui son bonheur; mais, avant de soulager ses maux, ayez le courage de voir ceux dont vous gémissez. Ils sont l'ouvrage des temps, des préjugés, de la corruption d'autrui. Le premier moment qui nous éloigne du vice est celui où il est reconnu.

L'éducation des femmes peut se réduire parmi

nous à trois révolutions : l'éducation domestique, celle des couvents et celle du monde.

L'éducation commence avec la naissance. Les premiers sentiments d'amour et de haine se forment des premières sensations du plaisir et de la douleur. Si l'ame forte de l'empereur de Russie, Pierre-le-Grand, eut besoin de la plus grande constance pour se guérir de la frayeur de l'eau, parce qu'il y était tombé dans le premier âge; comment celle d'une femme bannira-t-elle la dissimulation, la fausseté, l'aversion des parents, qui entrent dans l'enfance avec les caprices, les menaces et les châtiments? Les bêtes sauvages élèvent leurs petits avec toutes sortes de caresses; les fouets entrent dans l'éducation de l'homme : ces punitions honteuses, sans doute imaginées par quelques peuples corrompus, se sont introduites en Europe avec l'étude sainte des lettres. Les Goths ne voulaient point qu'on enseignât les sciences au fils de leur prince, par cette seule raison. Les châtiments, disaient-ils, aviliront son ame. En effet, si l'on considère quelles sont les nations, comme les Juifs anciens, les Grecs du Bas-Empire, et parmi nous les conditions où les haines ont été et sont les plus violentes, et les ames les plus faibles; il est aisé de voir que ce sont celles où ces punitions font une longue partie de l'éducation. En Hollande et chez plusieurs peuples du nord, où elles sont fort rares, il est encore plus rare de voir de mauvais sujets. Qui peut donc, au milieu d'un peuple dont les mœurs sont à l'extérieur si polies, faire

Les liens qui réunissaient les citoyens à l'état, venaient s'attacher au foyer de chaque maison, à l'antique vertu, aux dieux pénates. Ils les invoquaient dans les plus grands dangers, et l'infortuné ne les invoquait jamais en vain. Pyrrhus, enfant, abandonné tout nu dans le palais d'un roi d'Esclavonie, pendant que ce prince balance s'il le rendra à ceux qui le poursuivent, se lève et embrasse l'autel de ses dieux domestiques; et la religion d'un enfant triomphe de la politique d'un roi barbare.

Ce ne sont ni les grands emplois, ni les beaux climats, ni la vie républicaine, qui nous font aimer la patrie, mais les lieux où, pour la première fois, nous avons vu la lumière, senti, aimé, parlé, et surtout ceux où nous avons donné et reçu les premières caresses. S'ils ont été dignes de nos premières adorations, ils le seront de nos derniers hommages. Homère, qu'Horace si judicieux appelle la source de toute philosophie, représente Ulysse préférant la pauvre Ithaque à l'amour d'une déesse, et s'informant dans ses voyages, avec le plus vif intérêt, si son père Laërte vit encore. Les hommes de l'antiquité les plus distingués par l'amour de leur patrie, l'ont été par celui de leurs parents. Épaminondas disait que la joie la plus vive qu'il eût jamais éprouvée, c'était d'avoir gagné la bataille de Leuctres pendant la vie de son père et de sa mère. Sertorius que la fortune ne pouvait ébranler, fugitif en Espagne, et refusant les secours de Mithridate, ne put résister aux douleurs de l'amour filial : il tombe dans le plus grand désespoir

en apprenant la mort de sa mère qui l'avait élevé orphelin, et refuse pendant plusieurs jours toute nourriture. Le désir de mériter l'estime de leurs parents excita sans doute ces grands hommes aux grandes actions.

Parmi les peuples modernes, l'amour de la patrie ne se trouve que chez ceux dont les enfants sont élevés dans la maison paternelle. L'horreur même du climat ne saurait la détruire; les Lapons, les Samoïèdes, ne peuvent vivre hors de leurs misérables pays. On avait transporté à Copenhague des Groënlandais, que la cour comblait de bienfaits, et qui s'exposèrent cependant sur la mer, dans une petite barque, à une mort certaine, pour retourner dans leur île. L'un d'eux versait des larmes quand il voyait une femme avec son enfant; l'infortuné était père! Ces mêmes sentiments qui naissent des mêmes lois naturelles, subsistent encore parmi nous dans les états de la société les plus malheureux. L'éducation étrangère les étouffe dans les autres; et avec eux les vertus qui en sont la suite. Mais si elle est si fatale aux hommes, elle est bien plus nuisible aux femmes, qui, destinées aux seuls soins domestiques, ne peuvent apprendre les devoirs de la maison conjugale que dans la maison paternelle. Je trouve tout en vous, disait Andromaque à Hector; père, mère, frère, vous êtes tout pour moi, vous êtes mon époux. Quelle science apprendront-elles dans les couvents, qui soit digne de remplacer des devoirs si saints? la religion et la vertu? Mais la religion, faite pour notre bonheur

dans ce monde et dans l'autre, fut donnée pour régler la nature, et non pour la détruire; car autrement ce serait supposer deux lois contradictoires, toutes deux venues du ciel.

D'où viennent donc ces institutions tristes, qui font regarder aux jeunes filles leurs attraits comme des présents odieux? Que de disputes, d'aigreur, d'intolérance dans le caractère des femmes; quels traits dans leur physionomie, si la nature les avait faites comme l'homme veut les réformer! Ceux qui leur ont tracé ces carrières sauvages, ne veulent pas voir que, dans les lois nécessaires de la nature, le plaisir doit allumer le flambeau de la vie; ils ont oublié que, dans les exemples de la plus grande perfection où il soit possible d'atteindre, le divin législateur s'est montré favorable à la joie conjugale.

C'est dans la plupart de ces écoles que les vertus si aimables prennent je ne sais quoi de la teinte odieuse du vice. La plus belle de toutes, cette charité, dont les premiers temps de la religion offrent de si touchantes images, dont le nom étymologique (χαριτ) signifie grace, amour, est devenue le secours le plus repoussant dont l'humanité puisse être soulagée parmi nous. Celui qui donne, ôte de son présent, je ne dis pas le respect profond dû à une offrande faite au nom du père commun des hommes, ou la cordialité comme dans un présent fait d'un ami à un ami, ou l'égalité comme dans un petit secours accordé d'homme à homme, mais jusqu'à ce sentiment de compassion et de pitié

qu'inspirerait la vue d'un animal qui souffre. C'est l'orgueil qui donne. Voulez-vous vous en convaincre? présentez une aumône à celui qui la fait.

Si la bonté naturelle des femmes est altérée par ces usages qui ont corrompu jusqu'à l'idée de la vertu ; s'ils leur inspirent une âpreté et une hauteur si contraires aux qualités sociales, que dirons-nous du plan entier de l'éducation, tout-à-fait opposé à ce qu'elles doivent faire dans le reste de leur vie? Elles sont instruites par des saintes, je le crois; on leur vánte l'état de célibataire, si pur et si élevé que les extrêmes en sont des abîmes; mais n'est-ce pas déjà une grande inconséquence que de représenter le célibat comme l'état le plus parfait, à des filles destinées au mariage, et qui, dans le monde entier, ne doivent rien estimer de plus sacré que leurs parents et qu'un époux?

Si nous opposions à leur éducation celle des garçons, il ne serait pas besoin de chercher ailleurs la cause de nos maux. Les malheureux sont semblables à ces chevaux d'Euménes, que ce général assiégé, pour conserver leur souplesse, faisait suspendre par des sangles et agiter à coups de fouet. Cruels instituteurs, dans quelle vaine carrière voulez-vous les faire courir? Rien n'est à mériter parmi nous, tout est à vendre. Ces longs degrés que Charlemagne, dans un siècle barbare, imagina pour conduire les citoyens aux emplois publics, ne mènent plus qu'à la douleur. L'émulation n'est plus qu'un malheur pour eux et un vice pour la patrie. O vous, dont le sage Montaigne voulait

qu'on ornât les écoles de festons de fleurs, portion de la nature humaine, qui seule, par votre innocence, pouvez soutenir encore les regards de la Divinité, vous voilà donc, avant le temps, remplis de nos misérables passions, babillards, trompeurs, hypocrites, cruels, et devenus les ennemis jurés les uns des autres! Que résulterait-il de la réunion actuelle des deux sexes? une génération composée d'enfants sans amour pour leurs parents, de Français qui ignorent les lois du royaume, de savants qui doivent oublier presque tout ce qu'ils ont appris, d'époux qui regardent les sexes comme un égarement de la nature, d'ames dévorées d'ambition, enfin d'êtres sensibles, remplis de haine contre des institutions si ennuyeuses, si vaines et si atroces. Voilà la nation future où la patrie met ses plus douces espérances.

Nous n'avons examiné jusqu'ici que les suites de ce qu'on appelle une bonne éducation. Que serait-ce si nous en suivions les désordres? Qui pourrait dire ce que peut faire naître parmi des filles réunies dans la fougue de l'âge, l'orgueil des conditions, la vanité des parures, les folles amitiés, les superstitions, les frayeurs, les médisances et le respect de l'opinion d'autrui, source d'une infinité de maux pour elles et pour les autres?

L'opinion publique a toujours été très-différente de l'opinion d'autrui, dans les siècles même les plus dépravés. La mémoire de Néron fut flétrie par un peuple qui ne valait pas mieux que lui, et dont chaque membre en particulier lui avait aplani la

route du vice. Il semble qu'il y ait dans le cœur humain un caractère ineffaçable de justice, qui brille de tout son éclat lorsque les passions sont calmées; ou plutôt, que Dieu veuille forcer la vertu à se diriger vers lui seul, et à ne se reposer que sur l'estime de l'univers. Lorsque Phocion était applaudi par les Athéniens, il demandait à ses amis s'il ne lui était pas échappé quelque faute. Caton d'Utique marchait nu-pieds dans les rues de Rome, afin que, dérogeant à l'usage public dans des choses indifférentes, il pût s'en écarter dans les essentielles.

Quand une nation est sans morale, son opinion est sans estime. Si le premier effort que l'homme doit faire vers la vertu, est de mépriser l'opinion, il faut qu'il en soit de même de la femme, qui ne doit être honorée que de la louange d'un seul. L'envie de plaire à l'opinion de tous la rend inconstante et sans principes. Par ces mots : *Que dira-t-on de vous?* dont on dirige son enfance, on corrompra sa jeunesse. Dès que les femmes sont attentives aux bruits du dehors, les faiseurs d'anecdotes, ces hommes si communs qui, après avoir perdu leur réputation, s'occupent à détruire celle des autres, qui savent également l'art de flatter et de calomnier, les transportent où ils veulent par la crainte du ridicule et l'amour des louanges. Filles imprudentes, ces hommes charmants et cruels paieront un jour, du récit de vos faiblesses, leur entrée dans la maison voisine. Ils font pour vous des vers, ils vous mettent au rang des divinités;

qu'on ornât les écoles de festons de fleurs, portion de la nature humaine, qui seule, par votre innocence, pouvez soutenir encore les regards de la Divinité, vous voilà donc, avant le temps, remplis de nos misérables passions, babillards, trompeurs, hypocrites, cruels, et devenus les ennemis jurés les uns des autres! Que résulterait-il de la réunion actuelle des deux sexes? une génération composée d'enfants sans amour pour leurs parents, de Français qui ignorent les lois du royaume, de savants qui doivent oublier presque tout ce qu'ils ont appris, d'époux qui regardent les sexes comme un égarement de la nature, d'ames dévorées d'ambition, enfin d'êtres sensibles, remplis de haine contre des institutions si ennuyeuses, si vaines et si atroces. Voilà la nation future où la patrie met ses plus douces espérances.

Nous n'avons examiné jusqu'ici que les suites de ce qu'on appelle une bonne éducation. Que serait-ce si nous en suivions les désordres? Qui pourrait dire ce que peut faire naître parmi des filles réunies dans la fougue de l'âge, l'orgueil des conditions, la vanité des parures, les folles amitiés, les superstitions, les frayeurs, les médisances et le respect de l'opinion d'autrui, source d'une infinité de maux pour elles et pour les autres?

L'opinion publique a toujours été très-différente de l'opinion d'autrui, dans les siècles même les plus dépravés. La mémoire de Néron fut flétrie par un peuple qui ne valait pas mieux que lui, et dont chaque membre en particulier lui avait aplani la

route du vice. Il semble qu'il y ait dans le cœur humain un caractère ineffaçable de justice, qui brille de tout son éclat lorsque les passions sont calmées; ou plutôt, que Dieu veuille forcer la vertu à se diriger vers lui seul, et à ne se reposer que sur l'estime de l'univers. Lorsque Phocion était applaudi par les Athéniens, il demandait à ses amis s'il ne lui était pas échappé quelque faute. Caton d'Utique marchait nu-pieds dans les rues de Rome, afin que, dérogeant à l'usage public dans des choses indifférentes, il pût s'en écarter dans les essentielles.

Quand une nation est sans morale, son opinion est sans estime. Si le premier effort que l'homme doit faire vers la vertu, est de mépriser l'opinion, il faut qu'il en soit de même de la femme, qui ne doit être honorée que de la louange d'un seul. L'envie de plaire à l'opinion de tous la rend inconstante et sans principes. Par ces mots : *Que dira-t-on de vous?* dont on dirige son enfance, on corrompra sa jeunesse. Dès que les femmes sont attentives aux bruits du dehors, les faiseurs d'anecdotes, ces hommes si communs qui, après avoir perdu leur réputation, s'occupent à détruire celle des autres, qui savent également l'art de flatter et de calomnier, les transportent où ils veulent par la crainte du ridicule et l'amour des louanges. Filles imprudentes, ces hommes charmants et cruels paieront un jour, du récit de vos faiblesses, leur entrée dans la maison voisine. Ils font pour vous des vers, ils vous mettent au rang des divinités;

mais la louange même est funeste dans leur bouche: ils ressemblent à ces sorcières de Thessalie, dont parle Pline, qui faisaient périr les moissons, les animaux, les hommes, en disant du bien d'eux. Que de filles, au sein de l'oisiveté, se sont rendues habiles dans cette science infernale de nuire! Que de querelles, de procès, de duels ont été inspirés par elles! Des nations entières ont vu leurs liens se dissoudre; et de nos jours même, la Corse voit encore les femmes éterniser ses malheurs, en inspirant à leurs enfants des vengeances implacables.

Passons aux usages du monde. Des femmes célibataires ont donné aux filles, dans leur enfance, des leçons d'austérité; des hommes célibataires vont bientôt leur en donner de licence.

Parmi tant de choses que les maîtres apprennent à une jeune personne, supposons qu'il n'y en ait que d'utiles; une fille adoptera peut-être des principes opposés à ceux de son époux, elle qui doit s'estimer moins savante que lui, et voir les objets comme il les voit. D'ailleurs, par ces lumières précoces, le mariage perd les conversations si nécessaires à ses longs jours; et l'amour conjugal, tant d'ignorances aimables qui sont un de ses plus grands charmes. Que de reconnaissance recueillie par des étrangers, et si douce à mériter pour un amant! Il épousera une vierge dont l'ame est déjà veuve de plusieurs maris. L'ame! mais ces hommes si aimables sont-ils des anges, si la pente à l'amour est égale dans les deux sexes? Que devien-

drait notre faible raison, si dans la jeunesse on nous donnait, pour nous montrer des arts séducteurs, de jeunes femmes instruites à plaire?

Le premier mouvement une fois communiqué aux passions, la volupté n'approche plus seulement d'elles à découvert; mais plus dangereuse, elle s'avance dans le silence de la nuit, elle présente à l'ame égarée des armes terribles dont elle se blessera elle-même. Dans le repos de la solitude et sous les toits les plus sacrés, les hommes viennent se montrer à l'imagination, sans défauts; et leurs sophismes, sans contradictions. Quels bouleversements n'occasioneront pas dans la tête et dans le cœur d'une jeune fille tant de livres corrupteurs! Les livres gouvernent le monde. Un seul, même moral, produisit, il y a deux siècles, la plus grande révolution dans les mœurs de l'Europe. L'ouvrage d'un Espagnol fit tomber l'amour et le respect des femmes. D'autres depuis y ont substitué la galanterie, qui en est le mensonge; ceux de nos jours y font succéder le libertinage qui en est la corruption.

Si on vient à examiner l'effet que les livres produisent en particulier sur l'esprit des femmes, il s'en trouvera peu qui leur soient utiles, même parmi ceux que l'on croit bons. Dans les romans, les uns mettent la vertu en parole, et le vice en action. Ceux-ci, plus dangereux, montrent la route des passions comme la seule que nous enseigne la nature. Les meilleurs les jettent dans un monde imaginaire, et leur font haïr celui où elles doivent



éclore des crimes dès la fleur de l'âge, et jusqu'à des parricides, si ce ne sont les supplices de l'enfance? Que d'heureux caractères ont été dénaturés par eux! Si les lois parmi nous s'occupaient du bonheur des hommes, ce ne sont pas les méchants qu'elles devraient punir, mais ceux qui les rendent tels. La morale est si nouvelle en Europe, que les gouvernements ont ignoré jusqu'aujourd'hui qu'ils devaient protéger les enfants. Une impératrice du nord vient d'en donner le premier exemple, en bannissant les châtiments corporels des écoles publiques. Cet âge est digne de pitié, s'il n'est digne d'amour. Les sauvages tiennent de la nature ces leçons d'indulgence; suivant le témoignage du vertueux Penn, ces hommes, si remplis de qualités morales, de dévouement pour leur nation, d'amour pour leurs parents, d'intrépidité dans les plus horribles dangers, sont élevés avec la plus grande douceur. Faut-il donc des tourments pour former un être doux comme la femme? Faut-il des exemples d'humanité étrangère pour bannir les châtiments de l'éducation française? Et parce que des hommes, qui tout-à-fait écartés des lois de la nature, n'en cherchent plus les devoirs que dans des livres, veulent y trouver des autorités contraires à la raison, abandonnerons-nous à leurs vains raisonnements des usages que la morale rejette, lorsque l'homme le plus célèbre de l'antiquité dans l'art de former les orateurs, Quintilien, s'est élevé lui-même avec tant de force contre l'usage infâme de fouetter les enfants?

De la maison paternelle, nos filles sont transportées dans des couvents, avec un caractère déjà décidé; car le cœur se forme avant la raison. Cette transplantation, qui se fait souvent dès la naissance, est un des plus grands malheurs dont la mollesse des familles ait affligé la société. Là les premiers maux vont les suivre, sans aucun des premiers plaisirs : aucun baiser paternel, aucune main chérie n'essuiera leurs larmes. Forcées de chercher des consolations dans une amitié étrangère, elles acheveront de rompre ces chaînes naturelles dont leurs parents ont brisé les premiers anneaux. Pères insensibles et aveugles! un jour viendra où vous serez gouvernés par les opinions de cette génération que vous repoussez. Supportez donc sa faiblesse avec la même indulgence que vous désirerez un jour pour les défauts de votre vieillesse. Craignez que vos enfants ne voient emporter vos tombeaux de la maison paternelle avec la même indifférence que vous en avez vu sortir leurs berceaux. Craignez ces réactions terribles établies par cette justice éternelle qui, loin de nos usages insensés, attend dans le silence l'exécution de ses lois inaltérables. Elle a tout balancé, et quoiqu'à nos yeux la puissance paraisse d'un côté, et la faiblesse de l'autre, elle fait réagir toutes les conditions humaines, et elle punit l'indifférence des pères par celle des enfants, et celle des gouvernements par celle des familles. C'est de l'amour paternel qu'elle fait naître l'amour de la patrie : aussi les Grecs et les Romains avaient-ils donné le même nom à ces deux sentiments.

chercher pour elle au-delà des mers les richesses des deux Indes, je l'environne du spectacle ravissant des arts, et sa félicité est l'objet de tous mes travaux : quelle est sa reconnaissance ? elle élève, elle abaisse, elle sollicite, elle trouble, elle détruit. Par elle, toutes les avenues des emplois sont obsédées, les lois antiques sans respect ; mes droits, les droits d'un époux, sans honneur. A peine j'ose, dans ma maison, en paraître le chef ; et dans les rues mêmes de la capitale, une foule de courtisanes étalent une audace qui confondrait les plus hardis libertins ! En vain je m'efforce, dans le séjour de l'innocence, de rappeler à la vertu par des prix : point de rosière pour les mériter ! La corruption gagne chaque jour les lieux les plus saints : nos couvents sont remplis de femmes séparées de leurs maris. Tout m'offre l'aspect de ma honte. Le tribunal des lois ne retentit que de mes plaintes ; et, dans ma douleur profonde, je n'ose ni abaisser les yeux sur une postérité qui m'est suspecte, ni les élever vers les autels où je n'ai reçu qu'une foi parjure. Compagne donnée pour soulager mes maux, comment avez-vous pu les accroître ? Vous n'êtes pas, comme moi, obligée, pour vivre, de tromper, de supporter une foule de tyrans, de concilier l'honneur et les lois, la justice et l'humanité ; d'endurcir votre cœur, pour frapper de l'épée de Thémis ou de celle de Bellone. Ah ! ce n'était qu'à vous qu'il était permis d'être bonne, et de devenir meilleure : placée loin de nos maux, et mise à l'abri dans le temple de l'Hymen, la société

d'accord avec la nature ne vous avait proposé d'autre devoir que celui d'aimer.

Mais d'où viennent tous ces désordres ? La femme est-elle seule coupable ? ne répondra-t-elle pas à l'homme : Auteur de toutes nos alarmes, quand vous cessez de nous corrompre, c'est pour nous outrager ! Infortunées, jetées sans force parmi des insensés et des furieux, comment pouvons-nous causer leurs malheurs ? Nous n'allons point chercher aux Indes les étoffes de l'Asie, qui enlèvent à nos citoyens les moyens de subsister. Nous n'avons point imaginé les métiers, qui ont ôté à la plupart de nous autres femmes l'emploi de filer vos habits, de tendre vos appartements, et presque toutes les ressources qui nous étaient données pour vivre, ou pour nous occuper. Nous ne montons point les vaisseaux qui portent l'Africain esclave en Amérique ; il ne dépend pas de nous d'empêcher un petit nombre de familles d'accumuler sur leurs têtes les richesses des deux mondes, tandis qu'une multitude, qui croît chaque jour sans terre et sans travail, est abandonnée à tous les vices qui suivent l'indigence. Vous nous reprochez vos bienfaits ; mais ce luxe, ces arts, ces festins, ces fêtes licencieuses, ces célibataires sans pudeur, dont vous nous environnez, nous inspirent la volupté ; et vous nous faites à la fois une stupidité de la repousser, et un crime d'en jouir. Toutes nos contradictions sont votre ouvrage : vous mettez votre honneur à nous corrompre, et le nôtre à vous fuir. Destinées pour un seul, vous nous élevez

dès l'enfance pour plaire à tous. Vous ne cherchez plus dans nos appas funestes que des instruments de votre avarice ou de votre ambition. Nous naissons en nombre égal au vôtre, et vous avez favorisé les célibataires, sans songer que tout homme qui ne se marie pas condamne une fille au célibat ou à la corruption. Nos désordres mêmes naissent de votre prétendue sagesse; mais ils compensent les vôtres. Des femmes sorties du peuple, y font rentrer une partie des fortunes énormes qui l'épuisent; les emplois que vous n'accordez plus qu'à la vénalité, nous vous forçons de les donner au plaisir. Dans nos erreurs, au moins toujours plus près que vous de la nature, nous n'opposons que des vices, souvent involontaires, à des lois barbares que vous avez réfléchies. Hommes vains, vous vantez les prix que vous proposez pour l'innocence: que peut-elle faire de vos hommages frivoles? A la campagne, vous offrez des roses à la vertu indigente; et à la ville, vous couvrez le vice de diamants. Que vos efforts sont sublimes! Vous portez, dites-vous, le poids de la société: ah! cessez de vous plaindre, quand, sous un joug sacré, vous nous assortissez, jeunes à des vieillards, saines à des infirmes; et dans des corps qui doivent s'unir, des ames qui se repoussent! Si votre sort est de supporter des tyrans, le nôtre plus affreux est de leur plaire. Nous seules jetons des fleurs sur vos chaînes de fer, nous seules retardons encore la ruine qui vous entraîne. Sans nous, le fanatisme vous aurait déjà détruits; mais nous nous plaisons à

renverser les barrières qu'élèvent état contre état, secte contre secte, orgueil contre orgueil; et dans ce siècle de haine, de vengeance et de fureur, nous seules, malgré vous, faisons régner l'amour et la nature.

Ainsi deux torrents, enflés par les orages de l'hiver, roulent sur l'Océan leurs flots bourbeux: la terre tremble, l'air détonne, et l'on n'entend sur leurs bords désolés que des bruits confus et de tristes clameurs.

DEUXIÈME PARTIE.

Comme des ruisseaux formés pendant la nuit des rosées du printemps, rafraîchissent de leurs ondes pures le cours épuisé des fleuves; ainsi les générations des enfants viennent chaque année renouveler les peuples. Reposons nos yeux sur ces ouvrages de la nature, qui portent l'empreinte de leur origine céleste. L'homme est une statue de belle proportion, que des barbares ont mutilée.

Voyez dans ses jeux un enfant que l'éducation n'a point corrompu: à la course, à la lutte, il s'efforce de surpasser ses rivaux; mais il fait son ami de son ennemi vaincu. Il voit pleurer, ses larmes coulent; il rit, s'il voit rire; s'il désire tout ce qu'il aperçoit, il donne volontiers tout ce qu'il a: son cœur confiant ne cherche qu'à s'étendre, et il ira aussi librement caresser une bête féroce, qu'un oiseau. Sans défiance, il est sans cesse occupé du soin de connaître, d'aimer, de protéger. Toute son ame

est bonne, expansive et active. La fille, avec le même naturel, a un caractère très-différent: elle est passive dans toutes ses affections. Elle est craintive pour être rassurée, elle veut plaire pour être aimée, elle est curieuse pour être instruite. L'un a pour lui la force et la hardiesse; l'autre, la faiblesse et la timidité: mais les armes sont égales; c'est en fuyant que Galatée triomphe.

De ces deux caractères opposées se forme la plus belle de toutes les harmonies. A la vue d'une jeune fille, un garçon n'éprouve pas de rivalité; charmé de trouver un être complaisant et doux, s'il se plaît à vaincre qui lui résiste, il aime à donner la couronne à qui ne la lui dispute pas. Qui n'admire l'artifice et la force de cette chaîne dont la nature a lié les deux moitiés du genre humain, et où, pour ainsi dire, elle a suspendu la vie? Elle ne l'a pas formée de ressemblances, comme celle de l'amitié; mais de différences de toute espèce, en sexes, en figures, en tempéraments, en inclinations, en conditions même; et plus ces différences sont grandes, plus les passions qui en résultent sont fortes. Ce ne sont pas les conquérantes qui subjuguent les rois, ce sont les bergères.

Le caractère actif de l'homme et le caractère passif de la femme sont tous deux parfaits, et l'un n'est pas plus préférable à l'autre dans le grand ouvrage de la vie, que les pièces d'une charpente destinées à s'unir. Pour n'avoir pas observé dans les deux sexes des destinations si différentes, ou pour les avoir méprisées, leurs éducations ont été confon-

dues; si toutefois ce qui ne sert qu'au malheur d'une petite classe de citoyens, peut mériter le nom d'éducation. Rapprochons-nous donc des lois universelles de la nature; et remplaçons l'éducation étrangère par l'éducation maternelle, et les spéculations par les arts domestiques.

La première chose qu'une mère doit apprendre à sa fille, c'est la vertu. Je bornerais là toute son éducation, si je ne m'occupais que de son bonheur. La vertu est un effort fait sur nous-mêmes, pour le bien des hommes, dans la vue de plaire à Dieu seul, et n'est point une science fondée sur un principe abstrait: l'existence d'un être suprême est d'une si grande évidence, qu'aucun peuple n'en a douté. Mais pour apprendre la vertu à une jeune fille, il ne suffit pas de lui en parler; ce moyen même, employé seul, peut être dangereux: ou elle n'acquerrait que le stérile et si commun avantage d'en discourir; ou, si son cœur se pénétrait de la sublimité de son objet, son imagination pourrait s'égarer. Le premier âge est disposé à l'enthousiasme. Ne vit-on pas, dans les temps des croisades, des milliers d'enfants se croiser pour aller délivrer la Terre-Sainte, et périr en route ou sur le champ de bataille! Il faut donc accoutumer une jeune fille à la pratique de la vertu; c'est ainsi qu'elle apprendra à mesurer la volonté à la puissance; car il n'y a que les esprits spéculatifs qui deviennent fanatiques. D'ailleurs, en s'exerçant à la vertu, elle en contractera l'habitude, si nécessaire dans tous les temps de la vie, et si aisée à l'enfance. La vertu

est facile jusqu'au temps où l'on est forcé de communiquer avec ceux qui n'en ont pas. L'âge des passions même, loin de lui être contraire, lui est favorable; l'ame portée alors par les passions naissantes, comme par des ailes, dédaigne la terre, et semble prête à prendre son vol vers les cieux. C'est dans l'adolescence qu'on est bon, généreux, juste, franc, ami sincère, amant fidèle; c'est alors que viennent les idées sublimes de perfection, de dévouement, d'héroïsme. L'histoire nous en fournit mille exemples. Caton, à quatorze ans, demande une épée pour tuer Sylla au milieu de ses satellites; Scipion, à dix-sept ans, sauve la vie à son père dans une bataille, et refuse la couronne civique; Alexandre, à la fleur de son âge, parut comme un demi-dieu. A mesure que nous avançons dans la vie, l'opinion d'autrui, à laquelle nous livre une éducation sans but; les passions aigries, l'expérience de l'ingratitude humaine, sèment notre carrière de difficultés. La nature nous propose la vertu, comme cet arc qu'Ulysse déguisé présentait aux amants de Pénélope; il fallait non-seulement le tendre, mais en faire passer la flèche par plusieurs anneaux.

Si dans l'éducation d'une fille je cite des exemples des grands hommes, c'est que toutes les vertus sont nécessaires aux deux sexes. La plus faible des femmes aura un jour à supporter, comme un héros, les maux extrêmes de la vie, la calomnie, la douleur, la mort; et elle les supportera peut-être avec plus de courage, quoique les peuples modernes

aient attaché la gloire à la vertu des hommes, et l'obscurité à celle des femmes. Par l'injustice même de ce partage, ils ont fait voir qu'elles y étaient plus naturellement disposées que les hommes. Non-seulement la plupart des crimes publics ne sont point leur ouvrage, non-seulement elles sont plus pieuses, plus humaines, plus douces; mais il y a dans leurs actes vertueux une grace touchante qui leur est particulière. Plusieurs fils ont nourri leur père dans l'indigence; mais combien elle est admirable cette jeune femme qui imagina de nourrir de son propre lait son père condamné à mourir de faim! Le sénat romain, dit Pline, fut si touché de cette action, qu'il donna le père à la fille, et, sur les ruines de la prison, témoin d'un trait aussi touchant, fit élever un temple à la Piété. Ainsi Rome honorait la vertu. Elle avait accordé de grandes récompenses à celle des hommes : la couronne civique, plus belle que la couronne triomphale, donnait, entre autres priviléges, à celui qui avait sauvé dans une bataille un simple soldat romain, le droit de s'asseoir, aux jeux publics, près des sénateurs qui se levaient à son arrivée. Mais elle rendait à la vertu des femmes des honneurs encore plus grands : on prononçait publiquement l'éloge des vestales à leurs funérailles; lorsqu'elles marchaient dans la ville, on portait devant elles la masse des préteurs; si elles venaient à rencontrer un criminel allant au supplice, elles lui sauvaient la vie. La peine du crime était effacée par la présence d'une femme vertueuse. Ce peuple, digne de l'em-

est facile jusqu'au temps où l'on est forcé de communiquer avec ceux qui n'en ont pas. L'âge des passions même, loin de lui être contraire, lui est favorable; l'ame portée alors par les passions naissantes, comme par des ailes, dédaigne la terre, et semble prête à prendre son vol vers les cieux. C'est dans l'adolescence qu'on est bon, généreux, juste, franc, ami sincère, amant fidèle; c'est alors que viennent les idées sublimes de perfection, de dévouement, d'héroïsme. L'histoire nous en fournit mille exemples. Caton, à quatorze ans, demande une épée pour tuer Sylla au milieu de ses satellites; Scipion, à dix-sept ans, sauve la vie à son père dans une bataille, et refuse la couronne civique; Alexandre, à la fleur de son âge, parut comme un demi-dieu. A mesure que nous avançons dans la vie, l'opinion d'autrui, à laquelle nous livre une éducation sans but; les passions aigries, l'expérience de l'ingratitude humaine, sèment notre carrière de difficultés. La nature nous propose la vertu, comme cet arc qu'Ulysse déguisé présentait aux amants de Pénélope; il fallait non-seulement le tendre, mais en faire passer la flèche par plusieurs anneaux.

Si dans l'éducation d'une fille je cite des exemples des grands hommes, c'est que toutes les vertus sont nécessaires aux deux sexes. La plus faible des femmes aura un jour à supporter, comme un héros, les maux extrêmes de la vie, la calomnie, la douleur, la mort; et elle les supportera peut-être avec plus de courage, quoique les peuples modernes

pas le résultat de toutes les vertus, c'est la bonté. Pour l'inspirer aux enfants, laissez-la se développer en eux; tous les enfants élevés avec douceur sont bons. Il sera aisé d'augmenter leur bienveillance naturelle en leur citant avec éloge des traits de bienfaisance. Mais quoi! on craint de parler d'amour devant eux, et on ne craint pas de médire : on donne à leurs jeunes cœurs l'habitude de haïr. Que serait-ce, si, dans les arts de goût qu'on se dispose à leur apprendre, on les occupait des difformités dont on s'amuse en morale? Il faut donc bannir de la conversation les satires, les épigrammes, les anecdotes malignes et si piquantes. Pour enseigner la vertu, il faut commencer par être soi-même vertueux : les plus fortes leçons sont les exemples. Quand l'ame commence à sentir, et l'esprit à raisonner, une jeune fille se pénétrera aisément des hautes maximes de la sagesse. Qu'aux premières approches de l'adversité, une mère chérie lui dise donc : La vertu est l'obéissance aux lois suprêmes; la main qui nous introduit dans ce monde, en nous invitant à vivre, nous oblige d'apprendre à mourir; elle reprend ce qu'elle nous prête, et fait disparaître toutes choses pour nous avant que nous disparaissions pour elles. La vertu n'est pour personne une manière d'être indifférente; tous les hommes y sont forcés, mais vous y êtes appelée particulièrement pour votre propre bonheur : c'est par elle qu'un jour vous captiverez votre époux. La franchise, la douceur, l'indulgence, la pudeur, le retiendront sous vos lois : les vices contraires

l'éloigneront. Par elle, vous supporterez le malheur, vous apprendrez à jouir de la prospérité. Tous les temps seront heureux pour vous; le souvenir du passé vous consolera, et vous vous avancerez vers l'avenir avec la joie d'une bonne conscience, le premier des fruits dont le ciel récompense nos efforts.

Mais est-ce à une bouche étrangère à oser lui dicter ces leçons sublimes? Laissons-lui deux maîtres toujours sûrs de parler à son cœur, la religion jointe à l'amour maternel. Les arts domestiques, que les Grecs, si justes dans leurs expressions, appelaient de petites vertus, sont des armes dont elle doit connaître toute la puissance. Elle n'est pas destinée, comme une vile maîtresse, à ne servir qu'aux caprices d'un seul homme pendant une courte durée. Chargée de faire régner autour d'elle l'ordre, l'abondance; d'assurer pendant toute sa vie la félicité de ses amis, de ses domestiques, de ses enfants et de son époux; et d'inspirer à la fois la confiance, le respect et l'amour, montrez-lui de bonne heure l'étendue et la beauté de son empire. D'abord cette éducation très-variée, convenable à la variété de son caractère, en la rendant plus heureuse, la rendra plus belle; l'harmonie des traits du visage vient de celle de l'ame, et c'est par sa douce influence qu'on peut expliquer ce phénomène attesté de tous les voyageurs, qui assurent qu'il n'y a rien de si laid que les Tartares-Circassiens, et que rien n'est plus beau que leurs femmes: c'est qu'en élevant leurs filles pour plaire par tous

les arts domestiques, elles reçoivent une éducation conforme à leurs inclinations, qui les rend contentes et belles; tandis que les hommes, vivant de brigandage, sont laids comme des bêtes féroces.

C'est des arts domestiques que l'amour même tire sa plus grande force. Omphale file; Hercule est vaincu: Lucrèce, au milieu de ses travaux, enflamme le superbe roi des Romains. La femme de l'antiquité la plus dangereuse dans l'art de séduire, n'employa que la magie des arts domestiques pour bouleverser la république. Par l'ordre des lumières dans un repas, les apprêts d'une fête, les amusements d'une pêche; par des courses familières où elle allait déguisée dans les rues d'Alexandrie, Cléopâtre entraîne comme un esclave un triumvir venu pour la subjuguer: Antoine abandonne pour elle l'empire, la gloire et la vertueuse Octavie, aussi belle que la reine d'Égypte, mais qui, en dame romaine, avait négligé les arts familiers aux femmes pour s'occuper d'affaires d'état. L'amour, nous l'avons dit, naît des différences. Il semble que l'homme, étonné de trouver dans la femme des inclinations semblables aux siennes, craigne de rencontrer dans une maîtresse un rival. Depuis la reine de Carthage jusqu'à celle d'Angleterre, les législatrices mêmes n'ont éprouvé l'amour que pour leur malheur. Il ne peut donc y avoir dans une femme de science plus utile et plus agréable pour un mari, que l'art de plaire par les occupations domestiques. L'amitié de ses parents lui en rendra l'étude facile. Sont-ils malades; elle prépare pour

eux des herbes salutaires, et déjà elle adoucit leurs maux en y mêlant ses premiers pleurs. Sont-ils rendus à sa joie; elle offre au ciel le gâteau qu'elle a pétri de ses mains; des amis se rassemblent auprès d'eux; elle fait paraître sur la table paternelle les fruits de l'été, conservés au milieu de l'hiver; leur jus brille comme le feu des rubis, et les fleurs cristallisées y étalent de plus vives couleurs que l'améthyste dans les roches de Golconde. Tout porte dans la maison des marques de son industrie; aucune main étrangère ne taille ses habillements. Par un art plus ingénieux, des festons de fleurs entremêlent sur sa couche virginale leurs coupes demi-closes, leurs panaches veloutés, leurs riches étendards; et elle se réjouit de fixer avec son aiguille des couleurs que les vents ne sauraient flétrir. Quelquefois elle entrelace sans y songer le laurier et le myrte. Heureux celui qui méritera ces chiffres! Au-delà des mers, au milieu des cours trompeuses, ces gages, talisman plus puissant que les richesses de l'Inde et que la faveur des rois, le rappelleront un jour dans sa patrie aux pieds de l'innocence. Quoiqu'il n'y ait aucun art domestique qui doive lui être inconnu, il est absolument nécessaire de lui donner pour talent celui où elle excellera. Les lois et la religion de plusieurs peuples obligent jusqu'aux souverains de savoir un métier. Parmi nous, les ressources honnêtes sont encore plus rares pour les femmes que pour les hommes. Dans un si grand nombre d'occupations, il est impossible qu'il ne s'en trouve quelqu'une

qui ne mérite sa préférence, et l'on fait toujours bien ce que l'on fait avec plaisir. La nature d'ailleurs nous donne à tous les dispositions particulières, que développe une éducation attentive. Un talent sera pour une fille plus précieux qu'une dot; il éloignera d'elle la cause de tous les crimes, l'indigence du pauvre et l'oisiveté du riche.

Mais si le vice sait tirer parti des occupations de la vertu, nous ne lui abandonnerons pas les arts agréables dont il abuse: un des premiers devoirs de la femme est de plaire.

La danse développe les habitudes du corps et donne à ses mouvements une harmonie divine. Quand Vénus se présente à Énée sur le rivage de l'Afrique, sa parure, sa beauté, son doux langage, n'en font à son jugement incertain qu'une vierge de Sparte; mais elle marche, et il reconnaît la déesse des graces.

La musique est un talent de tous les temps et de tous les lieux; son pouvoir sublime élève l'ame: toutes les religions l'ont employée dans leurs cultes; et la plupart des législateurs anciens, dans leurs institutions nationales. Polybe, si froid, même en racontant les maux de son pays, s'anime en parlant de musique, au point d'attribuer la dépravation des peuples heureux de l'Arcadie à cela seul qu'ils avaient négligé cette partie de leur éducation. On connaît ses effets à Sparte, quand ses filles flétrissaient dans leurs chansons les mauvais citoyens, et que ses guerriers terribles marchaient à l'ennemi en chantant l'hymne de Castor. Laissez donc

une jeune fille faire usage d'un talent que la nature a donné aux plus petits oiseaux comme une compensation de leur faiblesse; sa voix, plus puissante que la raison, calme ses propres soucis, et les fera souvent passer dans le cœur du sage.

Mais, excepté les arts destructeurs, y en a-t-il quelqu'un qui n'appartienne aux arts domestiques? L'homme a donné le nom de libéraux à ceux qui flattaient ses passions. Nés de ses besoins, ils sont tous frères, et ce sont les femmes qui les ont fait éclore. Autour de ses foyers la fille de Dibutade trace avec un charbon le profil de son amant, et donne naissance à la peinture. L'amour paternel forme un modèle sur l'esquisse de l'amour, et présente à Sicyone ravie le premier médaillon.

C'est aux femmes que les hommes doivent ce qu'ils ont de plus doux: Cérès leur avait appris à semer le blé, à faire du pain, à vivre sous de saintes lois; Flore et Pomone avaient rassemblé autour de leurs demeures les fleurs et les vergers; Palès prépara pour eux le lait des brebis; Minerve fila leurs laines, montra l'art enchanteur de la broderie aux filles de l'Attique et couronna ses rochers des rameaux de l'olivier. Tout ce qui charme les peines de la vie, tout ce qui est cher aux hommes, les arts, les vertus, les villes qu'ils ont bâties, les régions qui les ont vus naître, les arbres, les rivières, les fontaines, ont porté et portent encore des noms féminins chez la plupart des peuples de l'Attique. Les femmes ont étendu sur toute la nature la puissance des graces. Mais qui oserait en donner

des leçons aux nôtres? Qui pourrait dire où finit leur empire? Que les filles du nord vantent la fraîcheur de leur teint; celles du Midi, les feux qui les brûlent; l'Anglaise, sa douce mélancolie, la Grecque, ses proportions; c'est par les graces que les Françaises voient l'Europe à leurs pieds. Elles répandent sur tout ce qui les environne, et réunissent autour d'elles, par leurs charmes invincibles, tous les ordres de l'état. Je reconnais encore la médiatrice d'Annibal; elle ne s'étonne ni de la grandeur qu'elle captive d'un sourire, ni de la tyrannie qu'elle effraie d'une chanson : mais, sensible au sein même de l'opulence et des plaisirs, elle aime à verser des larmes sur les malheureux. Laissez-la, constante dans les qualités de son cœur, s'exercer à être universelle et à varier son heureux caractère pour un seul homme qui doit être tout pour elle; mais gardez-vous de l'unir à celui qu'elle n'aimerait pas : le plus grand effort de sa vertu serait de supporter sa destinée sans se plaindre.

Quoi qu'en ait dit un philosophe respectable, l'amour moral ou l'amour de préference est très-réel. Les animaux mêmes, qui, sans préjugés, n'observent que leur instinct, reconnaissent ses lois. Attirés dans leurs espèces par ceux qui sont peints de certaines couleurs, ils s'invitent, ils s'appellent, ils se préfèrent et refusent toute autre alliance. La nature a mis entre les deux moitiés du genre humain des différences beaucoup plus variées : ces différences sont de vrais rapports, et, pour qu'il en résulte une convenance, le choix est

nécessaire. Mais celles que la dépravation des sociétés fait naître, sont de véritables oppositions, et elles sont si fortes que, dans une même nation, un homme diffère quelquefois beaucoup plus d'un autre homme, que l'animal le plus aimable de l'animal le plus féroce. Quelle distance, aux yeux tranquilles de la raison, d'Antonin à Caligula! Que serait-ce aux yeux de l'amour? Pour réformer un homme, une femme doit donc l'aimer : quand on aime, on cherche à plaire, et qui sait plaire est sûr de persuader.

Supposons donc une fille à la fleur de l'âge, apportant pour dot tous les fruits de son heureuse éducation, la beauté, l'innocence, les talents, la bonté, le désir d'être aimée et l'habitude de l'être, et donnons-lui pour époux un homme préparé par l'éducation vulgaire, formé par le monde, agité quelquefois par ses passions, tourmenté sans cesse par celles d'autrui, et devenu de tous les êtres dépravés le plus difficile à réformer : un homme sans caractère. Le voilà sorti des tourbillons de la société, semblable à un navigateur qui, après avoir erré long-temps autour du cap Horn, au gré des tempêtes qui descendent nuit et jour de cette terre de désolation, aborde enfin une des îles heureuses de la mer du Sud; il se repose à l'ombre sur les gazons frais, et se réjouit d'entendre loin des hommes les flots mugir sur le rivage. L'ordre de la maison, les doux travaux, la paix, la concorde, tout ce qui l'environne, répand dans son ame un calme inconnu; mais rien n'égale à ses yeux celle

qui préside à son bonheur. Tantôt elle charme par ses chants sa noire mélancolie; tantôt elle appelle sous les lilas en fleur ses anciennes compagnes, et dans des chœurs de danse, elle aime à faire voir les graces d'une jeune fille, jointes à la majesté d'une épouse. Elle fixe son inconstance par sa variété. Ainsi, s'élevant à l'horizon en forme de croissant, ou brillant de toute sa lumière au-dessus des forêts, se varie l'astre à qui appartient l'empire de la nuit. Ce qui résiste à ses graces est surmonté par ses vertus. Quelles touchantes images du devoir s'éleveront dans le cœur de son époux, lorsqu'il verra autour d'elle ses enfants consultant ses yeux, appuyés sur son cœur et suçant à la fois le lait et l'amour! Tendres mères, s'il n'eût fallu qu'inspirer la vertu avec la vie, je n'aurais demandé qu'à vous seules un peuple nouveau. Épaminondas et Sertorius vous ont dû leur gloire; vous savez donner un frein au despotisme et à la vengeance : à votre voix, Coriolan s'arrête aux portes de Rome; Alexandre, au faîte de la puissance, répond à Antipater : Vous ne savez pas qu'une larme d'Olympias efface toutes vos lettres. Mais pour ramener une ame égarée sous le joug de la vertu, et la retenir sous son empire, ce pouvoir n'est réservé qu'à l'amour conjugal. Lui seul emprunte toutes les voix : il atteste la patrie; il invoque les autels; il supplie comme l'amour filial; il commande en versant des pleurs, comme l'amour maternel; il descend au fond du cœur comme l'amitié; il parle à l'esprit comme la raison; il appelle les jeux et les

ris, il badine, il ravit, il entraîne comme l'amour; à lui seul la nature a donné de se servir à la fois de la sagesse et de la volupté, de l'espérance et des ressouvenirs, de la vérité et des illusions, des joies de la terre et des consolations du ciel, pour apaiser dans tous les temps les troubles malheureux de l'ame.

Mais c'est dans les chagrins domestiques d'où sortent tant de passions cruelles, dans ces efforts sans gloire qui demandent tant de courage, dans les maladies qui semblent les réunir tous, et jusque dans la mort, que paraît sa puissance. De tous les maux destinés au genre humain, les uns sont actifs et les autres passifs, comme les sexes qui doivent les supporter. Les femmes, par je ne sais quel charme secret de leur imagination, échappent à ceux-ci en s'y abandonnant; les hommes s'étonnent au contraire quand ils ne peuvent aller au-devant d'eux les saisir par la réflexion. Celui que la vue des armes anime, s'effraie aux approches des évanouissements. C'est au héros à donner l'exemple du courage dans les batailles et à aller au-devant de la mort : la femme le surpasse à l'attendre dans la maison. Les grands discours de Sénèque dans le bain, valent-ils le mot d'Arie, présentant à son époux le poignard dont elle s'est frappée : Pétus, il ne fait point de mal : *Pete, non dolet.*

Dans un mariage bien assorti, les ames se communiquent leurs forces mutuelles; non-seulement l'hymen résiste à tout, mais il forme avec les chagrins et les douleurs, des chaînes plus puissantes

que les plaisirs mêmes. C'est en allant au supplice que l'épouse de Sabinus disait à Vespasien : J'ai vécu plus heureuse avec lui dans un souterrain, que toi à la lumière du soleil avec ton empire. La société, qui a dérangé les convenances mutuelles, a tout perdu. En suivant les lois de la nature, nous sommes contents au milieu des maux; en suivant les nôtres, nous sommes misérables même au milieu des biens.

Heureux celui qui trouve dans une femme chérie la sagesse et les graces! Si, oublié d'une patrie qu'il aime, trompé par les grands, agité par la haine des cabales, troublé par l'inconstance des sages, après de longs travaux sans fortune et sans amis, il est prêt à s'écrier comme Brutus : *O vertu, vous n'êtes qu'un vain nom!* à la vue d'une épouse fidèle, la joie renaît dans son cœur. Il la trouve occupée du soin d'élever sa famille, s'y dévouant tout entière par des ouvrages chers à la vertu, et plus précieux que l'opulence. Elle rend sur la toile, avec des laines, quelqu'un de ces grands exemples propres à soutenir le courage dans le malheur. On y voit, d'un côté, les tours renversées d'une ville, un peuple éperdu, des bataillons en fureur, un roi féroce et les apprêts d'un supplice infâme. Un homme, plus grand sur les ruines de Calais que Caton dans les remparts d'Utique, marche à la mort pour ses concitoyens, après leur avoir consacré sa vie. A ce trait sublime d'héroïsme, rendu, par l'art de leur mère, avec une expression si touchante, l'amour d'une gloire immortelle fait déjà

palpiter le cœur de ses enfants : à peine entrés dans la vie, ils voudraient la donner pour les infortunés.

Mais leur éducation est son plus bel ouvrage. La nuit vient; avant de se livrer au sommeil, ils font passer, par leurs baisers, sur le front de leur père, la sérénité de leur ame. Le matin, ils s'inclinent à ses genoux, et, lui demandant la bénédiction du ciel, ils prient un Dieu dont leur père est la vivante image. Les unions parjures remplissent les palais d'amertume; la religion, l'innocence et l'amour habitent son humble toit. Est-il dans une grand fortune; il ne voit point sur ses riches lambris les philosophes et les pères de famille en peinture, tandis que les méchants sont à sa table, et les infortunés à sa porte. On ne s'entretient pas chez lui des intrigues de cour; on n'y tend pas de piéges à la fortune et aux femmes de ses convives, on n'y rit pas de la douleur d'autrui : mais de jeunes filles, qui ont à supporter, sans dot, la jeunesse, la beauté, entourent sa table hospitalière; elles s'élèvent autour de son épouse, comme des fleurs inclinées par l'orage, qui demandent un support. Elle leur prépare d'heureux mariages; le charme de ses projets touchants anime ses conversations, et sa bienfaisance se communique à ceux qui l'écoutent. Mais cachant avec soin le bien qu'elle fait, elles ne louent que celui que les autres font; et c'est de sa bouche que la vertu reçoit des éloges dignes d'elle.

Que d'autres peuplent leurs vastes parcs d'animaux de tous les climats, tandis que le Français, né

dans le pays même, reste sans asile! Qu'ils fassent venir à grands frais les granits de l'Égypte, pour soutenir dans leurs appartements des vases inutiles! Que ceux-ci fassent construire des ruines dans leurs jardins, ou dans leurs hôtels de superbes théâtres, pour donner en spectacle des malheurs imaginaires! Que ceux-là appellent avec les festins des troupes de courtisanes, et se préparent de longs repentirs au milieu d'une joie insensée! Que d'autres enfin, plus dangereux pour leur patrie, se plaisent seuls à voir, du sommet des tours de leurs châteaux, leurs terres désertes s'étendre jusqu'à l'horizon! Elle sait inspirer à son époux des goûts plus nobles et plus touchants : elle aime à voir des familles de toutes les provinces habiter ses grands domaines et les cultiver, chacune à la manière de son pays; elle rassemble les vieux soldats, les ouvriers sans travail, les laboureurs sans terre, ces ruines vivantes de l'état. Sous leurs travaux multipliés, les landes se couvrent de verdure, des métairies s'élèvent au milieu des forêts; la brebis chargée de laine, broute le bord des chemins où gémissait le mendiant, la chèvre montre ses mamelles sur le rocher où le brigand se tenait à l'affût. La campagne, maintenant divisée en petites propriétés, se cultive et s'embellit; le cerisier, tout étincelant de feu, s'élève sur le bord des ruisseaux; du sein des rochers, le figuier étale son large feuillage, les pommiers, sur les collines, se courbent sous leurs beaux fruits; sur les bruyères désertes, le châtaignier solitaire élève sa tête hérissée de ses

coques; et la vigne tapisse de ses grappes jusqu'au toit du pauvre. Chaque saison apporte ses présents, tandis que les vastes plaines n'offrent à leurs maîtres avares qu'une moisson en deux étés.

Mais l'intérêt de sa fortune est le moindre de ses plaisirs. Elle paraît! des vieillards, de pauvres veuves, des orphelins qui s'exercent à un travail facile, la comblent de bénédictions en l'appelant leur bienfaitrice et leur mère. L'urbanité, l'innocence que produit une vie aisée, l'antique gaieté française, sont rappelées dans nos campagnes. A la vue de leur fécondité et du bonheur de leurs habitants, le Russe sorti des sauvages régions du nord, le Polonais qui n'a plus de patrie, l'Anglais, l'Américain, tous ceux qui viennent chercher de la liberté parmi nous, et qui n'ont vu sur la terre que des esclaves et des déserts, oublient leur pays natal; ils admirent ces champs où la nature fait croître sous les mêmes lois l'oranger de la Chine, l'olivier de la Grèce.

Chaque jour est pour elle un jour de réjouissance; mais elle renouvelle pour tous ceux qui l'environnent, ces fêtes destinées à réunir les hommes, et affectées aux malheureux, comme des lieux de repos dans une longue course. Elle distingue de toutes les autres celle de notre jeune monarque, qui fait dans sa jeunesse le bien que les vieillards méditent; cette fête que vous célébrez, messieurs, par des questions dignes de lui. Déjà l'astre du jour brise ses gerbes dorées à l'entrée des vallons, et enflamme de pourpre l'azur des cieux.... Au mi-

lieu des pelouses que couronnent les hêtres, sur la mousse des fontaines, à l'ombre des saules argentés, se forment mille groupes de danses, et dans leurs chants, les louanges de leur bienfaitrice, mêlées à celles du roi, s'élèvent jusqu'au haut des airs.

Dans l'excès de son ravissement, son époux lui dit : A la vue des heureuses campagnes que vous embellissez, les étrangers oublient leur patrie et leurs ressentiments; le crime et l'indigence disparaissent des lieux que vous habitez. Pour rendre les hommes bons, il faut les rendre heureux. C'est aux sages à leur préparer des lois, c'est à vous à les adoucir par les plaisirs; votre main, plus puissante que la raison, sait repousser les peines et appeler la félicité. Vous êtes mon bonheur, la joie de votre maison, le lien des nations et le plus beau présent que le ciel ait fait à la terre. Chère épouse, jouissez du seul bien digne de vous, le bonheur suprême d'être aimée.

Il dit, et il la presse contre son cœur; ses enfants émus l'environnent en pleurant et la serrent de leurs petits bras. . . . .

. . . .

DIALOGUES

PHILOSOPHIQUES.

LA MORT DE SOCRATE.

LA MORT
DE SOCRATE.

ARGUMENT.

« Socrate, le plus sage des Athéniens, s'étant fait « beaucoup d'ennemis parmi les superstitieux et « les athées, en soutenant l'existence d'un seul « Dieu, fut condamné à mort sur l'accusation de « Mélitus magistrat, appuyée par Anytus prêtre de « Cérès et par Lycon sophiste. L'accusation était « conçue en ces termes :

« Mélitus, fils de Mélitus du peuple de Pithos, « accuse Socrate, fils de Sophronisque du peuple « d'Alopécé.

« Socrate est criminel parce qu'il ne reconnaît « point les dieux que la république reconnaît, et « qu'il introduit de nouvelles divinités. Il est en- « core criminel parce qu'il corrompt la jeunesse. « Pour sa punition, la mort. »

« Socrate fut condamné par des juges tirés de « toutes les sections, de toutes les tribus, ainsi « que de tous les peuples qui composaient les habi- « tants d'Athènes, quoiqu'il leur eût prouvé la « fausseté de cette accusation.

« Je suppose que le jour où il mourut, ses trois « accusateurs s'introduisirent dans sa prison en lui « promettant la vie, la liberté, de la fortune et des « honneurs, s'il voulait s'avouer coupable. Quant « aux paroles de Socrate et aux raisonnements de « ses ennemis, on les trouve presque en entier dans « Platon, Xénophon et Plutarque; je n'ai guère « eu d'autre mérite que de les mettre en ordre.

« Je suppose donc qu'Anytus, Mélitus, Lycon, « entrent dans le vestibule intérieur de la prison « éclairé par une lampe. »

ANYTUS.

Cher Mélitus, la mort de Socrate va nous faire beaucoup d'ennemis: je connais l'inconstance des Athéniens; ils se réjouissent à présent de sa condamnation, ils le pleureront dès qu'ils le verront mort.

MÉLITUS.

Vous avez raison, sage Anytus. Offrons-lui la vie, et tout ce qui peut la lui rendre agréable, pourvu qu'il se reconnaisse criminel. Par cet aveu, il perdra son crédit, et nous serons tranquilles; nous n'avons à craindre que son innocence.

LYCON.

Son innocence! je vous le garantis coupable. J'ai préparé contre lui de nouveaux arguments auxquels je le défie de répondre.

ANYTUS.

Holà, quelqu'un!

« Le geolier paraît avec un grand trousseau de « clefs à sa ceinture. »

LE GEOLIER.

Que souhaitez-vous, illustres seigneurs?

MÉLITUS.

Qui es-tu?

LE GEOLIER.

Je suis le geolier, le valet des Onze.

MÉLITUS.

Mène-nous où est Socrate.

LE GEOLIER, d'un ton attendri.

Il est au cachot et aux fers.

MÉLITUS, d'un ton courroucé.

Il est où il doit être.

LE GEOLIER.

Il n'était pas besoin de tant de précautions; c'est le plus tranquille de mes prisonniers.

MÉLITUS.

Tais-toi et obéis.

« Le geolier prend la lampe et ouvre la porte « d'un souterrain au fond duquel on aperçoit So- « crate les fers aux mains, et les jambes engagées « dans une grosse pièce de bois. »

MÉLITUS, au geolier.

Va-t-en. (Le geolier sort.)

ANYTUS, à Socrate.

Dans quel état nous vous trouvons, grand homme! Il y a ici beaucoup de prisonniers, mais nous ne venons voir que vous seul; c'est un sentiment d'humanité qui nous amène.

SOCRATE, souriant.

C'est l'humanité du cyclope, qui promit à Ulysse de le manger le dernier.

ANYTUS.

Socrate, vous aimez à railler jusque dans les fers. Qui peut donc vous rendre si gai au milieu de ces épaisses ténèbres?

SOCRATE.

Je n'étais pas privé de lumière. Je viens d'achever un hymne à Apollon et à Diane.

MÉLITUS.

Cependant, vous ne reconnaissez pas les dieux de la république!

SOCRATE.

Je reconnais pour agents de la Divinité tous ceux de la nature; il n'y en a point qui en soit une image aussi vive que le soleil.

ANYTUS.

Hélas! je viens vous apprendre une bien triste nouvelle. Vous savez que le vaisseau que nous envoyons tous les ans à l'île de Délos, pour y célébrer par des sacrifices la naissance des enfants de Latone, est parti du Pirée depuis trente jours. Vous savez aussi qu'on ne peut faire mourir personne à Athènes pendant son absence.

SOCRATE.

Je sais tout cela. J'aurais trouvé son retour bien long, si je n'en eusse employé le temps à faire un hymne au soleil et à la lune; mais est-ce que ce vaisseau a péri?

MÉLITUS.

Non, il vient d'arriver.

SOCRATE.

J'avais bien raison de célébrer l'astre des nuits;

il vient me délivrer précisément après un mois révolu de son cours. O l'heureuse nouvelle! elle confirme le songe que j'ai fait il y a deux nuits. Une femme d'une beauté excellente m'est apparue, et m'a dit ce vers d'Homère :

Tu seras dans trois jours à Phthia la fertile.

LYCON.

Laissez-là vos hymnes et vos rêves; ne songez qu'à la vie, qui est une réalité.

ANYTUS.

Socrate, votre sort est bien digne de compassion ; vous êtes au moment de perdre ce que vous avez de plus cher, votre femme, vos enfants, l'estime publique. Vous allez mourir haï du peuple, flétri par la religion et les magistrats....

LYCON.

Et méprisé des savants.

MÉLITUS.

Lorsque le soleil sera ce soir à la fin de sa carrière, vous finirez la vôtre. Ouvrez les yeux sur le précipice effroyable où vous allez tomber, il en est encore temps. Obéissez aux lois, reconnaissez qu'elles vous ont justement condamné; nous vous sauverons la vie; vous connaissez notre crédit sur le peuple et sur vos juges. Vous avez d'ailleurs par la loi le pouvoir de demander la diminution de la peine portée dans l'accusation : vous n'avez point usé de votre privilége, vous n'avez été jugé que par un seul jugement.

SOCRATE.

Les lois m'ont jugé, je leur obéis en mourant.

LYCON.

Si les moyens proposés par Mélitus ne vous plaisent pas, nous nous chargerons nous-mêmes de votre évasion. Nous avons des amis dans tous les pays où fleurissent les sciences; nous vous recommanderons à eux: mais il faut avouer auparavant que vous avez eu tort de ne pas croire à leurs systèmes.

SOCRATE.

Croyez-vous, Lycon, qu'il y ait hors de l'Attique quelque lieu où l'on ne meure pas? Quant à vos amis, je ne doute point qu'ils n'aient le pouvoir de faire sortir un de leurs ennemis de prison, et même de la vie; mais ils n'ont pas celui de l'y retenir long-temps. J'ai ri quelquefois de leurs systèmes; cependant je ne les ai jamais ni calomniés ni offensés.

MÉLITUS.

Songez ce que c'est que d'être condamné à la mort. A la mort!

SOCRATE.

La nature m'y avait condamné avant vous. Mais après tout, cette mort, dont vous voulez me faire peur, va me délivrer, sans aucune recommandation, des fers, des persécutions, des calomnies, de tous les soucis de la vie et des infirmités de la vieillesse à laquelle je touche. La mort est un bien pour moi.

ANYTUS.

Ce n'est pas la mort que vous devez craindre;

c'est cette vie sans fin où vous allez entrer, où vous serez à jamais puni dans les enfers par des tourments horribles, si vous n'expiez pas vos erreurs et vos crimes par un prompt repentir. Hâtez-vous, la loi vous accorde encore une heure; croyez-en, Socrate, un ministre des dieux qui ne vient ici que pour votre salut éternel.

SOCRATE.

Je vous sais bon gré, Anytus, de votre zèle. Après m'avoir livré aux bourreaux, vous me donnez en proie aux démons. Mais, croyez-moi, qui ne craint que Dieu ne craint point les mauvais génies : il n'y a d'autres démons que les méchants, et d'autre enfer que leur cœur.

ANYTUS.

Impie! il vous sied bien de réclamer un dieu auquel vous ne croyez pas, et de nier les enfers que tant de témoignages attestent. Voyez ces écritures, écoutez et tremblez. (Il déroule un volume qu'il portait sous son manteau.) « Du temps de Deucalion, fils de Mi-« nos, il y avait dans l'Attique... »

SOCRATE, souriant.

Je crois bien qu'il y avait, dès ce temps-là, des hommes intéressés à faire peur aux autres.

ANYTUS.

Comment vous ne croyez point à des écritures d'une antiquité si reculée! Sachez qu'il faut être très-savant pour pouvoir même y lire.

SOCRATE.

Les écritures ne sont point pour moi des témoignages divins : tout livre est l'art d'un homme. Les

lois de Dieu ne sont point écrites sur des parchemins intelligibles aux seuls savants ; mais elles sont tracées dans la nature et dans le cœur de tous les hommes. Je n'ai jamais lu dans le mien qu'il y eût des enfers, mais j'y ai éprouvé le sentiment d'une Providence très-bonne, dont les bienfaits remplissent l'univers.

LYCON.

Où est-elle cette Providence? dans des atomes.

ANYTUS.

Lycon, mon cher Lycon, il n'est pas question de philosopher, gardez ces questions pour le Portique. Pour vous, Socrate, dites-moi comment vous honorez cette Providence. Vous voit-on fréquenter les temples des dieux?

SOCRATE.

Je m'y suis souvent présenté aux jours solennels; j'ai enseigné aux jeunes gens à vivre entre eux comme des frères, adorant tous ensemble le Dieu qui est le père commun des hommes. J'ai toujours respecté la religion de mon pays.

ANYTUS.

Que comptez-vous devenir, impie qui vous êtes fait une religion à vous-même ? Où sont vos autorités?

SOCRATE.

Dans la nature. Ma religion se manifeste à tous les hommes : ils n'ont qu'à ouvrir les yeux et consulter leur cœur.

MÉLITUS.

Celle d'Athènes en réunit les habitants : elle

est d'une si haute antiquité qu'elle commence avant ses premiers rois.

SOCRATE.

La mienne commence avec le monde, et ne finira qu'avec lui; c'est d'elle que sortent toutes les autres religions. Elles ne s'en seraient jamais séparées, si des politiques ne les avaient altérées pour leurs propres intérêts. Voyez celles de la Thrace, de la Perse, de l'Égypte; chaque cité y a son dieu, qui en met les habitants en guerre : j'adore celui de l'univers, qui fait vivre tous les hommes en paix.

ANYTUS.

Où est donc son temple? où sont ses autels, ses statues, ses oracles, ses ministres? quels sacrifices lui faites-vous? quelles lampes brûlez-vous en son honneur, vous qui jamais n'avez mis une goutte d'huile dans les nôtres?

SOCRATE.

Il n'a pas besoin du pauvre Socrate pour enrichir ses autels. Son temple est l'univers, et la terre est un de ses autels; la lampe qui l'éclaire, le soleil; les sacrifices qu'il me demande sont ceux de mes passions; ses statues sont les animaux et les hommes, qui se meuvent, agissent, s'entr'aident, et ne sont pas morts comme les ouvrages des sculpteurs; enfin ses oracles et ses ministres sont les sages qui m'instruisent, et surtout mon bon génie.

MÉLITUS.

Que dites-vous de bon génie? Il n'y a de bons

génies que les magistrats des républiques; ce n'est qu'à ceux-là qu'il faut obéir.

SOCRATE.

Il faut obéir avant tout aux lois de la nature: mais je n'ai pas moins été fidèle à celles d'Athènes. J'ai combattu dans ma jeunesse pour leur défense, et j'accepte avec plaisir la mort qu'elles me donnent dans ma vieillesse.

ANYTUS.

Puisque la religion est une loi de votre patrie, pourquoi ne vous y soumettez-vous donc pas?

SOCRATE.

J'en ai rempli les principaux actes. Tout citoyen doit respecter non-seulement celle de son pays, mais celles des autres nations.

ANYTUS.

Ainsi, tout culte vous est indifférent. Vous adoreriez le vent avec les Thraces, le feu avec les Perses, l'eau avec les Indiens, et vous immoleriez des hommes chez les habitants de la Chersonèse.

SOCRATE.

Non, certes. C'est pour cela que j'ai dit qu'il fallait obéir avant tout aux lois de la nature. Je m'opposerais à une religion injurieuse à Dieu et aux hommes, comme j'ai fait au gouvernement des Trente. Je tâcherais de ramener peu à peu mes concitoyens à un culte pur.

ANYTUS.

Cependant, vous ne croyez pas à la pluralité des dieux.

SOCRATE.

Non; je ne crois qu'à un seul Dieu. Mais parce que je m'éclaire de la lumière du soleil, je n'empêche personne de se servir de celle des lampes.

ANYTUS.

Subtilité, sophisme, absurdité, hypocrisie détestable ! Comme la raison humaine, livrée à elle-même, s'égare !

LYCON.

Ce n'est pas la raison qui nous égare, c'est l'orgueil.

SOCRATE.

Sans doute la raison est le plus beau don que nous ayons reçu du ciel : elle ne se trouble que par nos passions. Prenez garde que l'ambition et l'intérêt particulier n'égarent la vôtre.

ANYTUS.

Impiété manifeste ! Quand on ne croit pas aux dieux, on regarde leurs ministres comme des imposteurs. Vous me traitez donc d'imposteur, Socrate ?

SOCRATE.

Vous me faites dire ce que je ne dis pas. Vous pouvez n'être qu'un homme égaré. D'ailleurs, on doit respecter les ministres de tous les cultes qui ne sont pas inhumains, parce que dans leur origine ce sont des rayons de la Divinité qui se proposent pour but le bonheur des hommes. Je me suis honoré de l'estime et de l'amitié de plusieurs de leurs ministres.

ANYTUS.

Mais quelle est donc votre religion?

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit: celle de tous les temps et de tous les lieux.

ANYTUS.

A quoi vous a-t-elle servi?

SOCRATE.

A vivre tranquille, et à mourir content.

ANYTUS.

Et qui vous assure d'un heureux avenir?

SOCRATE.

Ma conscience.

ANYTUS.

Qui vous l'a dit?

SOCRATE.

Ma raison.

LYCON.

Mais, s'il n'y a pas de Dieu?

SOCRATE.

S'il n'y a pas de Dieu, je n'ai rien à craindre; s'il y en a un, comme me le dit toute la nature, j'ai tout à espérer.

LYCON.

Que fera-t-il pour vous après votre mort, puisqu'il n'a rien fait pour vous pendant votre vie?

SOCRATE.

Il a tout fait pour moi en me faisant marcher dans les sentiers de la vertu; après la mort, il est assez puissant pour me récompenser. Le passé et

le présent sont dans ses mains; pourquoi non l'avenir? L'univers est rempli de ses bienfaits.

ANYTUS.

La religion d'Athènes est pleine de ses miracles. Voyez Jupiter et ses métamorphoses; l'Olympe, où l'on boit le nectar; les Champs Élysées, où sont rassemblés tous les plaisirs. Croyez, Socrate, croyez. Les dieux pour récompense vous donneront une Hébé, comme à Hercule.

SOCRATE, souriant.

A quoi me serviront tous les plaisirs des Champs Élysées après ma mort, lorsque je n'aurai plus ni langue ni palais pour savourer leurs fruits, ni sexe pour leurs Hébés? Si vous me dites que les hommes y recouvrent tous leurs sens, ils y auront donc les mêmes besoins et les mêmes passions que sur la terre? car Dieu ne fait rien en vain; on y serait donc sujet aux mêmes infirmités? quelle félicité!

LYCON.

Quel bien résultera donc pour vous de la mort?

SOCRATE.

Celui de connaître les lois de la nature, que nous n'apercevons ici qu'à travers un voile.

ANYTUS.

Belle contemplation, vraiment! La physique vous a perdu, Socrate. Cher Mélitus, les magistrats devraient défendre l'étude de la physique : elle corrompt les meilleurs esprits.

LYCON.

La physique ne dit rien de semblable. Il faudrait

au contraire une loi qui constatât les opinions reçues en physique, et défendît à toute personne de s'en écarter, sous peine de punition. La physique devrait être réservée aux seuls physiciens, comme la religion aux prêtres. La science est aussi un sacerdoce.

SOCRATE.

Cependant l'étude de la nature et de la religion appartient à tous les hommes. Je ne les ai étudiées que pour mes besoins et ceux de mes enfants; je n'en connais point les lois primitives, mais j'en ai recueilli quelques résultats utiles à mes semblables. J'ignore comment une paille se forme, et encore plus comment le soleil a été formé pour mouvoir, éclairer et animer tant de mondes ténébreux; mais je sais que cet astre, si éloigné de nous, fait mûrir l'épi qui me nourrit, et j'en ai conclu qu'un être très-intelligent, très-puissant et très-bon, pourvoyait aux besoins de la terre, de la plante et de l'homme.

MÉLITUS.

Si vous croyez que cet être existe, que ne songez-vous à profiter vous-même des biens qu'il a répandus ici-bas? Vous êtes père de famille, vous jouissez encore d'une vieillesse vigoureuse, vous persuadez tout ce que vous voulez; il n'est rien où vous ne puissiez parvenir.

LYCON.

Faites comme les autres; flattez les grands, intriguez parmi les petits. Nous vous servirons de tout notre crédit, pourvu que vous soyez des

nôtres; vous deviendrez riche et heureux : mais, auparavant, il faut avouer que vous vous êtes trompé.

SOCRATE.

Plutôt mourir que d'agir contre ma conscience.

LYCON.

Quel bonheur espérez-vous donc dans un autre monde, privé de tous vos sens? la mort, selon vous-même, va vous les enlever.

SOCRATE.

Oui, je perdrai mes sens corporels; mais je conserverai ceux de l'intelligence. Cette ame, qui ne mange ni ne boit, que vos fers n'ont point enchaînée, cette ame, qui se transporte par la pensée où il lui plaît, ira se réunir à ce qu'il y a de conforme à sa nature. Les éléments de mon corps retourneront à ceux de la terre, et mon ame intelligente à l'intelligence suprême; là elle connaîtra dans sa source l'ordre admirable de l'univers. Croyez-vous que Dieu, qui m'a donné dans ce monde des sens merveilleux, pour goûter des plaisirs dont jamais je n'aurais eu d'idée, ne puisse dans une autre vie m'admettre à un système de bonheur au-dessus de toutes vos conceptions? Quand je n'y goûterais que les jouissances que ma raison a éprouvées ici-bas, n'y suffiraient-elles pas à ma félicité éternelle? Peut-être que je connaîtrai ces astres dont l'éclat ne semble briller pour nous, au sein des nuits, que pour élever nos pensées vers les cieux. Parmi vous, les uns croient que le soleil n'est qu'une pierre embrasée et à demi-fondue; les autres, que

c'est un homme monté sur un char de feu, qui se promène sans cesse autour de nous d'orient en occident. Peut-être est-ce une habitation céleste, placée au centre de notre univers pour en vivifier les mondes : peut-être, comme il est pour leurs habitants la source de tous biens pendant leur vie, est-il destiné après leur mort pour récompense à ceux qui ont été vertueux, comme un prix au milieu du jeu pour les vainqueurs. Les meilleurs esprits, pour connaître la vérité sur la terre, ne se traînent que sur des lignes, et n'en entrevoient que des points. Mon ame, dégagée de son corps, en embrassera des sphères dans les cieux; je connaîtrai l'Auteur de la nature au sein de la lumière qui le voile à nos yeux. Notre ame, ici-bas, quoique troublée et agitée par les passions, est dérivée de la sienne; comme la flamme nébuleuse et ondoyante d'une lampe agitée par les vents fut originairement empruntée d'un rayon du soleil.

Vous me demandez ce que je ferai dans un autre monde. Dieu, qui a créé sur ce globe de boue tant de créatures ravissantes, mais passagères et fugitives, n'en a-t-il pu former d'autres plus aimables, plus durables et plus heureuses dans le soleil lui-même, source de tous nos biens? Manque-t-il d'emplois à distribuer dans tant d'astres innombrables qui nous environnent? Peut-être y deviendrai-je un des ministres de sa bonté sur la terre, comme j'ai tâché de l'être pendant ma vie : peut-être serai-je un de ces médiateurs invisibles qui inspirent les bonnes pensées, qui consolent et

fortifient la vertu malheureuse; le bon génie d'un autre Socrate. Je parlerai à la raison des peuples égarés et même à la vôtre, Mélitus. Je vous ferai sentir que s'il faut une grande intelligence pour gouverner la république d'Athènes, il en faut une bien plus étendue pour gouverner le monde. Je vous ferai connaître, Anytus, qu'un dieu ne peut avoir les passions d'un homme; et à vous, Lycon, que rien n'est plus aimable que la vérité. En vous détachant de vos ambitions, vous connaîtrez qu'il y a dans l'univers une puissance bien supérieure à la vôtre : sans doute je vous rapprocherai d'elle, si je peux ouvrir vos cœurs au repentir. C'est ainsi que mon bon génie m'a préservé souvent moi-même de mes passions. (On entend à travers la porte des voix de femmes et d'enfants qui crient : Mon mari! mon père! Socrate! Socrate troublé baisse la tête.)

MÉLITUS.

Holà! geolier. Maudit geolier! où es-tu?

LE GEOLIER.

Seigneur, me voici.

MÉLITUS.

Que fais-tu donc?

LE GEOLIER.

Seigneur, je broie la ciguë. Le soleil va bientôt se coucher; je viens de tourner le dernier sable de l'horloge. (Socrate relève sa tête et ses yeux pleins d'espérance vers le ciel.)

MÉLITUS, au geolier.

Va voir quels sont ceux qui viennent à la porte. (Le geolier sort.)

LYCON.

Je demande qu'on ne laisse entrer personne, avant que j'aie proposé à Socrate tous mes arguments; ceux qui me restent sont péremptoires; il n'y a rien à répondre.

MÉLITUS.

Nous avons trop de plaisir à vous entendre pour ne pas vous donner toute notre attention.

ANYTUS, à Lycon.

Il faut avouer que les dieux ont réuni en vous toutes les forces de la raison humaine. Quelle tête! quelle conception! (Le geolier rentre.)

LE GEOLIER, à Mélitus.

Seigneur, ce sont la femme et les enfants de Socrate qui demandent qu'on les laisse entrer.

MÉLITUS.

Cela ne se peut à présent.

LE GEOLIER.

Ils vous en supplient au nom des dieux et de la nature; ils pleurent.

MÉLITUS.

Je ne connais point d'autre nature que la loi.

LE GEOLIER.

Ses disciples demandent la même faveur; ils disent que la loi le permet.

MÉLITUS.

Dis-leur que le magistrat le défend. Les voilà nouveaux interprètes des lois comme de la religion. Tel maître, tels disciples; ils mériteraient bien de passer le pas avec lui. (Au geolier.) Dis-leur d'attendre, et à la garde de repousser toute cette

populace loin de la porte, au-delà du vestibule et de la barrière.

LE GEOLIER.

Seigneur, vous allez être obéi. (Il sort.)

MÉLITUS. à Lycon.

Vous pouvez commencer, docte Lycon, et parler tant qu'il vous plaira.

LYCON, à Socrate.

Vous dites donc, Socrate, que la terre est couverte des bienfaits de la Divinité; mais d'où viennent, je vous prie, les orages, les grêles, les tonnerres, les débordements de rivière, les tremblements de terre, les pestes, les maladies, les calomnies, les jalousies, les incendies, les procès, les querelles, les guerres, les famines, les banqueroutes et la mort? (Il se met à rire.) En ai-je nommé assez? Je crois bien que ce sont de véritables maux que ceux-là. Répondez, si vous le pouvez. (Il se met à rire aux éclats, et, à son exemple, Mélitus et Anytus.)

SOCRATE, souriant.

Ces prétendus maux, Lycon, entretiennent l'harmonie générale de cette terre; ils y sont nécessaires; la plupart y sont rares. Mais jetez un coup-d'œil sur les biens que la Divinité y répand à chaque instant : le soleil en est le dispensateur. Son char d'or, comme dit Homère, est attelé tous les matins par les Heures, qui conduisent ses quatre coursiers, le lumineux, l'empourpré, l'ardent et l'amoureux. La plus jeune des Heures, à demi-éveillée, sort la première de dessous le manteau

safrané de l'Aurore; éblouie du premier éclat du jour, elle frotte en souriant ses yeux encore humides. Ses sœurs, de différents âges, la suivent parées d'argent, de vermillon et de pourpre. Elles s'élèvent au plus haut des cieux, en formant toutes ensemble des chœurs de danses et de concerts autour du soleil, leur père. Chemin faisant, elles ensemencent la terre de fleurs brillantes, mais fugitives comme elles. Bientôt ces filles célestes viennent tour-à-tour se réfugier sous le voile constellé de la nuit. A peine Apollon a-t-il disparu pour éclairer d'autres horizons, que Diane, sa sœur, portée sur un char d'argent, attelé de deux chevaux noirs, vient réfléchir sur le nôtre une partie des rayons fraternels. Elle soulève de son sceptre le crêpe des nuits; à la faveur de sa lumière sororale elle fait encore apparaître les monts escarpés, les vallées profondes et leurs eaux réverbérantes sous un firmament étincelant de mille et mille feux. Des nymphes, couronnées de mousse, tournent autour d'elle en silence, versant sur la terre des corbeilles de pavots.

Pendant qu'elle parcourt le cercle oblique des nuits, elle trace celui des semaines et des mois qui accompagnent le soleil dans le cours des saisons et de l'année. Elle est la mère des mois, semblables aux différents âges de la vie et à leurs périodes. Le premier de tous, entouré de neiges, de pluies et de vents nébuleux, comme un enfant dans ses premiers langes, ne verse que des pleurs, et ne fait entendre que de tristes vagissements. Ses frères

le suivent, l'un couronné de verdure dans une enfance déjà riante; l'autre, de boutons, de fleurs dans son adolescence; un autre, des roses éclatantes, mais épineuses, de l'ardente jeunesse; les suivants apportent les différents fruits de la virilité. Le dernier se traîne après eux et ferme l'année; semblable à un vieillard chauve et à barbe blanche, c'est lui qui dépouille les forêts de leurs feuilles, et les couvre de frimas.

Ainsi la reine des nuits, dans sa course inégale, roule dans les cieux son disque chargé d'une lumière versatile. Comme une navette céleste, elle entrelace de ses rais d'argent les rayons du soleil, et en forme ce réseau de la vie, dont les nœuds merveilleux produisent les amours et les générations. Le soleil en engendre les chaînes éternelles, la lune en fournit les trames passagères, dont le temps coupe tour-à-tour les fils pour en faire renaître de nouveaux. Pour l'astre du jour, il répand, sur tous les mondes qui l'environnent, d'autres concerts de lumières, de couleurs, de mouvements et de vie, en se conjuguant avec d'autres Phébés. Semblable à la Divinité, dont il est la plus vive image, il ne se communique à nous que par des bienfaits, et, si nous voulons porter nos contemplations jusque dans son sein, il éblouit notre vue, comme celles que nous osons hasarder sur la Divinité éblouissent notre entendement.

LYCON.

C'est là sans doute un fragment de votre hymne à Apollon et à Diane. Je hais toutes ces longueurs,

qu'on appelle de l'éloquence; c'est un langage indigne d'un philosophe. Pour moi, je n'emploie que celui de la physique. Je préfère à ces vaines bouffissures le simple squelette de la pensée.

SOCRATE.

La nature ne nous montre de squelette que dans les corps qu'elle a livrés à la mort. Elle revêt de couleurs et de formes ravissantes ceux qu'elle remplit de vie : c'est sans doute pour plaire principalement aux hommes, qui sont les seuls des animaux auxquels elle a donné le sentiment de toutes les beautés. Les philosophes doivent suivre son exemple, quand ils parlent de ses ouvrages.

LYCON.

Si la nature avait voulu plaire aux hommes, elle se serait trompée dans son but comme dans ses moyens. En effet, à peine sont-ils entrés dans la vie, qu'ils sont forcés de la quitter. Les uns meurent dans le sein de leur mère, d'autres en venant au monde, ceux-ci dans l'enfance, ceux-là dans l'adolescence : il en est fort peu qui parviennent à la vieillesse; et, quand ils vivraient tous autant que Nestor, que serait-ce après tout qu'une carrière aussi courte? S'il y avait des dieux dispensateurs de la vie humaine, ils seraient inconséquents.

SOCRATE.

Croyez-moi, Lycon, la vie est un bienfait des dieux, et la mort en est un aussi. Le monde, où la vie nous donne entrée, est une fête bien plus magnifique et plus solennelle que celle des jeux

olympiques; nous y sommes à la fois acteurs, spectateurs et juges. La Divinité nous y introduit tour-à-tour, comme des étrangers qui au fond n'y ont aucun droit. Elle permet aux uns d'y rester un jour, à d'autres deux jours, à d'autres davantage : devons-nous trouver mauvais qu'elle nous appelle ensuite à d'autres scènes, sans doute pour y jouer d'autres rôles ? A quelque âge que nous mourions, nous devons sortir de cette vie comme d'un banquet, en remerciant et bénissant la Divinité qui nous y invite gratuitement. (Après une pause, il sourit.) Mais, Lycon, il paraît que vous vous y plaisez bien plus que vous ne dites, puisque vous voudriez y rester toujours.

LYCON.

Moi, m'y plaire ! comme un malheureux à la galère où il est enchaîné. Eh ! qui jouit de ce prétendu festin ? Il semble que les mets qu'on y sert soient livrés au pillage ; ils sont la proie du plus fort ou du plus rusé ; on ne les conserve qu'à force d'artifices, au milieu des procès, des impôts, des guerres et des superstitions, monstres toujours prêts à les enlever, comme des harpies. Enfin, les peuples mêmes ne se procurent le plus simple nécessaire qu'à force de travaux. Ah ! s'il y avait des dieux, ils seraient méchants.

SOCRATE.

Vous n'avez cherché la Providence que dans la société des hommes ; encore, si vous les aviez observés avec quelque attention, vous verriez que le méchant seul y vit dans de continuelles alarmes :

qu'on appelle de l'éloquence; c'est un langage indigne d'un philosophe. Pour moi, je n'emploie que celui de la physique. Je préfère à ces vaines bouffissures le simple squelette de la pensée.

SOCRATE.

La nature ne nous montre de squelette que dans les corps qu'elle a livrés à la mort. Elle revêt de couleurs et de formes ravissantes ceux qu'elle remplit de vie : c'est sans doute pour plaire principalement aux hommes, qui sont les seuls des animaux auxquels elle a donné le sentiment de toutes les beautés. Les philosophes doivent suivre son exemple, quand ils parlent de ses ouvrages.

LYCON.

Si la nature avait voulu plaire aux hommes, elle se serait trompée dans son but comme dans ses moyens. En effet, à peine sont-ils entrés dans la vie, qu'ils sont forcés de la quitter. Les uns meurent dans le sein de leur mère, d'autres en venant au monde, ceux-ci dans l'enfance, ceux-là dans l'adolescence : il en est fort peu qui parviennent à la vieillesse; et, quand ils vivraient tous autant que Nestor, que serait-ce après tout qu'une carrière aussi courte? S'il y avait des dieux dispensateurs de la vie humaine, ils seraient inconséquents.

SOCRATE.

Croyez-moi, Lycon, la vie est un bienfait des dieux, et la mort en est un aussi. Le monde, où la vie nous donne entrée, est une fête bien plus magnifique et plus solennelle que celle des jeux

d'un simple mouvement? Où est l'origine de ce mouvement?

LYCON.

En eux-mêmes. L'attraction est inhérente à la matière, et la matière est éternelle.

SOCRATE.

Mais s'il est ainsi, comment la matière s'est-elle d'abord divisée en atomes? ils ne devaient jamais se séparer les uns des autres, puisqu'ils s'attirent toujours.

LYCON.

Cela est ainsi, Démocrite l'a dit.

SOCRATE.

O Lycon! un athée est dans la nature comme un aide-manœuvre dans un superbe palais, où il ne voit tout au plus que l'équerre et le niveau qui en ont été les murs; il ne fait aucune attention aux proportions des colonnes, aux belles formes des statues, à la distribution des appartements convenables aux divers besoins de ses habitants, et à aucune des harmonies et concordances du plan dont un habile architecte a tracé l'ensemble; son intelligence, toujours attachée à son mortier, ne peut plus s'élever au-dessus de ses conceptions grossières. Ainsi le matérialisme abrutit l'esprit et endurcit le cœur. Quoi! il ne s'est jamais élevé dans le vôtre le plus petit mouvement de reconnaissance, d'amour et de religion, à la vue d'un arbre chargé de fruit, d'une vierge belle et modeste, ou du lever de l'aurore! (Lycon se met à rire.) Grand Dieu! l'athéisme est la plus terrible punition de l'athée.

le juste, au contraire, quel que soit son sort, passe sa vie dans un cercle perpétuel de jouissances. Le travail dont vous vous plaignez au sein de vos loisirs, en est une source constante pour lui. Il est d'abord le frein le plus assuré de ses passions; il développe les facultés de son ame, ou au moins celles de son corps : il les fortifie par de continuels exercices. C'est par lui qu'il jouit des productions de tous les éléments, et de l'amitié de ses semblables, auxquels il est utile. Lui enlève-t-on les fruits de ses travaux; est-il privé des biens les plus communs; il tourne ses yeux vers l'avenir et son cœur vers cette Providence que vous méconnaissez. La mort, qui effraie tant les méchants, ne lui paraît qu'un passage à un état plus heureux, ou au moins plus tranquille. Il juge par ce que la Divinité a fait pour le bonheur des hommes dans ce monde, de ce qu'elle peut faire pour eux dans un autre; il s'endort en paix sur son sein, comme un enfant qui souffre sur le sein maternel.

LYCON.

Mais où est donc cette Providence dont vous parlez sans cesse? Dans des atomes. Ce monde, si magnifique selon vous, n'en est qu'un assemblage fortuit, réuni et mu par les lois éternelles du mouvement, puisqu'enfin il faut le dire.

SOCRATE.

Mais d'où viennent ces atomes? Quelle main a pris d'abord la peine de les réduire en poussière impalpable, et leur a donné ensuite les moyens de s'accrocher de mille manières différentes, à l'aide

d'un simple mouvement? Où est l'origine de ce mouvement?

LYCON.

En eux-mêmes. L'attraction est inhérente à la matière, et la matière est éternelle.

SOCRATE.

Mais s'il est ainsi, comment la matière s'est-elle d'abord divisée en atomes? ils ne devaient jamais se séparer les uns des autres, puisqu'ils s'attirent toujours.

LYCON.

Cela est ainsi, Démocrite l'a dit.

SOCRATE.

O Lycon! un athée est dans la nature comme un aide-manœuvre dans un superbe palais, où il ne voit tout au plus que l'équerre et le niveau qui en ont été les murs; il ne fait aucune attention aux proportions des colonnes, aux belles formes des statues, à la distribution des appartements convenables aux divers besoins de ses habitants, et à aucune des harmonies et concordances du plan dont un habile architecte a tracé l'ensemble; son intelligence, toujours attachée à son mortier, ne peut plus s'élever au-dessus de ses conceptions grossières. Ainsi le matérialisme abrutit l'esprit et endurcit le cœur. Quoi! il ne s'est jamais élevé dans le vôtre le plus petit mouvement de reconnaissance, d'amour et de religion, à la vue d'un arbre chargé de fruit, d'une vierge belle et modeste, ou du lever de l'aurore! (Lycon se met à rire.) Grand Dieu! l'athéisme est la plus terrible punition de l'athée.

LYCON, à demi fâché.

Quoi! ce ne sont pas des atomes éternels qui ont tout formé en s'attirant et s'accrochant mutuellement?

SOCRATE.

Si ces atomes s'attirent et s'accrochent sans cesse, ils ont dû faire un bloc unique de tout l'univers; il serait à présent impossible d'en trouver un séparé des autres, qui pût en donner au moins une idée.

LYCON.

Mais ils se repoussent aussi.

SOCRATE.

S'ils s'attirent et se repoussent à la fois, ils devraient tenir le monde en perpétuelle dissolution; on devrait voir les corps célestes, tantôt se réunir en masses informes, tantôt se dissiper en poudre. Le soleil et la lune n'auraient pas cette forme sphérique, si propre au mouvement : il n'y aurait pas de raison pour qu'ils fussent plutôt en globe qu'en pyramide ou en cube.

LYCON.

Si fait, si fait; parce que ces astres ayant été originairement dans un état de mollesse, les atomes du centre ont dû attirer ceux de la circonférence vers eux, et en former une boule.

SOCRATE.

Mais pourquoi ceux de la circonférence n'auraient-ils pas attiré aussi bien ceux du centre vers eux, puisqu'ils étaient à la même distance? ils auraient dû tourner des astres en forme de coupes

ou de fuseaux. D'ailleurs, comme vous dites qu'ils se repoussent * en même temps, ils n'ont donc jamais dû se réunir. Mais si les astres ont été dans un état de mollesse qui les a arrondis par une attraction centrale, pourquoi sont-ils maintenant dans un état de sécheresse qui les maintient dans leur rondeur? Les vapeurs dont ils étaient imbibés, n'ont jamais dû s'évaporer, puisqu'elles étaient attirées au centre aussi bien que les parties solides.

LYCON.

Toutes vos réponses ne sont que du verbiage.

SOCRATE.

Passez-m'en encore une. Si les atomes ont formé autrefois sur la terre des corps, de formes si différentes, et si bien organisés, sans les faire tous sphériques ou circulaires comme dans les cieux; pourquoi n'en produisent-ils pas encore de nouveaux sur de nouveaux plans, puisqu'ils sont mus par le hasard? Que diriez-vous, en jouant aux dés, s'ils amenaient toujours les mêmes points? vous diriez qu'ils sont pipés. Qui est-ce qui a donc pipé les projections de la nature?

LYCON.

Je ne réponds point à des sophismes. Le système de l'univers est tel que je vous l'ai dit; et il n'y a plus à en douter, car il est calculé.

* Il y a plus; celui qui est au centre, n'ayant pas plus de force pour attirer que les autres, c'est lui qui doit être attiré par ceux de l'enceinte et de la circonférence dont il est environné, et qui sont en bien plus grand nombre.

SOCRATE.

Permettez-moi de vous faire à mon tour quelques questions.

LYCON.

A la bonne heure.

SOCRATE.

Qui est-ce qui a fait la statue de Vénus au Prytanée?

LYCON.

On dit que c'est le sculpteur Lysias.

SOCRATE.

N'est-elle pas très-belle?

LYCON.

Je n'en sais rien, car moi je ne vois dans une Vénus que des lignes droites et des courbes.

SOCRATE.

Où Lysias a-t-il pris le modèle de la sienne?

LYCON.

On dit que c'est d'après les plus belles filles d'Athènes, et je le crois.

SOCRATE.

Et à qui ces filles devaient-elles leur beauté?

LYCON.

Sans doute à la nature.

SOCRATE.

Lysias, qui a imité leur bonne grace et leurs belles formes, a-t-il de l'intelligence?

LYCON.

Sans doute; il en faut beaucoup pour bien faire une Vénus.

SOCRATE.

Pourquoi Lysias n'a-t-il pas rendu sa Vénus ca-

pable de se mouvoir, de marcher, de parler, et de danser comme ses modèles?

LYCON.

Cela surpassait son art.

SOCRATE.

Et si je vous disais maintenant que ce sont des atomes de marbre qui, s'accrochant dans l'atelier de Lysias, ont formé sa Vénus!

LYCON.

Je dirais que c'est une absurdité. Ne voudriez-vous pas me le faire croire? vous n'êtes pas encore un assez habile sophiste.

SOCRATE.

Quoi! vous ne croyez pas que des atomes puissent former une statue, et vous croyez qu'ils ont formé le sculpteur lui-même! Vous voulez que ces atomes, aveugles, insensibles, sans intelligence, mus au hasard, aient composé les mondes, avec les êtres qui les habitent, clairvoyants, sensibles, intelligents, qui se meuvent, s'aiment et se reproduisent! Reconnaissez donc qu'il y a une intelligence infinie dans l'Auteur de la nature, puisque Lysias y a trouvé l'image d'une Vénus d'après ses plus beaux ouvrages, sans approcher que de bien loin des moindres de leurs perfections.

LYCON.

Dans vos comparaisons vous supposez toujours un dieu qui agit comme un homme.

SOCRATE.

N'est-ce pas vous plutôt, homme faible et aveugle, qui voulez toujours agir comme un dieu?

safrané de l'Aurore; éblouie du premier éclat du jour, elle frotte en souriant ses yeux encore humides. Ses sœurs, de différents âges, la suivent parées d'argent, de vermillon et de pourpre. Elles s'élèvent au plus haut des cieux, en formant toutes ensemble des chœurs de danses et de concerts autour du soleil, leur père. Chemin faisant, elles ensemencent la terre de fleurs brillantes, mais fugitives comme elles. Bientôt ces filles célestes viennent tour-à-tour se réfugier sous le voile constellé de la nuit. A peine Apollon a-t-il disparu pour éclairer d'autres horizons, que Diane, sa sœur, portée sur un char d'argent, attelé de deux chevaux noirs, vient réfléchir sur le nôtre une partie des rayons fraternels. Elle soulève de son sceptre le crêpe des nuits; à la faveur de sa lumière sororale elle fait encore apparaître les monts escarpés, les vallées profondes et leurs eaux réverbérantes sous un firmament étincelant de mille et mille feux. Des nymphes, couronnées de mousse, tournent autour d'elle en silence, versant sur la terre des corbeilles de pavots.

Pendant qu'elle parcourt le cercle oblique des nuits, elle trace celui des semaines et des mois qui accompagnent le soleil dans le cours des saisons et de l'année. Elle est la mère des mois, semblables aux différents âges de la vie et à leurs périodes. Le premier de tous, entouré de neiges, de pluies et de vents nébuleux, comme un enfant dans ses premiers langes, ne verse que des pleurs, et ne fait entendre que de tristes vagissements. Ses frères

le suivent, l'un couronné de verdure dans une enfance déjà riante; l'autre, de boutons, de fleurs dans son adolescence; un autre, des roses éclatantes, mais épineuses, de l'ardente jeunesse; les suivants apportent les différents fruits de la virilité. Le dernier se traîne après eux et ferme l'année; semblable à un vieillard chauve et à barbe blanche, c'est lui qui dépouille les forêts de leurs feuilles, et les couvre de frimas.

Ainsi la reine des nuits, dans sa course inégale, roule dans les cieux son disque chargé d'une lumière versatile. Comme une navette céleste, elle entrelace de ses rais d'argent les rayons du soleil, et en forme ce réseau de la vie, dont les nœuds merveilleux produisent les amours et les générations. Le soleil en engendre les chaînes éternelles, la lune en fournit les trames passagères, dont le temps coupe tour-à-tour les fils pour en faire renaître de nouveaux. Pour l'astre du jour, il répand, sur tous les mondes qui l'environnent, d'autres concerts de lumières, de couleurs, de mouvements et de vie, en se conjuguant avec d'autres Phébés. Semblable à la Divinité, dont il est la plus vive image, il ne se communique à nous que par des bienfaits, et, si nous voulons porter nos contemplations jusque dans son sein, il éblouit notre vue, comme celles que nous osons hasarder sur la Divinité éblouissent notre entendement.

LYCON.

C'est là sans doute un fragment de votre hymne à Apollon et à Diane. Je hais toutes ces longueurs,

MÉLITUS, les arrêtant.

Allez plus loin ! la loi défend d'approcher des prisonniers qui sont dans les chaînes.

SOPHRONISCA.

Oh ! les méchants qui vous ont couvert de fers !

LAMPSAQUE.

Nous ne sommes pas assez forts pour les rompre.

SOPHRONISCA.

Nous voulons seulement les baiser.

SOCRATE.

Respectez les lois, chers enfants !

XANTIPPE.

Te voilà encore avec ton respect pour les lois. Elles te font mourir innocent.

SOCRATE, souriant.

Bonne Xantippe, voudrais-tu qu'elles me fissent mourir coupable ? Où est Myrto ?

SOPHRONISCA.

Ma mère ? Elle est malade.

XANTIPPE.

Ta douce Myrto ! elle est restée à la maison. Elle dit qu'elle a vu mourir son grand-père en prison, et qu'elle n'a pas la force de t'y voir mourir aussi ; c'est elle qui t'a porté malheur. Tu as eu bien tort de me donner une pareille compagne ; n'avais-tu pas assez de moi donc ?

SOCRATE.

Ce furent les lois qui, après la bataille de Potidée, et la mort de tant de nos citoyens, m'obligèrent, comme les autres pères de famille, d'épouser deux femmes.

XANTIPPE.

Celle-ci t'a été d'un grand secours! elle ne prend pas soin même de ses enfants; il faut que je les traîne partout avec moi; elle est comme une imbécile. Au moins, à ta place, j'aurais cherché une femme riche, puisque tu en voulais une délicate.

SOCRATE.

J'ai consulté non mon goût, mais mon devoir. Elle était petite-fille du juste Aristide, et fort pauvre; j'ai dû la secourir. Après tout, chère Xantippe, ne devais-je pas du respect aux lois?

XANTIPPE.

Elles t'ont bien respecté elles-mêmes. Elles te tiennent au cachot, enchaîné comme un criminel, toi qui n'es qu'un trop bon citoyen.

ANYTUS.

Ma chère Xantippe, votre mari n'a point de religion. Il veut faire de nouveaux dieux.

MÉLITUS.

Il corrompt les jeunes gens; il en veut faire de nouveaux citoyens, en les ramenant aux anciennes lois de la nature.

LYCON.

C'est un orgueilleux qui veut endoctriner les doctes. Il croit tout savoir.

XANTIPPE.

O mes nobles seigneurs! vous ne le connaissez pas; c'est un homme simple et sans esprit. Vous le croyez un grand génie; c'est un bon homme. Il parle comme tout le monde; on entend tout ce qu'il dit. Ah! sauvez-lui la vie.

ANYTUS.

Nous sommes venus ici uniquement pour cela. Il ne tient qu'à lui de se sauver : il n'a qu'à se reconnaître coupable.

SOCRATE.

Je ne veux pas manquer à la vérité et à la justice à mon égard, plus qu'envers tout autre citoyen. Je reconnais que j'ai bien mérité de la patrie, et, qu'attendu ma pauvreté, elle doit me nourrir jusqu'à la fin de mes jours, que j'ai employés à l'éclairer et à la servir.

LYCON.

Quel opiniâtre! il me met en fureur.

MÉLITUS.

Vous allez vous perdre à jamais, si vous ne vous repentez dans l'instant.

ANYTUS.

Vous allez tomber dans les enfers pour l'éternité.

XANTIPPE, pleurant.

O mon bon mari! songe que tu vas me laisser veuve, trois enfants en bas âge, sans fortune et sans protecteur.

SOCRATE.

Je te laisse, ainsi qu'à mes enfants, celui qui m'a protégé moi-même.

XANTIPPE.

Malheureux! il t'abandonne, puisqu'il te livre à tes ennemis.

SOCRATE.

Il me délivre des infirmités de la vieillesse par

une mort honorable et douce. Quel secours, Xantippe, eusses-tu trouvé dans un vieillard de soixante-dix ans? Bientôt tu aurais été obligée de me protéger moi-même. Devenu caduc, les mains, la tête et les genoux tremblants, il te faudrait me veiller et me soigner comme le plus petit des enfants. L'âge, qui m'affaiblit de jour en jour, fortifie les nôtres : ils n'ont maintenant ni industrie ni force, mais la nature les a revêtus d'innocence; c'est une égide qui les défend contre les plus barbares. Quand les vents de l'adversité soufflent sur la terre, la pitié descend du ciel et couvre les orphelins de ses ailes; partout les lois humaines viennent à leur secours, partout leurs bienfaiteurs prospèrent, et leurs tyrans font tôt ou tard une fin malheureuse. Mais quand il serait possible que les lois d'Athènes abandonnassent les miens, crois-tu que celui qui revêt les petits animaux de douces fourrures, et qui les met en naissant dans des nids maternels, ne prenne pas soin des enfants de l'homme, son plus bel ouvrage? Dieu protége ceux que la société repousse; il étend leur esprit et fortifie leur cœur, il leur inspire de grands talents, ou, ce qui vaut encore mieux, de grandes vertus. Les hommes célèbres et les sages de tous les pays ont été des enfants malheureux.

XANTIPPE.

Pauvre bon homme! tu as donc été bien heureux dans ton enfance, car tu n'es guère sage dans ta vieillesse. Tu veux mourir quand tes enfants ont le plus besoin de tes conseils.

SOCRATE.

Je leur laisse pour conseils l'exemple de ma mort.

XANTIPPE.

A quoi leur seras-tu utile quand tu ne seras plus ?

SOCRATE.

Si Dieu donne aux enfants de se rappeler le souvenir de leurs ancêtres pour se conduire dans la vie, crois-tu qu'il ne donne pas aux ancêtres d'influer sur les destins de leurs enfants ? Une chaîne éternelle lie les enfants et les pères, les époux et les épouses ; c'est elle qui remue notre sensibilité à la vue des tombeaux où reposent les objets de nos affections ; c'est à elle que sont attachés nos ressouvenirs et nos espérances. Fidèle compagne de ma vie, je ne t'abandonnerai point après ma mort, dans le soin de nos orphelins : la bonté divine me permettra de réparer, dans un monde
plus heureux, les fautes que j'ai pu commettre dans celui-ci. Dégagé de mes propres passions, je viendrai au secours des tiennes ; je te ranimerai par de bons sentiments ; je calmerai tes chagrins. Quand ton caractère, impatient de l'infortune, t'emportera hors des bornes de la raison, je me rappellerai à ton souvenir, et, en pensant à moi, tu te diras : « Socrate eût dissipé ma colère par un sou« rire. »

XANTIPPE.

Ah ! te voilà à ton ordinaire, riant de tes propres maux. Encore, si je n'avais que les miens à supporter ! mais vois tes pauvres enfants fondant en



larmes. Que leur répondrai-je demain au lever de l'aurore, à l'heure où tu avais coutume de les prendre dans tes bras, quand chacun d'eux, en se réveillant, me dira : « Ma mère ! où est mon père? » O dieux ! ô dieux ! que je suis malheureuse !

SOPHRONISCA.

Mon papa, depuis un mois, nous vous demandons aux dieux, tous les jours, le matin, le soir et encore la nuit.

LAMPSAQUE.

Maudits soient les cruels qui vous causent tant de maux !

LAMPROCLÈS.

Mon père, ne nous abandonnez pas !

SOCRATE.

Non, mes enfants, vous ne serez point abandonnés; le ciel prendra soin de vous : ma mort est son dernier bienfait pour moi. Lampsaque, n'en poursuivez jamais la vengeance contre votre patrie; un peuple n'est point coupable des crimes des factions. Ma mort est glorieuse, puisque je meurs pour la justice; elle ne répandra que trop d'éclat sur ma vie commune et sur la vôtre. Mais fuyez la célébrité, mes enfants : celui qui a tout créé s'est réservé la gloire pour son partage; mais il a distribué sur la terre une portion de bonheur à tous les enfants des hommes; il l'a attachée à leur concorde. Vivez obscurs et unis, et vous vivrez heureux; vivez entre vous comme j'ai cherché à faire vivre entre eux mes concitoyens. Dieu a mis l'amitié fraternelle à l'entrée de la vie humaine, pour en

faire les premiers exercices, comme un péristyle à l'entrée d'un grand cirque. Il a donné aux enfants des ressemblances avec leurs parents, non-seulement afin que leurs parents les aimassent, mais afin que les enfants s'aimassent entre eux, en retrouvant les traits et les qualités de leurs pères et de leurs mères dans ceux de leurs frères et de leurs sœurs. L'un de vous a ma mélancolie, l'autre mon humeur railleuse; j'y démêle encore les caractères de vos mères : l'un a la franchise et les affections vives de Xantippe, l'autre le calme de Myrto. Que chacun de vous les retrouve donc dans ses frères et sa sœur. Aimez vos mères comme je les ai aimées. Oh! si mes fers ne me retenaient, avec quel plaisir je vous presserais tous ensemble contre mon sein.

LAMPSAQUE.

Mon père, je veux mourir avec vous.

LAMPROCLÈS.

Et moi aussi.

SOPHRONISCA.

Et moi aussi.

SOCRATE.

Et toi aussi, ma chère fille! oh! vivez tous pour vos mères!

SOPHRONISCA, se jetant aux pieds de Mélitus.

Laissez-moi essuyer avec mon voile les larmes qui coulent sur son visage. Vous lui avez lié les mains. O mon bon papa!

ANYTUS.

Eh bien! Socrate, vous pleurez! vous tenez donc encore au monde?

SOCRATE.

Je pleure de joie d'y laisser des enfants dignes de moi.

XANTIPPE.

Non, tu ne mourras pas! (Aux juges.) Vous m'arracherez plutôt auparavant la vie et celle de ces innocents. (Elle s'écrie: Citoyens, les lois sont violées; au secours! au secours! Les enfants crient: Au secours! On entend des murmures du peuple qui frappe à la porte de la prison.)

ANYTUS.

Ils vont ameuter le peuple. Mélitus, faites enfermer cette folle avec ses enfants jusqu'après la mort de Socrate.

MÉLITUS.

Il faut un décret pour priver un citoyen de sa liberté.

LYCON.

Une femme et des enfants ne sont pas des citoyens.

ANYTUS.

Si on ne les renferme tout-à-l'heure, ils vont exciter une sédition par leurs cris. Le salut du peuple est la loi suprême.

LE GEOLIER, à Mélitus.

Seigneur, le désordre augmente; le peuple a forcé la barrière; les gardes mêmes semblent se ranger de son parti.

MÉLITUS se lève.

Allons, Anytus, vous avez raison, le salut du peuple est la loi suprême. (Au geolier.) Enferme la famille de ce sophiste.

SOCRATE.

Oh! comme la vérité se change en erreur dans la bouche des méchants! Oui, le salut du peuple est la loi suprême; mais la justice, même envers les femmes et les enfants, est le salut du peuple.

LE GEOLIER, à Xantippe, d'un air triste.

Allons, Xantippe.

XANTIPPE.

Non, je ne sortirai pas.

LES ENFANTS.

Nous ne sortirons pas. (Ils font résistance.)

MELITUS.

Que chacun de nous emmène un des enfants, la mère sera bien forcée de les suivre.

« Anytus, Lycon, le geolier, Mélitus, poussent « tous ensemble la famille de Socrate vers un autre « souterrain. »

XANTIPPE marche après eux.

Pauvres enfants, vous n'avez plus de père!

LES ENFANTS.

O mon père!

SOCRATE.

Mes bien-aimés, je vous laisse le mien.

MÉLITUS, au geolier.

En rentrant tu ôteras les fers de Socrate, tu ouvriras à ses amis, et tu lui présenteras la ciguë au moment très-précis, prescrit par la loi, où le soleil se couche.

LE GEOLIER.

Oui, seigneur.

SOCRATE.

Je me sens troublé. O Dieu, ma force unique, prenez soin de mes enfants!

« Il reste dans le silence, les yeux levés au ciel. « On entend les voix de Xantippe et de ses enfants « qui crient : *Mon époux! Mon père!* Ces voix « vont en diminuant à mesure qu'ils descendent « dans le souterrain; l'écho des voûtes les répète « à plusieurs reprises : Socrate frémit. »

GEOLIER.

Ils ont voulu eux-mêmes les renfermer. Soyez sûr, Socrate, que j'en aurai grand soin.

SOCRATE, au geolier qui se jette à ses pieds.

Que faites-vous?

LE GEOLIER.

Je me hâte d'ôter vos fers pour ouvrir la porte à vos amis.

SOCRATE.

Commencez par mes amis; je souffre plus de leur absence que du poids de mes fers.

« Le geolier court leur ouvrir la porte; ils « entrent d'un air triste. Il revient ensuite auprès « de Socrate, et commence par lui ôter ses me- « nottes. Les amis de Socrate se rangent autour « de son lit : ce sont Criton, l'orateur Lysias, « Platon, Antisthène, Aristippe, Phædon, Eschine, « Xénocrate, Chærephon, Apollodore.

« Socrate, ayant la main droite libre, la leur « tend tour-à-tour d'un air riant; pendant ce « temps, le geolier débarrasse ses jambes de leurs « entraves. »

SOCRATE.

Bonjour, Criton, mon père nourricier; je vous salue, orateur Lysias, et vous aussi, éloquent Platon, infatigable Antisthène, cher Eschine, infortuné Phædon, modeste Xénocrate, vertueux Chærephon, bon Apollodore, et vous aussi joyeux Aristippe; je vous salue tous, mes chers amis. Asseyez-vous; vous devez être bien fatigués d'être restés si long-temps debout à la porte.

LE GEOLIER, ayant ôté les entraves.

Socrate, vous êtes dégagé de tous vos fers.

SOCRATE.

Je vous remercie, mon ami. (En se frottant les jambes.) Quel plaisir vous m'avez fait! (Le geolier le salue et sort.)

SOCRATE, continuant à se frotter les jambes.

Ésope dit que Jupiter voulut un jour mêler ensemble la volupté et la douleur, et que n'ayant pu en venir à bout, il ordonna qu'elles se suivraient mutuellement : ainsi quand la douleur précède, la volupté la suit, et réciproquement. Je crois qu'il en sera de même des félicités de la vie future; elles succéderont aux misères de la vie présente.

CRITON.

O Socrate, ne songez point encore à quitter vos amis! Tout est prêt pour votre liberté; nous avons gagné le geolier; il va vous faire sortir de la prison par un long souterrain : il vous mènera de là dans une rue détournée, chez un de nos amis, qui vous fera ensuite traverser la ville à la faveur de la nuit. Allons, levez-vous, il n'y a pas un moment à perdre.

SOCRATE, riant.

Où me mènera-t-on ensuite?

CRITON.

En Thessalie, où je vous ai préparé une retraite; Apollodore y conduira vos femmes et vos enfants. O Socrate, vous vivrez encore pour notre bonheur!

SOCRATE, riant.

Criton, croyez-vous que la mort ne puisse franchir les hautes montagnes de la Thessalie? Mais quand j'y devrais vivre autant que Nestor, je n'ai garde de recourir à ce moyen : les lois me le défendent.

CRITON.

Ce ne sont pas les lois, ce sont des juges iniques qui vous ont condamné.

SOCRATE.

Ce sont les lois qui ont nommé les juges qui m'ont condamné à la mort: je dois la subir. La république est sous la tutelle des lois; si je les violais, je serais criminel.

CRITON.

O Socrate, rendez-vous à nos vœux! Amis, joignez-vous à moi pour sauver Socrate de lui-même.

SOCRATE, d'un air sévère.

O mes amis! au nom du ciel, je vous ai déjà priés de ne plus me parler de mon déshonneur.

ARISTIPPE.

Acceptez, Socrate, ces deux cents écus pour servir à votre fuite, ou à vos derniers besoins.

SOCRATE.

Et d'où vous vient cet argent, Aristippe?

ARISTIPPE.

De la même source que votre pauvreté; c'est le fruit de vos leçons que je transmets à mes disciples. J'emploie la même méthode, qui les porte à la volupté des sens, que vous pour disposer à celle de l'ame. Je n'exclus ni l'une ni l'autre, mais je préfère la première.

SOCRATE.

Votre école sera nombreuse. Mais, mon pauvre ami, gardez vos écus; c'est vous qui en avez besoin.

LYSIAS.

O Socrate, si vous aviez voulu vous servir de mon discours à la tribune, vous ne seriez pas ici, j'aurais confondu tous vos ennemis.

SOCRATE.

Votre discours était très-bien fait; je l'ai lu avec plaisir : mais parce qu'il était écrit plutôt selon les règles de la rhétorique, et l'esprit du monde, que d'après les sentiments d'un philosophe, il ne me convenait pas. Je n'en suis pas moins redevable à votre amitié.

LYSIAS.

Mais comment, s'il était bien fait, ne vous convenait-il pas?

SOCRATE.

Comme on peut faire un très-bel habit et de très-beaux souliers qui ne m'iraient pas bien.

PLATON.

Et moi aussi, Socrate, j'ai voulu vous défendre devant le peuple; mais après avoir préparé votre défense selon l'harmonie constante de vos principes

et de vos actions, les juges m'ont empêché de monter à la tribune, sous prétexte queje n'avais pas l'âge de trente ans requis pour les orateurs.

SOCRATE.

Si Dieu n'a pas destiné votre éloquence aux orages de la tribune, il vous en fera faire un usage plus étendu et plus utile pour les hommes, dans le repos du cabinet. Aucun magistrat ne pourra empêcher vos écrits de se répandre dans le monde et de montrer aux républiques la route du bonheur.

PLATON.

O Socrate! c'est à vous que j'en dois les éléments. Je m'étais d'abord livré à la poésie, et vous me conseillâtes d'embrasser la philosophie. Combien ne vous suis-je pas redevable! Vous êtes mon bon génie.

SOCRATE.

Chacun a le sien; vous serez un jour l'Homère des philosophes. Y a-t-il long-temps que vous n'avez reçu des lettres de notre ami Xénophon? Quel charme dans son style! le miel d'une abeille attique n'est pas plus doux.

PLATON.

Il m'a écrit il y a un mois, des environs de Babylone; il me mande que tout est perdu, excepté sa confiance dans les dieux. L'armée du jeune Cyrus, à la solde duquel il s'était mis avec dix mille Grecs, a été entièrement détruite par celle d'Artaxercès, son frère aîné: Cyrus lui-même est tué. Les Grecs seuls ont échappé au carnage, mais ils sont pour-

suivis par l'armée entière des Perses, qui brûle autour d'eux les villages et les moissons. Xénophon commande la retraite de ses compatriotes; c'est là qu'il aura l'occasion de mettre en pratique vos sublimes leçons. Il me prie instamment de lui donner de vos nouvelles dans le plus grand détail, pour fortifier son courage. Hélas! il ignore que nous éprouvons des malheurs plus grands que les siens! Qu'est-ce que la perte d'un prince auprès de celle d'un sage?

SOCRATE, *soupirant.*

Pourquoi ce jeune ami de la philosophie a-t-il pris parti dans les querelles des rois, et surtout dans celle des rois frères? Peut-être est-ce que né chez les Athéniens, il a préféré le gouvernement monarchique à leurs dissensions; peut-être aimez-vous mieux, Platon, le gouvernement républicain. Mais je vous exhorte à ne jamais vous diviser pour des opinions politiques. Pourvu que les peuples soient heureux, qu'importe après tout qu'ils soient gouvernés par les lois d'une monarchie ou d'une république?

ANTISTHÈNE.

Pour moi, Socrate, je n'aime ni l'un ni l'autre gouvernement; je tâche, à votre exemple, de leur échapper, me privant de tout pour me rendre indépendant de tout.

SOCRATE.

Cependant je ne manque de rien, et ma vie n'a rien d'extraordinaire. Pourquoi, par exemple, infatigable Antisthène, faites-vous tous les jours cinq

milles du Pirée à Athènes, et cinq milles d'Athènes au Pirée?

ANTISTHÈNE.

Pour le plaisir de vous entendre, Socrate. Je resterais jour et nuit couché à la porte de votre prison, si je n'avais aussi mes disciples au Pirée, auxquels je porte tous les jours de vos nouvelles.

SOCRATE.

Je suis bien sensible à ces témoignages d'attachement, mais.....

ANTISTHÈNE.

Socrate, je vous dois les biens de l'ame, qui font mépriser toutes les jouissances du corps, et cependant le fortifient. Je vous réponds que j'ai des disciples plus robustes que ceux d'Aristippe qui prétend les conduire d'après vos principes.

ARISTIPPE.

Sans doute. Je dois aussi à Socrate de ne pas mépriser les jouissances des sens. Ne l'avons-nous pas vu souvent dans les festins? n'est-il pas toujours simplement, mais proprement vêtu? Après tout, j'ai plus de disciples que vous.

SOCRATE, riant.

Il me semble que votre philosophie est comme vos manteaux: celui d'Antisthène est trop court et percé de trous, et celui d'Aristippe est brodé et trop long. Amis, souvenez-vous de l'oracle de Delphes: *Rien de trop, ni de trop peu.* Bannissons toute espèce de vanité.

PHÆDON.

Pour moi, Socrate, je vous dois plus que la li-

berté et les richesses; je vous dois la pureté de l'ame et du corps. J'ai été bien malheureux dans mon enfance; maintenant j'ai beaucoup de disciples, auxquels je répète vos principales maximes: *Abstenez-vous et supportez.*

SOCRATE.

Le temps les multipliera, infortuné Phædon. O mes amis! n'ai-je pas bien sujet de remercier Dieu de ma mission sur la terre? Il m'a planté dans Athènes, comme un arbre des forêts au milieu d'une place publique, pour fournir de l'ombre à ses citoyens. J'ai poussé des branches vigoureuses à l'orient, au midi, au couchant, au nord; chacun de vous ensuite a greffé ses divers talents sur ma force. Mon tronc ne vous a fourni que la première sève, et vous l'avez couvert de fleurs et de fruits de différentes odeurs et saveurs. Des écoles nombreuses de sages sortiront un jour de mes principes. Amis, vous ne me devez rien; je n'ai jamais rien écrit; je suis la sage-femme des esprits, je ne suis venu que pour les faire accoucher.

CHÆREPHON.

Que dites-vous, Socrate, vous que l'oracle a déclaré le plus sage des hommes? Ce fut moi qui l'apportai de Delphes à Athènes. Je passais ma vie au théâtre, agitant, comme la plupart des Athéniens oisifs, la question: *Quel était le plus grand poète, du vieux Sophocle ou du jeune Euripide?* je tenais pour le premier, et mon frère Xénocrate pour le second. Cette division d'opinion ne tarda pas à nous brouiller, à tel point que je résolus d'aller à Delphes, et

de la faire décider par l'oracle. Pour donner plus de poids à ma demande, je me fis nommer député par mon parti, qui était plus nombreux que l'autre. Quand je proposai à l'oracle cette question, voici la réponse qui sortit du trépied sacré: O frivoles Athéniens! pourquoi demandez-vous sans cesse quel est le plus grand poète de Sophocle ou d'Euripide? C'est sans doute le disciple de Socrate, parce que Socrate lui-même est le plus sage des hommes.

SOCRATE.

Sans doute, Chærephon, l'oracle ne prononça ainsi que parce que je sais que je ne sais rien. Ce n'était guère la peine de faire un si grand voyage.

CHÆREPHON.

Et quand je ne lui devrais que de m'être lié d'amitié avec Euripide.

SOCRATE.

Et où est-il maintenant? Que fait-il?

CHÆREPHON.

Il est à Mégare, où il s'est enfui au moment d'être arrêté par rapport à vous. J'ai été le voir il y a un mois; il s'occupe à faire une tragédie, dont le sujet est Palamède condamné à mort par la calomnie d'Ulysse: c'est Homère qui l'a fourni. Ce fut un effet de la vengeance d'Ulysse, qui contrefaisait le fou pour ne pas aller au siége de Troie; il labourait le sable sur le bord de la mer; Palamède se douta que sa folie n'était qu'une ruse, et pour s'en convaincre il met l'enfant Télémaque, encore au maillot, au-devant de la charrue de son père, qui la détourna. Ulysse, découvert par sa pru-

dence, ne put s'exempter d'aller à Troie; mais pour s'en venger, il fit enfouir de l'argent dans la tente de Palamède, et l'ayant fait accuser de l'avoir reçu des Troyens pour trahir les Grecs, il le fit lapider par ses propres soldats.

SOCRATE.

Je m'en souviens très-bien, Chærephon.

CHÆREPHON.

Euripide a traité ce sujet avec tout le talent que vous lui connaissez et que vous avez pris vous-même le soin de former. Il m'en a lu un fragment dont j'ai retenu ce vers:

Au plus juste des Grecs vous arrachez la vie.

Oui, Socrate, si les Athéniens l'entendaient, ils briseraient vos fers.

SOCRATE.

Ils feraient deux fautes, celle de me les avoir donnés au nom des lois, et celle de les rompre malgré les lois; mais maintenant j'en suis débarrassé. Je vais être libre pour toujours. (Apollodore se lève et met en pleurant aux pieds de Socrate un paquet caché sous son manteau, en lui disant: O mon maître! Socrate apercevant le paquet:) Que m'apportez-vous là?

APOLLODORE, pleurant.

Un bel habit que je vous prie de mettre tout présentement.

SOCRATE, riant.

O bon Apollodore! pensez-vous que celui que je porte aujourd'hui m'ait été propre à vivre, et ne

me soit pas propre à mourir? Remportez donc votre dernier présent; mais vous me faites souvenir qu'il est temps de laver mon corps, afin de n'en point donner la peine, après ma mort, aux femmes chargées de ce dernier office. (Il se lève; ses amis se jettent à ses pieds en criant: O Socrate! O mon père! Ils lui embrassent les genoux en soupirant et pleurant. Socrate, debout, d'un air fâché:) Qu'entends-je? que vois-je? des gémissements! des larmes! Amis faibles, c'est donc là le fruit des discours que nous avons tenus si souvent! Nos paroles n'ont-elles été que de vains sons pour amuser nos loisirs? Comment! ces préceptes des sages, les exemples des grands hommes sur le mépris de la vie, auxquels nous avons joint si souvent nos réflexions, ne sont-ils plus d'aucun usage lorsqu'il faut mourir? Les principes de la sagesse ne sont pas de brillants sophismes, semblables à ces armes dorées et argentées dont on se sert au théâtre pour amuser le peuple par des combats simulés, et qui ne sont d'aucun usage à la guerre: ce sont de véritables armes de l'ame, plus durables et plus solides que les boucliers et les cuirasses de fer et d'acier éprouvés dans les combats à mort. Armons-nous donc de constance et de fermeté: là mort s'avance vers nous, marchons vers elle. Je suis votre chef de file, le soin de votre gloire m'est aussi cher qu'à vous. Sans doute, chers amis, c'est votre amitié pour moi qui vous inspire ces alarmes. Vous me croyez malheureux parce que je vais mourir; vous connaissez les biens de la vie et vous savez qu'ils sont surpassés, surtout à mon âge, par

de plus grands maux; mais vous ignorez ce qui est au-delà du trépas. Rappelez-vous au moins nos discours sur l'immortalité de l'ame, nos pressentiments tant de fois vérifiés, ainsi que nos songes prophétiques. Joignez-y les exemples de ces grands hommes qui nous ont précédés dans les sentiers de la vertu. Quand ces ressouvenirs ne seraient que comme ces tableaux du printemps et de l'été, que nous suspendons à nos murailles pour nous en rappeler les fleurs et les fruits pendant l'hiver; si cependant on présentait ces tableaux à quelques peuples des contrées boréales, et qu'on y joignît quelques-uns des fruits dont ils n'offrent que les images, et que l'Attique produit en abondance, ne croyez-vous pas qu'ils seraient tentés d'abandonner leur pays stérile pour venir goûter les jouissances du nôtre? Mais si on ajoutait à ces dons quelques amphores de nos bons vins, dont ils se sentissent tout réchauffés au milieu de leurs glaces, ne doutez pas que plusieurs d'entre eux ne s'abandonnassent au courant de leurs fleuves pour aborder sur nos rivages. Pour moi, placé dès l'enfance dans les âpres montagnes de la vie, Dieu m'a fait la grace de savourer les fruits des contrées célestes et m'y a fortifié du vin de la vertu. J'ai donc dirigé ma navigation vers les régions qui les produisent. Maintenant que ma voile et ma rame sont usées, que ma nacelle coule bas, irai-je me remettre en mer et m'exposer à de nouveaux orages? Je touche au port, je n'ai plus à craindre ni les vents tempétueux, ni les écueils où la sagesse même peut

échouer, ni les vers de la calomnie et de la superstition, qui rongent dans l'obscurité les plus fortes carènes. Calme, paix, repos, innocence, justice, vérité, protection divine; j'ai tout à espérer. Félicitez-moi donc de mourir. Pour celui qui cherche la sagesse, la vie est un bienfait du ciel; mais la mort en est encore un plus grand. Laissez-moi donc purifier par un bain ce corps fatigué du voyage.

« Socrate sort, et se retire derrière un escalier « dans le fond du cachot. Ses amis se remettent à « leurs places. Ils restent quelque temps dans le « silence; ils conversent ensuite à voix basse. »

ANTISTHÈNE.

Quelle force de caractère!

PLATON.

Quelle sublimité de sentiments!

CRITON.

Quelle tranquillité d'ame! Quelle obligation ne lui avons-nous pas! il nous a appris à vivre, il nous apprend encore à mourir.

LYSIAS.

Je lui dois de plus les premiers principes de l'art oratoire, et surtout ceux de son invincible logique. Il a l'art inimitable de vous ramener à son sentiment de question en question; quelque long que soit son discours, il en tient toujours les deux extrémités dans sa main. Il sait les parsemer de tant d'images intéressantes, qu'on ne se lasse point de l'entendre; et quand il a fini, son antagoniste se trouve, si j'ose dire, enchaîné par un collier de perles que Socrate lui a passé autour de l'entende-

ment. Cependant, avec tant de supériorité, il ne sait pas comment il faut parler à un peuple furieux et à des juges corrompus. Nous en avons vu l'expérience dans l'affaire des capitaines condamnés à mort. Il s'y montra avec bien du courage; il voulut même enlever de vive force Théramène à ses bourreaux; mais le peuple, comme une bête féroce à laquelle on veut enlever sa proie, fut au moment de faire sa victime de Socrate même. Ce n'est pas ainsi qu'on ramène un peuple égaré et fanatisé de politique ou de religion.

PLATON.

Comment eussiez-vous parlé en pareille circonstance?

LYSIAS.

Comme dans celle de Socrate. Je commençais par convenir que Socrate avait donné lieu à l'accusation, par ses anciennes liaisons avec Alcibiade et Critias; je le justifiais ensuite par ses autres sociétés, et par ceux de ses disciples qu'il avait ramenés du vice à la vertu; j'avais des témoins qui attestaient son respect pour Minerve, patronne d'Athènes; son bon génie qui le guidait en toutes choses, et enfin l'oracle de Delphes qui l'avait déclaré le plus sage des hommes. Je n'aurais pas manqué d'autres témoins pour diriger les crimes dont il était accusé, et même des crimes encore plus grands, contre Anytus, Lycon et Mélitus; je les accablais des sarcasmes les plus amers et des ridicules les plus plaisants: je finissais par demander justice au peuple, et je tournais contre eux-

mêmes la fureur dont ils l'avaient agité. Mais Socrate ne le voulut pas; il me dit que ce discours était fait suivant l'esprit d'Athènes. Je vous le lirai un jour, Platon, vous en jugerez.

PLATON.

Je l'entendrai avec un grand intérêt. Mes principes maintenant ne diffèrent plus des vôtres; je tiens qu'il faut tout faire pour le peuple, et rien par le peuple; il n'est propre qu'à renverser. Autrefois je ne pensais pas ainsi : j'ai remercié souvent la Divinité de m'avoir fait homme et non animal, Grec et non barbare, de m'avoir introduit dans la vie dans le siècle de Socrate, et non dans un autre; mais maintenant qu'il va mourir de la propre main des Athéniens auxquels il a rendu tant de services, je me plains au ciel de n'être pas né barbare plutôt qu'Athénien, et bête brute plutôt qu'homme. Socrate est pour moi un demi-dieu.

ARISTIPPE.

Quoique ma philosophie diffère un peu de la sienne, je lui dois cependant beaucoup; j'emploierai quelque jour une partie de ma fortune à lui élever un beau monument au milieu de mes jardins.

ESCHINE.

Je lui suis plus redevable qu'aucun de vous. Je vivais dans une extrême pauvreté, et je voyais tant de jeunes gens riches et nobles fréquenter sa maison, que je n'osais en approcher. Enfin, comme mon ame avait un grand besoin d'instruction, je me hasardai un jour à l'aborder. Je lui dis, tout

tremblant : Je suis pauvre, Socrate; je me trouve dans l'impuissance de vous rien offrir en récompense des soins que je désirerais que vous prissiez de moi, en me recevant au nombre de vos disciples; mais je me donnerai à vous tout entier; je serai le compagnon de votre bonne et mauvaise fortune. Il fut si touché de ma franchise qu'il m'embrassa, et me dit : Mon pauvre Eschine, il n'y a que vous qui ayez su m'honorer parfaitement. Je lui dois aujourd'hui l'art de faire des vers avec quelque succès.

PHÆDON.

Eschine, je lui ai bien plus d'obligation que vous. J'étais fort jeune, et esclave d'un maître infâme; mais ayant entendu un jour Socrate discourir sur la vertu, je le priai de me délivrer à la fois de l'esclavage de mon maître et de celui du vice; mais je crains bien, ajoutai-je en pleurant, qu'il ne soit déjà trop tard pour me corriger. Pourquoi donc? me dit Socrate. Pour être vertueux, on n'a qu'à le vouloir. Moi-même je suis né avec les plus fortes inclinations pour le vice; mais, avec l'aide de Dieu, je m'en suis guéri par la philosophie. Puis, touché de mes larmes, il me fit racheter par l'argent d'Alcibiade, et il n'a cessé de purifier et de fortifier mon cœur par ses instructions.

CHÆREPHON.

A qui de nous n'a-t-il pas rendu les plus grands services! A mon retour de Delphes, il apprit que j'étais brouillé depuis long-temps avec mon frère Chærecrate; il fit si bien qu'il nous réconcilia, et

maintenant nous vivons dans une parfaite amitié.

ESCHINE.

Il va mourir; je lui ai promis d'être le compagnon de sa bonne et de sa mauvaise fortune : je vais me déclarer moi-même aux juges le complice de ses sentiments, afin de mourir avec lui.

APOLLODORE.

Et moi aussi.

ANTISTHÈNE.

Pourquoi ne pas mourir pour lui? ou plutôt pourquoi ne pas vaincre? Je vais combattre ses débiles ennemis à la tête de mes vigoureux disciples.

ARISTIPPE.

Gardez-vous en bien, Antisthène! Quelle persécution vous attireriez sur les philosophes! Que deviendraient mes beaux jardins?

ANTISTHÈNE.

Aristippe, vous ne feriez pas une longue résistance.

CRITON.

Aristippe a raison, songeons à honorer Socrate en l'imitant. Mais le voici.

SOCRATE, riant.

Maintenant je suis prêt.

CRITON, d'un air triste.

Socrate, vous avez refusé la robe d'Apollodore; dites-nous comment vous voulez que nous vous rendions les derniers devoirs.

SOCRATE.

Comme il vous plaira, pourvu que je ne vous

échappe point. Pensez-vous que quand j'aurai bu le poison, je demeure encore ici? Assurément ce ne sera point Socrate que vous verrez alors mettre en terre ou sur le bûcher: disposez donc de ces choses à votre fantaisie, ou plutôt selon la coutume.

CRITON.

N'avez-vous rien à me commander pour vos femmes et vos enfants?

SOCRATE.

O Criton! je croirais faire tort à notre amitié.

CRITON.

Et pour nous tous?

SOCRATE.

Rien, mes amis, si ce n'est que vous ayez soin de vous-mêmes, parce que vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. Au contraire, si vous vous négligez, et si vous n'agissez pas suivant les discours que nous avons tenus, quand vous me promettriez maintenant beaucoup, vous ne ferez cependant rien pour moi. (Il regarde autour de lui.) Qu'écrivez-vous donc là, jeune et modeste Xénocrate? vos réflexions?

XÉNOCRATE.

Oh! non, mon père: ce sont les vôtres, pour en profiter.

SOCRATE.

Vous aimez mieux vous distinguer par de bonnes actions que par de belles paroles. Vous ressemblez au figuier, dont les fruits sont délicieux au-dedans, quoiqu'ils ne montrent pas de fleurs au-dehors.





(D'un air plein de joie.) Ah ! voici le signal de mon départ.

CRITON.

De quoi parlez-vous, Socrate?

SOCRATE.

Voyez-vous ce rayon qui entre par le soupirail, et se repose sur cette toile d'araignée ? tous les soirs il me visite. Quand il sera environ à ma hauteur, il disparaîtra ; le soleil sera couché, et je me leverai pour l'éternité.

« Les disciples émus regardent les uns le rayon, « d'autres Socrate ; d'autres mettent un pan de leur « manteau sur leurs yeux. »

SOCRATE.

Ce rayon m'a souvent fait naître des réflexions consolantes, au milieu de ce noir cachot. D'abord j'y ai reconnu la bonté des dieux, qui m'y envoient de quoi me réjouir la vue, et les rappeler à mon souvenir. Plus d'une fois, j'y ai cherché des preuves palpables de leur providence, en maniant dans les ténèbres la tige, les nœuds et l'épi vide d'une simple paille de mon lit; mais à la vue inopinée de cette lumière céleste, je crus voir quelque chose de leur essence. Observez son éclat pur et vif, qui fait pâlir la flamme obscure de la lampe ; vous diriez d'un or volatilisé : cependant il est si léger qu'il repose sur les fils d'une araignée sans les mouvoir. Observez les riches couleurs qu'il tire de chacun de ceux qu'il éclaire : il y en a six bien distinctes ; trois primitives, la jaune, la rouge, la bleue ; et trois intermédiaires, l'orangée, la pour-

prée et la verte: elles sont rassemblées autour de chaque fil comme des anneaux de pierreries. Ce n'est donc pas sans raison que les premiers poètes ont feint qu'Apollon était le dieu de la musique, et qu'ils ont donné, les uns trois cordes, les autres six cordes à sa lyre. La lumière porte avec elle la joie, l'amour, l'espérance, dont ces couleurs sont les emblêmes. Ce rayon est d'une nature céleste à laquelle rien n'est comparable sur la terre; quelque léger qu'il soit, il vient du soleil jusqu'ici, à travers la région orageuse des vents, sans qu'aucun le détourne en chemin; quoiqu'il paraisse à la disposition des hommes, et qu'il soit d'une longueur immense, aucun art n'en peut retrancher la plus petite partie: il est impalpable, et cependant il se fait sentir non-seulement à la vue, mais encore à la main. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il fait tout voir et qu'il est lui-même invisible; quoiqu'il traverse ce cachot, nous n'apercevons point sa trace au milieu des ténèbres; nous ne voyons que le lieu où il arrive, et qu'il éclaire.

Je suppose que cette nuit d'un mois que je viens d'éprouver, environnât notre globe pendant une année, par l'absence subite du soleil; il n'y a pas de doute que les couleurs de son aurore et de son couchant ne se répandraient plus dans l'atmosphère; que les feux de son midi ne se faisant plus sentir, sa chaleur ne produirait plus les vents, et que l'océan fluide se convertirait bientôt en un océan de glace. La terre serait sans fécondité, tous les végétaux et les animaux sans vie périraient,

excepté peut-être quelques hommes habitants des forêts, qui pourraient encore subsister quelque temps, à l'aide du feu, dans ce vaste tombeau : sans doute ce fut l'état où il trouva le berceau des mortels. Avant la création du soleil, ses éléments étaient dans un état universel d'inertie; aucun mouvement, aucune vie, aucun bruit ne se manifestait à sa circonférence; partout régnait la nuit, l'hiver, le silence et la mort. Mais à la voix de Dieu le soleil parut : aussitôt les feux de son aurore s'étendirent dans l'atmosphère, l'air attiédi et dilaté engendra les vents; les glaces de l'océan se fondirent vers l'orient et le globe soulagé, dans cette partie, de leur énorme poids, tourna sur ses pôles et circula autour de l'astre du jour, comme le pensent les sages de Chaldée. Ce fut alors que ses rayons minéralisèrent les montagnes, fécondèrent et développèrent les germes des végétaux, pénétrèrent de leurs flammes invisibles leurs tiges, leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits; de là elles repassèrent dans l'estomac des animaux et y portèrent la chaleur, le mouvement et la vie. Tout corps vivant se paît des feux du soleil en harmonie avec ses besoins. L'homme seul eut le privilége de les dégager, par la combustion, des corps où ils étaient renfermés, de les reproduire dans l'air et de les fixer dans son foyer ou à l'extrémité de sa lampe. Ainsi comme le soleil, dans la volonté de Dieu, était le premier agent des ouvrages de la nature; le feu, dans les mains de l'homme, devint celui de tous les arts qu'il en avait imités.

Sans doute le soleil n'est qu'une faible image de ce grand Dieu qui ordonne les harmonies de notre univers; la lumière est son voile, la vérité est son essence. Il y a de grandes analogies entre elles, et des différences plus grandes encore: la lumière est la vérité des corps, et la vérité est la lumière des ames. Toutes les vérités émanent de Dieu, comme tous les rayons de lumière émanent du soleil, avec cette différence, que le soleil n'est que le centre de notre univers et que Dieu en est à la fois et partout le centre et la circonférence. La vérité, comme la lumière, est inaltérable, immortelle; mais elle pénètre où la lumière ne pénètre pas: elle est, comme elle, éblouissante à sa source, invisible dans son cours, et ne se manifeste que dans les lieux où elle opère: elle se décompose, dans son principe, en trois facultés primitives, la puissance, l'amour, l'intelligence; comme la lumière en trois couleurs, qui en sont les emblèmes : elle embrasse à la fois les trois temps, le passé, le présent et l'avenir. Reçue par l'ame humaine, divisée comme elle en trois facultés susceptibles d'en recevoir les impressions, la mémoire, le jugement et l'imagination, elle se joue sur les nerfs de notre entendement, plus déliés que les fils de l'insecte; là elle se réfléchit encore en facultés intermédiaires et en tire les plus ravissantes harmonies, d'après celles qui existent dans la nature. C'est la vérité qui en a établi les lois; elle les conçut par l'amour, elle les ordonna par l'intelligence, elle les exécuta par la puissance. Ce

fut elle qui se mêlant à la lumière, forma le soleil qui, aimantant la terre de l'amour de cet astre céleste, et se couronnant de ses rayons, versa les couleurs de l'aurore dans l'atmosphère, fit mouvoir les vents, circuler les nues et germer les métaux au sommet des montagnes; elle revêtit leurs flancs d'arbres chargés de fruits, et leurs vallons de tapis de verdure et de fleurs. Elle dissémina des ames sensibles dans tous les sites où elle étendit les rayons de l'astre du jour, et leur donna de se former un corps par l'entremise des amours dans un sein maternel. Chaque genre d'animal ne fut doué que d'un rayon de puissance, d'amour et d'intelligence; mais la vérité reposa avec toutes ses facultés dans l'ame de l'homme et la rendit susceptible, avec l'aide de ses semblables, d'acquérir la sphère de toutes celles qui environnent notre globe. Chaque ame humaine eut besoin de s'en nourrir, comme chaque corps de lumière et de feu. C'est elle qui excite en nous seuls cette curiosité naturelle qui nous porte à tout connaître, à tout entreprendre et à tout oser; elle est un besoin pour le cœur humain. C'est la vérité qui agrandit et fortifie l'ame; c'est sa découverte qui fait nos délices; et, quand nous ne l'apercevons point dans un discours ou dans les imitations de la nature, l'ennui s'empare de nous, comme le sommeil de nos yeux, dans l'absence de la lumière. Comme Dieu nous a donné de fixer dans nos lampes un feu artificiel, tiré, dans son origine, du soleil; il nous a donné de même de fixer dans des livres des vérités émanées

de lui. Mais il y a autant de différence entre les vérités transmises par des hommes et mêlées de doutes, de fables et d'erreurs, et les vérités émanées de Dieu, qu'il y en a entre le feu matériel terrestre, mêlé de cendres et de fumée et celui du soleil toujours pur et inaltérable. Le feu du soleil vivifie; le feu des hommes dévore et détruit. La science de Dieu gouverne les passions; celle des hommes les excite.

Il y a de plus une telle affinité entre la lumière et la vérité, que Dieu leur a donné un sensorium commun dans le même lieu du cerveau; et que, quand le soleil prive le soir notre horizon de sa lumière, il prive en même temps notre ame de ses opérations. Elle s'endort, comme s'il n'y avait plus de vérités à connaître pour elle dès qu'il n'y a plus d'objets à considérer. La vue de l'ame cesse avec celle de la lumière. Cependant elle reste toujours vivante dans le plus profond sommeil; l'aurore suivante la réveille. Sans doute il en sera de même à la mort, qui n'est que la nuit de notre vie, comme la nuit n'est que la mort d'un de nos jours. C'est alors qu'elle sera réveillée à la fois par la lumière et la vérité éternelles; mais... (Le rayon disparaît.)

LES AMIS DE SOCRATE.

Ah! Socrate, le rayon!

SOCRATE.

Il a disparu; ce n'est rien: il n'est pas éteint, mes amis; il éclaire un autre horizon: il n'a quitté notre couchant que pour une nouvelle aurore.

LE GEOLIER, portant une coupe qu'il présente en pleurant à Socrate.

Socrate, le soleil est couché.

SOCRATE se lève et prend la coupe d'un air assuré.

Mon ami, consolez-vous, vous m'apportez la coupe du bonheur.

LE GEOLIER.

Pour que l'effet de la ciguë soit plus prompt et vous fasse moins souffrir, quand vous l'aurez bue, vous ferez quelques tours dans la chambre; et lorsque vous vous sentirez fatigué, vous vous reposerez sur votre lit.

SOCRATE, d'un air plein de joie lève la coupe vers le ciel.

Je te salue, coupe sacrée, honorée par les lèvres du juste Aristide et de plusieurs hommes innocents. (Il boit et remet la coupe au geolier.) Oh! que le breuvage de l'immortalité est doux! il me fait oublier tous les maux de la vie mortelle, et il jette mon ame dans une ivresse divine. Oui, chers amis, si vous sentiez ce que j'éprouve, vous envieriez ma félicité; il m'est impossible de vous en donner une idée. Je viens de vous parler de la lumière et de la vérité, mais c'est comme un mortel qui ne voit les choses célestes qu'à travers un voile, et qui n'a point de langage pour les exprimer. Les ténèbres et l'erreur sont inhérentes à notre nature terrestre. Non-seulement la nuit couvre la moitié de notre globe; mais dans l'autre moitié qu'éclaire le soleil, les montagnes, les vallées, les rochers, les forêts, les herbes, les animaux, ont chacun leurs ombres qui sont des espèces de nuits au milieu du jour.

Les nuages mêmes qui s'élèvent sans cesse de la terre, nous cachent le soleil la moitié de l'année, de sorte que nous jouissons à peine d'une douzième partie de sa lumière; encore est-elle incertaine, variable et fugitive.

Il en est de même des erreurs qui nous voilent la Divinité. De ténébreuses superstitions sont répandues comme une nuit sur plus de la moitié du genre humain et lui cachent la source de toute vérité et de toute vertu: de plus, chaque nation, chaque tribu, chaque famille, chaque homme a ses préjugés et ses erreurs qui obscurcissent sa raison. Dans les villes même les plus civilisées, l'athéisme, formé des passions dépravées de leurs habitants, s'élève comme un nuage rempli de foudres et de tempêtes, qui s'exhale du sein des marais fangeux et amène des ténèbres effroyables au milieu du jour le plus calme. La plupart des hommes sont uniquement occupés à satisfaire leurs passions abjectes et obscures; ils fuient la lumière de la vérité, et si quelqu'un de ceux qui la cherchent en découvre un rayon nouveau, il est persécuté à la fois par les athées et les superstitieux.

Mais espérez un meilleur avenir, chers compagnons de mes travaux. Le globe et le genre humain sont encore dans l'enfance. Dieu n'opère qu'avec nombre, temps, poids et mesure; il perfectionne sans cesse ses ouvrages. Semblable à un laboureur infatigable, il laboure sans cesse ce globe avec les rayons du soleil et l'arrose avec les eaux de l'océan. Il le pénètre de lumière et l'améliore de

siècle en siècle. Voyez combien de végétaux et d'animaux nouveaux se sont répandus, des parties orientales de l'Asie et de l'Afrique, dans la Grèce; et de là s'étendent peu à peu dans les régions occidentales. Voyez, d'un autre côté, combien les productions de la vérité, formées d'abord dans l'orient, se sont propagées dans les mêmes lieux. Les Orphée, les Homère, les Pythagore en ont apporté les lettres, les sciences et les arts. Les sages sont les rayons de la Divinité. Combien de coutumes inhumaines et de lois injustes n'ont-ils pas déjà abolies! Ils passent sur la terre comme des rayons de vérité, qui montrent le chemin céleste de la vertu; et quand ils ont parcouru leur carrière rapide, Dieu les rappelle dans son sein, comme le soleil les rayons de sa lumière.

N'en doutez pas, chers amis, il est des récompenses dans les cieux pour ceux qui ont marché constamment dans les voies de la vérité et de la vertu. C'est là que nous nous trouverons réunis avec tous les bienfaiteurs des hommes. Ne vivez donc que pour la patrie céleste. Ici-bas, tout est renversé; là-haut, tout est à sa place. Les nuits, les hivers, les tempêtes, les erreurs, le faux savoir, les superstitions, les calomnies, les guerres, la mort, viennent de cette terre ténébreuse, dont tant d'hommes se disputent l'empire, parce qu'ils se flattent d'y vivre toujours. La lumière, la vérité, la vraie science, la vie, les amours, les générations descendent de ce ciel qui ramène à lui tout ce qu'il y a de bon, et dont presque personne

ne s'occupe. (Ici il fait une pause.) O mes amis ! aimez-vous : soutenez-vous les uns les autres, en gravissant l'âpre montagne de cette vie ténébreuse. Bientôt vous en atteindrez les sommets lumineux, et vous serez, comme moi, au-dessus des tempêtes. (Il s'arrête et s'approche de son lit.) Je me sens fatigué..... mes jambes ne peuvent plus me soutenir..... les liens qui attachent mon ame à mon corps se relâchent et vont bientôt se dénouer. Je t'embrasse, mort sacrée ! (Il se jette sur son lit et se couvre le visage d'un pan de son manteau.)

SES AMIS se lèvent et s'écrient.

Socrate ! oh ! Socrate n'est plus !

SOCRATE, revenant à lui, se redresse sur son séant ; ses yeux sont baissés vers la terre.

O terre, je sens que je t'abandonne ! Mais que vois-je ? les temps se dévoilent à mes yeux !.. Athènes, quelle peste affreuse ravage tes malheureux habitants ! tes écoles se ferment ! les exercices cessent ! Mélitus, tu es condamné à ton tour..... Anytus, tu fuis en vain.... tu tombes lapidé sous les murs d'Héraclée ! Et vous, misérables témoins de la calomnie, on vous refuse de toutes parts le feu et l'eau ! dans votre désespoir, vous vous arrachez la vie de vos propres mains. (Il lève ses yeux vers le ciel.) Justice éternelle, que vous êtes terrible aux méchants ! (Il fait une pause et porte ses yeux à l'horizon.) Quels honneurs !... Quelle fête !... Une statue de bronze s'élève pour moi dans le Prytanée par les mains de Lysippe, et une chapelle de marbre sur le chemin du Pirée ! Infortunés Athéniens, je suis

donc l'objet de vos regrets ! (Après une pause, les yeux baissés.) Je ne vois plus la terre. (Il relève ses yeux ravis en admiration et ses mains tremblantes vers le ciel.) Où suis-je ? Quel doux éclat ! Astre des nuits, quel ordre admirable dans tes montagnes réverbérantes ! Astre des jours, quel amphithéâtre de mondes t'environne et reçoit de toi le mouvement et la vie ! Est-ce toi, Vénus, astre de l'aurore ? Quelles formes ravissantes dans tes vallées fleuries et tes monts étincelants ! O habitants fortunés ! O Mercure, plus brillant encore et plus heureux, tu circules dans des flots de lumière. Quel torrent m'entraîne ! quelle puissance m'attire ! c'est le soleil. O Dieu ! quelle étendue ! quelle splendeur ! Célestes habitations !... ineffables ravissements ! (D'un ton de voix affaibli et lointain :) Criton !... Criton !...

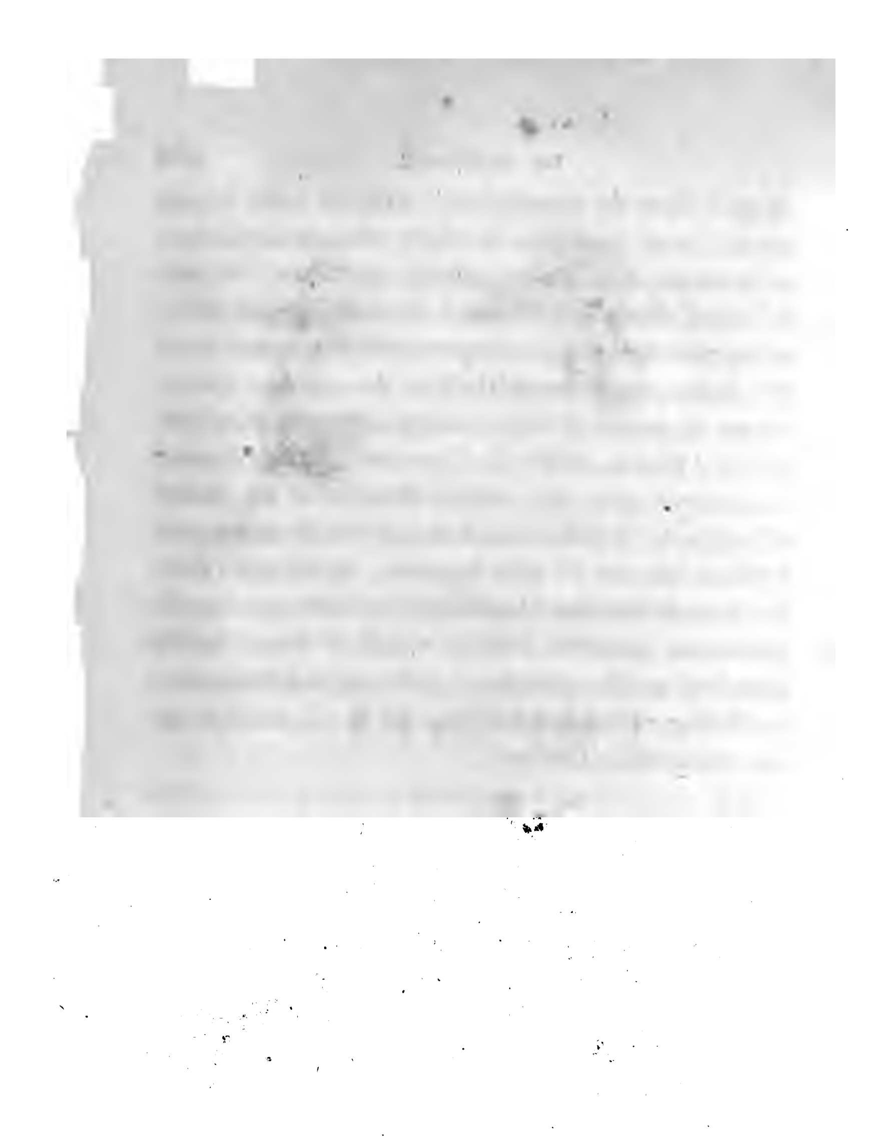
CRITON.

O demi-dieu ! que me voulez-vous ?

SOCRATE.

Le dieu de la santé me délivre de mes sens corporels.... Il fait lever sur moi le jour de l'éternité.... Nous lui devons l'oiseau du matin.

« Il tombe à la renverse sur son lit, et expire. Ses « amis se jettent en pleurant sur son corps : les uns « lui baisent les pieds, d'autres les mains ; d'autres « lui ferment les yeux. »



EMPSAEL.

EMPSAEL.

Au pied des hautes montagnes de l'Atlas, sur les bords de la mer, on voit encore aujourd'hui les débris d'une simple cabane : une jeune Française, esclave et épouse d'Empsael, l'avait fait élever pour garder le souvenir de sa patrie. Environnée d'esclaves comme elle, Zoraïde cherchait à adoucir leur sort; mais l'empire qu'elle exerçait sur le cœur de son mari n'allait pas jusqu'à obtenir leur liberté. Empsael, ministre de l'empereur de Maroc, n'avait pas toujours été à côté du trône. Son cœur était magnanime; mais ses souvenirs étaient amers, et il avait juré de ne vivre que pour la vengeance. Empsael était né dans le pays de Bambouk, sur les bords de la rivière Falémé qui roule de l'or dans ses sables et va se jeter dans le fleuve du Sénégal. Son père et sa mère y vivaient heureux dans une abondante simplicité. Des calebassiers, des cotonniers, des palmiers, des bananiers entouraient leur cabane et leur donnaient, toute l'année, des meubles, des habits, du vin, des fruits et de l'ombrage. Un champ de mil et de racines fournissait abondamment à leurs besoins. Ils admiraient, soir et matin, le soleil, qui, dans ces belles contrées, fait produire à la terre deux récoltes par an. Deux enfants, Empsael et Almiri, mettaient le comble à

leur bonheur. On leur avait empreint, en naissant, sur la poitrine la figure de l'astre du jour, en reconnaissance de ses bienfaits. Dans ces pays libres, chaque homme se figure son dieu à son gré; partout où sa faible raison entrevoit l'intelligence suprême, dans un oiseau, dans un arbre, dans un rocher, elle s'y repose et en adore l'image : le soleil fut donc le fétiche d'Empsael et d'Almiri. On les appelait les enfants du soleil; et quand en effet ils eussent été les fils de ce grand astre, ils n'eussent pu jouir d'un plus grand bonheur que celui qu'ils avaient en partage. Le plaisir d'Empsael était de traverser la Falémé à la nage, en portant son jeune frère sur son dos. Il allait aussi à la chasse des bêtes féroces, et comblait de joie sa mère en lui apportant la peau d'un léopard ou d'une panthère. Souvent cette famille intéressante passait une partie de la nuit à jouer du balafo, ou à danser, au clair de la lune, avec les jeunes filles du voisinage, simples et douces comme des tourterelles. Déjà Empsael était dans l'âge d'aimer, déjà son cœur avait fait un choix. Ainsi ils menaient avec leurs parents une vie libre et heureuse, sans nuire à personne et faisant du bien à tout le monde. Aucun voyageur ne passait près de leur cabane sans recevoir l'hospitalité; connu ou inconnu, il y restait un jour, une lune, une année, tout le temps qu'il voulait, encore plus chéri au moment de son départ qu'à celui de son arrivée.

Un jour, deux Européens se présentèrent chez cette bonne famille : elle n'avait jamais vu de

blancs. A leur aspect, les premiers sentiments d'Empsael furent ceux de la reconnaissance envers le soleil. Lorsque les Sauvages découvrent dans les bois une espèce inconnue de fruits ou d'oiseaux, ils les regardent comme un nouveau bienfait de l'astre du jour : ainsi, en voyant pour la première fois des hommes blancs, Empsael pensa que le soleil venait de lui donner une nouvelle espèce d'amis sur la terre. Ceux-ci lui semblaient bien supérieurs à lui-même : ils connaissaient des arts qui remplissaient d'admiration et même d'épouvante. Mais s'ils avaient plus d'intelligence, ils avaient aussi plus de besoins; le père d'Empsael redoubla donc d'hospitalité à leur égard, d'autant plus qu'ils ne pouvaient faire connaître leurs désirs, faute de parler la langue de leurs hôtes. Cependant ils firent entendre par signes qu'ils s'en retournaient vers leur nation à l'occident et qu'ils venaient de l'orient pour y chercher de l'or, dont ils montrèrent quelques grains dans des coquilles. Pour satisfaire leur goût pour l'or, on les mena sur les bords de la Falémé et on leur en montra des paillettes parmi les sables de son rivage. A la vue de ce métal, ils tressaillirent de joie et n'eurent plus d'autre souci que d'en ramasser. Ils y employèrent le temps des repas et du sommeil, ne tenant aucun compte des autres productions de la contrée, ni de ses palmiers, ni des hôtes qui leur donnaient l'hospitalité. Touchée d'une passion si étrange, toute la famille s'empressa de les aider à recueillir avec des calebasses cette poussière inutile. Quoiqu'ils

en eussent déjà une quantité considérable, ils n'auraient jamais mis fin à leurs recherches, si les approches de la saison pluvieuse, où la Falémé déborde, ne les eussent fait songer à continuer leur voyage. Comme Empsael s'était appliqué à apprendre quelques mots de leur langue, afin de leur être utile, ils le demandèrent pour guide à ses parents, qui, n'ayant jamais rien refusé à des hôtes, y consentirent. Son jeune frère, accoutumé à le voir tous les jours, voulut aussi l'accompagner. Sa mère s'y opposa d'abord; mais son père lui ayant dit qu'ils ne passeraient pas les limites de leur pays, où ils avaient beaucoup d'amis, elle y consentit; car elle n'avait jamais résisté à sa volonté. Ces deux jeunes gens les conduisirent donc de village en village, à travers le pays de Bambouk, fêtés partout, jusqu'aux frontières d'un peuple ennemi de la nation dont Empsael faisait partie, mais ami des Européens. Là ils se préparaient à les quitter, lorsque, pendant la nuit, ces perfides étrangers leur lièrent les mains, et leur mettant un bâillon dans la bouche, la tête dans un sac, les emmenèrent prisonniers. Ainsi garrottés, ils furent conduits à travers les forêts jusqu'au bord de la mer : là, les traîtres partagèrent entre eux leur butin. L'un d'eux s'empara d'Empsael et l'autre de son frère, qui, en s'éloignant, jetait des cris lamentables en appelant à son secours sa mère dont il faisait la joie, et son frère, qui ne pouvait adoucir ses maux : ainsi ils furent séparés. Le ravisseur d'Empsael, qui était Espagnol, le vendit à un capitaine de sa nation qui allait

à l'île de Saint-Domingue. Pendant tout le voyage, il eut à souffrir de la faim, de la soif, de la chaleur, des coups de ces barbares, qui avaient entassé par centaines dans la cale du vaisseau ses malheureux compatriotes, enlevés à différentes contrées de l'Afrique. Arrivé à Saint-Domingue, il fut revendu à un habitant espagnol qui passait sa vie à tourmenter les hommes. Ce barbare portait, suivant l'usage de son pays, un poignard à son côté et un chapelet à sa main. Dès qu'il sut qu'Empsael entendait quelques mots de sa langue, il lui parla de sa religion. Le pauvre esclave la trouva si consolante, et il était si malheureux, qu'il désira de l'embrasser : elle ne parlait que d'aimer. On le fit donc baptiser, et on lui dit : « Te voilà devenu un « de nos frères, un enfant de Dieu, comme nous. » Alors son nom fut changé, et on lui fit porter celui de son maître, qui s'appelait Pedro Ozorio.

Dans le premier moment, Empsael crut que Pedro Ozorio en agirait comme dans son pays, où les pères font porter à leurs enfants les noms de leurs amis, pour les chérir davantage. Avec ce nom saint de Pedro, il se crut devenu un objet de vénération pour un Espagnol et d'affection pour son maître; mais il connaissait mal le perfide, qui, lui trouvant de l'intelligence, se mit en tête de le rendre aussi savant que lui et de lui apprendre, à coups de fouet, à lire et à écrire. Il voulait aussi lui faire connaître cette religion si douce, qu'il se plaisait à violer sans cesse. Empsael, élevé dans les caresses de ses parents, trahi, à la vérité, par des

Espagnols, mais devenu chez eux l'enfant de leur Dieu, honoré par eux d'un nom révéré sur leurs autels, fut frappé d'étonnement quand il se vit accablé d'outrages par son prétendu bienfaiteur. Il ne lui parlait du salut de son ame que pour le jeter dans le désespoir, de la bonté de Dieu qu'en le menaçant de l'enfer, et du bonheur du chrétien qu'en l'accablant de tourments dans ce monde et de frayeurs horribles pour l'autre. Ah! sans doute il était le plus scélérat des hommes, car l'ignorance ou l'erreur peuvent servir quelquefois d'excuse aux méchants; mais ceux qui connaissent la justice et qui sont injustes, l'humanité et qui sont inhumains; ceux qui adorent un Dieu, père commun des hommes et qui en font un tyran, ne doivent être que des monstres en horreur à toute la terre. Quand une fois Empsael put lire dans leurs histoires, il s'étonna des crimes dont il les trouva remplies : ce ne sont que duels entre mêmes citoyens, procès dans leurs familles, orgueil dans leurs tribus, guerres de peuples à peuples, trahisons et parjures envers des nations innocentes, que les guerriers cherchent par tout le monde, pour les soumettre par le fer et le feu et les rendre victimes de leur gloire. Hélas! il apprit bientôt, par de nouveaux compagnons de son esclavage, que les traîtres Espagnols qui l'avaient enlevé, ainsi que son frère, avaient en même temps pris possession de son pays en y enterrant une inscription, par laquelle ils le déclaraient acquis à leur prince et à leur Dieu; coutume perfide, commune aux ingrats Eu-

ropéens envers les peuples bons et fidèles qui leur donnent l'hospitalité. Le roi d'Espagne ayant appris qu'on trouvait de l'or en abondance dans le territoire de Bambouk, se hâta d'y envoyer des soldats. Le village fut incendié, et le père d'Empsael y fut tué en combattant pour sa défense. Pour sa mère, elle était morte de douleur quelque temps après l'enlèvement de ses fils, redemandant sans cesse ses enfants aux sables d'or de la Falémé, et au soleil qui avait répandu de si funestes trésors sur ses rivages.

Empsael avait résisté à ses maux, mais il ne put supporter ceux de sa patrie : il délibéra s'il devait mourir. Mourir! se disait-il, et mes tyrans vivront! ils vivront pour le malheur de mon pays! vivons aussi pour la vengeance. Alors il voulut commencer par tuer son maître; mais il se dit : A quoi me servira sa mort? Ce n'est pas d'un homme seul que j'ai à me venger, c'est de sa nation : bientôt il vit que c'était de toute l'Europe. Avant tout, il fallait sortir d'esclavage. Un jour qu'il en cherchait les moyens, il aperçut un vaisseau qui voguait près de la côte de Saint-Domingue. Comme il nageait parfaitement, il se jeta à la mer et gagna son bord à deux lieues au large : c'était un vaisseau hollandais. Il se crut libre sous un pavillon républicain; mais le capitaine, admirant sa force et sa hardiesse, lui dit qu'il le prenait à son service. Il était clair qu'il ne lui appartenait pas, et qu'on violait à son égard les droits de l'humanité; mais qu'importe? il était noir. Il fut donc vendu à un ca-

pitaine anglais qui allait à la Jamaïque; vendu ou troqué successivement à des Flamands, des Danois, des Suédois, des Français, des Juifs, pour de l'argent, du fer, du tabac, du café, pour un cheval, pour un bœuf. Tous ses maîtres étaient charmés de sa taille, de sa jeunesse et de son intrépidité; mais voulant le soumettre par la violence, ils se dégoûtaient bientôt de lui. Il avait appris sous son tyran espagnol à opposer la résistance la plus opiniâtre à tous les maux. On le traitait comme une brute; mais il leur fit voir qu'il était un homme. Chacun d'eux imprimait sur sa peau le sceau de son esclavage avec un fer brûlant. Son corps fut tour-à-tour à plusieurs tyrans, mais son ame resta toujours à lui : enfin un Italien l'acheta, et fut un de ses plus cruels bourreaux. Il crut le réduire à force de tourments; mais n'en pouvant venir à bout et craignant de le tuer, de peur de perdre son argent, il le vendit à Muley Ismaël, empereur de Maroc, à qui il portait en secret de la poudre, des boulets et des canons; mais il ne savait pas qu'il lui vendait en Empsael l'arme la plus fatale aux chrétiens. Dès qu'Empsael fut sur le continent d'Afrique, son ame se releva, comme se relève, après l'orage, le palmier courbé par la tempête. Il abjura d'abord la religion de ses persécuteurs et embrassa celle des musulmans. Quand les chrétiens baptisent leurs esclaves, c'est pour leur rendre leurs fers sacrés; mais quand les musulmans circoncisent les leurs, c'est pour les en délivrer. Le premier acte de justice dont ils récompensèrent sa foi, fut de lui ren-

dre sa liberté. Il se distingua bientôt dans une guerre sanglante contre les Espagnols. Sa taille, sa force, et surtout sa haine contre les Européens, plurent à l'invincible empereur; d'ailleurs un sang pareil à celui d'Empsael coulait dans ses veines. On lui donna un vaisseau à commander : la fortune lui fut favorable, et Muley Ismaël l'honora bientôt de toute sa confiance. Successivement pacha d'Almanzor, de Tétuan, de Salé, du cap d'Aguer, et enfin amiral et ministre des royaumes de Fez et de Maroc, il fut comblé de biens. Mais le plus grand de tous pour lui était la vengeance. On le vit porter dans les deux mers la terreur du Croissant, et poursuivre les vaisseaux européens sous tous les rumbs de vents, dans la Méditerranée, sur les côtes d'Italie, de Malte; et dans l'Océan, le long des rivages de l'Espagne, du Portugal, de la France, de la Hollande, de l'Angleterre, et jusque dans les Hébrides et les Orcades. Il croisait surtout le long des côtes de la Guinée, où les chrétiens vont chercher les nègres dans leurs berceaux. Toutes les nations maritimes de l'Europe tremblaient à la vue de ses pavillons noirs, semés de sabres et de têtes de mort. Ses vaisseaux, comme des éperviers, fondaient nuit et jour sur leurs rivages et en enlevaient des familles entières. Aucun des Européens qui tombaient en son pouvoir, ne recevait de soulagement dans ses maux.

Cependant l'amour cherchait à apaiser cette soif de la vengeance; chaque jour Zoraïde osait, sous les yeux mêmes d'Empsael, prodiguer l'or de

ses parures aux infortunés dont elle était entourée. Elle ne vivait que pour aimer; mais elle aimait surtout les malheureux, et son unique souci était de les soulager. Quelquefois on voyait ces pauvres esclaves s'assembler dans la forêt, près de la ville déserte des Lions, ou sur la colline où s'élevait la chaumière où Zoraïde venait chercher les souvenirs de sa patrie : alors ils s'entretenaient entre eux et soulageaient leur douleur par les aveux de leurs plus doux secrets. Un soir Januario, ancien écuyer napolitain, et Williams, pilote hollandais, tous deux dans les fers d'Empsael, se rencontrèrent sous les dattiers qui bordaient la chaumière : les malheureux sont bientôt amis. Leurs travaux venaient de cesser; c'était l'heure du repos : ils furent s'asseoir sur un rocher couvert de raquettes et d'aloès, qui dominait la campagne; les rayons du soleil couchant doraient les tours de la ville d'Aque et les sommets lointains de l'Atlas. Après un instant de silence, Januario s'adressa à Williams.

Mon cher Williams, vous êtes toute ma consolation; car il n'y a pas d'état plus malheureux que celui d'un écuyer dans l'esclavage; il est tout le jour au vent, au soleil, à la pluie, à exercer des chevaux fougueux : heureux encore de passer sa vie avec ces animaux! mais à la chasse, il faut suivre des bêtes féroces, un maître barbare, encore plus intraitable; il faut courir ventre à terre dans la montagne, à travers les halliers et sur les bords des précipices : non, il n'y a que l'amitié qui puisse me faire supporter mon malheureux état.

WILLIAMS.

Le vôtre est moins à plaindre que le mien. Jour et nuit un homme de mer est le jouet des éléments; le feu est toujours près de consumer son vaisseau, l'air de le renverser, l'eau de le submerger, et la terre de le briser; il n'éprouve qu'ingratitude de la plupart des hommes auxquels il apporte les richesses des deux mondes. L'esclavage n'ajoute presque rien à sa misère; cependant on l'embarque de force sur un corsaire, où il est obligé, au milieu du feu, des combats et des orages, de contribuer, au risque de sa vie, à la captivité de ses propres compatriotes. Avouez qu'il n'y a rien d'aussi misérable que le sort d'un pilote; mais l'amour et ma pipe me consolent de tout.

JANUARIO.

Comment pouvez-vous comparer votre état au mien? Sachez que rien n'est plus difficile que de bien dresser un cheval.

WILLIAMS.

Il n'y a point de cheval aussi indomptable que l'océan en furie.

JANUARIO.

Il n'y a point d'art qui exige autant d'adresse que celui d'un écuyer.

WILLIAMS.

Il n'approche pas de celui d'un pilote. Un vaisseau est le chef-d'œuvre de l'esprit humain; tous les arts travaillent à l'équiper, et toutes les sciences à le conduire.

JANUARIO.

L'équitation est l'art des nobles, et la marine celui du peuple. Les grands et les rois se piquent de bien monter un cheval, et s'embarrassent fort peu de conduire un vaisseau.

WILLIAMS.

C'est que les grands et les rois ne veulent monter que sur des chevaux dressés à leur obéir, et non sur des vaisseaux qui ne flattent personne. Votre métier est celui des courtisans, et le mien celui des hommes libres : voilà pourquoi l'équitation est en honneur dans les monarchies, et la marine dans les républiques.

JANUARIO.

Brisons là-dessus, seigneur Williams. Dès que j'ai vu de loin le voile de Rosa Alba suspendu à un arbre près de la chaumière d'Empsael, j'ai jugé qu'elle avait quelque chose de pressé à me dire; je suis charmé que ce signal de ma maîtresse, qui est de mon invention, vous donne de temps en temps l'occasion de voir la vôtre qui l'accompagne toujours.

WILLIAMS.

Je n'aurais pas démarré du lieu où j'étais, si je n'avais reconnu le signal de Marguerite à une fumée qui s'élevait sur le rivage.

JANUARIO.

A la bonne heure. Mais voyons ce que me veut ma maîtresse; sans doute que je la tire d'ici. J'en ai un moyen assuré : je monterai pendant la nuit un des meilleurs chevaux d'Empsael, je la mettrai

en croupe derrière moi et je m'enfuirai avec elle chez les barbares du mont Atlas; vous en pourrez faire autant avec la vôtre.

WILLIAMS.

Je ne sais pas monter à cheval; mais j'ai un meilleur expédient pour la délivrer, elle, Zoraïde, ses suivantes, et même leurs amants. Je choisirai un moment où le vent sera favorable, je m'emparerai d'une barque de pêcheur, et, fût-ce en plein jour, tous ensemble nous ferons voile vers la patrie.

JANUARIO.

Votre projet ne vaut rien.

WILLIAMS.

Vous ne pensez qu'à vos intérêts particuliers, et moi je m'occupe de l'intérêt de tous.

« En ce moment Rosa Alba, esclave napolitaine,
« et Marguerite, esclave hollandaise, tenant une
« cage où il y a deux tourterelles, se trouvent au-
« près de Williams. »

MARGUERITE.

Comment! deux malheureux esclaves ne peuvent se supporter!

ROSA ALBA.

Non, Empsael n'a rien imaginé de plus cruel contre les esclaves européens, que de les mettre tous ensemble pêle-mêle, Italiens, Français, Hollandais, Anglais, Portugais, Espagnols. Chacun d'eux voulant être partout le maître, ils passent leur vie à se quereller.

MARGUERITE.

Comment! les petits oiseaux, quoique de diffé-

rentes espèces, forment des concerts dans la même volière; et vous, qui êtes des hommes, vous vous battez dans les fers! ô mes amis!

JANUARIO.

Ma Rose, je parlais des moyens de te rendre la liberté.

ROSA ALBA.

Januario, je ne t'ai point fait venir pour un enlèvement; il est question, non de quitter Zoraïde, mais de la servir.

MARGUERITE.

Mon cher Williams, Zoraïde ne veut point s'en aller; elle tient à Empsael par l'amour de ses devoirs : c'est son mari.

ROSA ALBA, à Januario.

Tu sais combien de fois ses bienfaits ont soulagé les esclaves! elle veut employer de nouveaux moyens pour adoucir leur sort. Avertis donc le Père de la Merci, qui vient d'arriver d'Italie pour le rachat des captifs, de venir lui parler sur-le-champ.

JANUARIO.

Je n'y manquerai pas.

MARGUERITE.

Et toi, Williams, tu sais que Jacob, ce juif portugais si riche, qui a des relations en Hollande, est arrivé depuis quelques jours de Maroc. Il se promenait ce matin autour du camp. Dis-lui de venir parler à ma maîtresse : elle voudrait lui vendre quelques bijoux pour en distribuer l'argent aux esclaves.

WILLIAMS.

Oh! dès qu'il s'agit d'acheter des bijoux, il ne tardera pas à venir.

ROSA ALBA.

Dépêche-toi, Januario; Empsael sera bientôt de retour. Où l'as-tu laissé?

JANUARIO.

Au milieu de la forêt, à l'entrée de la ville des Lions, où il s'est engagé seul avec son intrépidité ordinaire.

ROSA ALBA.

Ah! c'est cette ville ruinée, dont tu m'as tant parlé, qui n'est habitée que par des lions. Puisse-t-il rencontrer un monstre aussi féroce que lui, qui le dévore! Mais, hâte-toi, Januario; ma maîtresse est dans l'impatience de parler à ce bon Père, si charitable.

JANUARIO.

Tu vas être servie; mais auparavant donne-moi un baiser.

ROSA ALBA.

Comment, d'avance? Oh! après le service rendu.

JANUARIO.

Ah, ma Rose! (Il l'embrasse après quelques difficultés.)

ROSA ALBA.

Eh bien! Il faut te contenter. Allons, va-t'en à présent.

MARGUERITE, à Williams qui s'approche.

Tu veux donc aussi la même récompense? eh bien! embrasse-moi; mais, avant de partir, mes amis, embrassez-vous aussi.

WILLIAMS.

Oh! volontiers! de bon cœur! (Il tend la main à Januario.)

JANUARIO.

Je n'ai point de rancune, sur mon honneur.

MARGUERITE.

Embrassez-vous donc. (Williams s'approche de Januario, qui reçoit son embrassade avec froideur.) Williams, souviens-toi de la devise de la Hollande, notre patrie : Les petites choses croissent par la concorde, et les grandes se ruinent par la discorde.

ROSA ALBA.

Allons, mes amis, hâtez-vous et soyez unis. Adieu, adieu.

« Ils sortent. Rosa Alba et Marguerite restent « seules. »

ROSA ALBA.

Sans les femmes, les hommes vivraient entre eux comme des loups; Il est fort heureux que Zoraïde, qui est si sensible, n'ait pas été témoin de leur querelle. Mais que portez-vous-là dans cette cage?

MARGUERITE.

Ce sont deux tourterelles que j'ai trouvées sur le rivage, où je me baignais, au pied d'un palmier. Je venais d'y allumer un grand feu pour avertir Williams de se rendre ici; tout-à-coup ces deux oiseaux, qui venaient de passer la mer, se sont abattus auprès de moi sur une touffe d'acanthe; ils étaient si fatigués, qu'ils ne pouvaient plus s'envoler : dès que j'en ai eu pris un, l'autre, au lieu

de s'enfuir, est venu de lui-même se jeter dans mon sein.

ROSA ALBA.

C'est un augure heureux pour toi; il t'annonce que l'amour te sera favorable.

MARGUERITE.

Je les destine à Zoraïde; je croyais la trouver ici.

ROSA ALBA.

Elle ne tardera pas à s'y rendre; mais son appartement n'est pas prêt, hâtons-nous de l'arranger. (L'une et l'autre montent à la chaumière, et en ouvrent la porte et les fenêtres.) Rangeons ces coussins; ouvrons ces fenêtres du côté de la mer; donnons de l'air à ce cabinet; rafraîchissons-le d'eau de rose : la journée a été brûlante.

MARGUERITE.

L'air de la mer ternit déjà ces vases d'argent, je vais les rendre brillants comme ceux de mon pays.

ROSA ALBA.

Nous n'en aurons pas le temps: voici la fin du jour: Zoraïde va venir prendre ici le frais, Empsael ne tardera pas à s'y rendre. Ce ministre de Maroc, noir comme l'enfer, ne trouve de délassement qu'auprès de cet ange. Mais d'où vient donc le pouvoir des noirs dans ce pays? Les premières charges de l'empire sont remplies par eux; Empsael, le premier ministre est nègre, et l'empereur lui-même est mulâtre.

MARGUERITE

Le pouvoir des hommes noirs vient de celui des

femmes noires: la favorite de l'empereur est une négresse.

ROSA ALBA.

Je le sais bien; mais pourquoi les femmes noires ont-elles ici tant de crédit, tandis qu'il y en a de blanches qui sont si belles et si bonnes?

MARGUERITE.

J'en ai ouï conter ainsi l'histoire*. On dit qu'un roi de Maroc envoya un jour son fils pour conquérir, dans l'intérieur de l'Afrique, le royaume de Gago, d'où vient le bon or. Son armée, après avoir consommé toutes ses provisions en traversant les déserts de Libye, se trouva près de périr de faim et de soif, environnée d'une armée de noirs de Gago qui étaient venus défendre leur pays. Le prince de Maroc ne pouvant, à cause de la faiblesse

* Voyez le voyage en Afrique, de Jean Moquet, fondateur du Jardin royal des Plantes à Paris. Il raconta lui-même, à son retour de Maroc, ce trait d'histoire à Henri IV, à qui il fit beaucoup de plaisir. — Dapper, dans sa Description de l'Afrique, dit que le royaume de Gago est au couchant de celui de Guber. — La principale habitation, qui donne son nom à toute la contrée, est à cent cinquante lieues de Tombut, entre le midi et l'orient, à trente-cinq degrés de longitude et à huit degrés trente minutes de latitude. — On trouve beaucoup d'or dans ce royaume, où les marchands de Maroc viennent s'en fournir. Pour faire ce voyage, qui dure d'ordinaire six mois, ils forment une caravane de deux ou trois cents personnes; et comme ils ont à traverser, pendant l'espace de deux mois, des déserts sablonneux et inhabitables, où l'on ne trouve point de chemin battu et où l'on n'a pour se conduire que le soleil, la lune et les étoiles, ils courent grand risque de s'y égarer et de mourir de faim et de soif. — Leur prince a été tributaire du roi de Maroc, depuis que Muley Hanef se saisit de la ville de Gago, lors de son expédition contre les nègres. (Dapper, page 224, vol. in-f°.) J'ai suivi la tradition de Moquet qui attribue à l'amour la conquête du royaume de Gago.

de ses troupes, ni donner bataille, ni s'en retourner, se trouva bien en peine. Un soir, comme il se promenait fort triste dans son camp, il entendit deux soldats qui jouaient aux échecs, dont l'un disait à l'autre: « Ton roi est comme notre prince, il ne « peut ni avancer ni reculer. » Le prince fit venir le soldat et lui dit que, puisqu'il faisait tant l'entendu et se mêlait de contrôler sa conduite, il eût à dire quel moyen il trouvait pour sortir du lieu où ils étaient.

ROSA ALBA.

C'était bien difficile.

MARGUERITE.

Le soldat, ayant demandé pardon au prince de sa hardiesse, lui répondit qu'il en imaginait un qui lui ferait grand honneur s'il venait à réussir: c'était d'envoyer un ambassadeur au roi auquel il avait voulu faire la guerre, pour lui dire qu'étant jeune et désirant une femme, il avait ouï faire le plus grand éloge des perfections de sa fille; qu'il était venu pour le prier de la lui donner en mariage, et qu'il ne s'était mis à la tête d'une armée que pour faire en sûreté un si grand voyage à travers tant de pays. Le prince suivit le conseil du soldat et il eut le plus heureux succès. Le roi nègre de Gago se trouva fort honoré de donner sa fille au prince de Maroc; il combla son gendre de richesses et lui fit présent, entre autres, de quatre grosses boules d'or: ce sont celles qui sont au sommet de la mosquée du palais, à Maroc.

ROSA ALBA.

Ne sont-ce pas celles qu'on voit briller de fort loin dans nos campagnes?

MARGUERITE.

Ce sont elles-mêmes. Depuis ce mariage, le riche royaume de Gago appartient aux rois de Maroc : c'est ainsi que leurs descendants sont alliés au sang des noirs.

ROSA ALBA.

Votre histoire est fort curieuse. Ainsi, c'est l'amour qui a donné ici la puissance aux noirs par le moyen des femmes noires; mais les blanches pourront bien avoir leur tour : Zoraïde a le plus grand empire sur l'esprit d'Empsael. Ce terrible noir, ministre de Fez et de Maroc, n'est heureux qu'aux lieux où elle est : il préfère à la cour de l'empereur, dont il est le favori, cette solitude qu'elle aime, où il nous fait camper sous des tentes; et à son château de Maroc, cette chaumière qu'elle a fait bâtir à la mode de son pays. Depuis que Zoraïde s'y plaît, il y envoie chaque jour de nouveaux meubles, des chaînes de perles, des œufs d'autruche, et des pièces de mousseline des Indes; il rassemble autour d'elle un étrange contraste de magnificence et de simplicité, de galanterie et de guerre. Comment a-t-elle fait pour captiver ce noir si redoutable? pour moi, je n'ose seulement le regarder de loin. Quand j'aperçois son doliman rouge, sa cuirasse de peau de léopard, son turban noir, surmonté d'une aigrette et d'un croissant d'acier, son poignard et ses deux coutelas, aussi

tout d'acier, je tremble comme une feuille. Il ne met sa gloire qu'à armer des vaisseaux, afin d'avoir des esclaves de toutes les nations de l'Europe, qu'il accable de travaux dans ces déserts. Quels charmes emploie Zoraïde pour captiver cette bête féroce, qui ne se plaît que dans le carnage? Elle le mène comme un agneau : cependant elle ne sait ni chanter, ni danser, ni jouer d'aucun instrument; son esprit est peu cultivé, car elle sait à peine lire. Pour moi, mon éducation a été fort soignée, et j'avoue que le naturel heureux de cette femme surpasse tous mes talents. Certainement, belle Hollandaise, vous l'emportez sur elle par la fraîcheur de votre teint, l'Anglaise a une taille plus fine, la Russe plus d'embonpoint, on dit que j'ai plus de feu dans les yeux; cependant je trouve Zoraïde plus aimable qu'aucune de nous toutes : elle seule me fait supporter la perte de ma liberté. Quand elle paraît au milieu de nous, on dirait, à nos respects, des esclaves autour de leur sultane; et, à notre affection, des compagnes autour de leur amie. Vous qui avez passé une partie de vos beaux jours auprès d'elle, dites-moi quel est son pays et par quels attraits elle sait inspirer à la fois tant de respect et d'amour : partout la destinée d'une femme est de plaire; et elle en doit étudier les moyens jusque dans les fers.

MARGUERITE.

Notre maîtresse est née en France, ce pays si renommé par les agréments de ses femmes. Pour moi, je ne lui en trouve point de plus grand qu'une

extrême sensibilité, qui, jointe à un grand fonds de bonté, la dispose toujours à faire du bien ou à dire des choses aimables. Quant à ses habillements, ils sont simples; elle préfère une robe de toile à toutes les riches étoffes de l'Inde, et des fleurs aux pierreries. Comme elle ne vit que de végétaux, son teint est toujours beau, sa taille parfaite, et tous les mouvements de son corps sont doux comme ceux de son ame.

ROSA ALBA.

Elle a un goût exquis dans ses ajustements. Je trouve que ses robes longues et ondoyantes, qui accompagnent si bien sa taille, lui vont à ravir. C'est, je crois, l'habit des anciennes femmes grecques; car celui des modernes est insupportable. Si jamais je suis assez heureuse pour retourner dans mon pays, je tâcherai d'y introduire la mode de ces robes antiques, si simples et si nobles.

MARGUERITE.

Comment retourner dans votre pays? on ne sort jamais d'ici; Empsael ne donne la liberté à aucun esclave : c'est là ce qui rend Zoraïde si triste. Sa sensibilité la rend très-malheureuse; je la surprends souvent à pleurer; mais, dès qu'elle voit que je l'observe, elle essuie ses larmes.

ROSA ALBA.

Tâchons de la dissiper et redoublons de soins pour lui plaire; mais la voici qui vient, et rien n'est prêt.

ZORAÏDE.

Chères compagnes, cessez vos travaux; la cha-

leur est grande, reposez-vous : vous mettez dans tout ce que vous faites trop de zèle.

ROSA ALBA, s'inclinant respectueusement.

Sultane, c'est vous qui nous inspirez.

ORAÏDE.

Ne m'appelez point sultane; je suis votre amie, votre compagne, une esclave comme vous... Reposons-nous sur ces roches, où nous respirerons en liberté.... Petrowna, avez-vous dit au chef des cuisines de donner des rafraîchissements aux esclaves malades ?

PETROWNA.

Oui, madame : ce noir a un peu murmuré ; mais les esclaves vous bénissent.

ZORAÏDE.

Surtout qu'on ait soin des vieillards : partout les vieillards sont négligés, mais principalement dans l'esclavage.

PETROWNA.

Madame, on a eu un soin particulier de ceux de votre nation.

ZORAÏDE.

Tous les malheureux sont de ma nation ; il ne faut préférer que les plus infirmes. J'espère cependant être utile à ceux qui se portent bien.... Rosa Alba, avez-vous fait dire à ce bon Père de la Merci de venir me parler ?

ROSA ALBA.

Oui, madame ; j'en ai chargé Januario.

DALTON.

Il ne faudrait que deux bonnes frégates de mon

pays pour empêcher tous les royaumes d'Afrique de faire un seul esclave européen; elles ne coûteraient pas en armement la dixième partie de ce qu'il en coûte en charités pour le rachat des captifs. On ne réprime les barbares que par la force.

MARGUERITE.

Madame, j'ai fait prévenir le juif portugais de se rendre ici.

ZORAÏDE.

Chères amies, vous allez en tout au-devant de mes désirs... (A Marguerite.) Que portez-vous là dans cette cage?

MARGUERITE.

Ce sont deux oiseaux que je vous prie d'accepter: je les ai trouvés, rendus de lassitude, sur le bord de la mer, qu'ils venaient de traverser. Dès que j'en eus pris un, l'autre, au lieu de s'enfuir, retourna se joindre à son compagnon. Je ne sais si ce sont deux amants ou deux amis; tous deux sont de la même taille; tous deux sont gris de perle; tous deux ont la moitié d'un anneau noir autour du cou.

ZORAÏDE.

Ah! ce sont des tourterelles de mon pays; c'est le mâle et la femelle. La nature a partagé entre elles l'anneau conjugal, comme le signe d'une union égale et parfaite. Je vous en prie, donnez-leur bien à manger, et, quand elles seront reposées, demain, au lever de l'aurore, rendez-leur la liberté; les oiseaux de l'amour ne doivent porter

que sa chaîne : tendres amies, puissiez-vous un jour n'en pas connaître d'autres !

DALTON.

Belle Zoraïde, voici de quoi mettre votre teint à l'abri du soleil ; acceptez ce chapeau, il est fait de paille d'Angleterre.

ZORAÏDE.

Il est charmant ; tout ce qui vient d'Angleterre est parfait.

DALTON.

Il n'y a d'industrie que dans les pays libres.

ZORAÏDE.

Que m'apportez-vous là, bonne Russe ?

PETROWNA.

Madame, ce sont des pommes du mont Atlas.

ZORAÏDE.

Des pommes de mon pays, en Afrique ! elles me font le plus grand plaisir. Le plus doux fruit est celui de la patrie.

ROSA ALBA.

Je n'ai rien à vous offrir aujourd'hui que ma plus tendre affection.

ZORAÏDE.

Aimable Napolitaine, c'est le don qui me flatte le plus ; c'est celui qui me sert à m'acquitter envers vous et vos compagnes.

ROSA ALBA.

Ah ! si je pouvais, un jour, vous recevoir dans Naples, ce séjour de délices !

DALTON.

Et moi, dans l'heureuse Angleterre !

MARGUERITE.

Et moi, en Hollande! Sensible Zoraïde, vous n'en voudriez jamais sortir : il n'y a pas un seul malheureux qui y manque du nécessaire.

PETROWNA.

Beaux sapins de mon pays, je ne vous aurais jamais quittés, si j'avais eu dans mon village une maîtresse comme Zoraïde!

ZORAÏDE.

Chères amies, qui n'a pas une patrie à regretter! tâchons d'en affaiblir le souvenir. Nous avons travaillé tout le jour, et nous n'y pensions pas. Le travail charme les ennuis : c'est un don du ciel, mais le plaisir en est un aussi. Voici l'heure de nous réjouir; voilà des provisions: que chacune de vous les prépare de la manière qui lui sera la plus agréable.

DALTON.

Si j'étais en Angleterre, avec du rhum des Barbades, et ces citrons, je vous ferais du punch meilleur que le meilleur vin de France.

ROSA ALBA.

Et moi, avec le jus de ces grenades, je m'en vais vous faire des sorbets excellents comme ceux de Naples.

PETROWNA.

Je les ferai rafraîchir dans cette neige qu'on vous a apportée de la montagne. La neige me réjouit, elle me rappelle mon pays. (Elles se mettent toutes à préparer des sorbets.)

ROSA ALBA.

La seule vue de la neige me fait transir. Voilà pourquoi j'aimerais beaucoup l'Afrique, si je n'y étais pas esclave : nous sommes au mois de janvier, voyez comme ces dattiers sont verts ! Quand le soleil éclaire leurs troncs, on les prendrait pour les colonnes d'un temple ; et quand la nuit les couvre de son ombre, et que le ciel brille à travers leurs cimes, on dirait qu'ils portent à la fois des palmes et des étoiles. J'ai un grand plaisir d'y entendre chanter la caille et l'hirondelle, qui sont venues passer ici la mauvaise saison. Heureux oiseaux ; vous ne connaissez ni les hivers ni l'esclavage ! Pour moi, j'ai passé mon enfance dans un couvent, et me voilà esclave dans un sérail ! En vérité, ma bonne maîtresse, sans l'amitié que je vous porte, j'aimerais mieux être un oiseau qu'une femme.

ZORAÏDE.

Quoique la neige couvre mon pays dans cette saison, cela n'empêche pas qu'on n'y soit heureux. C'est à présent que l'on s'y rassemble pour célébrer la fête des Rois. Faisons aussi un gâteau des rois ; nous en donnerons les débris à quelque pauvre esclave. C'est dans le superflu des riches qu'est le nécessaire des pauvres.

MARGUERITE.

Je vais vous en faire un à la manière de mon pays, qui sera meilleur que le couscousou d'Afrique.

ROSA ALBA.

Si Empsael arrive, cette fête ne sera pas de son

goût; il préfère le rhum à tous les sorbets, et une pipe de tabac à la fleur d'orange : quant aux rois, il n'en veut point d'autre que lui dans son sérail.

ZORAÏDE.

Mon époux ne trouble pas nos plaisirs; vous ne connaissez pas ses bonnes qualités. Il n'a pas l'extérieur de la politesse européenne, mais il ne trompe jamais personne. S'il est un ennemi terrible pour ceux dont il se croit offensé, c'est un ami ardent pour qui lui a rendu le plus léger service; il est généreux pour tout être innocent qui souffre; il se jetterait à la mer pour sauver la vie d'un enfant. Il s'attache singulièrement à l'infortune, et je crois que, s'il m'a choisie pour son épouse, par préférence à tant de femmes qui valaient ici mieux que moi, je dois sa préférence uniquement à mes malheurs.

ROSA ALBA.

Tout amant prend des qualités de l'objet aimé : Empsael deviendra bon puisqu'il vous aime.

PETROWNA.

Ah! l'amour rend les hommes généreux, sincères, obligeants : tout le monde serait bon, si tout le monde aimait.

ZORAÏDE.

Aimable Napolitaine, pendant que nous nous délassons de nos travaux, chantez-nous quelque chanson de votre pays; vous improvisez à merveille.

ROSA ALBA.

Peut-on chanter dans les fers!

PETROWNA.

Les oiseaux chantent bien en cage !

TOUTES.

Chantez, chantez.

« Rosa Alba monte à la chaumière pour y pren-
« dre une guitare. »

ROSA ALBA.

Je vous chanterai une chanson que je composai tantôt à la vue de cette chaumière et de ces drapeaux... Bonne Russe, pendant que je m'accompagnerai de la guitare, exprimez le jus de ces grenades dans ce vase de cristal. (Elle chante.)

ZORAÏDE.

Cessez vos chants, j'entends soupirer. (Elle regarde au côté gauche de la colline.) O Dieu ! ce sont des hommes qui souffrent ! Hélas ! ce sont des esclaves : il ne nous est pas permis de les approcher. Retirons-nous dans la chaumière.

« Elle monte avec ses femmes dans la chaumière.
« Don Ozorio, esclave espagnol, et Almiri, esclave
« noir, chargés de deux paniers de pierres, s'arrê-
« tent au bas de la colline. Ils y mettent bas leurs
« fardeaux. Don Ozorio s'assied en soupirant. »

DON OZORIO.

Il nous faut entourer de murs les fossés profonds où ils nous enferment la nuit... Les forces me manquent, je n'irai pas plus loin.

ALMIRI.

Seigneur, donnez-moi votre fardeau, je suis assez fort pour le porter avec le mien.

DON OZORIO.

O mon ami, laisse-moi finir ici ma vie. Quand je ne mourrais pas de fatigue, je mourrais de soif: nos barbares conducteurs nous refusent à boire l'eau qu'ils mêlent à leur mortier.

ALMIRI, prenant une calebasse qu'il porte à son côté, et l'ayant inclinée, dit en soupirant:

Hélas! il n'y en a plus.

DON OZORIO.

C'était la provision de tout le jour; tu me l'as fait boire tout entière.

ALMIRI.

Nous en pouvons demander dans cette chaumière.

DON OZORIO.

Elle est habitée par nos tyrans : regarde ces pavillons.

ALMIRI.

On y chantait tout-à-l'heure : les gens qui se divertissent sont bons.

DON OZORIO.

Songe que c'est ici le lieu de plaisance d'Empsael, l'ennemi le plus cruel des chrétiens. Je demanderais de l'eau à qui a soif de leur sang! plutôt mourir!

ALMIRI.

Je vais en chercher là-bas.

DON OZORIO.

Où en trouveras-tu dans ces sables?

ALMIRI.

Seigneur Ozorio, du côté de la mer.

DON OZORIO.

Comment penses-tu en découvrir dans ces plaines arides où il n'y a pas la moindre verdure?

ALMIRI.

Elle est dans un fond. Voyez ces oiseaux qui y volent au coucher du soleil; voyez aussi sur le sable ces traces des tigres et des lions qui s'y dirigent de plusieurs points du désert.

DON OZORIO.

O ami intelligent! tu as encore toutes les forces de ton corps et de ton ame. Pour moi, j'ai perdu les miennes; je n'ai plus ni vue, ni raison, ni courage. Aucune de mes facultés n'a été exercée dans mon enfance. Je n'ai connu de raison que l'intérêt de ma fortune, et de courage que celui de l'honneur, c'est-à-dire de ma vanité. J'ai bravé quelquefois le danger, lorsque j'étais sûr d'être applaudi, mais je n'ai été élevé à résister à aucun des maux qui attaquent l'homme sans témoin, au-dedans et au-dehors, tous les jours de sa vie : comment donc pourrais-je supporter l'esclavage? O Almiri! dans tous les temps tu as été plus heureux que moi.

ALMIRI.

Reposez-vous ici, mon maître, je vais vous chercher de l'eau dans ma calebasse.

DON OZORIO.

Et les bêtes féroces!

ALMIRI.

Elles ne sortent que la nuit.

DON OZORIO.

Et les hommes qui sont à craindre en tout temps ! Si nos conducteurs t'aperçoivent, ils croiront que tu t'enfuis ; je veux partager le danger avec toi.

ALMIRI.

Je vous en prie, mon maître, laissez-moi aller seul : il vaut mieux que je sois seul misérable.

DON OZORIO.

Pourquoi m'appelles-tu toujours ton maître ? tu ne peux être l'esclave d'un esclave : la servitude nous a rendus égaux.

ALMIRI.

Nous ne sommes pas égaux, puisque vous êtes plus malheureux que moi.

DON OZORIO.

Si quelque chose pouvait donner des rangs parmi les hommes, ce ne serait point le malheur ; ce serait la vertu, et c'est toi qui mériterais d'être mon maître.

ALMIRI.

Vous m'avez élevé avec tant de bonté que je vous regarde comme un père.

DON OZORIO.

Serviteur fidèle dans mon adversité, tout mon regret est de ne t'avoir pas fait, dans ma prospérité, tout le bien que je pouvais te faire ; maintenant je mourrais content.

ALMIRI.

Mon père, ne vous affligez pas ; vous n'avez pas tout perdu ; vous aviez en moi un esclave, à pré-

sent vous avez un fils. Je cours vous chercher de l'eau.

DON OZORIO.

La fortune a épuisé sur moi tous ses traits. Je suis noble ; j'ai été jeune, considéré dans mon pays natal, applaudi par les femmes auxquelles je donnais des fêtes; mes domaines, cultivés par mes esclaves, s'étendaient plus loin que mon horizon, et ils étaient arrosés par des fleuves qui étaient à moi. Maintenant je suis vieux, méprisé, dénué de tout dans une terre barbare, n'ayant pas même la propriété de ma personne, et si tourmenté de la soif que, si j'étais encore riche, je donnerais toutes mes possessions pour un verre d'eau.

O étrange revers du sort! J'ai eu pour esclaves des noirs de toutes les contrées de l'Afrique; d'un sourire je les comblais de joie, d'un coup-d'œil je les faisais trembler. Ici les noirs sont tout-puissants; ce sont eux qui forment la garde de l'empereur; ils remplissent les premières charges de sa cour : Empsael, qui en est le premier ministre, est noir, et l'empereur lui-même est mulâtre. Empsael, le plus cruel ennemi des chrétiens, est mon maître! et moi, de l'illustre famille des Ozorio, ces anciens conquérants de l'Amérique, je suis l'esclave d'un nègre, obligé de porter des pierres pour élever les murs de la prison où il me renferme, et de mourir de soif au pied de sa maison de plaisance!

O mort! viens finir mes maux. Qu'est-ce après tout que la vie? une suite de besoins sans cesse

renaissants, de combats contre la nature, contre ses semblables, contre soi-même; un équilibre qu'on est toujours sur le point de perdre; une petite flamme agitée de tous les vents, et qu'il faut renouveler chaque jour. Laissons faire la nature, mourons; la mort n'est que le repos de la vie.

Mais une vie immortelle commence après la mort. Une mauvaise pensée, un murmure, une simple omission y sont punis par des tourments horribles et éternels! Quel effroyable abîme est ouvert sous mes pas! et je suis ici, sans aucun secours de ma religion, dans une terre impie! Comment me présenter sans être purifié devant celui aux yeux duquel le juste même n'est pas pur? Oh! que l'existence est pour l'homme un funeste présent, puisqu'il a à redouter la mort infiniment plus que la vie! Que d'hommes sont précipités à chaque instant dans les enfers, par cela seul que ma religion leur est inconnue!

Mais que dis-je d'hommes précipités dans les enfers? Ainsi ma religion, dont j'ai effrayé des malheureux dans les jours de ma tyrannie, m'épouvante à mon tour dans ceux de ma détresse. O Dieu! je reconnais là ta justice, et j'implore ta clémence; pardonne-moi les maux que j'ai faits en ton nom. Les hommes n'ont jamais compté au nombre des crimes les injures que les nations font à l'humanité, ni les impôts qui font tant de misérables, ni les conquêtes dont ils prennent leur part, ni la guerre qu'ils environnent de gloire, ni l'esclavage dont l'ambition sanctionne les traités.

Ils ne poursuivent que les faiblesses des malheureux, et ils flattent les forfaits des rois qui font les malheurs du monde. Mais il est d'humbles vertus qui sont grandes devant Dieu! Si la faute la plus légère est punie par sa justice, la moindre bonne action n'échappera pas à sa bonté; s'il a menacé de l'enfer le riche dur, qui voit d'un œil sec les maux de son semblable, il a promis au pauvre sensible une part dans le bonheur, pour prix d'un verre d'eau : il ne laissera pas sans récompense les services de mon ancien serviteur. Almiri! tu es peut-être en ce moment la victime de quelque bête féroce ou d'un barbare commandeur! Je veux partager tes dangers et mourir avec toi. Mais le voici; il accourt comme s'il était poursuivi par un tigre. (Il se lève pour aller au-devant d'Almiri; mais il retombe en disant :) O mort! viens finir mes maux.

ALMIRI.

Où alliez-vous, mon père?

DON OZORIO.

A ton secours, mon fils.

ALMIRI.

Je n'en ai pas besoin. Buvez : cette eau est fraîche comme si elle descendait de l'Atlas; cependant elle sort du milieu des sables brûlants près de la mer

DON OZORIO.

O Providence! Ah! cette eau doit être excellente!

ALMIRI.

Je n'en sais rien.

DON OZORIO.

Tu n'en as donc pas goûté?

ALMIRI.

Comment en aurais-je goûté pendant que vous mouriez de soif!

DON OZORIO.

Je veux que tu boives avant moi.

ALMIRI.

Oh! non.

DON OZORIO.

Bois, te dis-je.

ALMIRI.

Vous me désespérez, buvez mon maître. (Don Ozorio prend la calebasse et boit.) J'ai trouvé au-dessus de la source un caroubier, dont j'ai cueilli quelques fruits: vous pouvez en manger, ils sont mûrs.

DON OZORIO prend les caroubes et lui rend la calebasse.

Bois à ton tour.

ALMIRI.

Buvez encore.

DON OZORIO.

Ma soif est apaisée.

ALMIRI, après avoir bu.

Il en reste pour vous. Oh, c'est une bonne calebasse! elle a du bonheur. Quand les corsaires prirent notre vaisseau, ils pillèrent tout l'équipage, mais ils me laissèrent ma calebasse que je tenais à la main. Je ne la donnerais pas pour toute la vaisselle d'argent qu'ils vous ont prise.

DON OZORIO.

Elle m'a rendu un grand service. L'éclat, mon fils, attire les orages de la fortune, mais l'obscurité met à l'abri de ses coups.

ALMIRI.

Vous avez bien raison ! Je sais là-dessus une fable de mon pays; je vous la conterais, si j'avais de l'esprit.

DON OZORIO.

Raconte-la-moi, mon ami; ton esprit naturel me plaît beaucoup.

ALMIRI.

Il y avait dans un buisson touffu un oiseau dont la tête était rouge et la queue verte. Quand il paraissait un oiseau de proie, il échappait à sa vue en tournant sa queue de son côté et en cachant sa tête dans le buisson. Cependant il enviait les belles queues rouges des perroquets; il disait: Si la mienne est verte, c'est qu'elle ne voit que la verdure; si ma tête est rouge, c'est qu'elle voit le soleil. Il sortit donc de son buisson pour tourner sa queue au soleil; mais un épervier, ayant aperçu les plumes brillantes de sa tête, fondit sur lui et le pluma *.

* Il y a une fable à peu près semblable dans la Description de l'Afrique, de Drapper, au sujet du pays des nègres. « Les pays de « Cilm, de Bolm et de Bolmberre dépendent du royaume de Quoja « et sont néanmoins plus puissants que lui: c'est ce que le frère du « roi Hamboère représentait à son neveu, lorsque ce jeune prince, « successeur présomptif de la couronne, voulait déposséder le sei- « gneur de Blom. Il lui récita cette fable: Il y avait autrefois un « oiseau qui avait la tête et le cou garnis de belles plumes rouges; « mais il était presque nu par-derrière et avait la queue fort petite;

DON OZORIO.

Ta fable est pleine de bon sens: tu as raison, j'étais assez riche, je n'aurais pas dû sortir de mon pays. Tout mon regret est de t'avoir associé à ma destinée.

ALMIRI.

Je n'ai rien perdu en votre compagnie; j'ai été déplumé au sortir de l'œuf. Prenez courage, mon maître, j'ai fait un bon rêve cette nuit, qui vous promet la liberté: je voyais lever le soleil sur votre tête et sur la mienne.

DON OZORIO.

Je ne suis plus à plaindre, j'ai un ami: repose-toi près de moi; tu as été me chercher de l'eau, au risque de ta vie, à la fontaine des Lions; je veux une fois y aller moi-même. Dis-moi, comment pourrais-je la reconnaître?

ALMIRI.

Ah! je ne vous y laisserai pas aller, le danger

« cependant, parce qu'il paraissait beau devant, on ne laissa pas de « l'élire roi, malgré ses défauts: mais comme cet oiseau savait fort « bien de quelle importance il est de cacher ses défauts, il se tenait « toujours dans un pot et ne montrait que la tête et le cou, quand « le conseil des oiseaux était assemblé. Mais enfin, un jour de fête « solennelle, qu'on devait faire un sacrifice public au dieu Belly, « dans le fond d'un bocage, il fallut que notre roi sortît de son pot; « et faisant, par ce moyen, remarquer sa nudité, tous les autres « oiseaux se moquèrent de lui. Il en est de même de nous, ajoutait ce « sage politique: tant que nous demeurerons dans notre pays, nous « serons respectés des Orientaux; mais si nous allons dans le leur, « et qu'ils voient combien nous sommes faibles et notre suite petite, « ils nous mépriseront infailliblement. Il faut donc que nous de- « meurions chez nous et que nous ne nous montrions que du beau « côté. »

On voit, par cette ingénieuse allégorie, que les nègres ne manquent ni de bon sens, ni de grace dans l'imagination.

est trop grand. J'ai trouvé d'abord un rocher aplati, qui s'élève au milieu du sable comme une grande tortue ; il est tout couvert de raquettes et d'aloès ; à son sommet s'élève un vieux caroubier couché par le vent, et qui forme un grand parasol au-dessus de la source. Quand je suis entré sous sa voûte obscure, j'y ai trouvé un grand squelette de buffle, dont les os étaient à demi rongés. J'ai vu sur le sable, bouleversé par les griffes des lions, des touffes de poils de leurs crinières, et j'ai senti l'odeur forte de ces terribles animaux. Je me suis hâté d'emplir ma calebasse d'une main et de cueillir de l'autre des caroubes qui pendaient au-dessus de moi ; tout-à-coup j'ai entendu d'affreux rugissements ; alors je me suis enfui, croyant être poursuivi par tous les lions du désert ; mais, en me retournant, j'ai vu que c'étaient les flots de la mer qui se brisaient près de là sur les roches, et je me suis mis à rire de ma peur.

DON OZORIO.

Les cheveux m'en dressent à la tête !

ALMIRI.

Voici de quoi nous tranquilliser ; il y a des femmes dans cette chaumière : il m'a semblé, en arrivant entendre leurs voix.

DON OZORIO.

Des voix de femmes ! ce sont donc celles d'Empsael : éloignons-nous ; ce lieu est plus dangereux que la fontaine des Lions. Autrefois, quand je voyageais dans un pays inconnu, la seule vue d'une femme était pour moi un augure de paix et d'hospitalité ; je

m'approchais avec confiance des habitants, lorsque je voyais des femmes avec eux : ici, c'est un crime digne de mort de regarder seulement le lieu qu'elles habitent. La jolousie de l'homme est plus terrible en Afrique que la fureur des lions. Mais quelle est cette troupe qui s'approche ?

ALMIRI.

Ce sont les gens de notre équipage qu'on amène esclaves. Voici à leur tête Achmet, ce méchant renégat qui nous a pris. Oh ! s'il nous trouve ici !

DON OZORIO.

Il vient du côté de la mer, fuyons vers la forêt ; fuyons, Almiri. Mais que fais-tu ? (Ils se lèvent.)

ALMIRI.

Je me charge de votre fardeau et du mien. Vos bontés ont redoublé mes forces.

DON OZORIO.

Que Dieu soit ta récompense !

« Un capitaine de corsaire s'avance, portant un « pavillon espagnol ; il est suivi de plusieurs es« claves. »

ANNIBAL.

On m'a demandé quelques hommes de recrue pour nos corsaires de Tanger et de Salé : il faut un charpentier et un canonnier. Où sont ceux du vaisseau espagnol ?

ACHMET.

Les voici.

ANNIBAL.

Voyez s'ils se portent bien ; faites-les marcher et courir.

ACHMET les examine et les fait aller et venir.

Seigneur Annibal, ceux-ci sont des plus robustes ; je vous les garantis ; vous en serez content ; ayez seulement attention de les séparer : comme ils sont Espagnols, il faut les accoupler avec des Portugais, leurs bons amis. (On les détache.)

UN DES ESCLAVES.

Nous sommes Espagnols. Oh ! ne nous mettez pas avec les ennemis de notre nation.

L'AUTRE ESCLAVE.

Ne me séparez pas de ma femme.

ACHMET.

Amène, amène.

ANNIBAL.

Notre chancelier noir me demande un enfant blanc pour le servir dans le désert.

ACHMET.

J'ai votre affaire. Qu'on détache un de ces enfants de la mère ; le plus jeune est celui qu'il vous faut, et apprendra tout ce qu'on voudra. (On détache les fers du plus jeune.)

LA MÈRE.

Au nom de Dieu, ne m'enlevez pas mon fils !

LE PLUS AGÉ DES ENFANTS.

Ne me séparez pas de mon frère !

LE PLUS JEUNE.

O mon frère ! ô ma mère ! ma mère !...

LA MÈRE en pleurs.

Mon enfant, je ne te reverrai donc plus !

ACHMET.

Séparez-les. Si tu cries, on va t'enlever l'autre.

DON OZORIO.

O mon ami, laisse-moi finir ici ma vie. Quand je ne mourrais pas de fatigue, je mourrais de soif : nos barbares conducteurs nous refusent à boire l'eau qu'ils mêlent à leur mortier.

ALMIRI, prenant une calebasse qu'il porte à son côté, et l'ayant inclinée, dit en soupirant :

Hélas! il n'y en a plus.

DON OZORIO.

C'était la provision de tout le jour; tu me l'as fait boire tout entière.

ALMIRI.

Nous en pouvons demander dans cette chaumière.

DON OZORIO.

Elle est habitée par nos tyrans : regarde ces pavillons.

ALMIRI.

On y chantait tout-à-l'heure : les gens qui se divertissent sont bons.

DON OZORIO.

Songe que c'est ici le lieu de plaisance d'Empsael, l'ennemi le plus cruel des chrétiens. Je demanderais de l'eau à qui a soif de leur sang! plutôt mourir!

ALMIRI.

Je vais en chercher là-bas.

DON OZORIO.

Où en trouveras-tu dans ces sables?

ALMIRI.

Seigneur Ozorio, du côté de la mer.

DON OZORIO.

Comment penses-tu en découvrir dans ces plaines arides où il n'y a pas la moindre verdure?

ALMIRI.

Elle est dans un fond. Voyez ces oiseaux qui y volent au coucher du soleil; voyez aussi sur le sable ces traces des tigres et des lions qui s'y dirigent de plusieurs points du désert.

DON OZORIO.

O ami intelligent! tu as encore toutes les forces de ton corps et de ton ame. Pour moi, j'ai perdu les miennes; je n'ai plus ni vue, ni raison, ni courage. Aucune de mes facultés n'a été exercée dans mon enfance. Je n'ai connu de raison que l'intérêt de ma fortune, et de courage que celui de l'honneur, c'est-à-dire de ma vanité. J'ai bravé quelquefois le danger, lorsque j'étais sûr d'être applaudi, mais je n'ai été élevé à résister à aucun des maux qui attaquent l'homme sans témoin, au-dedans et au-dehors, tous les jours de sa vie : comment donc pourrais-je supporter l'esclavage? O Almiri! dans tous les temps tu as été plus heureux que moi.

ALMIRI.

Reposez-vous ici, mon maître, je vais vous chercher de l'eau dans ma calebasse.

DON OZORIO.

Et les bêtes féroces!

ALMIRI.

Elles ne sortent que la nuit.

DON OZORIO.

Et les hommes qui sont à craindre en tout temps! Si nos conducteurs t'aperçoivent, ils croiront que tu t'enfuis; je veux partager le danger avec toi.

ALMIRI.

Je vous en prie, mon maître, laissez-moi aller seul : il vaut mieux que je sois seul misérable.

DON OZORIO.

Pourquoi m'appelles-tu toujours ton maître? tu ne peux être l'esclave d'un esclave : la servitude nous a rendus égaux.

ALMIRI.

Nous ne sommes pas égaux, puisque vous êtes plus malheureux que moi.

DON OZORIO.

Si quelque chose pouvait donner des rangs parmi les hommes, ce ne serait point le malheur; ce serait la vertu, et c'est toi qui mériterais d'être mon maître.

ALMIRI.

Vous m'avez élevé avec tant de bonté que je vous regarde comme un père.

DON OZORIO.

Serviteur fidèle dans mon adversité, tout mon regret est de ne t'avoir pas fait, dans ma prospérité, tout le bien que je pouvais te faire; maintenant je mourrais content.

ALMIRI.

Mon père, ne vous affligez pas; vous n'avez pas tout perdu; vous aviez en moi un esclave, à pré-

sent vous avez un fils. Je cours vous chercher de l'eau.

DON OZORIO.

La fortune a épuisé sur moi tous ses traits. Je suis noble ; j'ai été jeune, considéré dans mon pays natal, applaudi par les femmes auxquelles je donnais des fêtes; mes domaines, cultivés par mes esclaves, s'étendaient plus loin que mon horizon, et ils étaient arrosés par des fleuves qui étaient à moi. Maintenant je suis vieux, méprisé, dénué de tout dans une terre barbare, n'ayant pas même la propriété de ma personne, et si tourmenté de la soif que, si j'étais encore riche, je donnerais toutes mes possessions pour un verre d'eau.

O étrange revers du sort! J'ai eu pour esclaves des noirs de toutes les contrées de l'Afrique; d'un sourire je les comblais de joie, d'un coup-d'œil je les faisais trembler. Ici les noirs sont tout-puissants; ce sont eux qui forment la garde de l'empereur; ils remplissent les premières charges de sa cour : Empsael, qui en est le premier ministre, est noir, et l'empereur lui-même est mulâtre. Empsael, le plus cruel ennemi des chrétiens, est mon maître! et moi, de l'illustre famille des Ozorio, ces anciens conquérants de l'Amérique, je suis l'esclave d'un nègre, obligé de porter des pierres pour élever les murs de la prison où il me renferme, et de mourir de soif au pied de sa maison de plaisance!

O mort! viens finir mes maux. Qu'est-ce après tout que la vie? une suite de besoins sans cesse

renaissants, de combats contre la nature, contre ses semblables, contre soi-même; un équilibre qu'on est toujours sur le point de perdre; une petite flamme agitée de tous les vents, et qu'il faut renouveler chaque jour. Laissons faire la nature, mourons; la mort n'est que le repos de la vie.

Mais une vie immortelle commence après la mort. Une mauvaise pensée, un murmure, une simple omission y sont punis par des tourments horribles et éternels! Quel effroyable abîme est ouvert sous mes pas! et je suis ici, sans aucun secours de ma religion, dans une terre impie! Comment me présenter sans être purifié devant celui aux yeux duquel le juste même n'est pas pur? Oh! que l'existence est pour l'homme un funeste présent, puisqu'il a à redouter la mort infiniment plus que la vie! Que d'hommes sont précipités à chaque instant dans les enfers, par cela seul que ma religion leur est inconnue!

Mais que dis-je d'hommes précipités dans les enfers? Ainsi ma religion, dont j'ai effrayé des malheureux dans les jours de ma tyrannie, m'épouvante à mon tour dans ceux de ma détresse. O Dieu! je reconnais là ta justice, et j'implore ta clémence; pardonne-moi les maux que j'ai faits en ton nom. Les hommes n'ont jamais compté au nombre des crimes les injures que les nations font à l'humanité, ni les impôts qui font tant de misérables, ni les conquêtes dont ils prennent leur part, ni la guerre qu'ils environnent de gloire, ni l'esclavage dont l'ambition sanctionne les traités.

Ils ne poursuivent que les faiblesses des malheureux, et ils flattent les forfaits des rois qui font les malheurs du monde. Mais il est d'humbles vertus qui sont grandes devant Dieu ! Si la faute la plus légère est punie par sa justice, la moindre bonne action n'échappera pas à sa bonté; s'il a menacé de l'enfer le riche dur, qui voit d'un œil sec les maux de son semblable, il a promis au pauvre sensible une part dans le bonheur, pour prix d'un verre d'eau : il ne laissera pas sans récompense les services de mon ancien serviteur. Almiri! tu es peut-être en ce moment la victime de quelque bête féroce ou d'un barbare commandeur ! Je veux partager tes dangers et mourir avec toi. Mais le voici; il accourt comme s'il était poursuivi par un tigre. (Il se lève pour aller au-devant d'Almiri; mais il retombe en disant :) O mort! viens finir mes maux.

ALMIRI.

Où alliez-vous, mon père?

DON OZORIO.

A ton secours, mon fils.

ALMIRI.

Je n'en ai pas besoin. Buvez : cette eau est fraîche comme si elle descendait de l'Atlas; cependant elle sort du milieu des sables brûlants près de la mer

DON OZORIO.

O Providence! Ah! cette eau doit être excellente!

BENEZET.

Adieu. (En s'en allant.) O chère solitude! ce n'est que dans ton sein que l'ame jouit de la paix du ciel.

BALABOU, seul.

L'homme qui respecte toutes les religions, n'en á aucune. C'est dommage que ce voyageur soit hors du bon chemin! il a un grand esprit. Il court le monde pour chercher des trésors, peut-être par le secours du diable. Après tout, il vaut mieux qu'il en profite qu'un autre: c'est le meilleur homme que je connaisse. Il nous aime; il a toujours quelque chose à nous donner; il ne manque à ce blanc, pour être parfait, que d'être noir: mais tous les blancs de l'Europe sont plongés dans les ténèbres de l'erreur. Comment notre grand ministre a-t-il pu épouser une femme de leur pays? Elle est bonne et charitable; mais à quoi tout cela lui servira-t-il un jour? Si je pouvais la convertir, j'aurais, par son moyen, un grand crédit sur son mari. Elle ferait bientôt ma fortune. Voici le lieu où elle a coutume de venir passer la soirée; il faut que je cherche l'occasion de lui parler pendant l'absence d'Empsael.

ANNIBAL s'approche respectueusement de Balabou et lui baise le bas de sa robe.

Bonsoir, mon père.

BALABOU.

Bonsoir, mon fils; où vas-tu ainsi?

ANNIBAL.

Je viens d'envoyer un détachement de gardes

noirs vers la ville ; je vais maintenant faire ma ronde du côté de la mer : ces maudits blancs nous donnent bien du mal !

BALABOU.

Comment! a-t-on vu paraître quelque corsaire européen sur la côte?

ANNIBAL.

Oh ! ils ne sont pas si hardis ; je ne me plains que de nos esclaves blancs. Ce matin, on nous en a envoyé un de la prise espagnole ; on l'a mis sur-le-champ aux travaux et il a disparu cette après-midi. Il est suivi d'un noir qui, dit-on, a été son esclave et ne le quitte jamais. J'ai averti de tout cela notre renégat Achmet.

BALABOU.

Rien n'est aussi trompeur que les blancs.

ANNIBAL.

On dit que celui-ci est gentilhomme. Qu'est-ce qu'un gentilhomme ? On dit que c'est quelque chose de grand en Europe.

BALABOU.

Les gentilshommes d'Europe sont des hommes d'une caste qui ne fait aucun travail ni aucun commerce.

ANNIBAL.

Ils doivent donc mourir de faim dans leur pays ?

BALABOU.

Au contraire, ce sont eux qui en ont toutes les richesses et toutes les grandes places.

ANNIBAL.

Les autres blancs sont donc leurs esclaves ?

BALABOU.

Oui. Ils sont faits aussi pour l'esclavage. Tu sais, mon fils, que plus on a de bonté pour eux, plus ils en abusent.

ANNIBAL.

C'est Zoraïde qui est cause des désordres qui arrivent parmi les nôtres. Chaque jour, elle obtient pour eux quelque nouvelle grace d'Empsael. Je ne sais pourquoi notre grand général a épousé une femme de cette couleur; il faut qu'elle l'ait séduit par quelque charme. Nos femmes noires sont plus belles, mieux faites, plus sages, plus vives, plus fortes, et cependant plus soumises à leurs maris que les femms blanches.

BALABOU.

Il ne faut pas mépriser Zoraïde parce qu'elle est blanche : Dieu lui a donné une ame comme à moi et à toi.

ANNIBAL.

Je ne la méprise pas pour cela; il suffit qu'elle soit la femme de notre général. Comment peut-il avoir eu si peu de goût? On voit bien des blancs devenir amoureux de femmes noires, mais bien peu de noirs en aimer de blanches.

BALABOU.

Tu as raison : la couleur noire est la couleur naturelle de l'homme et de la femme; c'est le soleil qui la donne, et elle ne s'efface jamais. La couleur blanche, au contraire, est une couleur malade, qui ne se conserve qu'à l'ombre. Tous ces blancs d'Europe ont des visages efféminés.

ANNIBAL.

J'ai quelquefois bien ri en les voyant débarquer de leur pays. Il y en avait qui avaient sur leur tête de grands paquets de cheveux qui n'étaient pas à eux ; ils les avaient couverts de graisse de porc, de farine et d'une coiffure noire à trois cornes. Un jour, j'en ai dépouillé un dans un vaisseau que nous prîmes ; je trouvai dans son habillement, de la tête aux pieds, vingt-sept pièces différentes, cinquante-deux boutons, six boucles, et dix poches remplies d'une multitude de choses dont ils ne sauraient se passer. Ils sont obligés, le matin, de se revêtir de tout cet attirail et de s'en dépouiller le soir. Les noirs, au contraire, avec une pièce d'étoffe autour des reins, une lance à la main et un cimeterre au côté, sont prêts à tout, en paix comme en guerre : en vérité, les blancs sont faits pour les servir.

BALABOU.

Le visage d'un Africain est un visage de guerre; les blessures ne font point peur au noir. Pour l'y accoutumer, dès son enfance on le couvre de balafres; il va sans crainte au-devant des épées et de la mort.

ANNIBAL.

Nous avons eu tout l'avantage sur les blancs : nous montons à cheval sans selle et sans étriers; nous sommes plus légers à la course, plus forts à la lutte, plus agiles à la nage, plus adroits à la chasse et à la pêche. Mais comment se fait-il que ce noir qui s'est enfui avec ce blanc ait été son esclave?

Est-ce qu'il y a quelque pays dans le monde où les noirs sont esclaves des blancs?

BALABOU.

Oui, mon fils.

ANNIBAL.

Et comment se peut-il faire que les blancs résistent aux noirs?

BALABOU.

C'est que les blancs emploient les arts magiques.

ANNIBAL.

Est-il possible?

BALABOU.

Oui; ils ont commerce avec le diable.

ANNIBAL.

Je l'avais déjà ouï dire à mes compagnons.

BALABOU.

Rien n'est plus vrai. C'est d'abord le diable qui leur a appris l'invention de la poudre à canon. Il n'y a point de prise européenne où l'on ne trouve quelque nouvelle invention diabolique : tantôt c'est du feu qui se conserve dans un flacon d'eau, et qui s'enflamme dès qu'il est à l'air; tantôt ce sont des verres qui font descendre le feu du soleil. Pendant que j'étudiais à Fez, on y apporta, au moyen d'une machine prise sur un vaisseau anglais, une boule de verre qui jetait des étincelles et frappait sans qu'on vît d'où venait le coup; mais ce qu'il y avait de plus étrange, c'est qu'elle faisait descendre la foudre du ciel. Il y eut un ordre de nos docteurs de la jeter à la mer et d'envoyer bien loin dans le désert l'esclave qui en avait fait l'expérience.... Mais

tous les moyens des blancs pour avoir du feu les mèneront un jour au feu de l'enfer. Je crois que s'ils l'entreprenaient, ils monteraient en l'air.

ANNIBAL.

Ayant de si grandes liaisons avec le diable, ils devraient exterminer tous les noirs.

BALABOU.

Ils ne peuvent rien sur les fidèles musulmans : c'est un privilége que Dieu a donné aux véritables disciples de son prophète.

ANNIBAL.

Comment les blancs apprennent-ils la magie?

BALABOU.

Avec des livres.

ANNIBAL.

Qu'est-ce qu'un livre?

BALABOU.

Tiens, en voilà un.

ANNIBAL.

Comment! c'est cet assemblage de petits feuillets! Chaque feuillet est rempli de caractères noirs.

BALABOU.

Ils renferment précisément le secret de leurs sortiléges. Il n'y a que leurs prêtres qui les entendent et qui les leur expliquent.

ANNIBAL.

Oh! je voudrais bien savoir y lire.

BALABOU.

Comment! tu voudrais savoir leurs sciences diaboliques? elles les précipiteront dans l'enfer. Nous

avons des livres plus puissants, qui nous mènent en paradis.

« Jacob s'avance au-devant de Zoraïde, qui est « suivie de Rosa Alba, de Marguerite et du père « de la Merci. »

ZORAÏDE.

Seigneur Jacob, je vous ai prié de passer ici pour m'aider à soulager des esclaves bien malheureux.

JACOB.

Madame, mon plus grand bonheur est de faire des heureux. C'est moi qui ai vendu dernièrement deux belles Géorgiennes pour le sérail de l'empereur. Elles ont aujourd'hui l'honneur d'être au service de ses femmes noires, et elles n'avaient pas de pain dans leur pays. Je compte bientôt faire une tournée dans une partie de l'Europe et en amener beaucoup d'esclaves. Je trouverai en Russie, en Pologne et en Livonie, des paysans que l'on y mène à coups de bâton, et qui y sont à bon marché. De là, j'irai en Italie : il y a à Rome et à Naples quantité de pauvres gens qui aimeront mieux me vendre leurs enfants que de les mutiler pour en faire des musiciens. Si je pouvais m'introduire en Espagne et en Portugal, je vous amènerais de là des esclaves, les plus malheureux et les plus soumis qu'il y ait au monde.

ZORAÏDE.

Il ne s'agit pas de me procurer de nouveaux esclaves, mais de secourir quelques-uns de ceux qui sont ici.

JACOB.

Je reconnais bien là, madame, votre grande vertu ; je désire participer à votre bonne œuvre, si vous le permettez : je ne prendrai rien pour mes droits. Voulez-vous les racheter ou les échanger ? vous n'avez qu'à parler ; on fait tout avec l'argent ; il est plus puissant que la beauté même; on ne vit que pour en gagner, et on n'en gagne que pour avoir de quoi vivre.

ZORAÏDE.

Vous savez qu'Empsael ne vend aucun de ses esclaves.

JACOB.

Je sais aussi, madame, que personne n'a plus de pouvoir que vous sur son esprit : vous pouvez lui dire qu'il n'y a point de trafic plus riche, plus noble et plus joli que celui des esclaves. Les marchands de chevaux, de chameaux, d'éléphants, d'or, d'argent, de pierreries, ne sont rien auprès des marchands d'hommes ; car, enfin, il n'y a rien au-dessus de l'espèce humaine.

ZORAÏDE.

C'est un commerce affreux et inhumain. Vendre son semblable ! c'est pécher contre toutes les lois de la nature.

JACOB.

La morale peut être bonne pour des particuliers; mais elle ne vaut rien en politique. Est-ce que l'Afrique pourrait se soutenir sans esclaves européens ? Il faudrait donc qu'Alger, Tunis, Tétuan, Salé, et tant d'autres villes florissantes, mourussent de faim.

ZORAÏDE.

Il s'agit, pour le présent, de donner quelques secours à des malheureux qui viennent d'arriver et qui n'ont pas encore l'habitude de souffrir. Vous avez la confiance d'Empsael, vous pouvez aller librement dans les prisons des esclaves, et donner à ceux qui en ont le plus besoin quelques matelas, du linge et un peu de vin.

JACOB.

Ce que vous demandez là est fort difficile, et coûtera cher. Vous savez qu'Empsael veut que l'ordre s'observe dans le bagne : il faut que je gagne d'abord les gardes noirs, et surtout que j'évite la jalousie naturelle aux Européens ; ce qui est presque impossible. Si on donne des rafraîchissements à quelqu'un d'entre eux, il faut en distribuer à tous. Anglais, Français, Portugais, Italiens, et même entre compatriotes, ils se haïssent à la mort, les uns pour la religion, d'autres pour la naissance, pour la province, pour leur métier. Donner quelque aumône à un esclave au milieu de ses compagnons, c'est jeter un os au milieu d'une meute de chiens.

ZORAÏDE.

Je voudrais au moins que vous aidassiez un blanc et un noir qui sont inséparables.

JACOB.

Ah ! voilà qui est rare, et ce que je n'ai jamais vu. Je les aiderai, madame ; combien voulez-vous leur donner ?

ZORAÏDE.

Je n'ai plus d'argent ; mais voici une boîte d'or, vendez-la et distribuez-leur en le prix.

JACOB.

Je suis un parfait honnête homme, je ne voudrais pas avoir un denier à ceux qui n'ont rien ; je vais vous dire en conscience ce que pèse votre boîte d'or. (Il tire des balances de sa poche et pèse la boîte ; il la touche ensuite avec une pierre.) Votre boîte pèse trois onces deux gros six grains bien trébuchants ; c'est de l'or à vingt-deux carats : c'est peu de chose au fond. Vous savez que, depuis le retour de la caravane de Tombut et de Gago, l'or perd beaucoup ici ; il est maintenant presque aussi commun que l'argent : mais vous avez des diamants et des perles que vous ne portez jamais.

ZORAÏDE.

Ce sont des présents de mon époux, je n'en peux disposer : ce que je vous donne provient des fruits de mon travail.

JACOB.

De quelle religion est ce blanc ? S'il est luthérien, calviniste, anglican, ou de telle autre communion chrétienne, je l'aiderai très-volontiers ; mais s'il est catholique, je n'en ferai rien. Je suis né en Portugal, où l'inquisition, après m'avoir dépouillé de tous mes biens, m'a mis en prison, d'où j'ai eu bien de la peine à m'échapper. Je ne donnerais pas une datte pour racheter la vie d'un catholique ; mais pour le noir, il profitera de vos bienfaits ;

j'aurai soin qu'on lui donne la nuit une bonne natte, et le jour de l'eau à discrétion.

ZORAÏDE.

Ajoutez-y un peu de vin, afin que son ancien maître, auquel il est si attaché, n'en manque pas.

JACOB.

Vous savez que la loi de Mahomet ne permet pas l'usage du vin.

ZORAÏDE.

Le Père catholique aidera donc le blanc, et le juif le noir. Cependant je ne suis pas tranquille, je voudrais faire quelque chose de mieux en faveur de ces deux esclaves infortunés et du malheureux équipage de ce vaisseau espagnol : je veux aller trouver moi-même Empsael.

ROSA ALBA.

Comment ! dans la forêt ?

TOUTES ENSEMBLE.

Dans la forêt !

ROSA ALBA.

Madame, savez-vous bien qu'il y a là une ville qui n'a d'autres habitants que les lions ? Januario, qui accompagne souvent son maître à la chasse, dit que c'est une chose qui fait trembler, de voir ces grandes places pleines de vieux arbres, entourées de palais où l'on entend çà et là les rugissements des bêtes féroces.

ZORAÏDE.

Je n'aurai pas peur auprès d'Empsael.

ROSA ALBA.

C'est là qu'on voit le tombeau de Mentia, d'où

il sort de temps en temps des voix, et dont l'ombre toute blanche apparaît souvent à l'entrée de la nuit.

ZORAÏDE.

J'aime la vue d'un tombeau qui renferme des cendres vénérables, il me donne une image de l'éternelle paix.

ROSA ALBA.

Empsael va revenir, au plus tard, à l'entrée de la nuit. Vous lui parlerez demain.

ZORAÏDE.

L'infortuné peut-il aussi renvoyer son infortune à demain?

ROSA ALBA.

Madame, la nuit s'approche; il y aurait du danger à rester ici plus long-temps.

ZORAÏDE.

Chères amies, il n'est pas nécessaire que vous m'accompagniez; restez ici.

ROSA ALBA.

Oh ! non; nous vous suivrons partout.

ZORAÏDE.

Préparez-nous des voitures pour aller joindre Empsael.

ANNIBAL.

Il y a trop de risque; le jour va finir; s'il vous arrivait quelque accident, Empsael m'en rendrait responsable.

ZORAÏDE.

Ce sera moi qui en répondrai.

ANNIBAL.

Si c'est quelque chose de pressé, je peux y aller

moi-même. Par notre grand prophète, je n'ai rien à craindre, donnez-moi vos ordres.

ZORAÏDE.

Je ne peux charger personne que moi de ma commission; faites ce que je vous dis.

ANNIBAL.

Empsael m'a commandé de vous obéir en tout : allons, quelle voiture voulez-vous, madame ?

ZORAÏDE.

La plus diligente.

ANNIBAL.

Le palanquin est la plus douce et la plus sûre. Quels esclaves voulez-vous pour vos porteurs ? Les Français sont plus prompts, les Allemands plus forts, les Espagnols ont le pied plus ferme, mais ils sont plus lents : après tout, je les hâterai.

ZORAÏDE.

J'aimerais mieux y aller à pied que d'être portée par mes semblables. O Dieu ! comme l'homme est traité par l'homme !

ANNIBAL.

Vos esclaves ne sont pas des hommes : ce sont des blancs, ce sont des infidèles.

ROSA ALBA.

N'avez-vous point des dromadaires ?

ANNIBAL.

Savez-vous bien que ces dromadaires sont Arabes, et qu'il n'y en a pas un qui ne vaille mieux que quatre esclaves européens ?

ZORAÏDE.

O triste effet de l'esclavage !

ANNIBAL.

Ne vous affligez pas, madame, je vais faire préparer les dromadaires. (Il rencontre, en sortant, Balabou; il lui baise le bas de sa robe et lui dit :) Dépêchez-vous de lui parler; elle va partir pour aller trouver Empsael.

ZORAÏDE.

Que me voulez-vous, bon morabite?

BALABOU.

Madame, je viens pour vous convertir.

ROSA ALBA.

Comment! est-ce que ma maîtresse est pervertie? Apprenez, Balabou, qu'elle est bonne et bienfaisante.

BALABOU.

Oui; mais avec sa bonté elle est dans le chemin de l'erreur.

ZORAÏDE.

Comment faut-il faire pour me convertir?

BALABOU.

Il faut croire tout ce que je vous dirai de la part de notre grand prophète.

ZORAÏDE.

Il ne dépend pas de moi de croire.

BALABOU.

Tenez, prenez ce petit papier, portez-le jour et nuit sur votre cœur; il y a un passage de l'Alcoran qui pénétrera dans votre ame et de là dans celle des femmes qui vous environnent.

ZORAÏDE.

Quel bien nous en reviendra-t-il?

BALABOU.

Il n'y a rien de plus beau que l'Alcoran. La sultane Zobéïde, mère du calife Amin, avait cent filles esclaves qui savaient toutes l'Alcoran par cœur et qui en récitaient chaque jour la dixième partie : de sorte que l'on entendait dans son palais un bourdonnement continuel, semblable à celui des abeilles *.

ROSA ALBA.

Le beau conseil que vous nous donnez, d'apprendre à bourdonner l'Alcoran !

ZORAÏDE.

J'ai appris à prier Dieu avec mon cœur et non avec mes lèvres.

BALABOU.

En apprenant l'Alcoran vous augmenterez votre pouvoir sur Empsael ; vous deviendrez semblable à la chrétienne Mentia, l'épouse du chérif Mahamed, qui, après s'être faite musulmane, inspira un si violent amour à son mari, qu'il donna la liberté à tous ses parents, et qu'après la mort de son épouse il pensa perdre l'esprit de regret ** : vous verrez son tombeau à l'entrée de la ville des Lions ; il fait tous les jours des miracles et on y apporte des offrandes de tous côtés.

ROSA ALBA.

Elle mourut chrétienne en secret.

BALABOU.

Ce sont les chrétiens qui disent cela. Il est cer-

* Voyez la Bibliothéque orientale de d'Herbelot.

** Voyez Marmol, Description de l'Afrique.

tain qu'elle mourut musulmane, puisqu'elle fait des miracles.

ZORAÏDE.

Ma perte sera bien peu de chose : à Dieu ne plaise qu'elle altérât jamais l'esprit d'Empsael !

BALABOU.

Oh! il a un grand esprit, madame! J'ai une grace à vous demander auprès de lui.

ZORAÏDE.

Quelle est-elle?

BALABOU.

Je désirerais qu'il me fît bâtir un ermitage auprès du tombeau de Mentia, afin d'en recueillir les offrandes; on y apporte tous les jours des vivres qui sont perdus.

ZORAÏDE.

Ces vivres sont peut-être utiles à de pauvres voyageurs, ou à quelques misérables esclaves : les offrandes mises sur le tombeau de la vertu doivent appartenir à un malheureux.

ANNIBAL.

Madame, les dromadaires sont prêts; hâtez-vous de partir avant la nuit.

ZORAÏDE, à Balabou.

Adieu, bon morabite; je vous servirai d'une manière ou d'autre. (A ses femmes :) Allons tâcher de rendre Empsael sensible à la pitié. Chères amies, secondez ma faiblesse, et mettons notre confiance en Dieu, à proportion de l'oppression où nous tiennent les hommes.

« Après cet entretien, Zoraïde, laissant Balabou,

« monta sur un dromadaire, et, environnée de ses « gardes, prit avec ses femmes le chemin de la ville « des Lions. Bientôt elle arriva dans une gorge du « mont Atlas couverte de palmiers et de jujubiers, « qui forment un contraste fort pittoresque avec « les rochers élevés de la montagne, plantés de « cèdres et de sapins. Plusieurs torrents descen- « dent des sommets de l'Atlas et se précipitent « au milieu de la vallée; mais, en avançant un « peu, on aperçoit tout-à-coup, à travers les co- « lonnades des palmiers, les ruines d'une ville im- « mense, ses aqueducs, ses remparts, ses palais « usés par le temps et renversés par les hommes. « C'est dans ce lieu que Zoraïde espérait trouver « Empsael. Elle fit dresser ses tentes et fut s'as- « seoir au pied d'une grande tour lézardée, sur « laquelle elle lut cette inscription à moitié ef- « facée :

CAIUS CÆSAR.

« Mais un autre monument attira ses regards et « fit couler ses larmes. Elle aperçut un tombeau « couvert de cyprès et d'aloès, avec cette épitaphe « en lettres gothiques :

Dona Mentia de Monroy, Épouse
de Chérif Mahamed,
l'an du Christ 1537.

« A l'aspect du tombeau d'une femme qui avait « fait tant de bien à ses esclaves, elle se souvint

« du vieil Ozorio et de son nègre; et, s'adressant « à ses femmes, elle leur dit :

Chères compagnes, souvenez-vous bien que le nom du vieil esclave espagnol est Pedro Ozorio.

TOUTES.

Oui, madame, Pedro Ozorio.

ZORAÏDE.

Maintenant qu'il est retourné au bagne, il serait difficile de le retrouver parmi les autres esclaves, si nous oublions son nom.

ROSA ALBA.

Madame, n'allez pas plus loin; voici la tour du Diable qu'on aperçoit du camp : Januario m'a dit que c'était le rendez-vous de la chasse.

ZORAÏDE.

C'est la tour de César; je ne vois point Empsael.

ROSA ALBA.

Ah! madame, si vous allez plus avant, vous serez effrayée; nous sommes à l'entrée de la forêt et de la ville des Lions.

DALTON.

On ne voit de villes ruinées et abandonnées aux bêtes féroces que dans les pays où règne l'esclavage. L'Asie, l'Afrique, la Grèce et l'Italie en sont pleines; mais en Angleterre on ne trouverait pas un village sans habitants.

ZORAÏDE.

Où pourrons-nous rencontrer Empsael?

DALTON.

Je vais tâcher de le découvrir.

ZORAÏDE.

Ne montez pas dans la tour, il peut y avoir des pents, chère Dalton.

TOUTES.

N'y allez pas, oh! n'y allez pas.

DALTON.

Je veux vous tirer d'inquiétude. (Elle monte dans la tour et regarde par une fenêtre.)

ZORAÏDE.

N'apercevez-vous pas quelqu'un de la chasse?

DALTON.

Madame, je vois de grands amphithéâtres ruinés qui s'élèvent au-dessus de la forêt : voilà un palais dont il ne reste plus que la façade; des places publiques à perte de vue, toutes remplies de vieux arbres; j'aperçois à travers leurs troncs de longues avenues de colonnades à demi renversées; voilà aussi des églises sans toit et sans clocher : oh! quelle désolation!

ZORAÏDE.

Dalton, descendez, je vous prie.

DALTON.

J'aperçois quelque chose au milieu d'un amphithéâtre : c'est un éléphant.

TOUTES.

Un éléphant! (Elles se rassemblent auprès de Zoraïde.)

ZORAÏDE.

N'entendez-vous aucun cor de chasse?

PETROWNA.

J'entends rugir un lion.

DALTON.

Non, c'est le bruit lointain d'un torrent. (Elle redescend.)

ROSA ALBA.

En vérité, madame, nous ferions mieux de nous en retourner.

ZORAÏDE.

Je commence à être inquiète d'Empsael.

ROSA ALBA.

La chasse l'a conduit d'un autre côté : madame, retournons au camp.

ZORAÏDE.

Quel est ce petit tombeau couvert de cyprès et surmonté d'une croix?

MARGUERITE.

C'est le tombeau de Mentia, cette illustre Portugaise, épouse du chérif Mahamed : voici son épitaphe.

ZORAÏDE.

Quoi! de cette infortunée Mentia dont j'ai tant ouï parler? voici des couronnes qu'on y a suspendues. Répétez-moi son histoire; je croyais que c'était une fable.

MARGUERITE.

Madame, la voici *. Le chérif Mahamed étant venu s'établir dans la vallée voisine de Tarudan, lorsqu'elle n'était habitée que par des lions, il y planta la canne à sucre, et rendit tout ce pays, ainsi que ce canton, très-florissant. Ayant pris,

* Voyez Marmol, Histoire des Chérifs.

EMPSAEL.

ZORAÏDE.

Ne montez pas dans la tour, il peut y avoir des ents, chère Dalton.

TOUTES.

N'y allez pas, oh! n'y allez pas.

DALTON.

Je veux vous tirer d'inquiétude. (Elle monte dans la tour et regarde par une fenêtre.)

ZORAÏDE.

N'apercevez-vous pas quelqu'un de la chasse?

DALTON.

Madame, je vois de grands amphithéâtres ruinés s'élèvent au-dessus de la forêt : voilà un palais dont il ne reste plus que la façade; des places publiques à perte de vue, toutes remplies de vieux arbres; j'aperçois à travers leurs troncs de longues avenues de colonnades à demi renversées; voilà aussi des églises sans toit et sans clocher : oh! quelle désolation!

ZORAÏDE.

Dalton, descendez, je vous prie.

DALTON.

J'aperçois quelque chose au milieu d'un amphithéâtre : c'est un éléphant.

TOUTES.

Un éléphant! (Elles se rassemblent auprès de Zoraïde.)

ZORAÏDE.

N'entendez-vous aucun cor de chasse?

PETROWNA.

J'entends rugir un lion.

DALTON.

Non, c'est le bruit lointain d'un torrent. (Elle redescend.)

ROSA ALBA.

En vérité, madame, nous ferions mieux de nous en retourner.

ZORAÏDE.

Je commence à être inquiète d'Empsael.

ROSA ALBA.

La chasse l'a conduit d'un autre côté : madame, retournons au camp.

ZORAÏDE.

Quel est ce petit tombeau couvert de cyprès et surmonté d'une croix ?

MARGUERITE.

C'est le tombeau de Mentia, cette illustre Portugaise, épouse du chérif Mahamed : voici son épitaphe.

ZORAÏDE.

Quoi! de cette infortunée Mentia dont j'ai tant ouï parler ? voici des couronnes qu'on y a suspendues. Répétez-moi son histoire ; je croyais que c'était une fable.

MARGUERITE.

Madame, la voici *. Le chérif Mahamed étant venu s'établir dans la vallée voisine de Tarudan, lorsqu'elle n'était habitée que par des lions, il y planta la canne à sucre, et rendit tout ce pays, ainsi que ce canton, très-florissant. Ayant pris,

* Voyez Marmol, Histoire des Chérifs.

en 1536, sur les Portugais la ville voisine de Santa-Crux, qui est aujourd'hui le cap d'Aguer, avec son gouverneur Guttières de Monroy et toute sa famille, il devint éperdument amoureux de sa fille Mentia. Mentia refusa long-temps de répondre à son amour; mais enfin le désir de rendre la liberté à son père lui fit écouter les propositions de son amant, et elle devint son épouse.

ROSA ALBA.

Elle fit fort bien.

PETROWNA.

Oh oui!

MARGUERITE.

Le chérif Mahamed la laissa vivre à la manière de son pays, se plaisant à la voir habillée à l'espagnole et à la faire servir en reine. Quelque temps après elle mourut en couche de son premier enfant, empoisonnée, dit-on, par la jalousie des autres femmes du chérif. Son époux en pensa perdre l'esprit. Il rendit d'abord la liberté à tous ses parents qui n'avaient pas voulu la quitter, et qu'il combla de bienfaits; ensuite il lui fit élever ce tombeau dans ce lieu qui lui avait plu pendant sa vie. Il y envoyait deux fois par jour une femme maure qui avait favorisé ses amours; elle y portait des vivres et des lettres pleines de regrets, auxquelles elle assurait que Mentia répondait de vive voix, ce qui calmait le désespoir de Mahamed. Il dura très-long-temps; et même, après avoir fait la conquête de Fez et de Maroc et avoir eu des enfants de plusieurs autres femmes, il n'était pas encore consolé

de la perte de sa chère Mentia. Depuis ce temps les pauvres esclaves et les malheureux de toutes les nations viennent apporter sur son tombeau des vivres et des couronnes.

ZORAÏDE.

Le tombeau de Mentia me rassure plus que la tour de César. Il me semble que quelque puissance céleste y repose : je ne crains plus rien.

MARGUERITE.

On dit que Mentia répond encore aux infortunés qui la consultent, et que son ombre même leur apparaît quelquefois la nuit tout en blanc.

DALTON.

Je vais lui parler.

ROSA ALBA.

Par saint Janvier! elle n'a qu'à paraître! ne lui parlez pas.

DALTON.

Quand elle paraîtrait! Qui ne craint pas la mort ne craint pas les morts : je vais lui parler.

MARGUERITE.

Zoraïde, parlez-lui plutôt vous-même; si elle répond à quelqu'un, ce doit être à vous qui êtes bonne comme elle.

ZORAÏDE.

Chères amies, nous ne sommes que de faibles mortelles aux ordres du ciel. Le ciel n'est pas à nos ordres; il ne faut pas le tenter. Cependant, j'offrirai volontiers, en votre nom et au mien, un présent et des prières au tombeau de Mentia. (Elle détache son collier et s'agenouille avec ses femmes auprès du tombeau,

Vertueuse Mentia, recevez nos hommages. Si les ames bienfaisantes s'intéressent encore, dans un autre monde, aux malheurs de celui-ci, favorisez nos projets en faveur de nos infortunés compagnons d'esclavage, procurez-leur la liberté. Agréez ce collier, ouvrage de mes mains et de la couleur chérie d'Empsael. Donnez-moi autant d'influence sur mon époux, pour le bonheur des pauvres esclaves, que vous en avez eu sur le chérif Mahamed. Si vous nous secourez, j'ornerai votre tombeau des plus belles fleurs de l'Europe; j'y planterai des primevères et des violettes; une fois par an, j'y distribuerai, en votre nom, des vivres aux malheureux : soyez favorable aux prières de vos amies.

ROSA ALBA.

O pouvoir de la vertu! je me sens protégée par ce tombeau. Je crois que je verrais paraître l'ombre de Mentia, que je n'en aurais pas peur.

« Empsael paraît, une peau de lion à la main. »

EMPSAEL.

Quoi! c'est toi, timide Zoraïde! Quel sujet si pressant t'amène à cette heure dans cette forêt redoutable?

ZORAÏDE.

Seigneur, si j'ose dire, c'est d'abord l'inquiétude où j'étais de votre absence.

EMPSAEL.

Chère Zoraïde, j'étais venu ici au lever de l'aurore, lorsqu'un des plus vieux lions qui sortent des sommets de l'Atlas, retournant, au point du jour, dans sa caverne, s'est élancé sur moi; je l'ai tué de

ma main : voici sa dépouille. Ses flancs, noirs et velus comme ceux de l'ours, garantiront tes pieds délicats des plus rudes froids de la montagne; pour surcroît de bonheur, j'ai appris qu'un de mes corsaires a enlevé un gros vaisseau espagnol. J'ai ordonné que son pavillon fût mis à tes pieds, et son équipage, chargé de fers, au nombre de tes esclaves. Je compte, au printemps, préparer aux infidèles de plus grands affronts, et à toi de nouveaux témoignages de mon amour.

ZORAÏDE.

Seigneur, que la victoire et les plaisirs partagent vos heureux jours! Puisse Zoraïde, votre esclave fidèle, être toujours agréable à vos yeux!

EMPSAEL.

J'aime aussi à croire que je ne triomphe que pour toi. Zoraïde, je veux te faire fouler aux pieds l'orgueil des infidèles. Je veux, à l'avenir, qu'il n'y ait dans tes appartements d'autres tapis de pied que des pavillons européens.

ZORAÏDE.

Seigneur, tant de gloire ne convient pas à une pauvre esclave.

EMPSAEL.

Zoraïde, vous n'êtes point esclave, vous êtes mon épouse. Mais...que vois-je? vous avez pleuré! en vain vous vous contraignez. Quel est le sujet de vos larmes?

ZORAÏDE.

Il n'est guère propre à vous intéresser.

EMPSAEL.

Je veux le savoir. Quelqu'une de vos esclaves

EMPSAEL.

a-t-elle manqué de respect? Vous êtes trop ne envers elles. Je veux vous en donner de les nations de l'Europe : plus vous en aurez, il vous sera aisé de vous en faire obéir.

ZORAÏDE.

es compagnes vont au-devant de mes désirs.

EMPSAEL.

ependant vous avez pleuré. Zoraïde, vous avez ets pour moi, qui n'en ai pas pour vous.

ZORAÏDE.

Seigneur, si je puis vous le dire, j'ai pleuré de passion.

EMPSAEL.

pour qui?

ZORAÏDE.

Pour ce même équipage espagnol que vous m'avez envoyé, mais surtout pour deux esclaves.

EMPSAEL.

Pourquoi ces deux esclaves ont-ils plus touché votre pitié que les autres?

ZORAÏDE.

Ils étaient au comble du malheur. Seigneur, si vous eussiez entendu leur conversation, votre ame généreuse en eût été émue.

EMPSAEL.

La conversation de deux Européens! Ame innocente, vous ne connaissez pas leur perfidie! Ils parlent quelquefois bien, mais ils agissent toujours mal.

ZORAÏDE.

Un de ces esclaves était noir.

EMPSAEL.

Oh! pour un noir, je le crois. Il n'y a que les noirs de sincères et de généreux.

ZORAÏDE.

Il avait pour compagnon d'esclavage un blanc déjà vieux, qui succombait sous un fardeau.

EMPSAEL.

Je voudrais pouvoir mettre sur la tête de chaque Européen un des rochers de l'Afrique et l'écraser sous son poids!

ZORAÏDE.

Seigneur, ce noir avait été jadis l'esclave de ce blanc. Il est allé, seul, lui chercher de l'eau à la fontaine des Lions, parce qu'il mourait de soif; et il s'est chargé ensuite de son fardeau et du sien.

EMPSAEL.

Il ranime un serpent qui finira par le piquer.

ZORAÏDE.

O Empsael! votre ame magnanime eût été émue de ce que ce noir disait à son ancien maître.

EMPSAEL.

A son ancien maître! Chère Zoraïde, tu es sensible aux maux des Européens! tu ne connais pas ceux qu'ils m'ont fait souffrir! Ecoute, et sois pour eux sans pitié.

Je ne suis pas né sur les marches du trône de notre invincible empereur, comme la palme croît sur le tronc du palmier; je n'ai pas vécu, comme toi, l'objet de mille hommages : je ne suis parvenu à la fortune que par de rudes travaux, et à la grandeur qu'à travers les outrages. La cause de mes

malheurs, Zoraïde, c'est ma couleur. Les hommes de ton pays, qui conçoivent, à ta vue; des sentiments respectueux, doux et obligeants, parce que tu es blanche, éprouvent, à la mienne, des sentiments de mépris, de haine et de férocité, parce que je suis noir. Ils n'ont pas d'autre raison que la couleur de ma peau; car si tu avais été noire comme moi, Zoraïde, encore que tu sois la meilleure des créatures, ils t'auraient haïe comme moi; et si j'avais été blanc comme eux, quoique j'eusse été comme eux scélérat et perfide, ils m'auraient estimé comme l'un d'eux. Cependant la nature a couvert de ma teinte la moitié du genre humain; presque tous les habitants de l'Afrique et de ses îles sont noirs. La nature a donné à tous les peuples, noirs et blancs, les mêmes besoins et les mêmes droits à la liberté; mais elle a donné aux peuples noirs une terre plus riche, un plus beau ciel, un jugement plus sain, un cœur plus généreux, et par cela même plus simple et plus facile à tromper. Tu connais mes malheurs, et surtout ce féroce Ozorio qui me tint dans ses fers!

ZORAÏDE.

Ozorio!... (A part.) C'est aussi le nom du vieil esclave! Grand Dieu! sauvez cet infortuné!

EMPSAEL.

Tant que les lions rugiront dans les forêts, mon cœur battra pour la vengeance.

ZORAÏDE.

Noble victime de la cruauté des Européens, votre haine contre eux est bien légitime; mais ne

craignez-vous pas, en les punissant tous également de vos malheurs passés, de confondre l'innocent et le coupable?

EMPSAEL.

A leur exemple, Zoraïde! Que dis-je, à leur exemple! aucun noir ne leur a jamais fait de mal, et cependant tout homme noir est voué à l'esclavage. Des millions de mes compatriotes ont éprouvé de leur part un traitement semblable au mien. Mon injure est celle de l'Afrique.

ZORAÏDE.

Si j'ose le dire, seigneur, cet esclave blanc, si misérable, dont je vous parlais, a fait du bien aux hommes de votre pays, à en juger par cet esclave noir qui prend tant de soin de lui dans son infortune. O Empsael! par l'amour que je vous porte!....

EMPSAEL, avec colère.

Zoraïde! ton amour ne doit vouloir que ce que je veux.

ZORAÏDE.

Au nom de l'amour que vous me portez vous-même!.... Seigneur, la beauté passe; quand ces traits seront effacés, vous ne chérirez Zoraïde que par le souvenir de sa vertu. Un jour vous-même, un jour, approchant du terme de votre vie, et vous en représentant la carrière glorieuse, vous reposerez votre mémoire bien moins sur le souvenir de vos victoires que sur celui de vos bienfaits. Le voyageur, à la fin de sa route, se ressouvient avec moins de plaisir des colonnes qui s'élèvent dans le désert, que des puits où il s'est rafraîchi.

EMPSAEL.

Tu l'emportes, Zoraïde. Gardes, qu'on fasse venir le commandeur de mes esclaves.

ZORAÏDE, à part.

Puisse ce malheureux n'être pas Ozorio!

EMPSAEL.

Chère moitié de moi-même! tout ce que tu me dis pénètre mon ame. Tes paroles sont pour moi ce qu'est pour le voyageur égaré dans les déserts de Zara un ruisseau qui descend des neiges de l'Atlas. Lorsque je te trouvai, toute petite, à bord d'un vaisseau de guerre français, que j'enlevai à l'abordage sur les côtes de l'Amérique, ta frayeur attira ma pitié et ton innocence ma protection. Je te rassurai dans mes bras et je pris plaisir à t'élever sur mes genoux. A mesure que tu croissais en âge, je sentais augmenter ton empire sur moi. Je me souviens que, lorsque tu n'étais encore qu'un enfant, un de mes officiers osa, sur mon bord, résister à mes ordres : je le renversai à mes pieds d'un coup de cimeterre; j'allais l'achever, lorsque tu tournas vers moi tes yeux remplis de larmes; je pardonnai au crime à la vue de l'innocence effrayée. Depuis, lorsque j'appris que tu étais orpheline; qu'on avait confisqué tes biens dans ton pays, à cause de ta religion; que, fugitive de ta patrie, tu allais chercher au Canada un asile auprès d'une parente infortunée et un temple dans ses forêts : tes malheurs me rappelèrent tous les miens et redoublèrent mon affection pour toi. Je me dis : Je serai sa mère, son père, son protec-

teur, son roi. Je te donnai ma main. Depuis que tu es mon épouse, ton pouvoir sur moi augmente chaque jour; ta grace charme mes ennuis, et ta douceur inaltérable ma colère. Tu me fais oublier les douloureux ressouvenirs de ma vie, la perte de mon pays, de mes parents; tu me tiens lieu de tout. Pour te mériter, s'il le fallait, j'irais seul te chercher au milieu des serpents et des tigres; j'irais au milieu des barbares Espagnols.

ZORAÏDE.

Seigneur, je suis pénétrée de vos bontés. (A part.) Oh! que je crains l'arrivée d'Ozorio! (A Empsael.) Empsael!....

EMPSAEL.

Ma souveraine, que me veux-tu?

ZORAÏDE.

En voyant cet esclave, promettez-moi de modérer vos premiers mouvements.

EMPSAEL.

Ame de mon ame, je te le promets.

ZORAÏDE.

Vous lui parlerez sans colère; car enfin il est Européen.

EMPSAEL.

Avec bonté, pour toi, ma Zoraïde, avec bonté.

ZORAÏDE.

Mais s'il était Espagnol?

EMPSAEL.

Je lui parlerai sans colère.

ZORAÏDE.

Ne permettez pas qu'on lui fasse de mal; rap-

EMPSAEL.

z-vous qu'il a fait du bien à un homme de
: pays.

EMPSAEL.

Je me souviendrai que tu veux lui en faire. L'oi-
sous l'aile de sa mère, ne m'est pas plus sacré
: l'infortuné que tu réchauffes de ta pitié.

ZORAÏDE.

is si.... (Elle s'arrête.)

« Achmet s'avance respectueusement. »

EMPSAEL.

N'as-tu pas remarqué dans mes esclaves nouvel-
ent arrivés un blanc et un noir qui sont tou-
rs ensemble?

ACHMET.

Oui, seigneur.

EMPSAEL.

Va les chercher et amène-les ici.

ACHMET.

Ils sont arrivés ce matin sur la prise espagnole, et ils se sont enfuis cette après-midi.

EMPSAEL, en colère.

Enfuis! ils se sont enfuis?

ACHMET.

Très-illustre seigneur, on les a vus s'acheminer du camp où ils travaillaient vers votre chaumière où était votre respectable épouse; et, depuis ce moment, quelques recherches qu'on ait faites, on ne les a pas retrouvés. Annibal a envoyé des soldats de tous côtés, et il y a été lui-même. Ils se sont enfuis; cela est certain.

ANNIBAL.

Seigneur, c'est la vérité; à moins qu'ils ne se soient rendus invisibles par quelque sortilége.

EMPSAEL, à Zoraïde.

Comment! madame, vous favorisez la fuite d'un Espagnol, et vous venez me demander des graces pour lui!

ZORAÏDE.

Seigneur, je vous jure que je n'ai contribué en rien à sa fuite.

EMPSAEL.

Vous êtes sans cesse à me solliciter pour ces perfides esclaves. Partout je trouve vos inclinations opposées à ma volonté; je porterai mes amours à des cœurs plus sensibles à mes victoires : allez, retirez-vous, madame.

ZORAÏDE.

Seigneur!

EMPSAEL.

Vous protégez mes tyrans! retirez-vous : malédiction sur vous!

« Zoraïde s'éloigne en pleurant. »

EMPSAEL, à Achmet.

Qu'on fasse les signaux accoutumés pour la fuite des esclaves; qu'on garde soigneusement les avenues de la montagne et des bords de la mer; qu'on lâche les chiens autour du camp : il faut que mes esclaves se retrouvent, ou je te fais mettre à la chaîne.... Ah! Zoraïde! tourment de ma vie!

ACHMET.

Seigneur, si vous me permettez de le dire, rien

EMPSAEL.

rend des esclaves audacieux comme la pro-n de leur maîtresse. Depuis que les vôtres t que Zoraïde s'intéresse à eux, on ne peut en ir à bout : sans ma vigilance, ils se seraient plus e fois révoltés.

EMPSAEL.

J'y mettrai bon ordre : la nuit s'approche, il est ps de finir la chasse. J'en ai fait une bien mal-reuse aujourd'hui ; j'ai tué un lion, et j'ai perdu esclave espagnol et un noir.

ACHMET.

Ils n'iront pas loin. S'ils se sont sauvés dans la , on n'en retrouvera que les os demain matin; qui est le plus à plaindre est ce pauvre noir.

EMPSAEL.

Zoraïde est-elle partie avec une escorte?

ACHMET.

Non, seigneur.

EMPSAEL, avec inquiétude.

A cette heure et dans ce lieu, partir sans escorte!... Va dire à mes braves cavaliers noirs qu'ils acompagnent Zoraïde jusqu'au camp.... Tu leur diras de ne pas s'écarter d'elle de la longueur de leurs lances.... Va, cours, dis-leur qu'ils emmènent avec eux quatre de mes chiens montagnards, qui combattent les lions corps à corps.

ACHMET.

Oui, seigneur.

EMPSAEL.

A cette heure partir sans escorte!... Elle était tout effrayée. Dis-lui que je ne tarderai pas à la revoir.

ACHMET.

Je n'y manquerai pas, seigneur.

EMPSAEL.

Non, non, il faut que je l'accompagne moi-même à quelque distance de la forêt... Dis qu'on m'amène mon cheval arabe... Va faire relever les toiles, les filets, les épieux; qu'on rassemble les meutes et les esclaves; ne t'écarte pas et reviens ici. Je serai de retour incessamment; tu me répondras de cet Espagnol sur ta tête.

« Jacob et le P. Jéronimo arrivent au pied de la « tour. »

JACOB.

Arrêtons-nous ici; c'est auprès de cette tour qu'Empsael doit se rendre. Je crains que vous ne soyez fatigué de la route; j'ai cependant donné ordre qu'on vous donnât le plus doux de mes chevaux : c'est celui que je monte ordinairement.

LE P. JÉRONIMO.

Seigneur, je suis confus de vos bontés envers un pauvre religieux étranger comme moi.

JACOB.

Y a-t-il long-temps que vous avez quitté l'Italie?

LE P. JÉRONIMO.

Je suis parti de Livourne il y a six semaines.

JACOB.

Avez-vous eu mauvais temps?

LE P. JÉRONIMO.

Oh! des tempêtes qui faisaient dresser les cheveux; je n'en suis échappé que par miracle.



JACOB.

On ne peut trop admirer votre charité qui vous jette au milieu de tant de dangers, pour délivrer vos frères: il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger.

LE P. JÉRONIMO.

Seigneur, j'en suis pénétré de reconnaissance.

JACOB.

Il n'en faut point; c'est en moi un effet d'inclination particulière pour les religieux de votre ordre.

LE P. JÉRONIMO.

Seigneur....

JACOB.

Je veux vous en donner la preuve en vous servant gratuitement.

LE P. JÉRONIMO.

Très-illustre seigneur, vous ferez une grande charité; car je suis un religieux bien pauvre: nous ne subsistons que d'aumônes.

JACOB.

Un des premiers services que je veux vous rendre, est de vous donner un bon conseil.

LE P. JÉRONIMO.

Un bon conseil est un trésor.

JACOB.

Je veux vous parler avec une entière confiance; mais vous n'en abuserez pas.

LE P. JÉRONIMO.

Seigneur, j'en suis incapable.

JACOB.

Vous me promettez le secret?

LE P. JÉRONIMO.

Je vous le jure sous le sceau de la confession.

JACOB.

Je vous dirai donc que la cour est remplie d'avidité et de corruption; méfiez-vous aussi de tous les gens de ce pays: Turcs, Maures, Noirs et jusqu'à vos marchands et consuls européens, tous sont des fripons.

LE P. JÉRONIMO.

Je l'avais déjà ouï dire.

JACOB.

Avez-vous apporté avec vous des fonds considérables?

LE P. JÉRONIMO.

Je n'ai embarqué avec moi que ce qui m'était nécessaire, avec les présents pour l'empereur et pour son ministre; mes deniers sont bien peu de chose pour l'étendue de ma mission; ils doivent me parvenir par les juifs de Livourne.

JACOB.

Vos pères feront fort bien de ne pas les adresser à vos marchands ni à vos consuls; car ils s'en servent dans leur commerce et ne remettent aux esclaves ni les secours, ni les lettres que leurs parents leur envoient*. Fiez-vous aux juifs: car, malgré la mauvaise réputation que les chrétiens leur donnent en Europe, ils conviennent eux-mêmes qu'ils ne laissent ici aucun de leurs frères dans l'esclavage;

* Voyez la Relation de la captivité du sieur Mouette, chap. XVII.

qu'aucun d'eux n'y mendie son pain et que si un de leurs marchands est ruiné, ils lui rendent son bien jusqu'à trois fois, pour le rétablir dans son premier état *.

LE P. JÉRONIMO.

La charité est de toutes les communions: *Elle est plus que la foi*, dit saint Paul.

JACOB.

En quoi consistent vos présents pour l'empereur?

LE P. JÉRONIMO.

Comme il est vieux et que les vieux princes sont sujets à s'ennuyer....

JACOB.

A s'ennuyer! bien vu, bien vu!

LE P. JÉRONIMO, avec un peu de gaiété.

A s'ennuyer et à compter les heures, nous avons cru qu'une pendule l'amuserait.

JACOB.

A merveille!

LE P. JÉRONIMO.

En conséquence, nous lui en avons acheté une qui marque depuis les secondes jusqu'aux siècles.

JACOB.

Ah! voilà qui est beau!

LE P. JÉRONIMO.

C'est un présent magnifique: nous avons fait peindre ses victoires par un religieux de notre ordre, un des plus fameux peintres d'Italie.

JACOB.

Ses victoires! il les verra avec grand plaisir.

* Voyez la Relation de la captivité du sieur Mouette, chap. XVII.

ractère pour la présenter publiquement, je ne dois la montrer que suivant les circonstances.

JACOB.

Est-ce que le pape écrit aux princes mahométans?

LE P. JÉRONIMO.

Oui, il écrit quelquefois au roi de Perse, à l'empereur des Turcs et même à des rois païens, quand ils sont victorieux et puissants, afin de faciliter dans leur pays l'établissement des missions.

JACOB.

Vous ferez bien de ne pas montrer votre lettre à notre empereur, il est trop ennemi des chrétiens; il fait plus de cas de leurs lettres de change que de leurs compliments. Est-ce tout?

LE P. JÉRONIMO.

J'ai quantité de baromètres et de thermomètres de Florence.

JACOB.

Tout cela est de peu de valeur ici.

LE P. JÉRONIMO.

J'ai des miroirs de Venise, des savonnettes de Gènes, des gants parfumés de Rome et des eaux de senteur de Naples.

JACOB.

Cela est bon pour le sérail; vous avez bien fait: on ne réussit que par les femmes. N'avez-vous pas de belles armes?

LE P. JÉRONIMO.

J'en aurais apporté, si ce prince n'était en guerre avec l'Italie.

LE P. JÉRONIMO.

Non.

JACOB.

J'en suis fâché; c'est celui dont il aurait fait le plus de cas. Pierre Ier n'a fait la guerre que pour sa défense et il ne s'occupa qu'à civiliser son empire, en y appelant des hommes de tous les états et de toutes les religions.

LE P. JÉRONIMO.

Ce prince n'est pas de notre communion; mais j'ai les portraits des plus belles reines de l'Europe. Comme l'empereur aime les belles femmes, celles-ci lui seront fort agréables: elles ont une carnation à éblouir; elles sont rouges comme des roses et blanches comme des lis.

JACOB.

Pour le coup, vous vous êtes trompé; notre empereur n'aime que les femmes noires.

LE P. JÉRONIMO.

Est-il possible?

JACOB.

Rien n'est si vrai. Songez que vous êtes en Afrique, où tout est à l'opposé de l'Europe.

LE P. JÉRONIMO.

Nous n'y avons pas pensé.

JACOB.

Sont-ce là tous vos présents pour la cour?

LE P. JÉRONIMO.

J'ai aussi une lettre de félicitation du pape, adressée à l'empereur sur ses victoires; mais, parce que je ne puis pas déployer ici un assez grand ca-

ractère pour la présenter publiquement, je ne dois la montrer que suivant les circonstances.

JACOB.

Est-ce que le pape écrit aux princes mahométans ?

LE P. JÉRONIMO.

Oui, il écrit quelquefois au roi de Perse, à l'empereur des Turcs et même à des rois païens, quand ils sont victorieux et puissants, afin de faciliter dans leur pays l'établissement des missions.

JACOB.

Vous ferez bien de ne pas montrer votre lettre à notre empereur, il est trop ennemi des chrétiens; il fait plus de cas de leurs lettres de change que de leurs compliments. Est-ce tout ?

LE P. JÉRONIMO.

J'ai quantité de baromètres et de thermomètres de Florence.

JACOB.

Tout cela est de peu de valeur ici.

LE P. JÉRONIMO.

J'ai des miroirs de Venise, des savonnettes de Gênes, des gants parfumés de Rome et des eaux de senteur de Naples.

JACOB.

Cela est bon pour le sérail ; vous avez bien fait : on ne réussit que par les femmes. N'avez-vous pas de belles armes ?

LE P. JÉRONIMO.

J'en aurais apporté, si ce prince n'était en guerre avec l'Italie.

JACOB.

Vous devez avoir de bon vin?

LE P. JÉRONIMO.

J'en ai d'excellent, de Monte-Pulciano et de Lacryma-Christi. Quoique ce prince soit mahométan, nous avons pensé qu'il buvait quelquefois du vin.

JACOB.

Fort bien; mais il faut le lui donner en secret; autrement il ne l'accepterait pas; il faudra le lui présenter comme remède d'Europe. Je l'en ferai prévenir par son médecin, qui est de ma religion et mon intime ami.

LE P. JÉRONIMO.

Je vous aurai une grande obligation... J'ai aussi apporté pour Empsael une lunette d'approche pour la mer, avec un excellent télescope.

JACOB.

Il n'en voudra pas. Entre nous, c'est une espèce de sauvage, mais ne vous en effrayez point, je lui parlerai en votre faveur.

LE P. JÉRONIMO.

J'avais aussi pour sa femme un collier de perles; vous savez qu'elle l'a refusé.

JACOB.

Vous me le donnerez, et je m'en chargerai.... Je ne crois pas que vous obteniez rien d'Empsael; mais quand vous serez à Maroc, je vous ferai avoir du crédit auprès de l'empereur: vous aurez le choix des esclaves de votre pays. Je vous donnerai d'abord la liste des personnes auxquelles vous

devez faire des présents. Il en faut pour le gouverneur d'Aguer, où vous avez débarqué, pour le grand douanier de ce port, qui est de ma religion ; pour les portiers du palais de Maroc; pour le médecin de l'empereur; pour le commandant de la garde noire; pour la sultane noire, qui est la favorite, et pour sa première femme de chambre, qui est une blanche. Vous savez ce que c'est que la cour !

LE P. JÉRONIMO.

Tout cela va épuiser mes deniers.

JACOB.

Je ne vous demande rien pour moi, je vous le répète; je veux vous servir gratuitement; je vous logerai dans ma maison à Maroc.

LE P. JÉRONIMO.

Seigneur, je suis confus de vos bontés.

JACOB.

Je vous changerai *gratis* votre argent en monnaie du pays.

LE P. JÉRONIMO.

En vérité, seigneur Jacob, je ne sais comment je reconnaîtrai de si grands services.

JACOB.

Par une confiance sans réserve en moi : vous trouverez assez de gens ici qui chercheront à vous tromper. En quelles espèces doit-on vous envoyer votre argent de Livourne?

LE P. JÉRONIMO.

En bons ducats d'or de Hollande.

EMPSAEL.

rend des esclaves audacieux comme la pro-
n de leur maîtresse. Depuis que les vôtres
... ent que Zoraïde s'intéresse à eux, on ne peut en venir à bout : sans ma vigilance, ils se seraient plus d'une fois révoltés.

EMPSAEL.

J'y mettrai bon ordre : la nuit s'approche, il est temps de finir la chasse. J'en ai fait une bien mal-
reuse aujourd'hui ; j'ai tué un lion, et j'ai perdu
esclave espagnol et un noir.

ACHMET.

ls n'iront pas loin. S'ils se sont sauvés dans la
on n'en retrouvera que les os demain matin ;
qui est le plus à plaindre est ce pauvre noir.

EMPSAEL.

Zoraïde est-elle partie avec une escorte ?

ACHMET.

Non, seigneur.

EMPSAEL, avec inquiétude.

A cette heure et dans ce lieu, partir sans escorte !... Va dire à mes braves cavaliers noirs qu'ils acompagnent Zoraïde jusqu'au camp.... Tu leur diras de ne pas s'écarter d'elle de la longueur de leurs lances.... Va, cours, dis-leur qu'ils emmènent avec eux quatre de mes chiens montagnards, qui combattent les lions corps à corps.

ACHMET.

Oui, seigneur.

EMPSAEL.

A cette heure partir sans escorte !... Elle était tout effrayée. Dis-lui que je ne tarderai pas à la revoir.

ACHMET.

Je n'y manquerai pas, seigneur.

EMPSAEL.

Non, non, il faut que je l'accompagne moi-même à quelque distance de la forêt... Dis qu'on m'amène mon cheval arabe... Va faire relever les toiles, les filets, les épieux; qu'on rassemble les meutes et les esclaves; ne t'écarte pas et reviens ici. Je serai de retour incessamment; tu me répondras de cet Espagnol sur ta tête.

« Jacob et le P. Jéronimo arrivent au pied de la « tour. »

JACOB.

Arrêtons-nous ici; c'est auprès de cette tour qu'Empsael doit se rendre. Je crains que vous ne soyez fatigué de la route; j'ai cependant donné ordre qu'on vous donnât le plus doux de mes chevaux : c'est celui que je monte ordinairement.

LE P. JÉRONIMO.

Seigneur, je suis confus de vos bontés envers un pauvre religieux étranger comme moi.

JACOB.

Y a-t-il long-temps que vous avez quitté l'Italie?

LE P. JÉRONIMO.

Je suis parti de Livourne il y a six semaines.

JACOB.

Avez-vous eu mauvais temps?

LE P. JÉRONIMO.

Oh! des tempêtes qui faisaient dresser les cheveux; je n'en suis échappé que par miracle.

EMPSAEL.

JACOB.

. peut trop admirer votre charité qui vous milieu de tant de dangers, pour délivrer frères: il n'y a rien que je ne fasse pour vous e

LE P. JÉRONIMO.

ur, j'en suis pénétré de reconnaissance.

JACOB.

ı'en faut point; c'est en moi un effet d'intion particulière pour les religieux de votre ꞓ.

LE P. JÉRONIMO.

gneur....

JACOB.

veux vous en donner la preuve en vous sergratuitement.

LE P. JÉRONIMO.

Très-illustre seigneur, vous ferez une grande charité; car je suis un religieux bien pauvre: nous ne subsistons que d'aumônes.

JACOB.

Un des premiers services que je veux vous rendre, est de vous donner un bon conseil.

LE P. JÉRONIMO.

Un bon conseil est un trésor.

JACOB.

Je veux vous parler avec une entière confiance; mais vous n'en abuserez pas.

LE P. JÉRONIMO.

Seigneur, j'en suis incapable.

JACOB.

Vous me promettez le secret?

LE P. JÉRONIMO.

Je vous le jure sous le sceau de la confession.

JACOB.

Je vous dirai donc que la cour est remplie d'avidité et de corruption; méfiez-vous aussi de tous les gens de ce pays: Turcs, Maures, Noirs et jusqu'à vos marchands et consuls européens, tous sont des fripons.

LE P. JÉRONIMO.

Je l'avais déjà ouï dire.

JACOB.

Avez-vous apporté avec vous des fonds considérables?

LE P. JÉRONIMO.

Je n'ai embarqué avec moi que ce qui m'était nécessaire, avec les présents pour l'empereur et pour son ministre; mes deniers sont bien peu de chose pour l'étendue de ma mission; ils doivent me parvenir par les juifs de Livourne.

JACOB.

Vos pères feront fort bien de ne pas les adresser à vos marchands ni à vos consuls; car ils s'en servent dans leur commerce et ne remettent aux esclaves ni les secours, ni les lettres que leurs parents leur envoient*. Fiez-vous aux juifs: car, malgré la mauvaise réputation que les chrétiens leur donnent en Europe, ils conviennent eux-mêmes qu'ils ne laissent ici aucun de leurs frères dans l'esclavage;

* Voyez la Relation de la captivité du sieur Mouette, chap. XVII.

qu'aucun d'eux n'y mendie son pain et que si un de leurs marchands est ruiné, ils lui rendent son bien jusqu'à trois fois, pour le rétablir dans son premier état *.

LE P. JÉRONIMO.

La charité est de toutes les communions : *Elle est plus que la foi*, dit saint Paul.

JACOB.

En quoi consistent vos présents pour l'empereur ?

LE P. JÉRONIMO.

Comme il est vieux et que les vieux princes sont sujets à s'ennuyer....

JACOB.

A s'ennuyer ! bien vu, bien vu !

LE P. JÉRONIMO, avec un peu de gaiété.

A s'ennuyer et à compter les heures, nous avons cru qu'une pendule l'amuserait.

JACOB.

A merveille !

LE P. JÉRONIMO.

En conséquence, nous lui en avons acheté une qui marque depuis les secondes jusqu'aux siècles.

JACOB.

Ah ! voilà qui est beau !

LE P. JÉRONIMO.

C'est un présent magnifique : nous avons fait peindre ses victoires par un religieux de notre ordre, un des plus fameux peintres d'Italie.

JACOB.

Ses victoires ! il les verra avec grand plaisir.

* Voyez la Relation de la captivité du sieur Mouette, chap. XVII.

dres. Seigneur, vous n'avez pas un plus fidèle serviteur que moi.

EMPSAEL.

Et qu'est devenu le noir qui était avec ce blanc?

ACHMET.

Il a toujours suivi son maître, car il ne peut être un moment sans lui.

EMPSAEL.

Il fallait l'en empêcher.

ACHMET.

Il m'aurait été plus aisé de le tuer. J'ai été au moment de le faire; mais un esclave vaut de l'argent: il aurait fallu vous le payer; d'ailleurs, c'était un noir, et je respecte sa couleur.

EMPSAEL.

Où allait ce vaisseau espagnol?

ACHMET.

En Guinée, à la traite des noirs.

EMPSAEL.

Quelle était sa cargaison?

ACHMET.

Ce que les Européens ont coutume de porter pour la traite des noirs: d'un côté, de l'eau-de-vie pour les enivrer, de mauvais fusils pour les faire battre; et de l'autre, des fers et des menottes pour enchaîner leurs prisonniers,

EMPSAEL.

Comment s'appelait ce vaisseau?

ACHMET.

Notre-Dame-de-Pitié.

EMPSAEL.

Notre-Dame-de-Pitié, allant à la traite des noirs, avec de l'eau-de-vie, des fusils, des fers et des menottes! Les perfides Espagnols! Et comment s'appelait cet esclave blanc?

ACHMET.

Seigneur, je n'en sais rien.

EMPSAEL.

Tu ne sais pas son nom?

ACHMET.

Quand je tiens la personne, je m'embarrasse fort peu comment elle s'appelle. Qu'auriez-vous dit, si, au lieu du vaisseau, je n'avais apporté que son nom? Malgré son feu terrible, je l'ai approché de si près que j'ai pu le lire sans lunette. En vérité, vos gardes noirs vont au feu comme les barbets à l'eau.

EMPSAEL.

Comment! tu n'as pas pris seulement le nom de famille de cet esclave?

ACHMET.

Il sera fort aisé de le savoir par les gens du vaisseau. Pour lui, il n'a pas voulu dire un mot depuis qu'il s'est vu entre nos mains. Tout ce que je sais, c'est qu'il a des cheveux blancs et la barbe grise. Quant au reste de ses traits, je n'en puis rien dire.

EMPSAEL.

Et d'où venait-il?

ACHMET.

Je pense qu'il venait de Saint-Domingue, ainsi que le vaisseau.

EMPSAEL.

De Saint-Domingue ! Ce pays est plein de mes ennemis.

ACHMET.

Vous devez donc vous féliciter de la prise de celui-ci, car il est fort riche. Tous les ustensiles de sa cuisine étaient d'argent; c'est une des bonnes captures que vos vaisseaux aient faites depuis longtemps.

EMPSAEL.

C'est peut-être un habitant de Saint-Domingue?

ACHMET.

Je l'ignore; tout ce que je sais, c'est qu'il était, il y a deux heures, au nombre de vos esclaves : mais je le retrouverai, fût-il caché au fond de l'enfer?

EMPSAEL.

Un homme riche, de Saint-Domingue!... tu l'auras fait évader par l'espoir de quelque grande récompense.

ACHMET.

Par la vie de Zoraïde, illustre seigneur, j'en suis incapable! Je hais trop les chrétiens. Je suis né en Sicile, d'une famille de paysans opprimés; nous manquions de pain, dans une contrée qui en pouvait fournir à toute l'Italie. Quand je fus un peu grand, mon père et ma mère n'imaginèrent rien de mieux, pour me tirer de la misère, que de faire de moi un musicien. Ils allaient me vendre, pour fort peu d'argent, à un maître de musique napolitain, lorsque j'échappai à leur inhumanité,

en me réfugiant sur le mont Etna, parmi les bandits. Après avoir fait, sur terre, à ma patrie tout le mal possible, je songeai à lui en faire encore plus sur mer. Je vins en Afrique, j'y reniai ma foi, et je me rangeai sous vos pavillons. Moi! sauver un chrétien! S'il était en mon pouvoir, je mettrais mon propre père à la chaîne.

EMPSAEL.

Malheureux! comme tu parles de tes parents! Je regrette les miens tous les jours.

ACHMET.

J'aime les miens comme ils m'ont aimé.

EMPSAEL.

O chers parents! faut-il que je vous aie perdus! Achmet, je te le répète, ne tarde pas à me ramener mes deux fugitifs... Il suffit qu'ils revenaient de Saint-Domingue, je donnerais dix de mes meilleurs esclaves pour les retrouver.

JACOB.

Très-illustre seigneur, je puis vous en procurer qui vous feront un meilleur service que ceux que vous regrettez. Je vous en arrangerai à bon marché.

EMPSAEL.

Je n'en veux point acquérir par l'argent, mais par le fer... (A Achmet :) Comment traites-tu mes esclaves?

ACHMET.

Du pis que je peux. J'emploie chaque nation contre son humeur : les Français actifs, à scier de longues poutres de cèdre; les Espagnols paresseux, à les porter; les habitants du rocher sec de Malte,

à dessécher des marais; les Vénitiens et les Hollandais, qui naissent dans l'eau, à casser des roches. Sans cesse je leur fais entrevoir la liberté, pour leur donner sans cesse le désespoir de n'y pouvoir atteindre; comme le chat qui tient dans ses griffes une souris, la laisse aller, puis la reprend, ainsi je me joue de leurs vains projets et de leurs espérances. En tout temps, les fers aux pieds. La nuit, je les fais descendre dans de profondes matamores fermées de bonnes grilles de fer, où ils respirent à peine. J'en fais l'appel trois fois par jour, je leur donne à petite mesure l'eau et la farine d'orge, mais je ne leur épargne pas les coups de bâton.

JACOB.

L'*Ecclésiastique* a dit : « Le fourrage, le bâton et la charge, à l'âne; le pain, la correction et le travail, à l'esclave : si son maître a de l'indulgence, il en abuse.* »

EMPSAEL.

Maximes injustes! Il faut employer chaque nation suivant son caractère, et donner à chaque esclave suffisamment pour vivre. Je veux qu'on leur fasse aussi transporter des canons sur toutes les hauteurs qui commandent la mer; je veux que le bruit en épouvante au loin les vaisseaux européens et leur annonce que c'est ici le rivage de l'empire de Maroc, le séjour d'Empsael... Combien ai-je d'esclaves?

* Voyez l'Ecclésiastique, chap. XXXIII, ℣ 25 et suivants.

EMPSAEL.

ACHMET.

Très-puissant amiral, il me serait impossible de vous en dire le nombre; vos corsaires vous en amènent tous les jours. Vous en avez au cap d'Aguer, à Azamor, à Tétuan, à Tanger, à Salé, à Maroc; vous en avez de toutes les nations maritimes de l'Europe, et même de celles qui ne le sont pas.

EMPSAEL.

Comment se conduisent-ils ?

ACHMET.

D'une manière souvent dangereuse. Les Espagnols se taisent long-temps, et font tout-à-coup explosion; les Anglais, taciturnes, se tuent si on ne les satisfait pas; les Italiens cabalent entre eux, font des pasquinades et finissent par obéir; les Allemands, patients, s'assujettissent aisément par l'habitude : mais les plus difficiles à mener, ce sont les Français. Ils ne peuvent supporter l'esclavage; ils sont toujours à imaginer quelques ruses; ils creusent des souterrains; ils escaladent les murs les plus hauts; ils sont capables, je crois, de s'élever dans l'air : s'ils n'étaient pas jaloux les uns des autres, il y a long-temps que tous les esclaves européens seraient en liberté. Mais ils sont si remplis de discorde, qu'ils maltraitent même ceux de leurs compagnons qui se dévouent à les servir.

EMPSAEL.

Avec des hommes de ce caractère il faut être toujours en état de guerre : voilà d'où vient l'usage des habitants de Maroc de porter, en tout temps, deux coutelas et un poignard. En Amérique, un

blanc peut se promener une baguette à la main, parmi les esclaves noirs; mais en Afrique, un noir doit être toujours armé parmi ses esclaves blancs.

ACHMET.

Seigneur, leurs divisions servent plus à notre sûreté que nos armes. Ils sont pleins de vanité dans les fers. Les Espagnols ne parlent que de leur famille; les Anglais, de leur nation; les Italiens, de leur religion; les Allemands, de leur empereur; les Français, de leur roi. Les Français sont les plus à craindre : comme ils aiment passionnément les femmes, ils savent partout les intéresser à leurs projets. Il ne faut pas douter qu'ils ne s'appuient ici de Zoraïde, qui est de leur pays.

EMPSAEL.

J'y mettrai ordre. Tu m'as dit que j'avais des esclaves des puissances non maritimes?

ACHMET.

Vous avez des Prussiens, des Autrichiens, des Suisses, des Polonais.

EMPSAEL.

Comment traites-tu tous ces gens-là?

ACHMET.

Comme les autres.

EMPSAEL.

Il faut les traiter avec plus de rigueur, parce qu'ayant des terres à cultiver dans leur pays, ils vont envahir celles d'autrui : un laboureur n'est pas pardonnable d'être pris sur mer. Tu me donneras un état des diverses professions de mes esclaves.

ACHMET.

On croirait qu'ils ont été tous rois ou ministres dans leurs pays, car ils se mêlent de gouverner celui-ci ; ils traitent les Africains de barbares. A les entendre, tout est admirable chez eux ; et cependant la plupart d'entre eux sont des misérables qui, comme moi, en sont sortis faute d'y trouver de quoi vivre. Au reste, vous avez des musiciens, des gens de loi, des artistes, des soldats, des matelots.

EMPSAEL.

Il ne faut pas agir envers eux de la même manière. Écoute, pour être juste, il faut, en toutes choses, faire le contraire de ce que font les chrétiens. Partout, ils ne respectent que la fortune : ils honoreront un fripon, s'il est riche ; ils mépriseront un homme de bien, s'il est pauvre : ils auraient des égards pour leur ennemi, s'il était ou noble, ou accrédité dans son pays ; mais ils le traiteraient sans pitié, s'il y était sans crédit ou misérable. Il faut, au contraire, avoir quelque indulgence pour ceux de nos ennemis qui gagnent leur vie par l'exercice d'un art ou d'une industrie ; tels sont entre autres les matelots et les soldats que la misère force de servir. On les mène à la guerre, comme des meutes de chiens à la chasse, qui ne prennent le gibier que pour les chasseurs. C'est sur les chefs des Européens qu'il faut faire tomber tout le poids de la servitude. Les armateurs qui les paient, les nobles qui les conduisent, les prêtres qui les exhortent et les dirigent : voilà les vrais coupables. Ah ! s'il me tombait entre les mains un de ces rois ou de ces

ministres européens qui, au milieu de leurs plaisirs, ordonnent les malheurs de l'Afrique, j'accumulerais sur eux tous les fléaux de l'esclavage dont ils signent les traités. Pour les femmes, il faut en avoir pitié. Ce sexe faible ne s'écarte de l'humanité que quand il est égaré par les hommes. Tu dois en agir de même avec les enfants. Enfin, à l'exemple du ciel, il faut que les foudres de l'empereur tombent sur les cèdres des montagnes, et épargnent l'herbe des vallées.

ACHMET.

Le ciel n'y prend pas garde de si près. Sa foudre tombe sur les innocents comme sur les coupables : elle m'a frappé lorsque je n'étais qu'un enfant. Mais celle de l'empereur n'ira pas au hasard.

EMPSAEL.

Tu ne crois donc pas à la justice de Dieu?

ACHMET.

Non; je ne crois qu'à la force des hommes : c'est par elle seule qu'ils se gouvernent.

EMPSAEL.

Homme sans loi, ne vois-tu pas que le ciel a mis la punition des Européens sur le rivage de l'Afrique? Il m'a donné sur eux un plus grand degré de puissance qu'à toi, parce que j'avais plus à m'en plaindre.... Songe à me retrouver mes deux esclaves fugitifs, morts ou vifs.

ACHMET.

Je n'y sais qu'un moyen, c'est de faire donner la question à tous les esclaves du camp. Je les for-



cerai bien de me dire où sont leurs compagnons; j'y emploierai la faim, la soif, le fer et le feu.

JACOB, à Empsael.

Seigneur, si vous me permettez de dire mon avis, ce moyen n'est pas sûr; il vaut mieux proposer une bonne récompense à celui qui les dénoncera : on peut résister aux tourments, mais on ne résiste point à l'argent.

EMPSAEL.

Je laisse aux européens la cruauté et la corruption envers leurs ennemis : je ne fais aux miens qu'une guerre loyale; j'emploie la force contre les forts et la justice contre les faibles. (A Achmet:) Va chercher mes deux esclaves; garde-toi surtout de leur faire du mal. Il est naturel au captif de chercher sa liberté : quand il s'échappe, son gardien seul est coupable. Surtout ménage l'esclave noir; respecte, jusque dans les fers, les hommes de ma couleur.

ACHMET.

Seigneur, vous serez obéi de tout point. (Il sort.)

EMPSAEL.

Parlons maintenant en liberté. Comment se porte notre victorieux empereur?

JACOB.

Seigneur, je l'ai laissé en pleine santé, à mon départ de Maroc. La plus paisible vieillesse couronne sa glorieuse vie. Il passe presque tout son temps dans une de ses maisons de campagne; là, à l'ombre d'un bois d'orangers, sur le bord d'un

ruisseau, il donne audience à tous ses sujets, noirs ou blancs.

EMPSAEL.

Il a plus de quatre-vingt-dix ans. Quand, dans la lune du ramazan, je lui demandai la permission de venir respirer quelque temps près de mon pays natal, il était plein de vigueur: je le laissai rempli de bienveillance pour moi.

JACOB.

Il fait, comme vous, ses délices de la vie champêtre; il semble qu'elle prolonge ses jours. Quant à sa bienveillance pour vous, vous connaissez la cour, si sujette aux révolutions.

EMPSAEL.

Que m'y est-il arrivé depuis mon départ?

JACOB.

Seigneur, j'aspirais au moment de vous entretenir en particulier: c'est le motif secret qui m'a fait entreprendre ce voyage.... Mais personne ne peut-il ici nous écouter?

EMPSAEL.

Parle librement; nous ne sommes point à la cour. Aucun habitant de ces forêts n'est capable de tromper.

JACOB.

Il s'est formé, pendant votre absence, de grands orages qui ont pensé renverser toute votre fortune. Si je vous en faisais le récit, il y aurait de quoi vous éloigner à jamais du ministère. J'en ai été dans la plus terrible inquiétude, car il y allait de votre tête.

EMPSAEL.

On peut faire tomber ma tête, mais non m'ôter mon courage. Dis-moi tout ce que tu sais.

JACOB.

Seigneur, l'empereur, ralenti, comme vous savez, par les années, ne s'occupe plus maintenant qu'à faire fleurir les arts de la paix et à les répandre dans ses vastes conquêtes. Vos ennemis ont profité de ces dispositions et de votre absence pour vous perdre dans son esprit : ils lui ont représenté que votre goût pour la guerre avait détruit le commerce dans ses états; qu'on n'y voyait plus d'autre argent que des monnaies étrangères; que toutes les manufactures y étaient anéanties au point qu'il n'y avait dans ses ports ni ateliers de construction pour ses vaisseaux, ni fonderies de canons, et qu'enfin l'empire touchait à sa ruine. La savante ville de Fez, à laquelle vous avez envoyé tous les livres européens qui se trouvaient dans vos prises, a représenté à l'empereur que ses colléges étaient déserts, parce que ses étudiants s'engageaient en foule sur vos corsaires ; qu'il n'y aurait bientôt plus ni ecclésiastiques, ni hommes de loi : ce qui entraînerait nécessairement la perte de la religion et de la patrie. D'un autre côté, les Africains blancs, jaloux de la préférence que l'on donne ici aux noirs, pour tous les emplois, ont répandu le bruit que vous vouliez vous rendre indépendant par le crédit des hommes de votre couleur ; que, dans cette intention, vous aviez formé la garde de l'empereur de noirs qui vous étaient dévoués ; que

vous faisiez construire une forteresse dans le voisinage de votre pays ; que vous y logiez ce que vous aviez de plus cher ; que vous vouliez profiter de vos grandes richesses, de votre pouvoir, de la vieillesse de l'empereur et de la jeunesse de son fils pour vous emparer de la couronne. Lès consuls européens, pleins de ressentiment contre vous, ont accrédité ces rumeurs par de riches présents qu'ils ont répandus dans le sérail. Enfin, vos fidèles noirs, mécontents de ce que vous avez épousé une femme blanche, disaient hautement que, méprisant votre propre sang et l'exemple de l'empereur dont la femme favorite est noire, vous aviez sans doute le projet de vous allier avec les chrétiens européens. La longue confiance de Muley Ismaël pour vous, ébranlée par une conjuration aussi générale, a été altérée au point que vos amis tremblants ont craint qu'il ne demandât votre tête avant votre justification.

EMPSAEL.

As-tu tout dit ?

JACOB.

Oui, seigneur.

EMPSAEL.

Tant que l'empereur suivra mes maximes, ses états seront florissants. Je ne saurais trop le répéter, la politique de l'Afrique doit être opposée en tout à celle de l'Europe. Il faut d'abord laisser aux chrétiens les arts de luxe qui les corrompent : les sérails et les magasins de Maroc ne sont que trop remplis des étoffes et des bijoux que j'ai pris

sur les vaisseaux européens; nous n'avons pas besoin de frapper de la monnaie pour notre commerce : nos espèces d'or et d'argent sont en Portugal et en Espagne, notre trésor en est plein. Quant aux arts de la guerre, nous pouvons également nous en passer: nos fabriques d'armes et nos ateliers de construction sont en Italie, en Espagne, en France et en Angleterre; nos arsenaux et nos ports sont remplis de canons et de vaisseaux que nous avons enlevés à ces puissances; ils en regorgent au point que nous en pouvons faire commerce. S'il est quelques autres arts qui nous soient utiles, laissons ici toutes les religions libres; bientôt tout ce qu'il y a d'illustre et de persécuté chez nos ennemis passera la mer pour nous les apporter. Nous n'avons pas besoin d'écoles à Fez : nous ne manquerons pas de gens éclairés, tant que nous aurons des succès. Il ne faut que d'intrépides soldats; notre religion est de vaincre, et notre justice de nous venger. D'une part, les Maures, expulsés d'Espagne, contre le droit des gens; et de l'autre, les noirs, réduits à la servitude en Amérique, contre le droit de la nature : voilà les deux lions qui défendent le trône d'Ismaël, et qu'il doit lancer contre toute l'Europe. Pour la victoire, il ne nous faut que le souvenir de nos affronts; nous n'avons pas besoin d'autres armes que nos bras : les Européens nous fabriqueront toujours assez de vaisseaux et de canons. Pourquoi ne serais-je pas libre de me livrer à l'amour comme à la vengeance? Ces deux passions sont en contre-poids égal dans mon

cœur. Ma vengeance a été utile à l'Afrique, et si mon amour peut nuire à quelqu'un, ce ne peut être qu'à moi.

Pour ce qui est de me rendre indépendant, et de m'emparer de la couronne, tu as vu, près de mes tentes, sur un tertre, une petite chaumière : c'est là ma forteresse et mon trône; c'est là que je prends plaisir à oublier une cour orageuse. Je l'avoue, j'ai goûté quelque douceur à la rendre au-dedans digne de l'objet que j'aime, en y accumulant les fruits de mes victoires, et à l'orner au-dehors des pavillons que j'ai enlevés à mes superbes ennemis; et s'il manque aujourd'hui quelque chose à mon bonheur, c'est que mes infortunés parents, qui ont été leurs victimes, ne soient pas les témoins de ma gloire et de leur humiliation.

JACOB.

Seigneur, l'empereur n'a pas tardé à rendre justice à la grandeur de vos vues et à la modération de vos désirs; il s'est rappelé ces vastes conquêtes où vous l'avez si bien servi sur la terre, le degré de splendeur où vous avez porté sa puissance sur la mer, les richesses immenses que vous avez fait entrer dans ses coffres, la fidélité inaltérable et l'obéissance aveugles de vos compatriotes; et il a fait ajouter à ses titres de roi de Fez et de Maroc et d'empereur d'Afrique celui de seigneur de la Guinée, comme un titre de protection pour les noirs, et plus fraternel que celui de roi et d'empereur. Ensuite, il a désigné son dernier fils, Muley Dahmet Dahebby, sorti comme lui d'une femme

noire, pour son successeur au trône, au préjudice de ses autres enfants nés de femmes blanches; et enfin, il vous a nommé pour le former, après lui, dans le grand art de gouverner : vous en recevrez l'ordre incessamment. Le choix qu'il a fait de votre personne a eu l'approbation de tout l'empire.

EMPSAEL.

Pour instruire le prince de Maroc, sorti du sang des anciens chérifs et de celui des noirs, il ne lui faut d'autre livre qu'une carte marine. Il y verra, au nord de ses états, la perfide Espagne; au sud, la malheureuse Guinée; et au couchant, les îles de l'Amérique : mais, pour apprendre à y lire, il lui faut pour précepteur l'adversité. Je n'ai rien à refuser à Muley Ismaël; il m'a captivé par ses bienfaits; mais jamais son fils ne lui ressemblera * : la prospérité des pères corrompt les enfants.

JACOB.

Si celui d'Ismaël est formé par un aussi grand maître que vous, l'Afrique ne manquera jamais d'esclaves blancs, ni Maroc de trésors. Il ne me reste, seigneur, qu'un souhait à faire pour votre gloire, c'est que vous ne laissiez pas prendre trop de pouvoir sur vous à l'amour de votre épouse. Si vous me permettez de le dire, elle est d'un sang ennemi des Africains. Quand vous sentirez affaiblir en vous, par ses caresses, vos justes ressentiments contre les européens, rappelez-vous, seigneur, les injures éternelles qu'ils ont faites à l'Afrique : ce pays est couvert des monuments de leur tyran-

* La prédiction d'Empsael sur Muley Dahmet s'est vérifiée.

nie. Les plus coupables de leurs peuples sont sans doute les Romains. Après avoir conquis l'Asie et détruit l'empire des Juifs, ils s'étendirent comme un torrent en Afrique. Rome en tout temps a fait les malheurs du monde; Rome moderne, plus ambitieuse, captive les corps et les ames.

EMPSAEL.

Jacob, je te remercie; mais Zoraïde n'est pas Romaine. Adieu, laisse-moi respirer seul un moment.

JACOB.

Adieu, seigneur; accordez-moi votre puissante protection et je vous jure par Abraham une fidélité à toute épreuve.

EMPSAEL, seul.

Je me suis expliqué avec trop de liberté devant ce juif; c'est un courtisan rusé; il tourne le dos au soleil couchant pour adorer le soleil levant; il est venu voir s'il n'y avait pas quelque réalité dans les bruits qui couraient de moi, et si je n'étais pas disposé à abuser de la vieillesse d'Ismaël et de l'inexpérience de son fils. Il a d'abord entr'ouvert mon cœur par des flatteries; ensuite il l'a rempli de fiel contre l'empereur, le peuple, mes amis, mes ennemis, ma propre femme; et quand il en a eu pénétré le fond, il a fini par des serments de fidélité..... Malheureuse condition des ministres! au comble de la puissance, ils n'ont pas un ami à qui ils puissent confier leurs peines! Au moins, dans les temps de ma servitude, je trouvais avec qui les partager. Quand mon maître m'avait mis ma charge

sur les épaules, je rencontrais toujours sur les chemins quelque compagnon d'esclavage, aussi chargé que moi ; après nous être aidés à nous débarrasser de nos fardeaux, nous nous asséyions au pied d'un arbre ; nous nous racontions nos misères ; nous parlions de la barbarie de nos maîtres ; nous formions des projets de vengeance ; ensuite, après nous être aidés à nous recharger, nous nous quittions les larmes aux yeux, nous serrant la main et nous disant : Adieu, mon ami, adieu. Nous nous séparions, sûrs de notre foi sans avoir fait de serment : notre faiblesse nous liait ; la grandeur me met en méfiance de mes propres amis. Esclave, des inconnus me déchargeaient de mon fardeau ; ministre, il faut que je porte seul celui d'un empire. Il n'y a qu'un confident digne de l'homme, c'est la femme : la nature les a faits l'un pour l'autre. La femme a en elle tout ce qui manque à l'homme, de la douceur pour calmer sa colère, de la gaieté pour dissiper ses noires réflexions ; l'homme, à son tour, lui communique de la force pour appuyer sa faiblesse, du jugement pour fixer la mobilité de son imagination ; la nature les met sans cesse dans l'heureuse nécessité de partager leurs plaisirs et leurs peines : oui, la femme est la plus chère portion de l'homme. Pendant qu'il se livre le jour aux affaires, il se console en pensant que le soir il déposera toutes ses inquiétudes dans son sein ; mais lorsqu'il voit qu'un autre homme y a pris sa place et partage son estime ou sa confiance, à la faveur des préjugés de nation ou de religion, alors il ne

reconnaît plus en elle sa moitié.... Le cœur est tout, le reste n'est rien.... Oui, trouver un autre homme dans le cœur de sa femme, c'est pire que de le trouver dans son lit. Mes ennemis se sont emparés de la mienne : pendant que de justes ressentiments m'animent contre eux, une pitié déraisonnable l'afflige ; mes victoires la font pleurer.... Va donc chercher du repos contre les intrigues des cours, l'ingratitude des peuples et des rois, dans le sein de ton épouse : tu y trouveras l'amour de tes anciens tyrans et pour maîtres tes propres esclaves.... Oh ! heureux l'homme obscur qui vit seul ! Que je serais heureux si, au sortir de mon esclavage, la fortune m'avait jeté seul et inconnu au milieu de cette forêt ! J'y aurais vécu de la chasse et en liberté. Ces arbres antiques, ces vallées profondes, ces monts âpres parsemés de fondrières et couronnés de neiges resplendissantes, me plaisent plus que le palais impérial de Maroc, surmonté de ses boules d'or. Mon ame s'agrandit dans ces solitudes, qui n'ont que le ciel pour toit et que Dieu pour maître. J'aime à voir ces tours entr'ouvertes, ces remparts ruinés et ce grand squelette d'une ville européenne que les siècles ont dévorée ; je me plais à parcourir ces longs portiques silencieux où fourmillait autrefois un peuple tumultueux, bruyant et insolent ; j'aime à poursuivre les sangliers et les buffles dans ces vastes places où les légions romaines faisaient briller leurs armes devant les palais de leurs généraux, en les proclamant à grands cris les seigneurs de l'Afrique. César, avec toute sa puis-

ce, n'a fait qu'un parc pour la chasse du noir ɔsael. Les peuples ambitieux de l'Europe bâent de grands monuments; les noirs, plus sages, vent que des cabanes. Tous les monarques de Guinée n'ont jamais construit un édifice plus durable qu'un homme et plus haut qu'un palmier: la gloire de l'Europe est de laisser partout des trophées; l'Afrique, comme la nature, met la sienne à les renverser. Les siècles ont vengé ma patrie de ses anciennes injures, allons la venger de ses nouveaux tyrans; allons réduire leurs flottes en cendres; rendons leurs villes semblables à celle-ci et transportons-en les habitants esclaves en Afrique; appesantissons tout le poids de la vengeance sur ceux qui sont en mon pouvoir. Les liens du devoir se relâchent parmi eux; à peine ils arrivent qu'ils s'enfuient; ils trouvent de la protection dans les larmes de mon épouse! J'ai mis l'ordre dans trois royaumes, je saurai bien le mettre dans mon cœur. L'amour et la vengeance s'en disputent l'empire: bannissons l'amour. Plus de pitié: je verrai désormais Zoraïde en pleurs à mes genoux sans en être ému.

« Benezet vient à passer, vêtu comme un esclave; « il s'achemine vers la tour de César. »

EMPSAEL.

Que vois-je? mon esclave fugitif! Holà! arrête; qui es-tu?

BENEZET.

Un habitant du monde.

EMPSAEL.

Tu es Européen, je le reconnais à ta phiysionomie : où est ton passe-port?

BENEZET, lui montrant les plantes qu'il porte à sa main.

Le voici.

EMPSAEL.

Des plantes à la main peuvent servir de passe-port à des hommes simples; mais les Européens se servent d'écritures perfides comme eux. Ton passe-port?

BENEZET.

Mon ami, je n'en ai pas d'autre. Des plantes utiles me font bien venir chez tous les peuples innocents et bons.

EMPSAEL.

Quelle est ta profession?

BENEZET.

La même que la tienne; je suis chasseur.

EMPSAEL.

A qui fais-tu la chasse?

BENEZET.

A des animaux plus terribles que les lions, et avec une arme plus forte que la lance.

EMPSAEL.

Tu es donc un de ces marabouts du désert qui trompent le peuple par de vains sortiléges? Quels sont ces animaux, et où sont tes armes?

BENEZET.

Ces animaux sont les passions, et mon arme est la patience.

EMPSAEL.

Dites-moi : pourquoi vous retirez-vous seul dans

ces déserts? Savez-vous que c'est ici la ville des Lions.

BENEZET.

Mon frère, un buisson épineux, ou les ruines d'un monument, suffisent pour me défendre des lions; mais les lions me défendent des hommes qui sont beaucoup plus à craindre. Les lions ne font point de mal aux hommes qui ne leur en font point; ils n'en ont jamais fait aux anciens solitaires de l'Égypte, ni à ceux de ta religion qui vivent dans les déserts.

EMPSAEL.

Vous avez raison. Mais comment vivez-vous seul dans cette forêt inculte?

BENEZET.

Les arbres me donnent des fruits: le jour, je cherche des plantes dans la montagne; la nuit, je me retire dans cette tour, inaccessible aux bêtes féroces.

EMPSAEL.

Pourquoi avez-vous renoncé au monde?

BENEZET.

Ce sont les hommes du monde qui renoncent au monde. Pour moi, j'en jouis tous les jours de ma vie; je la règle sur le cours du soleil; je passe le printemps et l'été en Amérique, l'automne en Europe et l'hiver en Afrique. Chaque jour, je me lève et je me couche avec le soleil. Le jour, les bienfaits de Dieu, répandus en profusion sur la terre, me pénètrent de reconnaissance; et la nuit, sa magnificence dans les cieux me remplit de ravissement. Ami, crois-moi, la vue seule du ciel me donne des insomnies.

EMPSAEL.

Hélas! j'ai vécu autrefois aussi heureux!.... Mais comment pouvez-vous vivre tout seul?

BENEZET.

Les principales actions de la vie se font seul: on dort seul, on pense seul, on souffre seul, on meurt seul.

EMPSAEL.

Pourquoi ne pas employer votre sagesse à servir les hommes?

BENEZET.

C'est pour les servir et n'en être point offensé, que je vis loin d'eux. Je porte d'un pays à l'autre les semences des plantes utiles. Chez les peuples riches, je les sème dans les forêts, où elles ne sont connues que d'un petit nombre de sages; mais je les porte chez les peuples pauvres et hospitaliers, qui les cultivent dans leurs champs avec reconnaissance. Chemin faisant, si je trouve des hommes affligés des passions qui attaquent les peuples corrompus, telles que les préjugés de la gloire ou de la superstition, je tâche de les déraciner en eux, afin de les faire vivre en paix avec les autres et surtout avec eux-mêmes.

EMPSAEL.

Faire vivre les hommes en paix! Hommes et femmes, blancs et noirs, chrétiens et musulmans, tous les hommes sont en état de guerre. Et où allez-vous maintenant?

BENEZET.

Je vais en Guinée pour y faire tomber l'esclavage des noirs en Amérique.

EMPSAEL.

Et par quel moyen?

BENEZET.

Avec ces deux plantes.

EMPSAEL.

Ces plantes sont donc magiques?

BENEZET.

Ce sont le café et la canne à sucre. C'est pour les cultiver en Amérique que l'Europe va chercher des esclaves noirs en Afrique. Je veux apprendre aux noirs à les cultiver dans leur pays, et si je les trouve dociles à mes leçons, un jour, avec l'aide de mes frères, nous établirons chez eux des moulins à sucre. L'Amérique n'aura plus d'esclaves, et l'Europe vivra en paix avec l'Afrique.

EMPSAEL.

Notre chérif Mahamed a établi autrefois la culture de la canne à sucre dans la vallée voisine de Tarudan. Le pays en tirait de grandes richesses; mais les guerres en ont tari la source. Homme généreux, il est sublime de vouloir finir les malheurs de trois parties du monde avec deux plantes; mais vous ne connaissez donc pas les Européens? Dès que les noirs auront enrichi leur terres par cette culture, les blancs viendront s'y établir. Aujourd'hui ils s'emparent des habitants, alors ils s'empareront du pays: ils en ont agi ainsi sur ces parties de l'Asie fameuses par leurs épiceries. Il faut donc que vous portiez aux noirs, avec les arts de la paix, ceux de la guerre, afin qu'ils puissent se défendre:

tout cela demande beaucoup de temps et de dépenses.

BENEZET.

Je leur donnerai un moyen de défense qui ne leur coûtera rien.

EMPSAEL.

Et quel est-il?

BENEZET.

C'est de ne rien refuser à ceux qui veulent nous dépouiller.

EMPSAEL.

Votre grande vertu vous met hors de sens.

BENEZET

Mon ami, je suis dans mon bon sens, je te l'assure.

EMPSAEL.

Ne rien refuser à ceux qui veulent nous dépouiller! Il n'y a pas un seul exemple d'une pareille politique sur toute la terre.

BENEZET.

Je t'assure qu'elle fait subsister en paix et fleurir une belle population en Amérique.

EMPSAEL.

Comment! vous ne faites jamais la guerre?

BENEZET.

Jamais. La guerre ne convient qu'aux bêtes féroces.

EMPSAEL.

Vous n'avez donc point de voisins?

BENEZET.

Nous sommes au milieu de sauvages toujours en guerre.

EMPSAEL.

Vous êtes donc inconnus aux Européens?

BENEZET.

Nous trafiquons avec eux; et nous sommes nous-mêmes descendants des Européens.

EMPSAEL.

Comment s'appelle votre pays?

BENEZET.

La Pensylvanie.

EMPSAEL.

Et votre religion ?

BENEZET.

Le christianisme.

EMPSAEL.

Le christianisme ! il a fait les malheurs du monde.

BENEZET.

Les Européens en ont fait le prétexte de leurs fureurs; mais il fait notre bonheur en Pensylvanie.

EMPSAEL.

J'ai ouï parler de ce pays. Dieu fait donc des miracles en faveur de la vertu ?

BENEZET.

N'en doute pas, mon frère : il en fait partout en faveur de ceux qui se fient en lui; partout il prend la protection des faibles; il fait réagir contre les méchants les maux qu'ils font aux hommes. Tout homme qui a un esclave, a à son tour un tyran, ou dans sa femme, ou dans son souverain.

EMPSAEL.

Vous pourriez bien avoir raison. Mais la nature

fait naître les hommes en état de guerre, en leur donnant des intérêts différents; ceux de l'Afrique ne sont point ceux de l'Europe.

BENEZET.

N'injuriez pas la nature, mon frère: elle n'a donné aux hommes des intérêts différents, que pour en composer leur intérêt général. L'industrie de l'Europe sert à l'Afrique, et les richesses de l'Afrique servent à l'Europe.

EMPSAEL.

Qui donc divise ces deux parties du monde depuis tant de siècles, et les arme l'une contre l'autre?

BENEZET.

C'est l'ambition, qui arme par toute la terre les tribus, les peuples, les religions.

EMPSAEL.

Cependant chaque homme croit voir la vérité dans son parti.

BENEZET.

La vérité ressemble au mont Atlas, qui offre autant d'aspects qu'il y a de points d'où on le regarde. Les uns n'y voient que des terres labourées, d'autres des forêts, d'autres des roches; ceux qui ne le contemplent que de loin, croient y voir un vieillard à tête blanche, qui porte le ciel sur ses épaules. L'ambitieux est celui qui veut forcer les autres de ne voir que ce qu'il y voit; mais le sage, qui embrasse toutes les observations, s'en forme seul une idée juste; il en est de même de la vérité.

EMPSAEL.

Ce sont les Européens qui font tous les maux

du genre humain ; aussi je leur ai juré une guerre éternelle.

BENEZET.

Tu fais en vain la guerre aux Européens ; tu as en toi-même un ennemi plus redoutable qu'eux, c'est la vengeance.

EMPSAEL.

Comment puis-je la bannir de mon cœur, lorsque les monuments de la tyrannie la rallument au milieu même des déserts ?

BENEZET.

Tu peux la bannir, en pensant que ceux qui l'ont exercée comme toi sont morts aujourd'hui, et n'ont laissé après eux que des noms odieux aux peuples opprimés. Cette tour, bâtie par César, s'appelle la tour du Diable.

EMPSAEL.

Mon nom sera cher à l'Afrique, que j'aurai vengée.

BENEZET.

Il peut venir ici après toi des ennemis des noirs et de ta mémoire. Il est un moyen d'en laisser une chère à tous les hommes.

EMPSAEL.

Quel est-il ?

BENEZET.

La vertu.

EMPSAEL.

Elle est victime par toute la terrre, excepté peut-être en Pensylvanie.

BENEZET.

Elle triomphe dans le ciel et dans la postérité. Vois ce petit tombeau avec ces couronnes; c'est celui d'une femme bienfaisante: il est plus honoré que la tour de César.

EMPSAEL.

Ce que vous me dites me touche. Mais quel bien pourrais-je faire, entouré d'esclaves blancs?

BENEZET.

Tu peux faire leur bonheur avec ces plantes, comme je compte faire avec elles celui des noirs. Si je détruis par leur culture l'esclavage des Africains en Amérique, tu peux aussi, par cette culture, détruire la tyrannie des Européens, en les rendant laborieux. Nous parviendrons tous deux au même but par des chemins différents.

EMPSAEL.

Les Européens ne travaillent que par force. Mais venez avec moi à Maroc; l'empereur ne s'occupe que des arts et de la paix, je vous ferai avoir un emploi à sa cour.

BENEZET.

Je ne vais que chez les faibles et les malheureux. Je me suis fait des ennemis en Europe en y prenant la défense des noirs, je m'en ferais en Afrique en prenant celle des blancs.

EMPSAEL.

Savez-vous qui je suis?

BENEZET.

Mon ami, tu es Empsael, ministre et grand amiral de Maroc: j'ai entendu plus d'une fois le

bruit de tes cors de chasse dans les forêts et celui de tes canons sur le rivage.

EMPSAEL.

Comment vous appelez-vous ?

BENEZET.

Antoine Benezet.

EMPSAEL.

Bon Antoine Benezet, si j'étais libre, je voudrais passer mes jours, comme vous, dans la solitude.

BENEZET.

Mon frère, je t'indiquerai une solitude plus impénétrable que l'Atlas, où tu pourras te retirer quand tu voudras.

EMPSAEL.

Où est-elle ?

BENEZET.

Dans ton propre cœur, si tu en chasses les passions.... Adieu : la tour de César est déjà dans l'ombre ; voici l'heure où les lions sortent de leur retraite, et où je rentre dans la mienne.

EMPSAEL.

Adieu, sage Européen : puissent tous tes compatriotes te ressembler ! (Empsael reste seul.) Ce blanc parcourt la terre pour le bonheur des noirs, et moi, noir, je parcours les mers pour le malheur des blancs. La vertu de cet homme me semble plus grande que toutes mes victoires. Oui, il a raison ; le tombeau de Mentia est plus respectable que la tour de César. (Il s'en approche.) Mais, que vois-je parmi ces couronnes ? C'est le collier de Zoraïde ! Je l'ai vu ce matin sur son cou, lorsque

je l'ai laissée ensevelie dans un profond sommeil. Elle l'a mis en offrande sur le tombeau de Mentia, avant de m'implorer pour des malheureux. Zoraïde ! ô toi qui peux tout sur moi, tu cherches contre moi des protections chez les morts ! Faible liane, tu t'attaches à une liane morte, pour résister à la tempête qui t'agite ! Souveraine de mon ame ! ma main, entourée de ta couleur favorite, a souvent triomphé dans les combats. Elle a versé le sang de mes tyrans : elle doit essuyer tes larmes. Combattons contre la vengeance. Souvent, sur un vaisseau, surmontant le vent et les flots contraires, j'ai, malgré les orages, abordé et vaincu un vaisseau ennemi : luttons contre nos passions. L'aigle marin s'avance contre les vents qui font ployer ses ailes et s'élève au-dessus de la tempête : élevons-nous au-dessus de nous-mêmes. Ruban de ma vertueuse épouse, sois à mon bras comme ces feux célestes qui paraissent au haut des mâts à la fin de l'orage, signe du calme des mers et de la sérénité des cieux.

« Pendant qu'Empsael regagnait son palais, oc-
« cupé de ces réflexions, ses deux esclaves infor-
« tunés avaient fait de vains efforts pour s'échapper.
« Égarés dans les forêts, sans guide, sans appui,
« ils s'étaient tout-à-coup retrouvés auprès de la
« chaumière de Zoraïde. A son aspect, Almiri ne
« put s'empêcher de sentir un mouvement de joie.

ALMIRI.

Voici la chaumière : ô mon maître ! vous êtes sauvé.

DON OZORIO.

Comment as-tu fait pour retrouver ce chemin?

ALMIRI.

En me guidant sur les étoiles, comme dans mon pays. Voici celle de l'*Éléphant*, voilà celle du *Colibri.*

DON OZORIO.

Mon ami, nous ne sommes pas ici en sûreté. Si on nous y trouve, on nous punira comme des esclaves fugitifs, et peut-être comme des voleurs. C'est le comble de l'infortune de regarder sa prison comme un asile, et de n'y pouvoir entrer!

ALMIRI.

Mon père, vous êtes bien fatigué, asseyez-vous sur l'herbe.

« Ozorio, conduit par Almiri, s'assied entre deux « roches. »

DON OZORIO.

La nuit même, si favorable aux malheureux, nous est contraire.

ALMIRI.

O soleil! dans ton absence tout est mort; tu es le grand esprit de l'univers.

DON OZORIO.

Il est un autre esprit, mon fils, qui gouverne ce monde en tout temps; c'est Dieu : le soleil est son plus bel ouvrage.

ALMIRI.

Mais, quand le soleil est couché, tout dort sur la terre.

DON OZORIO

Quand Dieu fait coucher le soleil pour nous, il le fait lever pour d'autres pays.

ALMIRI.

Comment ! il ne dort jamais ?

DON OZORIO.

Jamais : il tourne toujours autour de la terre.

ALMIRI.

(A part.) Mon maître a l'esprit malade... (A Ozorio.) Comment le soleil peut-il tourner la nuit autour de la terre, puisqu'on le voit se coucher tous les soirs dans la mer ?

DON OZORIO.

Mon ami, je ne puis t'expliquer cela à présent; je suis malade : la maladie accable l'esprit.

ALMIRI.

Mon maître, reposez-vous, tâchez de dormir.

DON OZORIO.

Mon ami, il n'y a pas de repos pour moi dans l'esclavage. L'esclavage renferme tous les maux et prive de tous les biens. Il nous ôte l'usage de la lumière, de l'air, de l'eau et de la terre, dont nous ne recueillons les fruits que pour nos tyrans.

ALMIRI.

Ne soyez pas inquiet. La nuit, quand nous serons dans la prison, je vous procurerai de la lumière en vous allumant du feu; et le jour, quand nous en serons dehors, je vous trouverai de l'eau. Je labourerai la terre pour vous, et je vous chercherai des plantes bonnes à manger.

DON OZORIO.

Les animaux domestiques, amis de l'homme par la nature, deviennent ses ennemis s'il tombe dans l'esclavage. Ici les chiens des noirs poursuivent les blancs; sans toi, ils m'auraient dévoré.

ALMIRI.

Ils font tout le contraire à Saint-Domingue. Mais, puisqu'ils caressent ici les noirs, vous n'avez rien à craindre : je vous accompagnerai partout.

DON OZORIO.

En tout temps, les chiens sont fidèles à leurs amis; mais, dans l'esclavage, l'homme abandonne les siens: ici, les hommes de la même nature se disputent les plus misérables subsistances. Ils se dénoncent, ils se trahissent, ils se persécutent.

ALMIRI.

Je serai toujours votre ami, quoique je sois noir et que vous soyez blanc.

DON OZORIO.

L'esclavage rompt les liens les plus sacrés de la nature; il sépare les pères mêmes des enfants.

ALMIRI.

Je vous serai toujours attaché comme un enfant; vous m'avez aimé comme un bon père.

DON OZORIO.

O mon fils, en vain tu cherches à me consoler. Tant de maux réunis me tuent; une fois le corps malade, tout est perdu. La maladie ôte la mémoire, le jugement, la prévoyance. En vain, l'homme en santé s'appuie sur ses lumières et son courage : quand la maladie le saisit, toutes ses

forces l'abandonnent. C'est un ennemi qui s'empare de l'intérieur de l'homme, et qui le foule aux pieds avec sa sagesse et sa raison. Connais-tu quelque remède contre une maladie qui nous accable?

ALMIRI.

Oui.

DON OZORIO.

Quel est-il?

ALMIRI.

La patience.

DON OZORIO.

Et quand la vieillesse se joint à la maladie, quel remède y a-t-il alors?

ALMIRI.

Mon père.... il y a la mort.

DON OZORIO.

Mais, c'est un malheur épouvantable de mourir sans secours!

ALMIRI.

Il ne faut pas de secours pour mourir.

DON OZORIO.

Mais tu ne crains donc pas la mort?

ALMIRI.

Oh non! mourir, c'est dormir.

DON OZORIO.

Tu crois donc que tout mourra avec toi?

ALMIRI.

Non, je retournerai dans mon pays.

DON OZORIO.

Qui te l'a dit?

ALMIRI.

Mon père et ma mère.

DON OZORIO.

Et qui l'a dit à ton père et à ta mère?

ALMIRI.

Leur père et leur mère.

DON OZORIO.

Sans doute, nous ne tenons nos opinions que de la loi de nos pères. Heureux l'homme simple qui ne voit pas dans la mort plus de mal que la nature n'y en a mis! Heureux qui fut élevé dans le repos du cœur et de l'esprit! il n'est pas plus en souci de sa mort que de sa naissance; il se laisse aller à l'ordre universel des choses sans inquiétude et sans effroi. Heureux ceux qui sont nés parmi les peuples que nous appelons sauvages! ce sont les peuples civilisés qui sont les plus malheureux. Les préjugés terribles s'emparent d'eux à leur naissance, les tourmentent pendant leur vie et les environnent à la mort. Il en est des conditions des hommes comme des contrées où ils naissent: plus elles sont belles, plus il s'y accumule de maux. C'est autour d'elles que se rassemblent tous les fléaux du corps et de l'ame, les préjugés de la naissance, de la fortune, de l'honneur, de la superstition. O Almiri! tu es plus heureux que moi : ton corps est esclave, mais ton ame est libre..... Oui, tu as raison, mon fils; il ne faut pas craindre la mort! La religion même nous l'apprend, et elle est d'accord avec la nature.

ALMIRI.

Mon père, je ne vous abandonnerai jamais, je vous acompagnerai dans l'autre monde.

DON OZORIO.

Comment! tu te ferais mourir?

ALMIRI.

Oui, pour vous suivre.

DON OZORIO.

O Almiri! se tuer est un grand crime!

ALMIRI.

Ma vie est à moi.

DON OZORIO.

Non, elle est à la société.

ALMIRI.

Qu'est-ce que la société?

DON OZORIO.

Ce sont les hommes avec lesquels nous vivons.

ALMIRI.

Ma vie est donc à vous.

DON OZORIO.

Non; je n'ai plus rien : ta vie et la mienne sont à nos maîtres.

ALMIRI.

Quoi! à des hommes qui nous rendent misérables! Mon corps est à mon maître; mais ma vie est à vous, car elle est à moi.

DON OZORIO.

Elle est à Dieu qui te l'a donnée.

ALMIRI.

Puisqu'il me l'a donnée, je peux en disposer pour vous.

DON OZORIO.

Non, car il te l'a donnée sans ton aveu, et doit te la retirer de même; d'ailleurs, si je meurs,

tu ne peux me suivre : la mort nous séparerait.

ALMIRI.

Non, la mort ne nous séparera pas ; nous vivrons et nous mourrons ensemble.

DON OZORIO.

O mon fils ! ton amitié m'attache encore à l'existence.

ALMIRI.

Vous avez besoin de prendre des forces; il nous faut des vivres, j'en vais chercher dans cette chaumière.

DON OZORIO.

Garde-toi d'y rien prendre, ce serait un vol.

ALMIRI.

Dans mon pays, les vivres sont communs entre les noirs : on ne les refuse pas même aux étrangers.

DON OZORIO.

C'est un crime de les prendre parmi les blancs; mais j'ai plus besoin de dormir que de manger : tâche de reposer aussi ; le sommeil calme à la fois les peines du corps et de l'ame ; il répare toutes les forces ; c'est le plus doux bienfait de la nature.

ALMIRI.

Je ne dormirai pas tant que vous veillerez.

DON OZORIO.

Je crains de m'endormir à cause des bêtes féroces, la lumière les chasse, mais je n'ai pas seulement une pierre à fusil.

ALMIRI.

Oh ! il n'en est pas besoin, je vais allumer du feu à la manière de mon pays. Bon, voici deux petits morceaux de bois sec..... Mon maître?

DON OZORIO.

Eh bien!

ALMIRI.

Dites-moi pourquoi les bêtes féroces ont peur du feu.

DON OZORIO.

C'est pour assurer la tranquillité de l'homme pendant la nuit que Dieu a voulu que le feu fît peur aux animaux qui vivent de sang.

ALMIRI.

Fort bien, fort bien; mais le feu attire les mouches qui vivent aussi de sang: que direz-vous à cela?

DON OZORIO.

Tu as l'esprit bien libre pour t'occuper de ces questions!

ALMINI.

J'ai peu de savoir, mais répondez-moi.

DON OZORIO.

Oui.

ALMINI.

Dites-moi donc pourquoi le feu chasse les lions et attire les mouches.

DON OZORIO, s'endormant.

Ah! ah!

ALMIRI, en riant.

Ah! ah! voyons avec votre grand esprit; n'allez pas me donner quelque raison comme celle du soleil qui tourne.

DON OZORIO.

Oui.

ALMIRI.

Mais oui!

PETROWNA.

Ozorio a laissé croître sa barbe. Il y a bien longtemps qu'Empsael ne l'a vu, il n'en sera pas reconnu d'abord.

ZORAÏDE.

Mais lorsqu'Empsael l'interrogera et qu'il saura qu'il est de Saint-Domingue, et qu'il s'appelle Ozorio ?

ROSA ALBA.

Il n'a qu'à changer de nom et se dire d'un autre pays.

ZORAÏDE.

Il ne faut jamais tromper.

DALTON.

Il faut le prévenir de sa situation, afin qu'il y pourvoie lui-même. A sa place, je me tuerais.

ZORAÏDE.

Généreuse Dalton, ce serait le tuer moi-même dans l'état de faiblesse où il est que de lui montrer le précipice sur le bord duquel il est endormi. D'ailleurs, quand une fois on a rendu service aux malheureux, il ne faut pas les abandonner : l'inconstance des protecteurs met le comble aux peines des infortunés.

MARGUERITE.

Il y a un moyen bien simple ; c'est de les faire retourner avec les autres esclaves dans la matamore, par le moyen du souterrain que Williams y a creusé. Ah ! voici Williams.

WILLIAMS.

Ces maudits esclaves fugitifs ont redoublé notre

misère. Le renégat Achmet, qui les cherche partout, a fait la visite dans la prison, où il a découvert le souterrain que j'y avais fait. Malédiction sur les Espagnols !

MARGUERITE.

Apaise-toi, mon cher Williams.

WILLIAMS.

Le renégat attend le retour d'Empsael pour faire donner la question à tous les esclaves. Il veut savoir qui a creusé le souterrain.

ROSA ALBA.

Mais ce bon Père de la Merci ne trouve-t-il pas moyen de le calmer?

WILLIAMS.

Il se contente de nous prêcher la patience.

MARGUERITE.

Et le juif portugais à qui madame a remis des charités pour vous?

WILLIAMS.

C'est lui qui a découvert le souterrain et qui en a prévenu le renégat. — Ce maudit requin m'envoie faire patrouille sur mer avec les gardes noirs; il a fait allumer des feux tout le long de la côte : on y découvrirait une hirondelle. Je donnerais ma vie pour savoir où sont ces deux esclaves, j'irais les dénoncer tout de suite.

MARGUERITE.

Ah ! Williams!

WILLIAMS.

Comment ! ils sont cause que j'ai perdu le moyen

de te voir. Tu auras beau me faire des signaux, ils m'ont ôté ma boussole.

ZORAÏDE.

Songez qu'ils sont vos compagnons.

WILLIAMS.

Quoiqu'ils soient Espagnols et que je sois Hollandais, madame, s'ils se fussent fiés à moi, je leur aurais gardé ma parole au milieu même des tourments; mais ils ne m'ont rien dit, je ne leur dois rien. (Il les aperçoit et s'écrie :) Ah! les voici. (D'un ton pénétré:) Pauvres diables! Ne craignez rien, madame; foi de Batave, je ne les trahirai pas. Je vais donner le change à notre renégat et lui faire croire qu'ils ont pris du côté de la mer. (Il court du côté de la mer.)

MARGUERITE.

Oh, madame! Williams a un bon cœur; il nous servira.

ROSA ALBA.

J'espère aussi que Januario nous sera utile. Je l'ai rencontré lorsqu'il ramenait de la chasse le cheval de relais d'Empsael; il m'a appris que son maître avait rencontré près de la terre de Lesa un grand philosophe, ami des malheureux. Je l'ai prié, en votre nom, d'aller le chercher, afin qu'il nous donne des conseils. Il a pris sur-le-champ deux chevaux frais et est retourné sur ses pas.

ZORAÏDE.

Pourquoi exposer ainsi votre amant? C'est une heure trop dangereuse.

ROSA ALBA.

Il a pris un flambeau; les chiens de garde le connaissent: il s'en est fait accompagner; il n'a rien à craindre des bêtes féroces. Il sera bientôt de retour avec le philosophe.

ZORAÏDE.

Il arrivera trop tard. O mon Dieu, ce n'est qu'en toi que j'espère!

« Almiri se réveille; il se met à chasser les mou-
« ches avec sa feuille. »

ALMIRI.

Allez, pauvres mouches....allez....l'amour brûle.

DALTON.

Ah! le pauvre garçon! il se croit encore dans son pays.

« Almiri aperçoit Zoraïde et ses femmes. »

ALMIRI.

Oh! qu'elles sont belles! Sultane, ayez pitié de mon maître; c'est moi qui l'ai égaré; je l'ai amené ici pour y trouver un asile. Nous ne vous avons fait aucun tort.

ZORAÏDE.

Rassurez-vous, mon ami.

ALMIRI.

On nous a amenés ce matin aux tentes d'Empsael et ce soir nous nous sommes égarés sans pouvoir retrouver notre prison, et nous mourons de fatigue et de faim.

DON OZORIO.

Almiri?

ALMIRI.

Sultane, voilà mon maître. Il est mourant de fatigue, de faim et de soif.

ZORAÏDE.

Apportez-moi des rafraîchissements. Consolez-vous; vos maux ne sont point sans remède.

DON OZORIO.

Ange du ciel, votre voix me rappelle à la vie.

ZORAÏDE.

Asseyez-vous, mon père; rouvrez votre ame à l'espérance.

DON OZORIO.

L'espérance a marché, dès mon enfance, devant moi sans que j'aie jamais pu l'atteindre. Maintenant, parvenu à l'extrémité de ma vie, je l'ai laissée bien loin derrière moi.

ZORAÏDE.

Il en est une céleste que donne la vertu, et qui nous attend à la fin de notre carrière.

DON OZORIO.

Ah! si j'avais employé la mienne, comme vous la vôtre, à faire le bien!

ZORAÏDE.

Vous en avez fait à ce noir, qui vous est si attaché. Un verre d'eau donné à l'infortune ne reste pas devant Dieu sans récompense; il ne sera pas sans mérite devant le généreux Empsael. Écoutez, il va arriver; il vous croit l'un et l'autre fugitifs; le premier mouvement de sa colère est violent; laissez-moi le temps de le préparer: vous vous tien-

drez derrière cette roche; vous ne paraîtrez que quand je vous appellerai.

DON OZORIO.

Oui, madame.

ZORAÏDE.

Je dois vous prévenir que, par l'effet d'anciens ressentiments des habitants de l'Afrique contre ceux d'Espagne, il hait tous les Espagnols. S'il vous demande de quel pays vous êtes, que lui répondrez-vous?

DON OZORIO.

Que je suis Espagnol. Je ne peux renoncer à ma patrie; mais pour le calmer, j'ajouterai que je suis de Saint-Domingue. Les habitants de Maroc n'ont aucun sujet de haïr ceux de cette île; elle ne leur a jamais fait de tort.

ZORAÏDE.

Ne vous hâtez pas de répondre. Si Empsael vous demande de quelle partie de l'Espagne vous êtes, vous pourrez répondre: de Saint-Domingue.

DON OZORIO.

Oui, madame.

ZORAÏDE.

S'il vous interroge sur votre profession, que lui direz-vous?

DON OZORIO.

Les nobles, en Espagne, n'en ont point: le titre de noble leur tient lieu de tout.

ZORAÏDE.

La noblesse est ici sans recommandation. Mais

enfin si Empsael vous demande en quoi consistait votre revenu ?

DON OZORIO

Je lui dirais qu'il consistait dans mes terres. J'étais habitant.

ZORAÏDE.

Vous aviez, sans doute, des noirs pour esclaves?

ALMIRI.

Oh, madame ! mon maître faisait leur bonheur.

ZORAÏDE.

Si Empsael vous demande si vous étiez habitant, laissez votre noir répondre. Le juste ciel permet ici que les blancs soient sous l'empire des noirs, il vous sera doux d'y avoir votre ancien esclave pour ami. Si Empsael vous demande votre nom?

DON OZORIO.

Je lui dirai que je m'appelle don Pedro Ozorio.

ZORAÏDE.

Il a eu autrefois un ennemi qui se nommait comme vous.

DON OZORIO.

Ce ne peut être moi. Je ne suis sorti de Saint-Domingue que pour tomber dans l'esclavage.

ZORAÏDE.

Mais n'aviez-vous point d'autres noms ?

DON OZORIO.

On m'appelle aussi le grand commandeur, parce que j'étais honoré de l'ordre illustre de Saint-Jacques. Je portais encore le nom de marquis de Las Vittorias, du nom d'un de mes ancêtres, qui fut

un des conquérants de l'Amérique. (On entend le son des trompettes et des tambours maures.)

ZORAÏDE, effrayée.

Retirez-vous. Lorsque vous le verrez en colère, ne lui résistez point. Je vous le répète, laissez votre noir répondre pour vous; songez que vous êtes ici sous sa protection.

DON OZORIO.

Et sous la vôtre, ange consolateur. (Il se retire avec Almiri derrière le rocher. Petrowna et Dalton les accompagnent.)

ZORAÏDE.

Petrowna et Dalton, portez-leur des rafraîchissements, rassurez-les. Et vous, Marguerite et Rosa Alba, hâtez-vous d'illuminer cette chaumière; un jour de triomphe pour Empsael doit être un jour de fête pour Zoraïde!... O mon Dieu veillez sur ces infortunés; toute la prudence humaine, sans vous, ne peut que s'égarer.

EMPSAEL.

Console-toi, chère Zoraïde, je retrouverai mes esclaves fugitifs: mes gardes vigilantes, les chiens du camp, les lions du désert, le vaste océan, tout s'oppose à leur fuite. Je te ferai présent de l'esclave blanc: on dit qu'il garde un morne silence; son âge et son humeur taciturne le rendent propre au sérail.

ZORAÏDE.

Ah! seigneur, si j'ose dire, vous voulez faire mon bonheur, et vous m'entourez du malheur de mes semblables!

EMPSAEL.

Tu plains sans cesse les malheurs de mes tyrans!

ZORAÏDE.

Seigneur, si j'ai cherché à soulager vos esclaves, c'est par amour même pour vous, c'est pour éloigner de vous le spectacle déchirant de leurs peines.

EMPSAEL.

Que t'importent leurs peines, lorsqu'il ne manque rien à ton bonheur? Des esclaves de toutes les nations de l'Europe travaillent ici pour tes plaisirs; ils apportent à tes pieds toutes les productions de l'Atlas, depuis ses sommets glacés jusqu'aux rivages brûlants de la mer.

ZORAÏDE.

Ah, Empsael! si vous saviez ce que peut pour le bonheur le concours des riches quand ils sont bons, et des pauvres quand ils sont libres! si vous connaissiez mon pays et ce que la liberté y produit!

EMPSAEL.

Qu'a donc ton pays de comparable à l'Afrique?

ZORAÏDE.

Il n'y a pas, comme ici, en tout temps un climat chaud et des arbres couverts de verdure. Là, règnent de rudes hivers, la terre se couvre de frimas; mais on n'y voit pas, comme ici, des villes sans habitants, des chemins sans voyageurs, des forêts où les arbres fruitiers laissent tomber en vain leurs fruits, des fontaines qui n'abreuvent que des lions. L'homme n'y laisse perdre aucun des bienfaits de la nature; il y recueille des moissons dans toutes les plaines, et des fruits sur tous les coteaux : tout y est riant et animé; l'air y retentit partout des

chansons des paysans, soit qu'ils se livrent pendant le jour à leurs paisibles travaux, soit que le soir ils s'assemblent au pied d'un orme pour y danser avec les jeunes filles du village. Le bonheur des campagnes y annonce l'opulence des-villes. On aperçoit de longues avenues d'arbres qui traversent les plaines et se perdent à l'horizon, tandis que les vaisseaux jettent l'ancre dans le canal des fleuves; leurs mâts se confondent avec les saules des rivages, et les chansons de leurs matelots avec celles des bergers. C'est à la liberté que les hommes de mon pays doivent leur industrie, les champs leur culture, les villes leur commerce, la France sa puissance et son bonheur. C'est à la liberté que ses femmes doivent les graces qui les rendent recommandables dans toute l'Europe; et, si je l'ose dire, seigneur, si vous avez trouvé en moi quelques faibles charmes, je les dois à la liberté, qui, dans mon enfance, développa dans mon ame et dans mes traits les premiers linéaments du bonheur.

EMPSAEL.

Tu me fais de la France une description bien touchante! voudrais-tu y retourner?

ZORAÏDE

Moi, quitter le plus généreux des hommes! Ah! seigneur, je voudrais vous voir heureux; je voudrais vous entourer du bonheur de mon pays!

EMPSAEL.

Les gens de ton pays ne t'ont-ils pas dépouillée de tes biens? n'ont-ils pas cherché à arracher de ton cœur la religion de tes pères?

ZORAÏDE.

J'ai oublié leur injustice depuis qu'ils sont malheureux ; mais croyez que parmi ces hommes que vous poursuivez, il en est beaucoup qui détestent vos tyrans; croyez qu'il en est qui auraient soulagé vos maux, s'ils l'avaient pu: jugez-en par mes faibles efforts pour vous les faire oublier.

EMPSAEL.

Je ne puis rien te refuser. J'étais ton tuteur lorsque tu étais enfant, tu es le mien maintenant que je viens sur l'âge ; mais je ne puis oublier la vengeance.

ZORAÏDE.

Ce mot glace tous mes sens.

EMPSAEL.

Il embrase tous les miens. Regarde cette main, ils l'ont marquée avec le feu. Tu pleures.... Ah! tes larmes pénètrent jusqu'à mon cœur!

ZORAÏDE. (Elle aperçoit son collier.)

Seigneur, par ce faible vœu offert sur la tombe d'une femme moins infortunée que moi....

EMPSAEL.

Par toi-même, chère Zoraïde! que veux-tu que je fasse pour ces misérables? On ne les retrouve plus ; oublie-les : ils sont en proie à la fureur des lions.

ZORAÏDE.

Ils ne redoutent que la vôtre.

EMPSAEL.

Où sont-ils?

ZORAÏDE.

Ils s'étaient égarés; ils sont venus chercher un asile auprès de cette chaumière.

EMPSAEL.

Elle les protégera: qu'ils paraissent.

ZORAÏDE.

Vous m'avez promis de parler à l'Européen avec bonté; il a fait du bien à son esclave.

EMPSAEL

Je te le jure par ce signe sacré. (Il montre le ruban qu'il a à son poignet.) Objet plus chéri que Mentia! je les recevrai l'un et l'autre comme des frères malheureux.

ZORAÏDE.

Paraissez, infortunés..... (A Ozorio.) Parlez avec simplicité et franchise; ne craignez rien: Empsael est généreux, même envers ses ennemis. O Dieu, viens à mon secours!

EMPSAEL.

Chrétien, console-toi; ton esclavage est une fortune de la mer. La mer est comme la mort: aujourd'hui à toi, demain à moi.

DON OZORIO.

Illustre amiral, les fortunes de la mer ne devraient être que pour ceux qui s'y font la guerre. Je ne vous ai jamais fait de mal; je naviguais bien loin de vos côtes lorsque vos vaisseaux m'ont amené en esclavage, contre le droit des gens.

EMPSAEL.

De quelle nation es-tu?

DON OZORIO.

Seigneur, je suis Espagnol.

EMPSAEL.

Espagnol ! tu es de cette nation qui, contre la foi des traités, a chassé de l'Espagne les rois légitimes de Grenade, fondateurs de l'empire de Maroc ; qui, sans aucun sujet de plainte, a exterminé la plupart des peuples de l'Amérique ; qui, la première des nations de l'Europe, a réduit en esclavage les noirs de l'Afrique pour les transporter en Amérique ; qui s'est emparée des îles et des côtes de l'Asie ; qui a rempli les quatre parties du monde de ses brigandages.... Tu es Espagnol ! et tu parles du droit des gens !

ZORAÏDE.

Ah, seigneur !

EMPSAEL.

Je me contiendrai, Zoraïde, je te l'ai promis. (A Ozorio :) Où allais-tu ?

DON OZORIO.

Seigneur, j'allais sur la côte de Guinée pour y faire un chargement d'esclaves.

EMPSAEL.

Tu faisais la traite des esclaves, et tu te plains d'être tombé dans l'esclavage ! Infidèle ! Dieu est juste, il te punit par où tu as péché.

DON OZORIO.

Seigneur, les peuples noirs de l'Afrique se font fréquemment la guerre, et ils nous vendent volontairement leurs prisonniers pour l'esclavage.

EMPSAEL.

A l'instigation des Européens qui les trompent et font naître parmi eux mille querelles dont ils profitent. Mais, de quel droit après tout les peuples de l'Europe se mêlent-ils des guerres de l'Afrique, lorsque les noirs de l'Afrique ne se mêlent point des guerres de l'Europe ?

DON OZORIO.

Grand ministre, si les Espagnols vont en Afrique chercher des noirs, c'est pour les rendre plus heureux en leur apprenant des arts utiles et en les accoutumant au travail; car les noirs ne travaillent pas s'ils n'y sont contraints.

EMPSAEL.

Que dis-tu ? Les noirs n'ont-ils pas des arts qui suffisent à leurs besoins ? meurent-ils de faim dans leur pays ? vont-ils chercher les bras des Européens pour le cultiver ? Quels sont les plus indolents, des blancs qui ont besoin des noirs pour cultiver leurs colonies, ou des noirs qui tirent assez de superflu de leurs cultures pour en charger des flottes européennes qui viennent commercer sur leurs côtes ?

DON OZORIO.

Seigneur, vous avez raison; mais les terres de l'Amérique sont des terres brûlantes qui ne peuvent être cultivées par les blancs.

EMPSAEL.

De quelle couleur étaient les Péruviens et les Mexicains, ces anciens cultivateurs de l'Amérique que les Espagnols ont exterminés ? N'étaient-ils pas blancs, ou plus faibles même que les blancs ? Les

infatigables conquérants qui sont venus les détruire à travers les mers orageuses et des montagnes que des neiges éternelles semblaient rendre inaccessibles, n'étaient-ils pas blancs aussi ? l'Europe ne peut-elle fournir aux pays chauds que de sanguinaires soldats, et non de paisibles laboureurs? n'a-t-elle de force que pour ravager la terre, et en manque-t-elle pour la cultiver?... Mais, dis-moi, infidèle, la terre de l'Amérique te semble-t-elle plus brûlante que celle de l'Afrique, qui noircit la plupart de ses habitants ? Ne sont-ce pas des esclaves blancs qui ont bâti les fortifications de Miquenez, de Tafilet, de Salé et les monuments de Fez, l'incomparable ? Ne sont-ce pas trente mille hommes de ta nation qui ont élevé les remparts de Maroc, semblables aux rochers de l'Atlas, sous ce vengeur de l'Afrique et ce fléau de l'Espagne, * Jacob Almanzor ? Ces travaux ne sont-ils pas mille fois plus rudes, sous un ciel voisin du brûlant Zara, que la culture du café et des cannes à sucre sous les brises fraîches de l'Amérique ? Réponds-moi.

DON OZORIO.

Il n'est que trop vrai, Seigneur; les esclaves blancs supportent de plus rudes travaux en Afrique que les esclaves noirs en Amérique. Ici, on nous fait porter des chaînes en travaillant; pendant le sommeil même, ce consolateur des misérables, nous ne pouvons respirer en liberté. On nous renferme dans d'étouffantes matamores.

* Voyez Marmol, Histoire de l'Afrique.

EMPSAEL.

Ainsi donc, de ton aveu, les Européens sont plus robustes que les noirs, puisqu'ils supportent ici de plus grands travaux sur une terre plus brûlante que celle de leurs colonies. Avoue aussi qu'ils sont plus méchants que les noirs. Si nous ne les tenions enchaînés le jour et renfermés la nuit, ils nous égorgeraient en trahison. Perfides Européens, Dieu est juste; il se sert de l'Afrique pour venger les Africains. La plupart des Européens qui sont esclaves ici, sont des navigateurs qui vont aux îles de l'Amérique, ou sur la côte d'Afrique, faire le malheur des noirs. Vous avez porté le crime de l'esclavage sur les côtes de la Guinée, et Dieu en a mis la vengeance sur celles de Maroc.

DON OZORIO.

Sage ministre de ce grand empire, dès les premiers temps de nos établissements en Amérique, nous fûmes obligés, par l'épuisement d'hommes où nous jetèrent nos guerres, d'aller chercher des cultivateurs en Afrique.

EMPSAEL.

Pourquoi donc les avoir réduits en esclavage en Amérique? Étant libres, ne pouvaient-ils pas en cultiver la terre? Que dirais-tu si dans une ruche tu voyais les abeilles réduites à l'esclavage par d'oisifs bourdons, qui se nourrissent de leurs travaux?

DON OZORIO.

Illustre musulman, des motifs moins intéressés

infatigables conquérants qui sont venus les détruire à travers les mers orageuses et des montagnes que des neiges éternelles semblaient rendre inaccessibles, n'étaient-ils pas blancs aussi? l'Europe ne peut-elle fournir aux pays chauds que de sanguinaires soldats, et non de paisibles laboureurs? n'a-t-elle de force que pour ravager la terre, et en manque-t-elle pour la cultiver?... Mais, dis-moi, infidèle, la terre de l'Amérique te semble-t-elle plus brûlante que celle de l'Afrique, qui noircit la plupart de ses habitants? Ne sont-ce pas des esclaves blancs qui ont bâti les fortifications de Miquenez, de Tafilet, de Salé et les monuments de Fez, l'incomparable? Ne sont-ce pas trente mille hommes de ta nation qui ont élevé les remparts de Maroc, semblables aux rochers de l'Atlas, sous ce vengeur de l'Afrique et ce fléau de l'Espagne, * Jacob Almanzor? Ces travaux ne sont-ils pas mille fois plus rudes, sous un ciel voisin du brûlant Zara, que la culture du café et des cannes à sucre sous les brises fraîches de l'Amérique? Réponds-moi.

DON OZORIO.

Il n'est que trop vrai, Seigneur; les esclaves blancs supportent de plus rudes travaux en Afrique que les esclaves noirs en Amérique. Ici, on nous fait porter des chaînes en travaillant; pendant le sommeil même, ce consolateur des misérables, nous ne pouvons respirer en liberté. On nous renferme dans d'étouffantes matamores.

* Voyez Marmol, Histoire de l'Afrique.

EMPSAEL.

Ainsi donc, de ton aveu, les Européens sont plus robustes que les noirs, puisqu'ils supportent ici de plus grands travaux sur une terre plus brûlante que celle de leurs colonies. Avoue aussi qu'ils sont plus méchants que les noirs. Si nous ne les tenions enchaînés le jour et renfermés la nuit, ils nous égorgeraient en trahison. Perfides Européens, Dieu est juste; il se sert de l'Afrique pour venger les Africains. La plupart des Européens qui sont esclaves ici, sont des navigateurs qui vont aux îles de l'Amérique, ou sur la côte d'Afrique, faire le malheur des noirs. Vous avez porté le crime de l'esclavage sur les côtes de la Guinée, et Dieu en a mis la vengeance sur celles de Maroc.

DON OZORIO.

Sage ministre de ce grand empire, dès les premiers temps de nos établissements en Amérique, nous fûmes obligés, par l'épuisement d'hommes où nous jetèrent nos guerres, d'aller chercher des cultivateurs en Afrique.

EMPSAEL.

Pourquoi donc les avoir réduits en esclavage en Amérique? Étant libres, ne pouvaient-ils pas en cultiver la terre? Que dirais-tu si dans une ruche tu voyais les abeilles réduites à l'esclavage par d'oisifs bourdons, qui se nourrissent de leurs travaux?

DON OZORIO.

Illustre musulman, des motifs moins intéressés

et plus sublimes que ceux de la politique, portèrent les Espagnols à transporter les noirs dans leurs colonies. C'était pour les éclairer des lumières d'une religion pure; car, seigneur, si vous l'ignorez, les peuples de cette partie du monde sont plongés dans les ténèbres du paganisme.

EMPSAEL.

Puisqu'ils en voulaient faire des frères, pourquoi donc en ont-ils fait des esclaves? C'est pour empêcher les noirs de briser leurs fers que votre religion les consacre.

Hypocrites Européens, ainsi vous vous jouez de Dieu et des hommes. Sous le prétexte d'étendre votre religion, vous vous êtes faits les tyrans du monde. Quand vos vaisseaux marchands ont découvert un pays riche, ils y sollicitent un comptoir. Est-il accordé; vous y envoyez des missionnaires qui pénètrent dans l'intérieur à la faveur du commerce. A force de présents, ils obtiennent du souverain la permission de prêcher à ses sujets la soumission aux lois et la charité. Comme le prince et son peuple y trouvent également leur compte, vos prêtres ne tardent pas à s'y faire des prosélytes. Bientôt il s'élève des querelles entre votre religion et celle du pays. Alors vos vaisseaux de guerre arrivent, vos garde-magasins deviennent des soldats, vos comptoirs des forts, vos chapelles des cathédrales, et vous finissez par renverser la religion et l'état qui vous ont reçus. C'est ainsi que vous vous êtes rendus maîtres d'une partie des côtes de l'Asie et de ses îles, et que vous avez tenté

de vous emparer de la Chine et du Japon, où votre nom est en horreur.

Voilà comme vous en agissez avec les peuples riches ; mais si vous abordez chez un peuple pauvre, vous n'y faites pas tant de façons. Après qu'il vous a reçus de son mieux, vous ne manquez pas de planter sur le rivage un poteau avec une inscription, par laquelle vous prenez possession de son pays, au nom de votre Dieu et de votre prince. Si vous trouvez quelque inconvénient à exposer votre injustice au grand jour, vous enfouissez ce poteau pour le déterrer, en temps et lieu, comme un titre légitime. En cas de besoin, des miroirs, des sonnettes, quelques bouteilles d'eau-de-vie, couvrent votre usurpation du titre d'achat. Après avoir enivré le souverain, vous dépouillez son peuple. C'est par ces moyens que vous vous êtes emparés de l'Amérique et des côtes orientales et méridionales de l'Afrique. Vous vous gardez bien d'en agir ainsi chez les puissances belliqueuses ; car vous êtes tyrans avec les faibles, et faibles avec les tyrans. Vous rampez à Constantinople, devant le grand empereur des fidèles. Ici, vos consuls font mille bassesses pour les intérêts de votre commerce; mais avec les peuples bons et simples de la Guinée, vous êtes des perfides. Dis-moi, qu'ont fait aux Européens les pauvres noirs ? Ils n'ont point de vaisseaux pour voguer dans vos mers ; ils n'envoient ni prêtres ni soldats pour subjuguer vos peuples ; ils n'ont point bâti de forts sur vos côtes : vous êtes d'autant plus coupables, que votre reli-

gion, émanée de Dieu, comme la nôtre, vous ordonne de traiter tous les hommes en frères.

DON OZORIO.

Seigneur, on abuse des meilleures choses. Si nos missionnaires vont chez les peuples sauvages, c'est par le même motif qui y conduit les prêtres de votre religion, afin de les amener au culte pur d'un seul Dieu.

EMPSAEL.

Chrétien, tu oses comparer ta religion à celle du Prophète! Nous n'avons point réduit à l'esclavage les peuples que nous avons domptés; nous n'en forçons aucuns de soumettre leur conscience à nos armes. Les Grecs, les Juifs, les Arméniens, les Cophtes, les Maronites, exercent librement parmi nous la religion de leurs pères. Nos prêtres, après avoir répandu la lumière du Croissant dans les trois Arabies et dans les îles de l'Asie, n'en ont point subjugué les habitants. Réponds-moi, si tu le peux.

ALMIRI.

Grand esprit! mon maître est malade, ne l'affligez pas.

EMPSAEL.

Pauvre noir! tu me parais d'un excellent naturel! (A Ozorio): Parle, toi.

DON OZORIO.

Seigneur, je vous offense en voulant me justifier.

EMPSAEL.

Non, tu ne m'offenses pas. Ma religion m'ordonne d'entrer en justification avec mon esclave...

Parle... Tu te tais... J'ai promis à celle à qui je ne peux rien refuser d'agir à ton égard avec bonté. Je t'offre un moyen de rompre tes fers.

ALMIRI.

O glorieux sultan, soyez mille fois béni ! O mon pauvre maître ! vous allez être libre.

EMPSAEL.

Fidèle serviteur, tu ne parle pas toi ! Tu m'intéresses.

DON OZORIO.

Seigneur, comment puis-je rompre mes fers ?

EMPSAEL.

En embrassant ma religion.

DON OZORIO.

Seigneur, je ne le puis, je tiens à celle où je suis né.

EMPSAEL.

Tu dois tenir à la meilleure. Ma religion est plus divine que la tienne, car elle est plus humaine ; elle nous défend de tenir nos frères dans les fers : il y a plus ; si * un de nos esclaves se marie, il n'est plus tenu de travailler pour son maître. Notre loi suppose, avec raison, qu'il doit ses travaux à sa femme et à ses enfants. Tu vois qu'elle est, plus que la tienne, conforme aux lois de la nature. Ouvre les yeux à la vérité.

DON OZORIO.

Je ne puis renoncer à la religion de mes pères.

* Voyez le Voyage de Maroc et d'Alger, par les Pères de la Trinité, en 1724.

EMPSAEL.

Tu ne te refuses à la lumière que pour boire du vin et manger du porc.

DON OZORIO.

Équitable musulman, je tiens à ma religion, parce que je la crois la meilleure; j'ai un Dieu, une patrie, une femme, des enfants et de l'honneur.

EMPSAEL.

Les noirs que tu enlevais à l'Afrique, n'avaient-ils pas aussi une patrie, des amis, des femmes et des enfants?

DON OZORIO.

Généreux Empsael, mettez un prix à ma liberté. Voyez ces bras faibles et décharnés, ces épaules écorchées du poids des fardeaux. Je suis vieux, je ne puis me faire à la servitude; bientôt je mourrai dans vos fers, sans utilité pour vous.

EMPSAEL.

Je fais la guerre aux méchants; mais je n'en fais pas le commerce. Tu me donnerais quatre boules d'or aussi grosses que celles de la mosquée d'Abdul-Mumen *, à Maroc, que je ne te rendrais pas la liberté. Souffre le mal que tu as fait souffrir.

DON OZORIO.

C'est la loi de mon pays qui est coupable, ce n'est pas moi. Je l'adoucissais autant qu'il m'était possible; j'étais allé moi-même acheter mes esclaves en Guinée, afin de les transporter avec humanité

* Il paraît qu'Abdul-Mumen est le roi de Maroc qui fit la conquête de Gago par un mariage, ainsi que nous l'avons rapporté.

sur mes habitations, où j'allais tâcher de les rendre heureux.

ALMIRI.

Il les rendait heureux; c'est la vérité, j'en jure par le soleil.

EMPSAEL.

Par le soleil!... O doux rivages de la Falémé!... Comment! tu étais habitant? Dans quel pays?

DON OZORIO.

Dans l'île de Saint-Domingue.

EMPSAEL, entrant en fureur.

A Saint-Domingue! habitant à Saint-Domingue! A ce nom tout mon sang bouillonne. Comment t'appelles-tu?

ZORAÏDE.

Seigneur, souvenez-vous...

EMPSAEL.

Parle... parle... ou je te fais mourir.

DON OZORIO.

Je n'ai jamais pu vous offenser. Je sortais de mon pays lorsque j'ai été pris par un de vos vaisseaux. J'habitais la partie méridionale de Saint-Domingue, où je suis connu par mon équité envers tous les hommes; j'en prends à témoin cet infortuné compagnon de mon sort. Je m'appelle Pedro Ozorio.

EMPSAEL.

Ozorio!... quoi! c'est toi, monstre! reconnais Pedro, ton ancien esclave!

ALMIRI, se mettant au-devant d'Empsael, et découvrant sa poitrine.

Frappez, seigneur !.... frappez !.... mais épargnez mon maître.

EMPSAEL recule de surprise en voyant un soleil empreint sur la poitrine d'Almiri; il lui dit d'un ton attendri :

Noir trop généreux ! quelle main maternelle imprima ce soleil sur ton cœur ? dans quelle contrée de l'Afrique es-tu né ? quel est ton nom ?... Ressouvenir sacré de mon enfance et de mes parents ! Infortuné ! parle... comment te trouves-tu esclave de ce barbare ? Ne t'effraie point. Si ma patrie me crie vengeance contre lui, elle implore pour toi toute ma pitié.

ALMIRI.

Seigneur, je suis né dans le pays de Bambouk, sur le bord de la Falémé ; je m'appelle Almiri ; je n'ai plus de patrie, plus de parents. Hélas ! il ne me reste qu'un bon maître.

EMPSAEL, découvrant sa poitrine.

Almiri ! ô mon cher Almiri ! reconnais ton frère Badombi. O compagnon de mes plus innocentes années ! ô frère si regretté ! qu'il m'est doux de te retrouver, de revoir en toi tous mes parents, de me rappeler les bords de la Falémé, autrefois si heureuse ! Qu'on lui ôte sa chaîne ! qu'on lui prépare un bain, des habits comme les miens ! qu'on lui obéisse comme à moi ! c'est mon frère !..... (Montrant Ozorio :) Gardes, qu'on le saisisse, qu'on apprête des tortures, qu'on fasse rougir des fers ! Voilà le reptile qui a allumé dans mon sang le feu

de la vengeance.... Ozorio! barbare Ozorio! en te voyant, je revois tous les crimes des Espagnols; mon frère enlevé, ma mère morte de douleur, mon pays brûlé, mon père égorgé; je revois tout Saint-Domingue; j'entends le bruit des fouets, les cris et les gémissements de mes compatriotes.... Ta tête, suspendue sur le cap d'Aguer, cette vedette de l'Atlas, effraiera à jamais les Européens qui passent à sa vue pour faire les malheurs de l'Afrique.

ALMIRI.

O Badombi! Ozorio me fut un père!

EMPSAEL.

Il fut mon bourreau; il périra.

ZORAÏDE.

Cher époux, par le tombeau de Mentia!

EMPSAEL.

O amitié! ô vengeance! ô amour! mon cœur ne peut suffire à vos transports! je ne peux voir la douleur empreinte sur ton visage: retire-toi, tu me fais mourir.

ALMIRI.

O mon frère! ô Badombi! par le souvenir de nos premières années, par l'amour que vous me portez, ne me refusez pas la vie de mon maître: lui seul m'a consolé du malheur de vous avoir perdu. Le vaisseau qui me sépara de vous m'ayant amené dans l'île de Cuba, j'y fus acheté par un habitant barbare comme tous les habitants européens. Après sa mort, je fus conduit au marché avec les autres noirs, pour y être vendu à l'encan. Pendant que

nu, sur la place publique, j'étais exposé aux regards des marchands, un Espagnol s'approcha de moi et m'acheta : il me conduisit ensuite à Saint-Domingue, dans son habitation, où il m'éleva comme son fils. Ce bienfaiteur est Ozorio.

EMPSAEL.

O coup étrange du sort! tu étais esclave dans la maison de ton frère et tu as été élevé comme un fils dans celle de mon tyran! (Il le serre dans ses bras et le repoussant tout-à-coup avec fureur :) Il t'aura donc rempli de sa rage contre ta religion, contre ta patrie, contre moi-même!

ALMIRI, avec tendresse.

O mon frère! mon amour pour ma patrie et pour vous est gravé dans mon cœur plus profondément que cette image du soleil, empreinte sur ma poitrine par les mains de nos parents.

« Il découvre sa poitrine.»

EMPSAEL.

Jure-le-moi par ce même soleil : n'es-tu pas devenu mon ennemi?

ALMIRI, versant des larmes.

Votre ennemi? moi qui vous ai tant regretté!

ZORAÏDE.

O Empsael!

« Elle se trouve mal, ses femmes accourent et la « soutiennent; Empsael s'approche d'elle, et la « prend dans ses bras. »

DON OZORIO.

Seigneur, j'ai mérité toute votre vengeance. Égaré par les lois de mon pays, je me suis écarté

de celles de la nature; mais il n'a pas tenu à moi de réparer mes injustices envers vous. A peine vous fûtes parti de Saint-Domingue, que je vous cherchai dans toutes les Antilles espagnoles. Je rencontrai votre frère dans l'île de Cuba; il vous a dit comme j'en avais agi envers lui. Je désirais, avant de mourir, lui assurer de quoi vivre et lui rendre la liberté; mais, comme la plupart des hommes, j'ai eu trop de temps pour faire le mal et pas assez pour faire le bien. La Providence, qui vous fit mon esclave lorsque je pouvais faire votre bonheur, vous a mis à la tête du plus puissant empire de l'Afrique, et m'a rendu votre esclave à mon tour. Vengez-vous; abrégez ce reste de jours en tout temps malheureux. La vie n'offre dans le passé que des repentirs sans le souvenir des bienfaits, et que des tourments pour l'avenir sans l'espoir de la liberté.

EMPSAEL, du ton de la douleur.

La liberté!

ZORAÏDE, revenant à elle.

Empsael!

EMPSAEL.

Ma chère Zoraïde!

ZORAÏDE.

Est-ce donc là cette bonté que vous m'aviez promise? C'est donc moi qui aurai causé la mort de cet Européen en l'appelant en votre présence! Quoi! le premier mouvement de ma compassion lui serait plus funeste que la vengeance de toute votre vie! Au nom de celui qui réserve une gloire

immortelle à l'homme qui pardonne, au nom de mon Dieu.....

EMPSAEL, d'un ton attendri.

Ton Dieu n'est pas celui des Européens, douce Zoraïde!

ZORAÏDE tombe aux genoux d'Empsael; toutes ses femmes et et Almiri s'y jettent aussi.

Cher époux, au nom de ce Dieu qui vous a comblé de gloire depuis tant d'années, et qui met dans ce moment un frère chéri dans vos bras et un ennemi repentant à vos pieds!

EMPSAEL, relevant Zoraïde et la serrant dans ses bras.

Et qui m'a donné ma chère Zoraïde! ô Zoraïde, ô Almiri, vous l'emportez! Ozorio, je te donne la vie et la liberté, retire-toi.

« Almiri se jette aux pieds d'Ozorio et lui dé-
« tache ses fers. »

DON OZORIO.

Magnanime musulman, j'en atteste cette Providence qui rapproche, quand il lui plaît, les hommes des climats les plus éloignés, et qui punit tôt ou tard les tyrans par les moyens qu'ils ont le plus méprisés; à mon retour à Saint-Domingue, je rendrai la liberté à tous mes noirs et je leur dirai qu'ils en sont redevables à votre clémence envers moi.

EMPSAEL.

Dis-leur qu'ils en sont redevables à Zoraïde, et que je lui dois la plus grande de mes victoires.

LA PIERRE D'ABRAHAM, OU LE PÉLERINAGE A SAINTE-ANNE D'AURAY.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Bernardin de Saint-Pierre affectionnait particulièrement cet ouvrage, composé plusieurs années avant Paul et Virginie. Il ne le lisait qu'à un petit nombre d'amis, refusant de faire imprimer ce qu'il appelait le secret de ses mœurs, de ses goûts et de ses opinions; craignant enfin de mettre le public dans la confidence d'un bonheur si peu fait pour lui plaire. Mon ame est dans cet ouvrage, disait-il quelquefois, je ne l'ai pas écrit pour des indifférents; c'est une scène de famille, les regards d'un étranger lui feraient perdre tout son prix; puis s'adressant à sa femme et à ses deux enfants : Vous n'étiez pas nés, ajoutait-il, lorsque j'écrivais ce dialogue pour charmer les soucis d'une vie trop agitée, parce qu'elle était trop solitaire; vous n'étiez pas nés, et cependant c'est vous que j'ai peints : j'avais comme un pressentiment de la félicité dont je jouis, près de vingt ans après en avoir tracé le tableau. Ceux qui ont vu Bernardin de Saint-Pierre à la campagne, au sein de sa famille, seront frappés de ce rapprochement; ils s'étonneront même qu'un célibataire ait pu écrire avec tant de vérité la

conversation de deux petits enfants ; morceau naïf et charmant, auquel je ne connais rien de comparable dans notre langue. On remarquera également plusieurs tableaux des bienfaits de la nature, préludes ingénieux des Études, comme les malheurs d'Anne Mondor sont la première esquisse des malheurs de la pauvre Marguerite. Au reste, il n'est point inutile de rappeler ici que l'auteur avait connu le triste objet qui lui a servi de modèle. C'était une folle à peine âgée de trente ans, qui se tenait sous le portail d'une petite église du faubourg Saint-Marceau. Toujours exposée aux frimas, aux vents, à la pluie, elle y paraissait insensible. Son occupation habituelle était de monter et de démonter un bonnet, qu'elle ne se lassait pas d'orner chaque jour de fleurs fanées et de dentelles en lambeaux. Une robe de soie déchirée, un mantelet noir, qui la couvrait à peine, rendaient sa misère d'autant plus frappante, qu'ils rappelaient le souvenir d'un bien-être qui n'était plus. On remarquait dans ses manières cette grace, cette aisance que donne l'éducation, et que l'excès du malheur même ne saurait effacer. Abandonnée de son amant, chassée par les valets d'un riche parent, dont elle avait inutilement imploré le secours, elle s'était réfugiée sous le portique de l'église, où chaque matin elle venait recevoir les dons de la pitié : ainsi Dieu seul ne l'avait pas

repoussée. Bernardin de Saint-Pierre, touché de son sort, raconta cette aventure à la femme d'un ministre alors en crédit; il en obtint même une pension de 300 francs. L'infortunée reçut cette nouvelle d'abord avec une profonde indifférence, mais elle se livra ensuite aux transports d'une joie si immodérée, que la fièvre la saisit, et que trois jours après elle n'était plus. Ainsi finit cette pauvre fille, à qui la dureté et la pitié, la douleur et la joie furent également funestes.

Empsael, la Mort de Socrate et la Pierre d'Abraham étaient destinés à faire partie des Harmonies de la Nature. Bernardin de Saint-Pierre aimait à introduire des dialogues dans des ouvrages : tel est celui qui termine le Voyage à l'Ile-de-France; tel est encore celui que l'auteur a jeté, avec tant d'art, au milieu de Paul et Virginie. La Chaumière Indienne, le Café de Surate et le Voyage en Silésie, sont des espèces de scènes dialoguées. On ne peut qu'applaudir à cette manière de représenter au vif les personnages d'une histoire, en les mettant, pour ainsi dire, en présence du lecteur. Les anciens offrent de nombreux et d'heureux exemples de l'emploi du dialogue dans les sujets philosophiques; mais Bernardin de Saint-Pierre a donné à cette méthode une nouvelle extension, en la transportant des sujets philosophiques, dans les romans.

LA
PIERRE D'ABRAHAM.

A l'extrémité de vastes campagnes, dont une partie est labourée et l'autre est en jachère, s'élève un grand château où aboutissent plusieurs avenues; sur le devant, à gauche, est une portion de forêt au milieu de laquelle on voit un défriché, et au milieu de ce défriché une cabane entourée de vergers et de petites cultures : l'entrée du sentier qui y conduit est fermée par une barrière appuyée au tronc de deux saules. Une haie vive et fleurie enclôt cette habitation : un petit ruisseau l'arrose et coule le long de la forêt qui fuit en perspective vers l'orient. On distingue au loin, de ce côté-là, à la lueur de l'aube matinale, le cours d'un fleuve qui serpente dans la plaine, et les clochers d'une grande ville à l'horizon. On entend le ramage des oiseaux dans le bois et le chant d'un coq dans la métairie.

MONDOR, *en riche déshabillé du matin.*

On périrait d'ennui à la campagne, si on n'y voyait ses amis. Qu'on se récrie tant qu'on voudra sur les beautés de la nature, pour moi je n'y trouve rien que de déplaisant. Voulez-vous vous promener pendant le jour ; le soleil vous brûle, ou la pous-

sière vous aveugle ; le soir et le matin, les herbes sont humides; en tout temps, les pierres des chemins vous brisent les pieds. Mais pourquoi se promener, après tout ? pour voir les fleurs des champs qui ne ressemblent à rien; pour entendre des oiseaux qui chantent sans savoir ce qu'ils disent : et tout cela naît pour mourir, et meurt pour renaître. La vie de la nature n'est, comme celle de l'homme, qu'un cercle perpétuel d'inconséquences, de faiblesses et de misères. Le philosophe de mon château m'a fort bien prouvé que toutes ces prétendues merveilles n'étaient que des combinaisons de la matière et du hasard, sans objet, sans plan et surtout sans bonté : aussi il ne se soucie guère de les voir à quelque heure du jour que ce soit. Il ne se lève qu'à midi, et il ne se promène que le soir dans mon parc, avec les femmes.

Cependant personne ne connaît mieux la nature que lui; c'est un de ces hommes rares qui expliquent tout par la force de leur génie. Il m'a donné dernièrement les moyens de quadrupler mon revenu avec des sels, des nitres et je ne sais quoi diable encore. Le revenu ! le revenu !.... voilà l'essentiel. Cette plaine me rapporte, année commune, douze mille boisseaux de blé, et ces collines là-bas, cinq cents pièces de vin : voilà ce qui mérite d'être vu, tout le reste n'est rien. Ce sont les poètes qui ont divinisé nos campagnes. Pour moi, je ne vois dans nos forêts, au lieu d'hamadryades, que des cordes de bois; dans les champs de la blonde Cérès, que des sacs de blé; et dans les prés où dan-

sent les nymphes, que des bottes de foin. Il en est de même du reste de la nature. Où nos bonnes gens voient-ils donc un Dieu? Oh! j'ai eu grand soin de bannir son idée de mon château, encore plus que de mes domaines; c'est une imagination qui vous effraie nuit et jour. Vous ne pouvez ni ouvrir la bouche de peur de mentir, ni prêter l'oreille de peur d'entendre calomnier, ni ouvrir les yeux de peur d'être surpris par les charmes de quelque femme, ni enfin faire un pas, sans craindre de séduire une voisine ou d'écraser un voisin: vous êtes aux fers de la tête aux pieds. Dieu merci! je me suis mis au large et j'y ai mis tout mon monde. Personne ne croit en Dieu, chez moi, ni mes amis, ni ma femme, ni ma fille, ni même mes laquais. Au fond, cette idée serait assez bonne pour contenir des valets et même nos femmes; mais elle donne entrée à des prêtres qui, par leur moyen, savent tout ce que vous faites, s'insinuent peu à peu chez vous et finissent par s'emparer de votre bien, quand ils sont une fois les maîtres de votre conscience. Ayez de la décence, répété-je tous les jours à mes gens; respectez-vous à cause du public, à cause de vous-mêmes; aimez l'ordre, aimez la vertu pour votre propre bonheur; mais d'ailleurs vivez comme vous l'entendrez.

Si l'on pouvait leur persuader qu'il y a un Dieu en n'y croyant pas soi-même, on serait bien à son aise. La religion d'autrui assure notre tranquillité: aussi bien des gens tâchent de l'insinuer à leur voisin, mais personne n'en veut pour soi; c'est un

papier qui n'a plus de cours, on se le renvoie de l'un à l'autre. Dans le fond, on ne persuade aux autres que ce dont on est soi-même persuadé : aussi le monde n'a-t-il plus maintenant de discrétion. Par exemple, je veux me borner à ne voir chez moi que quelques bons et anciens amis, comme le comte d'Olban et son cousin le chevalier d'Autières, qui sont des gens aimables et pleins de probité; et il m'en arrive chaque jour une foule de nouveaux, qui me sont insupportables. Ils me prennent la main, ils m'embrassent, ils m'appellent leur cher ami et ils ne m'ont jamais vu. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que parmi ces bons amis-là, il y a des gens que je hais de tout mon cœur, des gens qui viennent à ma table épier ce que je dis, en conter à ma femme et à ma fille, sous mes yeux, sans que j'ose le trouver mauvais. Ils tiennent à des corps, à des grands, à la cour : tout cela me tracasse et me mange. Il y a à présent, de compte fait, douze carrosses étrangers sous mes remises, vingt valets étrangers sous mes mansardes et dans mes écuries trente chevaux qui ne sont pas à moi.

Ce n'est cependant qu'en menant une pareille vie, que je soutiens mon crédit. Aujourd'hui, point de réputation dans le monde sans une bonne table; partant plus de considération. A la vérité, quand je parle chez moi, tout le monde se tait, on m'élève aux nues ; plus d'une fois de beaux esprits ont pris sur leurs tablettes, avec leurs crayons, note de ce que je disais ; mais quand Madame parle, c'est à mon tour à me taire. Il faut avouer, au fond, qu'elle

parle bien : elle met des graces et de l'esprit à tout ce qu'elle dit. Je ne connais point de philosophe qui ait une aussi bonne tête. C'est elle qui possède les grands principes et qui est conséquente dans ses raisonnements et dans sa conduite; ce qui est fort rare parmi les femmes. Par exemple, comme elle ne croit pas en Dieu, elle ne veut pas aller aux spectacles, parce qu'on y parle souvent des dieux et qu'on les y voit même en action : elle ne veut pas entendre le mot d'*adorable* dans la plus petite chanson, à moins que la chanson n'ait été faite pour elle. Elle bannit de même de la conversation les mots d'*éternel*, d'*infini* et tout ce qui a quelque rapport avec l'idée de la Divinité. Cela est un peu gênant, car l'éducation nous habitue avec ces expressions-là. Après tout, ma femme est un exemple de vertu. Elle sévit sans cesse contre les vicieux; elle veut que chacun fasse son devoir pour l'amour du devoir; elle pousse même sa sévérité sur l'honneur un peu trop loin : heureusement elle ne place l'honneur que dans l'amour. Hélas! son opinion a contribué à la mort de mon fils. Il était à la fleur de son âge et déjà fort avancé au service par mon crédit et par mon argent. Il n'avait pas encore vu le feu, quoique nous fussions à la fin de la guerre; c'est au milieu de ses amis qu'il a trouvé l'ennemi. Il fait une maîtresse, suivant l'usage; un de ses amis la lui enlève, suivant l'usage aussi. L'honneur!... l'honneur!... lui répète souvent sa mère : mon fils se bat avec son ami, mon fils est tué!... encore je suis obligé de dévorer mon chagrin

devant ma femme. Il est mort avec honneur, dit-elle; et moi je ne vis plus que dans l'amertume: depuis ce temps-là je ne dors plus. J'ai voulu, cette nuit, profiter de mon insomnie et de la clarté de la lune pour parcourir mon bien. La fortune, dit-on, adoucit le regret de toutes les pertes; pour moi, il me semble qu'elle ne fait qu'accroître celui de la mienne: à qui laisserai-je tout ceci? (*Il soupire.*)

Enfin, me voici arrivé au bout de mon domaine. Jamais je n'aurais fait autant de chemin à pied sur le parquet le plus uni; mais on ne se fatigue pas en marchant sur ses terres. Voici donc la forêt du Roi! ah! les beaux arbres! J'allais en écorner un angle et le joindre à cette portion de la commune des villages voisins que je me suis fait afféoder sous prétexte du bien public, lorsqu'un quidam s'est venu établir vis-à-vis de moi. Il s'est campé là comme une borne au milieu de mon chemin. Ce sera sans doute par le crédit de quelque garde de la forêt: mais je le ferai bientôt déguerpir avec ce grand mot, *le bien public*. Ce mot-là m'a déjà valu cinquante mille écus de rente.

Voici encore un autre trait de Providence. On dit que l'homme qui s'est planté là, a bien servi son pays: le voilà logé au milieu des bois, comme un ours; il ne voit personne; il vit dans la pauvreté et la crapule avec une commère et des marmaillons d'enfants. Comment ces gens-là peuvent-ils soutenir, dans la solitude et la misère, le poids de l'existence qu'on traîne avec tant de peine au milieu des

honneurs, de la fortune et du monde? De quoi peuvent-ils s'entretenir dans un éternel tête-à-tête, sans livres, sans société, sans amis et sans doute sans argent? Comment supportent-ils l'affreuse idée de l'avenir qui s'avance pas à pas, et de la vieillesse qui nous mène, par un chemin de douleur, à un néant d'où nous ne ressortirons jamais? O vieillesse! ô mort! tristes images qu'on retrouve dans le monde même, à chaque pas que l'on y fait; dans les femmes que nous aimons, qui, au retour des eaux ou de leur campagne, nous paraissent tout-à-coup vieillies; dans les enfants de nos amis, qui grandissent à vue d'œil, se marient et nous font grands-pères, lorsque nous ne pensons plus au mariage. Il n'y a pas jusqu'aux papiers publics, où nous cherchons des nouvelles étrangères et amusantes pour nous dissiper, qui ne nous ramènent durement au sentiment de notre destruction. Vous trouvez parfois, dans leurs listes d'enterrements, les noms d'un ami avec lequel vous avez quelquefois soupé huit jours auparavant, ou les noms des acteurs et des hommes à talents qui vous ont amusé pendant tant d'années, et qui disparaissent tout d'un coup, sans que vous sachiez seulement qu'ils ont été malades. Hélas! si je n'étais distrait perpétuellement de ces idées, je deviendrais fou; ma philosophie est de m'oublier. Après tout, pourquoi m'occuper du sort de ces misérables? ce sont eux qui me font naître ces tristes retours sur moi-même. La société ne doit rien à qui ne lui a rien apporté. Que ces gens-là ne se ven-

dent-ils, comme l'a fort bien dit un écrivain de nos amis en parlant des pauvres, dont le nombre augmente tous les jours dans le royaume? ils seront bien obligés d'en venir là tôt ou tard. Mais celui-ci m'inquiète plus que les autres, il est dans mon voisinage. C'est d'ailleurs un mauvais voisin qu'un solitaire. Le méchant vit seul, comme mon philosophe le soutint fort bien l'autre jour dans un souper de femmes, où il y avait trente-cinq personnes.

Il faut que je débusque cet aventurier-ci de son repaire; je vais lui tendre un piége. Je lui proposerai de me vendre le bouquet de bois qu'il a enclos dans sa haie; je lui en offrirai un bon prix : l'or le tentera; il abattra ses arbres sans la permission de la Maîtrise des eaux et forêts; on lui fera un bon procès criminel. Mes amis crieront de leur côté qu'il a dégradé la forêt du Roi, que c'est un aventurier sans feu ni lieu; qu'il se forme là un nid de voleurs, de contrebandiers dans la forêt du Roi. Je glisserai quelques pots-de-vin; j'aurai le bois et le fonds pour rien. (Il rit.) Ah! ah! ah! Il passera pour un coquin, et moi pour un homme de bien. Il sera mêmefort heureux s'il en est quitte pour la prison. (Il rit encore.) Ah! ah! ah! Sainte puissance de l'or, vous êtes la seule divinité qui gouvernez ce monde! Mais contentons-nous de son bien, sans lui faire de mal; je lui donnerai même de quoi faire sa route, et je vous réponds que cet acte de bienfaisance sera bien prôné dans Paris. (Il rit.) Ah! ah! ah! Mais si c'était en effet un voleur! je

suis seul..... il est grand matin..... il y a loin d'ici au château.... Retournons-nous-en, ce sera le parti le plus sage; j'agirai toujours bien par autrui. Mais non, puisque nous voilà arrivé, jugeons de l'état des choses par nos propres yeux : il n'est tel que l'œil de l'acquéreur. Avançons le long de la haie, nous verrons notre acquisition de près, et notre homme de loin. On connaît, dit-on, les gens à la physionomie; moi je les connais à l'habit : s'il est mal vêtu, c'est un coquin. Cachons-nous entre ces épaisses broussailles; je l'observerai à mon aise à travers les branches.... Comme je suis déchiré par ces ronces! mais voyez donc leurs crocs recourbés comme des hameçons! elles ont arraché toutes mes dentelles! Est-ce un Dieu qui a pu faire de pareils ouvrages? Que maudite soit ma promenade du matin! j'ai les jambes et les mains en sang : asseyons-nous donc ici, puisque nous y voilà! Je lirai, en attendant que mon homme paraisse, le Système de la nature; c'est un excellent livre dont madame Mondor fait beaucoup de cas. A la vérité, je n'y entends rien, mais tous les ouvrages des hommes de génie sont profonds et obscurs.... Chut! chut! je vois sortir de la fumée de la cabane, et j'entends même un peu de bruit. Nos gens sont levés; l'indigence est un grand réveille-matin. Pleurez, pleurez, misérables, séquestrés des gens de bien par votre misère! Commencez votre journée, à l'ordinaire, par des malédictions.

« On voit descendre de l'étage supérieur de la « cabane, par un escalier de bois qui s'appuie en

« dehors sur un vieux cerisier sauvage en fleur, un « père de famille avec son épouse; ils sont suivis « d'Antoinette, leur fille, qui porte un vase à traire « le lait. Pendant que le père et la mère s'avancent « du côté de la barrière, la jeune fille s'enfonce « dans le verger. »

« Mondor est caché sur le bord de la haie. »

ANTOINETTE chante sur un air fort gai.

Tout du long du bois....
Tout du long du bois....

« Elle s'interrompt pour appeler son frère : »

Henri! mon frère Henri! quoi! vous n'êtes pas levé, et les oiseaux chantent! Venez avec moi cueillir des fraises, pendant que je trairai mes chèvres, car je n'ose aller seule le long du bois. (Elle chante :)

Tout du long du bois....
Tout du long du bois....

(Puis d'un ton triste :) Henri! où êtes-vous donc, Henri?

LE PÈRE, à sa femme.

A la gaieté d'Antoinette, à son chapeau d'écorce de tilleul, et au vase qu'elle porte sous le bras, on la prendrait pour la naïade de ce ruisseau; mais on voit bien à sa timidité, qu'elle n'est qu'une bergère. Chère épouse, à son âge vous lui ressembliez tout-à-fait, quoique vous fussiez élevée au milieu des espérances d'une grande fortune.

LA MÈRE.

Si elle trouve un jour un époux qui vous res-

semble, aucune fortune ne sera comparable à la sienne.

LE PÈRE.

La croiriez-vous déjà sensible à l'amour? en ce cas, il faudrait bientôt songer à la marier.

LA MÈRE.

Je crois qu'elle ne manque pas d'amants, mais j'ignore si elle aime. Quand, les jours de fête, nous allons à la messe au hameau voisin, les jeunes gens se mettent en haie pour la voir passer, et ils la suivent des yeux jusqu'à ce que nous ayons gagné quelque coin obscur de l'église. Ils marquent le même empressement à son retour. Hors ces deux circonstances, on n'en voit aucun paraître autour de cette solitude. J'ai demandé plusieurs fois à Antoinette quels étaient, dans la foule des jeunes gens qui se présentent sur son passage, et parmi lesquels se trouvent souvent des jeunes gens de la ville, ceux qui lui paraissaient les plus aimables. Aucun, m'a-t-elle toujours répondu; les paysans ont l'air trop rustique, et les bourgeois sont trop effrontés. Un jour, la voyant plus sérieuse qu'à l'ordinaire, je crus surprendre son secret: Qu'as-tu, lui dis-je, Antoinette? tu es toute pensive; tu soupires: ouvre-moi ton cœur. Si tu souffres de quelque inclination dont tu rougisses, je t'aiderai à la combattre. Quand on est maître de son cœur, on est maître de sa destinée. C'est le devoir de la vertu de triompher des passions; jamais une fille n'est plus digne d'être aimée que quand elle dédaigne de l'être; mais si ton choix est fait, ton père et moi

nous y souscrirons : notre plus grand désir est de te voir heureuse. Ma mère, me répondit-elle, je vous proteste par l'amitié que je porte à mon père, à vous et à mon frère, que, hors de ces lieux, je ne trouve rien d'aimable; toute mon envie est de n'en jamais sortir. Mais, ma fille, repris-je, il faudra bien un jour t'y résoudre; ton père et moi, nous ne vivrons pas toujours. Quand ton frère sera grand, il ira servir le roi à l'armée; il s'éloignera d'ici : que feras-tu seule au milieu des bois? Il faudra bien alors songer à te marier : choisis dès à présent un amant qui mérite d'être un jour ton époux. Donne-nous cette joie pendant que nous veillons sur ton bonheur et que nous pouvons te guider par notre expérience. Tu ne nous auras pas toujours, ma chère fille, car nous sommes mortels. Ah! maman, me dit-elle en pleurant et en se jetant à mon cou, c'est cette pensée qui m'afflige. Mais si je dois vous perdre un jour; si, dans ma faiblesse et dans mon abandon, je suis forcée au choix d'un époux pour être protégée, je préférerai, parmi les amants qui me rechercheront, celui de tous qui aura le plus la crainte de Dieu.

LE PÈRE.

Respectable mère! elle doit ces sentiments bien plus à votre exemple qu'à vos leçons. Tendre amie, où voulez-vous que nous fassions aujourd'hui la prière du matin? Sera-ce au pied de ces vieux sapins qui vous rappellent le souvenir de votre patrie, ou sous ces pommiers en fleurs, à la vue des biens que nous promet pour l'automne la bonté du ciel?

Choisissez de ces gazons verts, ou bien de ces retraites sombres où les oiseaux, à peine réveillés par les premiers rayons du jour, saluent l'aurore de leurs chansons.

LA MÈRE.

Nous prierons où vous voudrez; partout où je suis avec vous, le sentiment d'une Providence m'accompagne.

LE PÈRE.

Appelons nos enfants.... Antoinette!... Henri!... Antoinette!

ANTOINETTE, *accourant et d'un air inquiet.*

Mon papa, je ne trouve point mon frère! je l'ai cherché dans la maison, autour de la maison, dans le verger, et jusque sur le bord de la forêt. Favori même, notre chien, n'y est pas. (*Elle appelle:*) Henri!.. mon frère Henri!

LA MÈRE.

Mon fils est sorti! et où peut-il être allé si matin? J'ai cru cette nuit l'entendre se lever bien avant le jour; le bruit même qu'il a fait, en se levant, m'a réveillée au milieu d'un songe: il me semblait qu'il tuait un hibou qui faisait son nid dans la haie. Mon ami, vous ne croyez pas beaucoup aux songes....

LE PÈRE.

Chère épouse! l'enfance a mille projets; chaque jour votre fils en fait de nouveaux pour vous plaire; il sera peut-être allé vous cueillir des fraises dans la forêt: vous l'allez voir revenir dans un moment. Quant aux songes, ils ne sont pas toujours trom-

peurs : le vôtre cache quelque chose de mystérieux. Le ciel, je l'ai éprouvé plus d'une fois, aime à se communiquer à vous, à cause de vos vertus.

ANTOINETTE.

Maman, vous aurez quelque bonne nouvelle, car j'ai vu, hier au soir, une étincelle bien brillante dans la lampe. Mon papa, vous vous moquerez de moi.

LE PÈRE.

Non, ma chère fille! les rois lisent quelquefois leur destinée dans des comètes, et les bergères dans leurs lampes, également bien. Toute la nature est aux ordres de la Providence : ne soyons point inquiets; faisons ensemble notre prière accoutumée.

« Ils s'agenouillent sur l'herbe, à l'ombre d'un « des saules de la barrière, et ils prient en si« lence. »

MONDOR, caché.

Voilà comme sont faites toutes les femmes. La mienne, qui ne croit pas en Dieu, croit à toutes ces sottises-là; j'ai beau me moquer d'elle, je n'y gagne rien. Mais.... si j'allais être, moi, le hibou de la haie! si on allait m'assommer ici! Il arrive quelquefois des choses plus étranges.... Oh! non, il n'y a rien à craindre. La jeune fille a vu une étoile dans sa lampe. Pour celui-là, c'est un signe de bonheur : j'en suis sûr. En vérité, ces bonnes gens sont plus contents que je ne le croyais. On est bien heureux d'avoir de la religion : ils sont inquiets;

ils prient, et les voilà tranquilles. Il n'y a rien à faire ici pour moi : je ne veux pas chercher à leur nuire. Je pourrais bien me retirer, mais je veux trouver l'occasion de faire leur connaissance; d'ailleurs, je suis curieux de savoir ce qu'est devenu leur fils : un enfant élevé là, tout seul, et courant la nuit! L'homme est naturellement porté au mal. Pourquoi ne l'ont-ils pas mis dans quelque collége pour y être bien élevé? Ils devraient, par la-même raison, mettre leur fille au couvent. La mienne, qui est bonne à marier depuis plus de six ans, n'en est sortie que depuis un mois; la pauvre enfant y a été mise presque en sortant de nourrice. Aussi, quand elle arriva à l'hôtel, elle ne nous connaissait ni sa mère ni moi : elle était d'une innocence, d'une innocence....

LE PÈRE, achevant sa prière tout haut.

O mon Dieu! donnez-nous aujourd'hui la volonté et le pouvoir de faire du bien; que vos bienfaits nous servent d'exemple! vous avez ouvert la main, et vos bénédictions se sont répandues sur la terre, sur les animaux, sur les plantes, et sur vos moindres créatures. N'oubliez pas l'homme, qui est la plus noble et la plus malheureuse portion de votre ouvrage; répandez-les sur le Roi mon bienfaiteur, sur ma patrie dont il est le père, sur tout ce qui vous invoque dans l'univers, sur cette portion ignorée de ma famille, sur mes chers enfants et sur ma digne épouse, qui est la compagne et la consolation de ma vie. (Ils se lèvent tous, et il embrasse sa femme.)

ANTOINETTE, venant se remettre à genoux devant son père et sa mère.

Chers parents! donnez-moi dans ce jour votre bénédiction accoutumée.

LE PÈRE.

Fleur de mai! que la gaieté de ce mois, qui te ressemble, se répande dans ton ame: que les plaisirs purs, que les vertus accompagnent tes projets, tes espérances; qu'elles embellissent toutes les perspectives de ta vie, comme les fleurs émaillent ces gazons et ces vergers! Sois en tout semblable à ta mère.

LA MÈRE.

Que la bénédiction de ton père s'accomplisse sur toi et ton frère tous les jours de votre vie; et quand tous deux vous éprouverez quelques peines, que le doux travail, la religion et l'amitié de vos parents viennent les charmer! Puissions-nous faire un jour ton bonheur, comme tu fais dès à présent le nôtre! Mais où est donc Henri?

« Antoinette émue s'essuie les yeux: elle baise la « main de son père et celle de sa mère en les « appuyant contre son cœur. Ceux-ci l'embrassent, « et pendant cette scène muette, »

MONDOR, toujours caché.

Baiser les mains de son père et de sa mère, leur demander leur bénédiction.... Il faut que ces gens-ci soient des Allemands; voilà une cérémonie qui n'est plus d'usage chez nous, il y a long-temps. Ni ma femme ni ma fille ne voudraient en entendre parler; cependant elle est attendrissante.... elle me

fait pleurer, je crois.... effectivement.... effectivement. Il faut en convenir, dans une maison où il y a de la religion, un père de famille vit comme un dieu.

LE PÈRE, à sa femme.

Où voulez-vous aujourd'hui qu'Antoinette nous serve le déjeûner ?

LA MÈRE.

Mon ami, si vous le trouvez bon, restons ici sous ces saules, à l'entrée de la barrière, d'où l'on découvre la plaine par où je verrai revenir mon fils. Antoinette, apporte-moi mon ouvrage avant de préparer le déjeûner.

ANTOINETTE.

Voulez-vous filer, maman ? ou bien vous apporterai-je le métier où vous avez commencé une toile ? à moins que vous n'aimiez mieux celui qui vous sert à broder ?

LA MÈRE.

Je ne brode que quand j'ai l'esprit tranquille. Donne-moi mes aiguilles et mes laines, j'acheverai les bas de ton frère.

LE PÈRE à Antoinette, qui s'en va à la maison.

Ma chère fille, tu m'apporteras aussi cette corbeille d'osier que j'ai commencée.

LE PÈRE, à sa femme.

Je veux finir cette corbeille près de vous. Vous êtes toujours remplie de goût. Le point de vue de ce lieu est, à cette heure, le plus intéressant de tout le paysage : voyez comme la forêt fuit en perspective du côté de l'orient, et comme l'aurore dore d'argent et de vermillon les sommets de ces vieux

hêtres lointains, tandis que le reste de leur feuillage est encore dans l'ombre. Voilà la Seine qui serpente là-bas dans les vertes campagnes; vous croiriez que ses eaux, qui réfléchissent la couleur matinale des cieux, sont de pourpre. Mais rien n'égale la magnificence de Paris à l'horizon. Voyez ses grands clochers, encore à demi entourés des brouillards de la nuit, qui se dessinent au milieu des gerbes de lumière que répand l'aurore; vous diriez que cette superbe capitale, à demi couverte de nuages, s'élève de la terre vers les cieux, ou qu'elle descend des cieux pour régner sur la terre. Voilà des tours dont on n'aperçoit que le sommet; en voilà d'autres dont on ne voit que la base, et dont le couronnement se confond avec les nuages. Voici celles de Saint-Sulpice avec son noble portail. Cette masse blanche, qu'éclaire un rayon de soleil sur la partie la plus haute de la ville, est le péristyle charmant de l'église imparfaite de Sainte-Geneviève, douce patrone des vertus innocentes. Ces deux grosses tours rembrunies sont celles de Notre-Dame. Ce dôme, à la fois élégant et auguste, qui s'élève en forme d'œuf, est celui des Invalides: c'est là que Louis XIV donna un asile à la vertu militaire. O ville immense! dans mes malheurs, je n'ai trouvé de repos que dans tes murs. A combien d'infortunés tu donnes des retraites! Vous auriez pu y passer une partie de la mauvaise saison avec votre fille. Je vous aurais loué une petite chambre aux environs du Louvre; vous lui auriez fait voir les promenades, les fêtes publiques, le monde en-

fin. L'ame s'agrandit par le spectacle d'un grand peuple et à la vue des temples et des monuments des rois.

LA MÈRE.

Paris, sans doute, peut offrir des consolations et des asiles aux malheureux; mais ce spectacle d'un grand peuple, ces édifices, ces palais, ces chefs-d'œuvre des arts nous jettent bien souvent dans la mélancolie, par le sentiment de notre misère, ou dans le fanatisme des plaisirs, par de dangereuses illusions. J'ai connu le monde; croyez qu'une femme peut trouver hors de lui un moyen plus assuré d'être heureuse. Le soin de sa famille suffit pour occuper tour-à-tour sa prévoyance, sa mémoire, son jugement, ses goûts et toutes les facultés de son ame; ce seul objet est capable de la remplir. Le feu divin dont nous tirons notre origine, et vers lequel nous tendons sans cesse dans toutes nos affections, comme vous me l'avez si bien démontré, se découvre aux savants dans les ouvrages de la nature et les élève vers les cieux; mais bien souvent altéré dans les arts par les passions des hommes, il nous égare dans les villes et nous ramène vers la terre. Dans le sein d'une famille, au contraire, il se proportionne à la faiblesse de notre vue. C'est lui qui nous attire vers un époux, vers nos enfants, et il se montre à nous voilé par ces doux objets, comme la lumière du soleil à travers les fruits et les rameaux des vergers.

LE PÈRE.

La sagesse et l'amour s'expriment à la fois par

votre bouche. Digne épouse! tendre mère! j'ai craint long-temps que vous n'apportassiez avec vous le souvenir du monde dans la solitude, et les regrets de la fortune dans le sein de la pauvreté. Mais votre santé, autrefois si délicate, qui se fortifie de jour en jour, me rassure. Pendant que le temps nous entraîne vers la vieillesse, votre jeunesse se renouvelle : vous remontez le fleuve de la vie.

LA MÈRE.

Les vaines images du monde sont bien loin de moi. La vie champêtre, le calme de l'ame, et, plus que tous ces biens, votre tendre et constante amitié, ont renouvelé mes jours.

LE PÈRE.

Je craignais pour vous le terme critique de la vie. Ce n'est pas le passage de l'enfance à l'adolescence qui est le plus redoutable; c'est celui de l'âge viril à la vieillesse : ce n'est pas l'âge où on prend les passions, mais celui où on les perd. C'est alors que nous regardons en arrière, et que nous cherchons à retourner sur nos pas, par le vice de notre éducation et du monde, qui ne nous montre le terme de la félicité humaine qu'au milieu de notre carrière. Les jeunes gens sont soutenus long-temps par l'espoir de la vertu, par l'attente des avantages qu'ils s'en promettent dans le monde du côté de la fortune et de la considération, enfin par les illusions mêmes de leurs passions. Mais quand ils ont éprouvé que le monde, en les comblant même de faveurs, ne leur a pas donné ce qu'ils en

attendaient; que bien souvent leur probité leur a attiré des persécutions, la pauvreté, le mépris; alors ils abandonnent la route de la vertu : vers l'âge viril, ils deviennent sans principes, faux, trompeurs et ne croient plus à rien. Je ne saurais vous dire combien j'ai vu de caractères estimables se briser en doublant ce cap de la vie. C'est là l'époque qui fait la dernière et fatale révolution de l'homme; c'est à elle que j'attribue la jalousie et la mauvaise humeur si ordinaires à nos vieillards. Tout homme qui ne regarde pas la mort comme un bien, éprouvera toute la vie comme un mal.

LA MÈRE.

La religion m'a soutenue dans ce passage; elle m'a montré la vie comme une courte carrière dont la mort était le terme heureux. Depuis que je me suis rapprochée entièrement de la nature et de la religion, je sens mon bonheur croître chaque jour.

LE PÈRE.

Les Indiens orientaux disent en proverbe, qu'il vaut mieux être assis que d'être debout, être couché que d'être assis, et être mort que d'être couché. Ce proverbe, auquel les misères de la société humaine ont donné lieu, est encore fondé sur une grande vérité naturelle : c'est que tout ce que Dieu a fait va toujours en croissant en perfection. Voyez, par exemple, la graine d'un arbre : quand elle est plantée et qu'elle pousse ses petites feuilles, elle est plus intéressante que quand elle n'était qu'une semence; elle devient ensuite un arbrisseau, qui se couvre de fleurs et de fruits; les fruits de cet

arbrisseau se ressèment et se multiplient de tous côtés. D'une graine il sort une forêt, et cette forêt couvrirait le globe en peu de temps, si d'autres lois aussi sages ne mettaient des bornes à sa fécondité infinie : il en est de même des développements périodiques de l'homme. Son existence vaut mieux que le néant; son adolescence, si aimable, est préférable à sa faible enfance; sa jeunesse, heureuse par les amours et par le bonheur d'autrui, redouble le bonheur de son existence; il le multiplie dans l'âge viril, par ses enfants rassemblés autour de sa table comme de jeunes oliviers; il l'étend dans la vieillesse à sa patrie, qu'il sert de son expérience et de ses conseils. Par tout pays bien réglé, les conseils des nations sont formés de vieillards qui ont vécu vertueusement. Les vieillards dégagés des passions ressemblent à des dieux. La mort vient ensuite réunir l'ame à son principe éternel, pour y recevoir la récompense de la vertu. C'est une vérité fondée, non-seulement sur les idées de justice qui gouvernent le monde, mais sur l'instinct du cœur humain et sur le sentiment de tous les peuples.

LA MÈRE.

Si je parviens à la vieillesse, ce sera le temps le plus heureux de ma vie. Vous ajoutez, ainsi que mes chers enfants, tous les jours quelque chose à ma félicité.

LE PÈRE.

S'il était possible qu'après une vie aussi pure que la vôtre, votre ame déchût dans un corps sujet à la destruction, vos enfants auraient pour les dé-

fauts de votre vieillesse la même indulgence que vous avez eue pour la faiblesse de leur enfance. Vous ne les avez point éloignés de vous, vous les avez nourris de votre lait, vous ne les avez jamais maltraités; ils vous aimeront comme leur mère, et ils vous chériront encore comme leur nourrice: vous serez heureuse dans tous les temps de votre vie.

Je craignais seulement que ce séjour ne vous déplût l'hiver, car la nature semble morte dans cette saison. Les glaces pendent aux branches des arbres, la terre est détrempée de pluie, l'eau des ruisseaux toute jaune, l'air humide et froid, et le ciel couleur de plomb; les nuits sont longues et agitées de tempêtes, les arbres de la forêt gémissent autour de nous, et quelquefois leurs sommets se brisent et tombent avec fracas; la plupart des oiseaux de nos bocages s'enfuient en d'autres contrées; ceux qui restent autour de notre habitation semblent effrayés et gardent le silence.

LA MÈRE.

J'ai passé ici tous les hivers avec délices : vous m'avez appris à sentir les beautés mélancoliques de cette saison; ce ne sont pas les plus vives, mais ce sont les plus touchantes. L'herbe humide conserve, le long des sentiers, une verdure plus éclatante que pendant l'été : à la vérité il y a peu de fleurs, si ce n'est quelque scabieuse tardive, ou quelque humble marguerite; mais dans certains jours de gelée, quand les frimas de la nuit s'attachent aux arbres, leurs rameaux tout blancs semblent le matin fleuris comme au printemps. Les

mousses brillent alors sur les troncs gris des arbres, ou sur les flancs bruns des roches, d'une verdure plus belle que celle des gazons. Si la plupart des oiseaux s'éloignent de nous dans cette saison rigoureuse, ceux qui restent sont plus familiers. Le pivert vole en silence sous les arbres de la forêt, et s'annonce de temps en temps par des cris éclatants; il visite souvent les arbres de nos vergers et grimpe tout le long de leurs troncs pour les nettoyer d'insectes. La mésange inquiète parcourt leurs plus petits rameaux et cherche à glaner quelque fruit oublié. Le rouge-gorge solitaire se perche sur nos murailles et bien souvent sur ma fenêtre; j'aime à entendre ses chansons mélancoliques, moins brillantes, mais aussi touchantes que celles du rossignol. Quand tout est couvert de neige, cet aimable oiseau vient se réfugier avec la perdrix jusque dans la maison, demandant à l'homme une part des biens de la terre, sur laquelle le ciel ne leur a rien laissé à recueillir. J'ai pris souvent plaisir à voir mes enfants leur jeter des morceaux de pain. Ces pauvres oiseaux les emportent à grande hâte, comme s'ils se méfiaient de leurs bienfaiteurs. Ils exercent l'homme aux premières leçons de bienfaisance. Ils me rappellent ces troupes d'enfants plus malheureux que les oiseaux, sans vêtements, tout transis de froid, qui se présentent affamés à la grille des châteaux, et qui, d'une voix éteinte, demandent une portion des biens de la terre, que la Providence a mise dans le grenier des riches.

A la vérité les soirées d'hiver sont longues; mais mon travail et celui de mes enfants, joint à vos lectures ou à vos conversations, me les rend bien courtes et bien agréables : vous me transportez dans d'autres climats. Cette histoire d'Antoine et de Cléopâtre, que vous m'avez lue dernièrement dans Plutarque, m'a beaucoup intéressée. En vérité, Octavie fut bien malheureuse, et ne méritait guère de l'être : vous ne sauriez croire combien cette histoire m'a fait faire de réflexions sur le sort de la vertu dans ce monde, sur le vain éclat des cours et des grandeurs, et sur le bonheur d'être ignoré. Pendant le temps même du sommeil, quand la lampe est éteinte, je jouis encore mieux de mon asile et du désordre de la saison. J'aime à entendre le bruit de la pluie qui tombe à verse sur le toit, et celui des chênes et des hêtres que le vent agite au loin autour de nous; leurs murmures sourds m'invitent au repos : le danger éloigné redouble ma sécurité. Agitée d'une frayeur agréable, je me presse contre vous, et je me rassure en pensant que je n'ai rien à craindre, dans une cabane bien solide, du tumulte que j'entends au loin, et que tout ce que j'ai de cher au monde, mes enfants et mon époux sont autour de moi; un doux et profond sommeil s'empare alors de mes sens, et je m'endors au milieu des actions de graces, en bénissant le ciel de mon bonheur.

LE PÈRE.

On ne perd rien dans les petites conditions, on y compte pour des biens les maux qu'on n'y

éprouve pas. Souvent, au contraire, dans les grandes, on répute pour des maux les biens dont on est privé : ainsi le juste ciel a compensé toutes choses. Mais quand je suis obligé de m'absenter pendant le jour, vous devez vous ennuyer; et peut-être avez-vous peur, étant seule avec deux enfants au milieu d'un bois?

LA MÈRE.

Ce bois appartient au Roi; l'ordre et la police y sont bien tenus. D'ailleurs, la maison, comme vous me l'avez fait observer, est si forte dans sa simplicité, et si bien disposée, qu'une personne seule s'y défendrait contre une troupe de brigands. Mais que viendraient-ils chercher ici? il n'y a ni richesses ni argent. Vous ne vous absentez que pendant le jour, et pour peu de temps; quand vous n'y êtes pas, je n'ouvre la porte à aucun homme, connu ou inconnu. Il y vient par hasard quelques-unes de ces bonnes femmes que vous voyez quelquefois ici : c'est une pauvre veuve qui a perdu son mari, une mère qui regrette son fils qui s'est engagé, une fille qui cherche des secours pour un père malade : un morceau de pain, un peu de lait, des herbes, les renvoient contentes. Après tout, ce ne sont pas les besoins du corps qui sont les plus insupportables, même aux plus misérables : souvent, au milieu de la plus grande indigence, l'une est au désespoir d'avoir été calomniée; l'autre, de ce que sa fille a perdu son honneur. Ce sont les peines de l'ame qui sont intolérables; c'est le mépris, c'est l'abandon; et il faut bien que ces peines

soient les plus cruelles, car dans le nombre des femmes qui viennent chercher ici quelque consolation, il y en a qui, pour quelque bonne parole ou quelque marque d'intérêt que je leur aurai donnée en passant, m'apportent dans la saison les fruits du poirier de leur petite cour, ou les œufs de leur unique poule. J'ai beau me défendre de recevoir leurs présents, je suis obligée de les accepter, toutefois à la charge qu'elles en recevront d'autres de ma part; mais il est bien aisé de voir qu'elles ne sont occupées que du soin de me faire agréer les leurs. C'est pour cette raison, je pense, qu'elles prennent le moment de les apporter quand vous n'y êtes pas, afin de ne pas trouver un double obstacle à leur reconnaissance. Ainsi, pendant que nous trouvons dans l'histoire des amis malheureux, pour lesquels je ne puis avoir qu'une pitié stérile, j'en trouve à ma porte de plus intéressants, dont je puis essuyer les larmes.

LE PÈRE.

Les infortunés mettent leurs présents à vos pieds, comme on met des offrandes sur l'autel de la Divinité. Pourquoi n'ai-je pu vous procurer une société plus agréable que celle des malheureux?

LA MÈRE.

Une femme, vous le voyez par mon exemple, n'a pas besoin de sortir de sa famille pour être heureuse; la nature a tracé la route de son bonheur dans ses devoirs. Qu'irait-elle chercher hors de sa maison, sinon à les oublier? D'ailleurs, il est bien difficile aux ames sensibles de trouver à s'as-

sortir dans une fortune étroite. L'amitié des riches est méprisante, celle des paysans est grossière; mais dans tous les états, la douleur sait parler et vivre : elle rapproche les hommes de toutes les conditions, et elle les met de niveau. Les cœurs brisés connaissent seuls les bienséances, et il n'y a que la main des blessés qui puisse toucher les blessures sans douleur. Mais le ciel ne laisse pas, dans ce monde même, les soins euvers les malheureux sans récompense : souvent en essuyant des larmes bien amères, j'en ai versé de bien douces.

LE PÈRE.

Je bénis le ciel de m'avoir donné, par le travail de ces mains bien peu exercées, de quoi vous faire vivre dans une aisance qui vous procure encore un peu de superflu. Un homme ordinaire, c'est-à-dire un homme qui vaudrait mieux que moi, un simple journalier cultivant la terre, pourrait nourrir de ses fruits dix-huit hommes par jour : je ne crois pas qu'il y ait un million et demi de paysans dans le royaume, sur vingt-cinq millions d'habitants.

LA MÈRE.

Une femme travaillant en laine peut, sans beaucoup de fatigue, entretenir de vêtements une famille nombreuse : j'en juge par mon expérience.

« Antoinette apporte la corbeille d'osier de son « père et le panier à ouvrage de sa mère; elle les « place auprès d'eux en les saluant respectueuse- « ment, ensuite elle s'en retourne à la maison. En « allant et venant, elle paraît inquiète; elle regarde « de tous côtés pendant cette scène muette. »

MONDOR, toujours caché.

Oh! nos femmes font des nœuds! Si ce calcul est juste, sur les vingt-cinq millions d'habitants qu'il y a dans le royaume, il y en a au moins douze millions d'inutiles, et les plus utiles de tous sont sans doute les riches. Les paysans et les ouvriers travaillent pour nous; et que faisons-nous pour eux? Là, mettons la main sur la conscience : nous vivons à leurs dépens; nous cherchons sans cesse à accroître notre superflu de leur nécessaire. Je sens ma conscience qui se réveille; je me garderai bien de nuire à ces honnêtes gens-là; ils font du bien au sein de la pauvreté, et moi dans l'abondance je cherche à faire du mal. Avec tout cela ils sont heureux et les gens les plus heureux que j'aie vus de ma vie. Je veux les faire peindre tels que je les vois là : la mère tricotant des bas et le père faisant une corbeille à l'ombre d'un saule; la petite barrière, et le sentier de verdure au bout duquel on aperçoit une cabane couverte de chaume et de mousse. Je ne veux pas qu'on y oublie l'escalier appuyé sur un vieux cerisier fleuri, et Antoinette aux yeux bleus qui en descend, avec son chapeau d'écorce, ses cheveux blonds et son pot au lait sous le bras. Je ferai mettre ce tableau dans ma chambre à coucher; il me donnera, dans mes insomnies, des idées de repos, d'innocence et de bonheur que je ne trouve nulle part.

LE PÈRE.

La plupart de nos bourgeois ne sont que des financiers, et la plupart de nos paysans ne sont que

des mercenaires : voilà pourquoi l'agriculture est négligée et méprisée chez nous. Si le nombre des cultivateurs propriétaires était seulement doublé dans le royaume, les terres en rapporteraient au moins une fois davantage. Voyez devant nous cette vaste plaine : plus de la moitié est en jachère, et notre petit champ rapporte tous les ans. L'agriculture a encore cet avantage au-dessus de tous les états de la société, qu'elle conserve la religion, les mœurs, la santé ; facilite les mariages ; attache les pères aux enfants et les enfants à leurs pères ; et tandis qu'une multitude de passions divisent les hommes oisifs dans les villes, elle forme des citoyens toujours prêts à se dévouer pour la patrie. La nature, dit Xénophon, met les gerbes de blé au milieu des champs, comme un prix pour le vainqueur.

LA MÈRE.

Plût à Dieu que les bords de cette forêt fussent partagés en une multitude de petites propriétés à autant de familles qui n'ont rien ! Chacune d'elles s'y logerait et cultiverait sa portion suivant son goût et son industrie ; on y verrait se former mille habitations charmantes : n'est-ce pas, mon ami ?

LE PÈRE.

Je ne doute pas que la plupart d'entre elles ne disposassent mieux leur terrain que je n'ai fait le mien ; j'ai travaillé avec peu de moyens et d'expérience. Lorsque j'eus obtenu ce bouquet de bois où nous sommes, j'en fis abattre une portion au centre pour y bâtir une maison et y faire un jardin ;

la vente des arbres abattus me donna de quoi fournir au-delà des frais nécessaires à notre établissement. Je bâtis d'abord cette petite maison, et je laissai un assez grand espace vide tout autour, afin de lui donner de l'air, et que la terre produisît un peu d'herbe pour le pâturage de quelques chèvres. Elles m'en ont fait, comme vous voyez, un tapis anglais, car il n'y a point de jardinier dont la faux tonde d'aussi près que leurs dents. A quelque distance de cette pelouse, j'ai planté la plupart des arbres et des arbrisseaux qui donnent du fruit; les plus petits en avant et les plus grands en arrière : en sorte que, du centre de l'habitation, on les voit s'élever les uns derrière les autres en amphithéâtre. J'en terminai le contour par des noyers, des châtaigniers et enfin par les grands arbres de la forêt. J'y ménageai çà et là quelques espaces propres à y semer des grains et des herbes potagères. Je me suis bien gardé de faire abattre tous les arbres de la forêt qui étaient de ma concession. J'avais observé dans mes voyages que les forêts sont les remparts naturels des campagnes; elles conservent de la fraîcheur aux cultures, elles les abritent des vents froids, et elles y réfléchissent la chaleur du soleil : aussi vous voyez que, sans avoir de serres, nous avons souvent des primeurs.

LA MÈRE.

Ce lieu est enchanté.

LE PÈRE.

Je veux l'embellir pour vous tous les jours de ma vie. Je planterai, au nord de la maison, un lierre

qui grimpera sur l'escalier et viendra entourer vos fenêtres de son feuillage. Les oiseaux d'hiver, que vous aimez parce qu'ils sont malheureux, viendront s'y réfugier; vous y entendrez chanter votre ami le rouge-gorge. Je planterai de l'autre côté, au midi, une vigne qui formera un berceau au-dessus de la porte; j'y éleverai au-dessous un banc de gazon : nos enfants s'y reposeront un jour, et s'y entretiendront de nous lorsque nous ne serons plus. Sur la faîtière du toit, je mettrai des ognons d'Iris, dont la fleur vous plaît : sa couleur, qui imite celle de l'arc-en-ciel, ses feuilles en lames d'un beau vert de mer, accompagneront bien les longues marbrures de mousse qui se détachent, comme des lisières de velours vert, sur le chaume fauve de la couverture. Quel autre genre d'embellissement désirez-vous ici?

LA MÈRE.

Je n'en ai jamais désiré dans vos ouvrages; je n'aurais jamais cru que ce lieu en fût encore susceptible.

LE PÈRE.

J'aurais bien pu entourer cette possession d'un mur, mais j'ai préféré une haie vive. Chaque année dégrade un mur et fortifie une haie; chaque année, un mur consomme des pierres et une haie produit du bois. D'ailleurs, une haie est une décoration. Les riches la bannissent de leurs jardins, parce qu'elle coûte peu; ils lui préfèrent une charmille taillée comme une muraille; mais il me semble qu'il y a autant de différence d'une charmille toute nue

à une haie chargée de fleurs et de fruits, qu'il y en a entre une étoffe unie et une étoffe magnifiquement brodée. Une belle haie présente seule le spectacle d'un beau jardin. Voyez ces pruniers sauvages, dont les fruits naissants sont semblables à des olives. Ces sureaux voisins parfument l'air de leurs bouquets de fleurs en ombelles; ces houx opposent leur vert lustré et leurs grains écarlates aux nuages blancs des fleurs de l'aubépine; l'églantier jette çà et là ses guirlandes de roses, relevées d'un vert tendre. La ronce même n'est pas sans beauté; elle accroche d'un arbrisseau à l'autre ses longs sarments garnis de girandoles couleur de chair, et elle se roule autour des troncs des arbres de la forêt qui sont renfermés dans la haie et qui s'élèvent de distance en distance, comme autant de colonnes qui la fortifient. Mille petits oiseaux trouvent à la fois de la nourriture et des abris sous ces différents feuillages. Chaque espèce a son étage: en bas sont les merles, les fauvettes, les tarins; plus haut, les rossignols; et, au faîte de ces vieux ormes, nous entendons murmurer la tourterelle et nous voyons voltiger la grive qui y bâtit son nid. La nature a jeté, depuis le sommet de la forêt jusque sur ces gazons, des rideaux de toutes sortes de verdures et de fleurs, pour mettre les nids des oiseaux à l'abri. Vous en faisiez autant, lorsque vous couvriez d'un voile de taffetas vert, brodé de vos mains, le berceau de nos enfants.

LA MÈRE.

Oh oui! cette forêt et cette haie sont les vrais

berceaux des oiseaux. Il n'y a point de mère aussi attentive que la nature.

LE PÈRE.

Vous entouriez le berceau de vos enfants de barrières d'osier, de peur que quelque choc ne troublât leur repos. La nature a de même garni d'épines la partie inférieure de celui-ci, afin d'en écarter les ennemis. Il n'y a dans ce climat que les arbrisseaux qui ont des épines; les grands arbres n'en ont point : les oiseaux qui y nichent sont défendus par leur élévation. Cependant, beaucoup d'espèces de grands arbres des pays chauds en ont, afin que les oiseaux puissent y faire leurs nids en sûreté; car il y a dans ces pays-là plusieurs espèces de quadrupèdes qui savent grimper et qui viendraient manger leurs œufs.

LA MÈRE.

Oh Providence! qui pourrait méconnaître vos soins variés par toute la terre, suivant le besoin de vos faibles créatures?

LE PÈRE.

La Providence ramène au plaisir ou à l'utilité de l'homme toutes les attentions qui sont éparses pour le reste des êtres. Par exemple, j'ai parcouru beaucoup de pays au nord et au midi, et je n'ai jamais vu d'arbrisseaux épineux, ni de petits oiseaux de bocage, que dans les lieux habités par l'homme, ou dans ceux du moins qui l'avaient été : je n'en ai jamais trouvé dans l'épaisseur des forêts du nord, quoique j'y aie fait au moins cinq ou six cents lieues. Quand je voyageais dans les forêts solitaires

de la Finlande, et que j'apercevais des moineaux, j'étais sûr de n'être pas loin d'un village. Les petits oiseaux récréent l'homme par leur vol, leur chant et leur plumage; ils sont utiles à ses cultures; ils mangent au printemps les insectes qui dévoreraient ses fruits en été.

LA MÈRE.

Quelque charme que le spectacle de la nature offre à mes sens, il disparaît avec les saisons; mais celui que l'observation présente à l'esprit, entre dans mon ame et y reste toute l'année. Quoique je sois bien ignorante, vous m'avez ravie cet hiver en me faisant voir sur des cartes les dispositions admirables que l'Auteur de la nature a données aux montagnes, aux fleuves, aux îles et même aux roches. Je ne croyais pas qu'il y eût plus d'ordre dans tous ces objets que dans les pierres d'une carrière ou dans les ruines d'un château. Vous m'avez encore fait plus de plaisir en me montrant les relations que les plantes ont avec les éléments; j'avais plusieurs fois voulu étudier ces choses dans vos livres de botanique, mais ils n'en disent rien du tout; ils ne sont remplis que de noms difficiles à retenir, de noms grecs qui après tout ne sont que des noms. D'ailleurs, je ne puis fixer dans ma mémoire ce que je ne puis mettre dans mon jugement. C'est en étudiant cette magie de la nature que, sur un terrain inégal, mêlé de roches, de sables arides et d'eaux, vous avez fait croître des plantes plus vigoureuses que celles qu'on cultive sur les meilleurs fonds. On dirait que la nature les

y a placées elle-même. Quoiqu'elles ne soient que des herbes domestiques, elles ressemblent par leur vigueur à ces belles plantes sauvages qui croissent sur les bords des ruisseaux, ou dans les fentes des roches, et que les peintres représentent avec tant d'effet sur le devant de leurs tableaux. Il existe de plus une harmonie si aimable entre elles, par leur verdure, leurs formes, leurs fleurs et leurs fruits, que, quoique ce lieu ne renferme guère que des herbes potagères et des arbres fruitiers, il n'y a point de jardin, où l'on ait rassemblé les fleurs les plus rares, qui me fasse autant de plaisir.

Mais toute cette science n'est encore rien auprès de celle de la nature. Vous m'avez déjà fait observer des contrastes charmants de couleur et de forme entre quelques oiseaux et les buissons où ils font leurs nids. Le geai, avec ses ailes piquetées d'azur, me paraît plus beau sur le chêne dont il mange les glands que sur tout autre arbre; j'aime à voir le roitelet établir son nid dans la cavité moussue de quelque gros rocher, comme s'il craignait que les arbres et la terre n'en pussent supporter les fondements. Chaque arbre, avec ses oiseaux, ses papillons et ses mouches, est un petit monde. Mais ce que je voudrais apprendre, ce sont les relations du pommier avec les divers animaux : cet arbre est si beau dans le pays de ma mère!

LE PÈRE.

Les véritables relations du pommier me sont inconnues pour la plupart. Il en a avec des oiseaux

sédentaires, comme la mésange d'un bleu d'ardoise et au collier blanc, qui contraste en automne très-agréablement avec ses fruits jaunes et rouges, qu'elle entame avec ses griffes et son petit bec pointu; il en a avec plusieurs espèces d'oiseaux voyageurs, qui arrivent dans le temps que les pommes sont en maturité; avec des quadrupèdes, comme le hérisson qui quitte les roches pendant la nuit, et vient les recueillir lorsqu'elles tombent à terre; avec des poissons, lorsqu'elles roulent, entraînées par les pluies, jusqu'aux rivières et de là dans le sein des mers. Les pommes se conservent fort long-temps dans l'eau et on les rencontre, comme les cocos des Indes, à de grandes distances du rivage. Dans le nombre des poissons qui peuvent s'en nourrir, je soupçonne une espèce de crabe des côtes de Normandie, auquel la nature a donné deux pates armées de lancettes pour les entamer; et un autre poisson du nord, qu'on ne trouve que vers la fin de l'automne sur les mêmes côtes, et qui vient frayer autour de ces fruits, lorsqu'ils entrent en dissolution. Le pommier a encore une multitude d'autres relations avec toutes sortes d'insectes, comme avec une grande mouche à tête rouge et au corselet rayé de noir et de blanc, qui y dépose ses œufs; avec des papillons qui voltigent autour de ses fleurs, et servent eux-mêmes de nourriture à plusieurs espèces d'oiseaux du printemps qui font leurs nids dans ce bel arbre. Mais, pour le bien connaître, il faudrait l'étudier sur les rivages de la mer et sous l'haleine des vents

d'ouest. Je n'ai donc que des anecdotes à vous raconter à son sujet et non pas une histoire. Gardons-les pour la mauvaise saison : jouissons au printemps et raisonnons en hiver. Il est plus doux de parler des fleurs auprès du feu, et des zéphyrs, quand Borée ravage les champs.

Quelque éloge que vous fassiez des plaisirs que la raison nous donne, ceux du sentiment me touchent encore davantage. Les ouvrages de la nature sont remplis d'harmonies ravissantes, mais celles que vous avez avec eux m'inspirent un intérêt plus tendre. Quel charme ne répandez-vous pas vous-même dans cette solitude, lorsque vous vous y promenez en tenant vos enfants par la main ! Il n'y a point de prairie qui me paraisse aussi verte et aussi douce que la pelouse où vous reposez; l'arbre qui vous ombrage me semble plus majestueux que le reste de la forêt. J'ai un plaisir inexprimable à vous voir cueillir pour vos enfants les fruits que j'ai cultivés moi-même, et sourire aux vains efforts qu'ils font pour atteindre aux branches des arbres fruitiers que j'ai plantés à leur naissance. Plus d'une fois vous m'avez alarmé, lorsque je vous ai vue vers le soir, agitée d'une douce mélancolie, sortir seule du verger et vous promener parmi les peupliers et les sapins de la forêt. Vous vous croyez alors bien cachée sous leurs ombrages; mais quand les rayons du soleil couchant viennent teindre de safran et de vermillon le dessous de leurs feuilles, et bronzer jusqu'aux mousses de leurs racines, je vous aperçois alors tout envi-

ronnée de lumière. Plus d'une fois je vous ai vue à genoux, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel. Ah! que vous m'avez troublé dans cette attitude! Je craignais que vous ne nourrissiez quelque chagrin qui me fût inconnu. Est-ce qu'elle regrette l'Ukraine, me disais-je en moi-même? Peut-être elle prie Dieu pour ses parents! Ah! il aurait mieux valu, pour mon bonheur, que j'eusse regretté la France dans son pays, que de la voir désirer son pays dans le mien. Mais vous me rassurez quand j'entends votre voix se joindre au chant des oiseaux qui saluent l'astre du jour par leurs dernières chansons. Vos accents mélodieux, vos paroles, tous les échos qui les répètent au loin, les nuages dorés du soleil couchant, la pompe magnifique des cieux, me remplissent des affections sublimes que vous ressentez et me transportent par des charmes ineffables dans ces régions éternelles où il n'y aura plus ni inquiétudes, ni regrets. Que ne chantez-vous de même à cette heure que les plantes boivent la rosée du matin et qu'elles exhalent leurs doux parfums vers les cieux?

LA MÈRE.

Ah! si vous m'avez aperçue quelquefois à genoux dans la forêt, ce n'était point pour me plaindre au ciel de mon sort, mais bien plutôt pour l'en remercier. Vous eussiez fait avec mes enfants mon bonheur dans un désert et je suis avec vous dans un lieu de délices. Mais comment voulez-vous que je chante maintenant? je suis inquiète, mon fils ne revient point.

LE PÈRE.

Tendre mère, tranquillisez-vous ; il ne tardera pas à revenir. Les enfants, vous le savez, aiment tout ce qui les met en mouvement; ils ne peuvent rester en place.

MONDOR, toujours caché.

Il est incroyable que des gens mariés puissent s'aimer à ce point-là : c'est peut-être parce qu'ils vivent seuls. On est trop dissipé dans le monde; les amitiés n'y tiennent à rien ; il n'y a que les haines qui y sont durables. Ils ont de la religion, ils sont heureux! Je ferai cultiver mes terres comme leur jardin. Quoi qu'ils disent des grands propriétaires, ce sont eux qui font fleurir l'État: les grands propriétaires viennent à bout de tout avec de l'argent et des misérables. Je voudrais pour beaucoup que mon philosophe fût ici, et même ma femme et ma fille ; je serais curieux d'entendre ce qu'ils penseraient de tout ce que je vois et j'entends là. Cette petite maison est l'asile du bonheur : la mère n'a qu'une seule inquiétude, c'est l'absence de son fils, qui est peut-être à polissonner à quatre pas d'ici. Ma femme, hélas ! n'est pas si sensible : elle a vu mourir le sien avec un sang-froid.... mais elle se pique de force d'esprit.

LE PÈRE, à sa femme.

Si vous aimiez à vous dissiper, nous irions quelquefois nous promener aux environs. Je ne connais point de vue plus magnifique que celle qui est au midi de la forêt ; il y a là une pelouse élevée d'où l'on découvre au loin un grand cercle de coteaux

couverts de châteaux, de parcs et de villages; la Seine, qui passe au pied de cette pelouse, traverse à perte de vue les plaines qui vous séparent de l'horizon, et paraît au milieu de leurs vertes campagnes comme un long serpent d'azur. On voit sur les replis multipliés de son canal des barques qui remontent à Paris, traînées par de grands attelages de chevaux; et d'autres qui en descendent, chargées de trains d'artillerie, ou de recrues de soldats qui font retentir les rivages du bruit de leurs trompettes et de leurs tambours. De superbes avenues d'ormes traversent ces vastes plaines, et vont en se divergeant à mesure qu'elles s'éloignent de la capitale. Quoiqu'on n'y aperçoive qu'une petite portion des nombreux rayons qui en partent, on y reconnaît la route d'Espagne, celle de l'Italie, celle de l'Angleterre, et celles qui mènent aux ports de mer d'où l'on s'embarque pour l'Amérique ou pour les Indes orientales; une foule d'autres conduisent à de riches abbayes ou à des châteaux, et se confondent par leur majesté avec celles qui font communiquer les empires. On y aperçoit sans cesse de grands troupeaux de bœufs et de longues files de chariots qui s'avancent lentement vers Paris, et lui apportent l'abondance des extrémités du royaume. Des carrosses à quatre et à six chevaux y roulent jour et nuit; les cris des hommes, les hennissements des chevaux, les mugissements des bestiaux, le bruit des roues de toutes ces voitures, forment dans les airs des murmures semblables à ceux des flots sur les bords de la mer. Derrière la

pelouse d'où vous apercevez cette multitude d'objets, sont les avenues royales qui mènent à Versailles à travers la forêt. Rien n'est plus imposant que leur pompe sauvage; il n'y a point d'arcs de triomphe de marbre qui égalent la majesté de leurs berceaux de verdure. Dans le temps de la chasse, vous y voyez aborder des meutes de chiens accouplés deux à deux, des piqueurs, des gardes du roi, des officiers de la fauconnerie, de brillants équipages, et souvent le Roi lui-même, suivi d'une partie de sa cour. En vous tenant à un des carrefours de la forêt, vous auriez le plaisir d'y voir passer et repasser dix fois le prince et son auguste cortége, sans sortir de votre place. Ce noble spectacle pourrait vous amuser.

LA MÈRE.

La présence du Roi anime tous les lieux où il se montre : semblable au soleil, il répand autour de lui un esprit de vie; mais trop d'éclat l'environne pour mes faibles yeux : j'aime les retraites paisibles et ignorées.

LE PÈRE.

Eh bien! je veux vous en faire connaître une encore plus solitaire que celle que nous habitons; elle est au nord de la forêt. C'est un bassin de dunes sablonneuses, qui a mille pas de large à peu près; il est entouré de roches et de collines couvertes d'arbres, qui s'élèvent les unes derrière les autres en amphithéâtre. On n'aperçoit aux environs d'autre ouvrage de la main des hommes, qu'une petite chapelle qui est sur la crête d'une

des collines les plus élevées; on croirait de loin qu'elle est bâtie sur le sommet des arbres. J'ai été plusieurs fois m'y promener. Le chemin en est difficile; on y parvient par un sentier caillouteux qui va toujours en montant, et qui vous mène au pied d'un petit plateau de roche rouge, sur lequel elle est construite. Du pied de ce plateau sort une fontaine dont l'eau est très-claire et qui est ombragée par un bouquet de hêtres et de châtaigniers. La première fois que j'y arrivai, je fus surpris de voir sur l'écorce de ces arbres des caractères qu'il me fut impossible de déchiffrer: la plupart étaient fort anciens, et ils portaient tous les dates des années où ils avaient été gravés. Je montai sur le plateau, sur lequel est bâtie la chapelle, par un sentier pratiqué dans le roc, et tout couvert de mousse. Cette chapelle est fort ancienne; elle est voûtée en dalles de pierre, et il y a sur le fronton, au-dessous de son petit clocher, une inscription en lettres gothiques, qu'on ne peut plus lire; elle ne reçoit le jour que par une petite fenêtre en arc de cloître, et par la porte qui est à barreaux. J'aperçus par ces barreaux, sur un autel, une statue de la Vierge, qui tenait l'Enfant Jésus dans un de ses bras, et dans l'autre une grosse quenouillée de lin: je vis aussi à travers les barreaux de la chapelle, sur le pavé, quantité de liards tout couverts de vert-de-gris; je fis ma prière dévotement, et je m'en retournai, cherchant en moi-même ce que pouvaient signifier les caractères écrits sur l'écorce des arbres autour de la fontaine et la quenouillée de lin qui

était entre les bras de la bonne Vierge. Jamais antiquaire n'a été plus curieux d'interpréter la légende d'une médaille étrusque, ou quelque symbole inconnu d'une statue de Diane.

Enfin, y étant retourné une autre fois dès l'aurore, de jeunes filles qui lavaient du linge à la fontaine satisfirent ma curiosité. La plus âgée d'entre elles, qui n'avait pas vingt ans, me dit: « Monsieur, cette chapelle est dédiée à Notre-Dame-des-Bois; elle est desservie par nous autres filles des hameaux voisins. Celle d'entre nous qui doit se marier, est tenue de filer la quenouillée de lin qui est au côté de la bonne Vierge, et d'y en remettre une autre de semblable poids, pour la fille qui doit se marier après elle. Avec les fils de ces quenouillées on fait une toile, et de l'argent de cette toile, ainsi que de celui que les passants jettent par dévotion sur le pavé de la chapelle, nous aidons les pauvres veuves et les orphelins de nos hameaux. On dit ici une messe tous les ans à la Nativité; et les veilles, ainsi que les jours de fête de la Vierge, les filles s'y assemblent l'après-midi, sonnent la cloche, parent la bonne Vierge de robes blanches et de bouquets de fleurs et chantent des hymnes en son honneur. Les filles et les garçons qui s'aiment, écrivent leurs noms ensemble sur l'écorce des hètres autour de la fontaine de Notre-Dame, afin d'être heureux en mariage; et ceux et celles qui ne savent point écrire, y mettent seulement leurs marques. » Voilà ce que me raconta une des jeunes filles qui

lavaient du linge à la fontaine de Notre-Dame-des-Bois. Je conjecturai, par le nombre et l'ancienneté de ces marques, que peu de paysans autrefois savaient écrire. Certainement il y a beaucoup de types et de symboles révérés sur les monuments des Romains et dans nos histoires, qui n'ont pas des origines si respectables.

LA MÈRE.

Ah! il faut que nous allions un jour nous promener à Notre-Dame-des-Bois avec nos enfants; nous y porterons à manger; nous y dînerons sur l'herbe, auprès de la fontaine. Oh! je suis sûre, mon ami, que vous y avez gravé nos noms.

LE PÈRE.

Ma chère amie, le chemin est rude pour y arriver; mais la solitude dont je voulais d'abord vous parler, n'est qu'à moitié chemin. C'est, comme je vous l'ai dit, une espèce de lande, moitié terre, moitié sable, entourée de roches et de collines couvertes d'arbres, au-dessus desquelles on aperçoit la petite chapelle de Notre-Dame-des-Bois. On y voit çà et là les ouvertures de quelques petits vallons, tapissées de pelouses du plus beau vert. Jamais la bêche n'a remué le terrain de ce lieu solitaire. Des pyramides pourprées de digitales, des touffes jaunes de mélilot parfumé, des girandoles de verbascum, des tapis violets de serpolet, des réseaux tremblants d'anémona-némorosa et de fraisiers, et une foule de plantes champêtres, s'entremêlent aux lisières vertes de la forêt, aux flancs des roches et se répandent en longs rayons jusque

dans l'intérieur du bassin; il n'y a que l'embouchure des vallons et les croupes des collines qui soient couvertes d'une herbe fine. Vers une des extrémités du bassin est une grande flaque d'eau bordée de joncs et de roseaux. La commodité de cette eau et la tranquillité du lieu y attirent, dans toutes les saisons, des oiseaux étrangers et des animaux sauvages qui viennent y vivre en liberté. L'écureuil roux à la queue panachée s'y joue sur le feuillage toujours vert des sapins; le lapin couleur de sable y trotte parmi le thym et le serpolet; mais, au moindre bruit, il se blottit à l'entrée de son trou: le râle aux longues jambes y court sous l'ombre des genêts jaunes et on l'apercevrait à peine, s'il ne faisait entendre de temps en temps son cri, semblable au coassement d'une grenouille; le coq de bruyère, avec ses plumes d'un noir de velours, son chaperon écarlate et son cou d'un vert lustré, se confond avec le pourpre des bruyères lointaines; mais il se promène souvent sur la mousse, à l'ombre des pins, dont il mange les pommes. Quand il est en amour, il étend en rond sa belle queue, il abaisse ses ailes, il alonge son cou; et, comme si la passion qui l'agite le rendait insensé, il va et vient sans cesse sur le tronc d'un pin et il donne à sa voix une forte explosion, suivie d'un bruit semblable à celui d'une faux qu'on aiguise: vous diriez d'un faneur qui se prépare à faucher toutes les herbes du canton. Il n'y a point dans ce lieu de plante qui ne donne des asiles et des fruits hospitaliers à quelque espèce d'animal.

Les grives voyageuses y reconnaissent en automne le genévrier du nord : elles viennent par troupes se percher sur ses branches, pour en récolter les graines. Le vanneau solitaire plane au-dessus de la flaque d'eau, en jetant des cris aigus ; et la grue descend du haut des airs, pour se reposer au milieu de ses roseaux. Les échos des roches répètent les cris de tous ces oiseaux et les font retentir dans les vallons circonvoisins. Aux jeux et à la tranquillité de ces animaux, vous diriez qu'ils vivent sous la protection de Notre-Dame-des-Bois. Il est bien rare qu'on voie là des hommes, si ce ne sont quelques bergers des hameaux voisins, qui, vers la fin de l'été, y amènent paître leurs troupeaux. Souvent un cerf des Ardennes, venu de forêt en forêt des frontières de l'Allemagne, et attiré par l'amour dans nos climats, vient, après de longs détours, y chercher une retraite inconnue aux meutes altérées de son sang ; il renaît à la vie et aux amours dans ces lieux ignorés des chasseurs ; il fuit le bruit des cors et il s'arrête au son des chalumeaux. Il regarde les bergers sur les collines voisines ; il s'approche d'eux, il soupire ; il oublie que ce sont des hommes, parce qu'ils ne font plus entendre les mêmes voix.

C'est dans ces lieux que je vous montrerai les objets qui m'occupaient loin de vous ; je vous dirai : Ces joncs agités le long des eaux, me rappelaient les côtes de la Finlande toujours battues des vents ; ces genévriers et ces sapins, les forêts de votre patrie ; ces primevères et ces violettes, les

fleurs dont vous aimiez à vous parer; et jusqu'au son de la petite cloche de Notre-Dame-des-Bois, en me rappelant dans cette solitude le nom de Marie, me rappelait votre nom et votre souvenir. Je me disais: Chaque plante présente à chaque couple d'animaux des retraites fortunées: la colombe connaît dans les bois l'orme qui est le rendez-vous de la colombe; et le cerf fugitif, le buisson où il se réunira à sa biche chérie. Mais dans quelle contrée est l'arbre où l'homme doit retrouver sa compagne perdue? Je vous redemandais aux forêts, aux prairies, aux oiseaux voyageurs, aux vents et à l'aurore naissante; mais c'était vous, ô mon Dieu! à qui je devais redemander mon bonheur: vous seul êtes, sur la terre, l'asile de l'homme malheureux. Délicieuses campagnes et vous plus touchantes encore, forêts inhabitées, roches moussues, douces fontaines, solitudes profondes, où l'on vit loin des hommes trompeurs et méchants, où le temps nous entraîne d'une course innocente, sans malfaisance, sans crainte et sans remords, ah! qu'il est doux de vivre dans vos retraites ignorées et d'entendre vos divins langages! Vous nous annoncez par mille voix le Dieu qui vous donna l'être: vos lointains nous parlent de son immensité; le cours de vos eaux, de son éternité; vos hautes montagnes, de son pouvoir; vos moissons, vos vergers, vos fleurs, de sa bonté; vos sauvages habitants, de sa providence; et vous soleil, qui éclairez ces ravissants objets, il ne vous a placé dans les cieux que pour y élever nos yeux et nos espérances.

LA MÈRE, d'un ton attendri.

Toutes les fois que vous me parlez de la nature, vous me jetez dans le ravissement.

MONDOR, toujours caché.

Mon système de la Nature ne dit pas un mot de tout cela. Puisqu'il voulait nier l'existence de son auteur, il fallait au moins qu'il montrât le désordre quelque part. Que de merveilleuses relations inconnues entre les divers ouvrages de la création! Nous autres gens du monde, nous nous contentons de vains et obscurs discours qui étourdissent nos passions; nous ne nous occupons que de recherches frivoles. Comme l'ame est enivrée de l'harmonie qui règne dans ces vergers et dans ces bocages! Certainement une Providence gouverne la nature. (Il regarde son livre et le jette loin de lui.) Va, je ne te veux plus voir, tu éteins à la fois l'intelligence et le sentiment.

LE PÈRE.

Tout ce que je vous ai fait apercevoir n'est que le coup-d'œil d'un homme sujet à l'erreur. Nous ne voyons que la moindre partie des ouvrages de Dieu; et si toutes les observations des hommes étaient rassemblées sur cette partie, nous n'en aurions encore qu'un faible aperçu, lors même que chacun d'eux observerait avec autant de sagacité que Galien, Newton, Leuwenhoeck, Linnée. Mais quelque imparfaites que fussent encore nos lumières, l'esprit le plus fort ne pourrait en soutenir l'ensemble; il en serait ébloui, comme l'œil par l'éclat du soleil dans un jour serein.

Dieu nous a environnés des nuages de l'ignorance pour notre bonheur; il nous a mis à une distance infinie de sa gloire, afin que nous n'en fussions pas anéantis. La simple vue de ses ouvrages suffit pour le faire connaître, quand même nous n'en aurions ni la jouissance ni l'intelligence. Il ne prend d'autres titres que celui de son existence propre. Tout passe, et il est seul *celui qui est*. Quand il a daigné se communiquer aux hommes, il ne s'est point annoncé sous les noms que les Platon et les sages de tous les temps lui ont donnés à l'envi, de grand géomètre, de souverain architecte, de Dieu du jour, d'ame universelle du monde. Il est cela, et il est des millions de fois plus que tout cela. Il a des qualités pour lesquelles nos esprits n'ont point de pensée, ni nos langues d'expression. S'il laisse échapper de temps en temps quelque étincelle de sa lumière au milieu de notre nuit profonde, alors les arts éclosent sur la terre, les sciences fleurissent, les découvertes paraissent de toutes parts; les peuples sont dans l'admiration. Cependant les hommes de génie qui les éclairent et qui les étonnent, n'ont allumé leur flambeau qu'à un petit rayon de son intelligence : laissons leur poursuivre cette gloire. Dieu a mis à la portée de tous les hommes des biens plus utiles et plus sublimes que les talents : ce sont les vertus ; tâchons d'en faire notre lot. Hommes aveugles et passagers, nous n'avons point été introduits dans cette grande scène de la nature pour assister aux conseils de son Auteur, mais pour nous entr'aider et nous se-

courir dans une vie misérable. Nous sommes sur la terre pour la cultiver et non pour la connaître. Quels agréments puis-je ajouter pour vous à ceux de cette solitude ?

LA MÈRE.

Il ne m'y reste rien à souhaiter, sinon que la bonté du ciel ne m'y laisse pas vivre après vous. Ce n'est point à ces sapins que je redemande ma patrie, mon père, ma mère, mes parents ; j'ai retrouvé tous ces biens en vous, puisque vous êtes mon époux. Si je forme encore ici quelques désirs, c'est qu'une petite portion de la terre que ces beaux arbres ombragent, forme une enceinte sacrée, afin que ma cendre puisse y reposer un jour avec la vôtre dans une paix profonde. S'il reste ici-bas quelque chose de nous après la mort, nos ombres réunies présideront dans ce lieu au bonheur de nos enfants. Je souhaite encore qu'ils soient assez riches un jour pour y donner tous les ans une fête champêtre aux pauvres enfants du hameau voisin. Puisse cet asile être aussi cher aux infortunés qu'il l'a été à nous-mêmes ! Voilà où se bornent tous mes vœux. Ce que l'on consume de son bien, soutient le corps et se dissipe avec la vie ; mais ce que l'on en verse dans le sein des misérables, passe dans l'âme et y reste éternellement.

LE PÈRE.

Respectable épouse, ce lieu est déjà consacré par vos prières. Mais je veux vous donner pendant votre vie le spectacle de la fête que vous désirez après votre mort. Vous savez que près de votre

bosquet de sapins il y a un espace vide entouré de grands arbres qui en forment comme un salon de verdure.

LA MÈRE.

Oui, mais cet espace est si rempli de broussailles, d'épines noires et de troncs d'arbres pourris, qu'on ne peut en approcher.

LE PÈRE.

N'avez-vous pas remarqué, au milieu de ce chaos, un jeune chêne qui atteint à la hauteur des grands arbres qui l'environnent, et qui partage déjà sa tête en plusieurs rameaux?

LA MÈRE.

Oui, il est plein de vigueur, et il est entouré d'un chèvre-feuille chargé de fleurs, qui s'élève jusqu'à sa cime.

LE PÈRE.

J'écarterai les mauvaises plantes tout autour de ce jeune arbre et je placerai au milieu de son chèvre-feuille les bustes du Roi et de la Reine. Nous l'appellerons le chêne de la patrie : il servira de monument à nos descendants. Le jour de la fête du Roi, nous rassemblerons sous son ombre les pauvres enfants du hameau voisin et ceux des étrangers qui viennent glaner ici dans le temps de la moisson. Nous leur donnerons un repas champêtre et nous les ferons danser toute la soirée autour de ce jeune arbre, en chantant des chansons à la louange du Roi.

LA MÈRE.

Et moi, à cause de la Reine qui fait le bonheur

de notre prince, je suspendrai au chèvre-feuille l'étoffe de laine blanche que j'ai filée cet hiver; et, à la fin de la fête, j'en ferai présent à celle des filles que vous aurez trouvée la plus aimable.

LE PÈRE.

Vous ferez des jalouses : l'envie loge de bonne heure dans le sein des misérables.

LA MÈRE.

Apprenez-moi comment il faut s'y prendre pour bien faire le bien!

LE PÈRE.

Personne ne sait le faire avec plus de grace que vous.

MONDOR, toujours caché, pendant que la mère rêve un peu.

Ils font des projets de bienfaisance dans le sein de la pauvreté! O charmes de la vertu, vous subjuguez mon cœur!

LA MÈRE.

Si nous faisions de cette étoffe une loterie pour les filles seulement, et si nous y joignions de petits paniers de fruits, des bouquets, des pots pleins de laitage, chaque convive pourrait avoir son lot et s'en retournerait content.

LE PÈRE.

A merveille! Votre don n'humiliera point celle qui le recevra; et ces enfants attacheront à vos aumônes le prix qu'on attache aux présents.

LA MÈRE.

Ce jour-là, je ferai porter à Henri et à Antoinette des chapeaux de bluets, de coquelicots et d'épis de blé; ils seront le roi et la reine du bal. Il faut ac-

coutumer nos enfants à vivre avec les malheureux, afin qu'ils apprennent de bonne heure que ce sont des hommes.

« Antoinette apporte sur sa tête un large panier « couvert d'un linge blanc. »

ANTOINETTE.

Papa et maman, voici le déjeûner.

LA MÈRE.

Place-le sur l'herbe, mon enfant.

ANTOINETTE arrange le déjeûner sur l'herbe.

Voilà un fromage à la crême tout frais et des gâteaux sortant du four; voilà du beurre nouveau et de belles pommes de l'année passée; voici des fraises précoces que j'ai trouvées mûres le long de la maison, du côté où le soleil donne à midi : les gâteaux sont un peu brûlés. Voici, maman, pour votre dîner, un petit panier de champignons que j'ai cueillis au pied d'un rocher, au milieu d'un lit de mousse : ils sont bons à manger, car ils sont couleur de rose et ils ont une fort bonne odeur. Voici encore des écrevisses toutes vives que j'ai pêchées sur le bord du ruisseau : j'ai eu beaucoup de peine à les prendre; il m'a fallu des pincettes; il y en a une qui m'a bien mordue : j'en ai encore le doigt tout rouge.

LE PÈRE.

Elles sont bien grosses. On n'en sert pas de plus belles sur la table des princes.

LA MÈRE, à Antoinette.

Tu veux me faire faire bonne chère aujourd'hui et je n'ai point d'appétit.

ANTOINETTE.

Cela étant, maman, comme mon papa ne s'en soucie pas, je les remettrai dans le ruisseau.

LA MÈRE.

Non, mon enfant, mets-les plutôt dans une petite corbeille avec du cresson de fontaine; tu les donneras à cette pauvre femme malade à qui on a ordonné des bouillons pour purifier le sang.

LE PÈRE, *à Antoinette.*

Assieds-toi-là, ma fille, et mangeons.

LA MÈRE, *à Antoinette.*

Ne m'ôte point la vue de la campagne. Tu es tout interdite aujourd'hui de ne point voir ton frère.

ANTOINETTE.

Oh! maman, il ne lui arrivera pas de mal; notre chien est avec lui.

LE PÈRE, *à sa femme et à sa fille.*

Mangez donc. Ne croyons-nous pas qu'une Providence gouverne toutes choses? Pendant que notre esprit s'occupe si souvent de cette raison universelle, n'en laisserons-nous pas le sentiment dans notre cœur? Ferons-nous comme ces vains savants qui ne parlent de la Providence que pour en discourir? Il y a une Providence, chère épouse. Je blâme mon fils de s'éloigner d'ici sans votre consentement et le mien, mais j'aime qu'il s'abandonne de bonne heure à cette puissance surnaturelle. C'est le sentiment de sa protection qui est dans l'homme l'unique source du courage et de la vertu. Je l'égarerais moi-même dans un bois, sans

qu'il y connût le nord et le midi, afin que, pour retrouver son chemin, il comptât plutôt sur le secours de la Divinité que sur ses propres lumières. J'aurais été bien heureux moi-même, si j'avais été élevé ainsi. J'ai éprouvé dans ma vie des inquiétudes bien cruelles et bien vaines pour n'avoir pas conservé cette confiance pure et indépendante des opinions des hommes; je serais arrivé à mon âge, exempt de bien des troubles; car enfin, au milieu de mes malheurs multipliés, j'ai toujours vécu libre, et jamais rien de ce qui m'était nécessaire, ne m'a manqué. J'ai vu mes services sans récompense, et mes actions les plus louables calomniées; j'ai été trompé par les grands qui ne veulent que des flatteurs, et par les petits qui me disaient du mal des grands et leur faisaient la cour; par des livres vantés qui me remplissaient de doutes et de contradictions, par ma propre nature, dont les passions me parlaient tour-à-tour le langage de la raison. Malheureux au-dehors et au-dedans pour m'être fié aux hommes, je tombai malade de déplaisir; enfin, ne comptant plus sur les autres ni sur moi-même, je m'abandonnai tout entier à cette Providence qui m'avait sauvé d'une infinité de dangers. Dès que j'eus tourné mon cœur vers elle, elle vint à mon aide. J'étais sans fortune, et je ne connaissais plus de moyen honnête d'en acquérir, lorsqu'une personne qui m'était inconnue m'obtint du prince des secours dont j'ai subsisté longtemps dans la solitude. J'y jouissais avec délices des contemplations de la nature, et je comptais

passer ainsi heureusement le reste de mes jours; mais la retraite de mon respectable patron, ou peut-être des ennemis secrets, me firent perdre l'unique moyen que j'eusse de vivre. Je n'avais plus rien à espérer dans le monde, et je venais par surcroît d'éprouver les maux domestiques les plus cruels, lorsque la Providence mit dans le cœur de notre jeune monarque de faire lui-même des hommes heureux. Il vint à savoir, je ne sais comment, que je l'avais servi en plusieurs occasions périlleuses, sans que j'eusse recueilli d'autre fruit de mes services que des persécutions. Il fit tomber sur moi un de ses bienfaits; il me donna ce bouquet de bois que nous habitons. Il combla mes vœux : je n'avais demandé toute ma vie d'autre bien à la fortune.

LA MÈRE.

Ah! que le prince est digne de notre reconnaissance! puisse-t-il trouver la récompense de son bienfait dans l'amour de son épouse et de ses enfants!

ANTOINETTE.

Et aussi dans l'amitié de ses frères!

LE PÈRE.

Un bonheur ne vient pas seul. Il me fallait dans cette solitude une compagne douce, indulgente, sensible, pieuse, assez éclairée pour connaître le monde, et assez sage pour le mépriser. Il fallait qu'elle eût été bien malheureuse, et que son cœur brisé, cherchant un appui, se joignît au mien, comme une main dans le malheur se joint à une autre main. Je me rappelais souvent que lorsque

je servais dans le nord, la Providence me l'avait offerte en vous; mais, séduit alors par de vaines idées de gloire, attiré vers ma patrie par les besoins de mon cœur, trompé encore par des ministres de ma nation qui m'engagèrent à quitter un service honorable dans les pays étrangers, en m'en promettant, suivant leur coutume, de plus avantageux dans mon pays, où ils m'ont oublié, je joignais aux autres regrets de ma vie celui d'avoir eu mon bonheur entre les mains et de l'avoir laissé échapper. Vos propres revers vous ramenèrent à moi, plus malheureuse et plus intéressante. J'ai trouvé en vous toutes les convenances que je pouvais désirer; votre humeur douce et aimante a calmé ma mélancolie; mes jours sont filés d'or et de soie depuis qu'ils sont mêlés aux vôtres : ne les troublons point par de vaines inquiétudes. Oui, j'aimerais mieux ne vivre qu'un jour dans la pauvreté en me fiant entièrement à la Providence, que de vivre un siècle dans l'opulence en me reposant sur mes propres lumières; je passerais au moins dans la vie quelques instants purs et sans trouble.

MONDOR, toujours caché.

Le Roi les a logés là. Le Roi fait du bien sans qu'on le sache. Voyez à quoi j'allais m'exposer!

LA MÈRE.

Oui, la Providence gouverne toutes choses. Souvent, par le malheur, elle nous conduit au bonheur: cher époux, vous en êtes pour moi une preuve toujours nouvelle. Mais excusez ma faiblesse : je suis femme, et je suis mère.

LE PÈRE.

Votre fils ne doit-il pas mourir un jour? Que serait-ce donc si on vous le rapportait aujourd'hui...

LA MÈRE.

O Dieu! éloignez de nous un pareil événement! mais j'aimerais encore mieux que l'on me rapportât mon fils mort, que de le savoir libertin. Ne trouvez-vous pas étrange qu'il fasse la nuit de pareilles excursions, à son âge? Que deviendront ses mœurs? Vous le savez, les familles forment les hommes avec bien de la peine; et les sociétés les corrompent dans un moment.

LE PÈRE.

Mais nous ne savons pas s'il est en mauvaise compagnie.

LA MÈRE, à Antoinette.

Ton frère ne serait-il point allé dénicher des oiseaux dans la plaine? Il m'a dit plusieurs fois qu'il trouvait les alouettes bien malheureuses de faire leurs nids à terre, exposés sous les pieds des bêtes et des hommes. Il voulait transporter dans la haie tous ceux qu'il trouvait dans la campagne, afin qu'ils fussent en sûreté.

ANTOINETTE.

Maman, il a changé d'avis depuis que vous lui avez dit que Dieu conservait aussi bien les petits oiseaux cachés sous l'herbe, que ceux qui font leurs nids au haut des plus grands arbres.

LA MÈRE.

Oh! oui. L'alouette, comme nous, fait son nid sous l'herbe, et cela ne l'empêche pas de s'élever

aussi haut que les autres oiseaux. Heureuse mère! en s'élevant vers les cieux, elle ne perd pas ses petits de vue.

LE PÈRE, à Antoinette.

Ton frère n'a-t-il pas coutume de s'écarter quelquefois de la maison? Dis-nous-le, si tu le sais; à moins que tu n'aies promis le secret à ton frère; alors il ne faudrait pas le tromper : on doit encore plus à la vertu qu'à ses parents; mais, dans ce cas, tu lui dois des remontrances, car tu es sa sœur, et, qui plus est, son aînée.

ANTOINETTE.

O mon papa! mon frère n'a point de secrets pour moi, qu'il voulût cacher à vous ou à maman. Je ne l'ai vu s'éloigner d'ici tout seul que deux fois. La première, il me fit bien peur. Vous n'étiez pas à la maison. Il crut voir passer un loup le long de la forêt; il courut prendre votre fusil et poursuivit cet animal, mais de bien près : par bonheur ce n'était point un loup, c'était un grand chien de berger.

LA MÈRE.

Dans quel temps a-t-il poursuivi ce prétendu loup?

ANTOINETTE.

C'était l'année passée, dans le temps que les violettes fleurissent et que les pommiers ouvrent leurs bourgeons.

Une autre fois, comme il déjeûnait avec moi dans cet endroit même, il s'écarta bien loin dans la plaine pour voir ce qu'y faisait une pauvre femme qu'il avait vue passer devant nous, portant dans

ses bras un enfant à la mamelle. Elle paraissait occupée à fouiller la terre avec ses mains, il la trouva cherchant pour vivre de petits navets sauvages, qu'elle mangeait tout crus : il lui donna son déjeûner.

C'était aussi l'année passée, dans le temps que l'on coupe les blés, et que les grappes de raisin commencent à noircir.

LA MÈRE.

Ah! la charmante action! Pourquoi ne nous amena-t-il pas cette pauvre mère à la maison?... Mais.... qui est-ce qui vient à nous ? c'est une demoiselle. Oh ! mon Dieu! elle est à peine vêtue ; elle paraît bien fatiguée; elle semble hésiter si elle s'approchera de nous. Appelons-la, mon ami ; n'est-ce pas ? (Le père y consent d'un mouvement de tête.) Mademoiselle! mademoiselle!

« En ce moment on voit paraître une pauvre « demoiselle vêtue d'une vieille robe de soie en « lambeaux, et en mantelet noir tout déchiré. Elle « tient d'une main une petite canne, et de l'autre « un chapelet. Elle s'approche de la barrière en « faisant beaucoup de révérences. »

LA DEMOISELLE.

Je vous salue, monsieur et madame, et vous aussi, ma noble demoiselle. Dites-moi, je vous prie, s'il y a quelque auberge près d'ici; je me sens le cœur faible; je voudrais trouver un peu de pain bis et de lait, pour de l'argent.

LA MÈRE.

Mademoiselle, je ne sais point s'il y a des au-

berges aux environs. J'ai ouï dire qu'il y en avait près de ce grand château que vous voyez là-bas; mais faites-nous le plaisir de vous rafraîchir avec nous; asseyez-vous là... là, s'il vous plaît, auprès de mon mari.

LA DEMOISELLE s'assied en faisant beaucoup de cérémonies.

Madame, vous êtes bien bonne ; je me reposerai donc un petit moment ici, avec votre permission; car je suis bien fatiguée. Je m'en vais en pèlerinage à la bonne Sainte-Anne d'Auray, qui est bien renommée partout. Je suis partie avant-hier au matin, de Paris; j'ai toujours marché depuis ce temps-là ; je ne sais pas combien j'ai fait de lieues.

LE PÈRE.

Mademoiselle, vous avez fait cinq lieues. Et dans quelle province, s'il vous plaît, est la bonne Sainte-Anne d'Auray?

LA DEMOISELLE.

Elle est, monsieur, dans mon pays, en Bretagne. Oh ! mon Dieu! je n'ai fait que cinq lieues en deux jours, et je ne peux plus marcher.

LE PÈRE, à Antoinette.

Ma fille, apportez-nous une bouteille de vin vieux.

LA MÈRE.

Mangez, je vous prie, mademoiselle ; prenez des forces; quelques verres de vin vous rétabliront.

LE PÈRE.

Le vin est le bâton du voyageur.

LA DEMOISELLE.

Ah ! monsieur, j'en ai été privée si long-temps, que ma tête ni mon estomac ne peuvent plus le supporter.

LE PÈRE.

Pour que le vin fasse du bien, il ne faut pas en user tous les jours; il faut le prendre, non comme un aliment, mais comme un cordial.

LA MÈRE, à son mari, à part.

J'aurai bien le temps, d'ici à la Saint-Louis, de faire une autre pièce d'étoffe : n'est-ce pas, mon ami ?

« Le père applaudit d'un mouvement de tête et « d'un sourire. La mère parle à l'oreille d'Antoi- « nette, qui se lève avec empressement et court à « la maison. Pendant l'absence d'Antoinette, le « père et la mère servent à manger à cette demoi- « selle étrangère, qui, à chaque politesse qu'elle « reçoit d'eux, fait beaucoup de remerciements « muets de la tête et des mains. »

MONDOR, toujours caché.

Quelle étrange créature est celle-là ! elle porte sur elle tout l'attirail de la misère : ces bonnes gens l'accueillent, sans la connaître, avec toute sorte d'humanité.

LE PÈRE, à la demoiselle.

Mais pourquoi, mademoiselle, vous exposez-vous, avec une santé si faible, à aller si loin ?

LA DEMOISELLE.

Ah ! monsieur, si vous saviez combien de gens ont été tirés de peine par cette bonne patrone de

mon pays, par la bonne Sainte-Anne d'Auray!

LE PÈRE.

A Dieu ne plaise que j'ébranle le roseau sur lequel le faible s'appuie! Votre bonne patrone est sans doute toute-puissante; mais vous allez la chercher bien loin, et la Providence est partout.

« Antoinette apporte une corbeille qu'elle met « aux pieds de sa mère. Celle-ci en tire une pièce « d'étoffe de laine blanche, qu'elle présente à l'é- « trangère, en lui disant: »

LA MÈRE.

Mademoiselle, les personnes délicates comme vous, qui n'ont pas coutume de voyager à pied, oublient souvent des précautions nécessaires dans le voyage. Les jours sont chauds, mais les matinées et les soirées sont encore fraîches; voici une étoffe à la fois légère et chaude, qui pourra vous être utile sous votre robe. Je vous prie de l'accepter; je l'ai filée et tissue moi-même; c'est une bagatelle qui ne me coûte rien; c'est mon ouvrage.

ANTOINETTE, à sa mère.

Maman, permettez que je présente aussi à mademoiselle ce chapeau de paille que j'ai fait en me jouant.

« La mère ayant témoigné son contentement « d'un signe de tête et en souriant, Antoinette pré- « sente ce chapeau à l'étrangère en lui disant: »

Mademoiselle, faites-moi, je vous prie, l'amitié d'accepter ce chapeau; il vous mettra à l'abri du soleil et même de la pluie.

LA DEMOISELLE, *pleurant.*

Bonnes gens de Dieu!... Les étrangers me secourent, et mes parents m'abandonnent! Monsieur et madame..., et vous, ma noble demoiselle..., je voudrais être assez forte pour vous servir comme servante, toute ma vie; mais les maladies et les chagrins m'ont trop affaiblie. Telle que vous me voyez, madame, je suis une fille de condition d'une ancienne famille de Bretagne; je suis... (*pleurant et sanglotant*) une pauvre créature bien misérable!

LA MÈRE, *à la demoiselle.*

Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous; nous ne faisons pour vous que ce que vous feriez pour nous en pareil cas. Nous ne pouvons rien; mais si vous vous étiez arrêtée à ce château là-bas, vous auriez été mieux reçue: c'est la demeure d'un homme riche; c'est le château de monsieur Mondor.

LA DEMOISELLE, *effrayée, veut se lever.*

C'est le château de monsieur Mondor! oh! je m'en vais tout-à-l'heure, madame, je m'en vais. Si le seigneur de ce château savait que je suis ici, il me ferait enfermer pour le reste de ma vie.

LE PÈRE.

Rassurez-vous, mademoiselle, vous n'avez rien à craindre ici.

MONDOR, *toujours caché.*

Que veut dire cette créature-là? elle parle de moi, et je ne l'ai jamais vue: elle a perdu l'esprit.

LA MÈRE, *à la demoiselle qui pleure.*

Apaisez-vous, ma chère demoiselle, la Provi-

dence vous tirera d'embarras. Vous pouvez reposer ici en sûreté pendant plusieurs jours; personne ne vous y inquiétera: vous êtes ici sur le terrain du Roi.

LA DEMOISELLE.

Sur le terrain du Roi? Oh! je m'en irai tout-à-l'heure, ma respectable dame, car on me ferait arrêter au nom du Roi; vous en jugerez vous-même. Quelque misérable que je paraisse, je suis la cousine du seigneur de ce château, mais cousine germaine, fille du frère de son père: nous avons été élevés ensemble. Lorsque mon cousin fut devenu un peu grand, on trouva l'occasion de l'envoyer à Paris, où, je ne sais comment, il est parvenu à faire une fortune immense. Mon père, qui était son oncle, en conçut pour moi de grandes espérances, d'abord à cause de notre parenté, et ensuite à cause de l'amitié qui nous avait unis dans le premier âge. Il me mit donc au couvent à Rennes, et il m'y donna des maîtres de toute espèce, dans la persuasion qu'il rejaillirait un jour sur moi quelque chose de la fortune de mon cousin, et qu'il fallait m'en rendre digne par mon éducation. Cette éducation consomma une grande partie de mon petit patrimoine; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, quand je sortis du couvent, ce qui n'arriva qu'à la mort de mon père, je savais un peu de tout, et je n'étais propre à rien. Je n'étais pas jolie, comme vous voyez, cependant il se présenta un gentilhomme qui s'offrit de m'épouser pourvu que mon cousin de Paris voulût lui faire

avoir un bon emploi. J'écrivis à ce sujet plusieurs fois à mon cousin : en attendant ses réponses, mon amant me faisait assidûment la cour. Je le regardais déjà comme un homme qui devait être bientôt mon époux. Mais mon parent, qui avait oublié depuis long-temps sa famille, refusa de s'employer pour mon prétendu ; et celui-ci, à son tour, m'abandonna lorsqu'il me vit sans crédit et sans dot.

Comment vous dirai-je le reste, madame ? J'avais cru hâter mes affaires, et je les perdis. J'avais été faible avec mon amant ; j'étais enceinte, et, dans le chagrin de son cruel abandon, je mis au monde un enfant mort. Je quittai d'abord mon pays où j'étais déshonorée ; ensuite, après avoir erré long-temps de parents en parents, repoussée par chacun d'eux tour-à-tour, je rassemblai les petits débris de ma fortune pour venir solliciter à Paris la pitié de mon cousin. Il avait su mon aventure : quand je me présentai à son hôtel, il refusa de me voir ; il me fit dire par son portier de n'y jamais reparaître. Mes moyens furent bientôt épuisés. Ne sachant aucun métier, je ne trouvai d'autre ressource pour vivre, que de chercher à être femme de chambre. Que de larmes je me serais épargnées, si j'avais su faire seulement un chapeau de paille ! mais j'étais encore loin de mon compte. Il me fallait des recommandations pour être femme de chambre. Je crus que le nom de mon cousin, auquel on avait sacrifié mon patrimoine, pourrait au moins me donner du pain dans la servitude : je m'annonçai donc auprès de plusieurs femmes de

qualité comme la cousine germaine de monsieur Mondor. Mais dès que sa femme, qui est très-fière, sut que je me disais de ses parentes pour être femme de chambre, elle devint furieuse; elle me fit dire que si je m'annonçais encore à ce titre, elle me ferait enfermer; et, à la manière des puissants de ce monde quand ils veulent opprimer les faibles, elle me calomnia auprès des personnes qui prenaient quelque intérêt à moi, en leur disant que je menais une mauvaise vie. Hélas! je la passais dans les larmes, dans un cabinet obscur d'un hôtel garni où j'ai vécu trois hivers sans feu, vendant pour subsister, pièce à pièce, mes robes et mon linge. Enfin, n'ayant plus rien en ma disposition, sans aide, sans crédit, et ne sachant où donner de la tête, avant de retourner dans mon pays où je suis déshonorée, j'ai résolu de faire un pèlerinage à la bonne Sainte-Anne d'Auray, si je ne meurs pas en chemin.

LA MÈRE.

Ayez bonne espérance, pauvre infortunée! essuyez vos larmes. La Providence, à laquelle vous vous fiez, ne vous abandonnera pas.

LA DEMOISELLE.

J'ai abandonné Dieu, et Dieu m'a abandonnée, madame. Avant de quitter pour toujours ce pays, sachant que monsieur Mondor était à son château, j'ai voulu faire une dernière tentative auprès de lui; d'ailleurs son château était presque sur ma route. J'y suis donc arrivée hier au soir. J'ai vu un grand nombre d'équipages et beaucoup de mouve-

ment dans les cours, comme en un jour de fête, ou, pour mieux dire, comme tous les jours; car mon cousin est fort riche et fort honorable. Je me suis présentée toute tremblante à la grille; je craignais encore que les chiens de la basse-cour ne me déchirassent, car ils aboyaient beaucoup après moi. Enfin un laquais est venu et m'a empêchée d'aller plus loin, en me demandant rudement ce que je voulais. Je lui ai répondu avec beaucoup de douceur que je voulais parler à monsieur Mondor, et je lui ai dit que j'étais sa cousine. Il est allé avertir Madame, et bientôt après il m'est venu dire de sa part : « Retirez-vous, misérable, qui déshonorez votre famille ! allez, allez, aventurière qui prenez un nom qui ne vous appartient pas ! Sortez avant la nuit de dessus les terres de monseigneur, sous peine d'être renfermée comme une coureuse. » Je me suis retirée, saisie d'effroi, à l'extrémité du village chez un pauvre paysan où j'ai passé la nuit à pleurer, couchée sur la paille; et dès la petite pointe du jour, je me suis mise en route pour perdre de vue ce terrible château. Comment ! j'ai marché si long-temps, et c'est encore là lui ! je m'en croyais bien loin. Oh! je m'en vais, madame, ils me feraient enfermer.

LA MÈRE.

Reposez-vous et mangez tranquillement. Prenez ce panier de gâteaux et de fruits; ils vous feront plaisir sur la route. Je suis fâchée que vous ne buviez pas de vin. Pauvre demoiselle! fiez-vous à Dieu de tout votre cœur; il ne vous a point aban-

donnée, soyez-en sûre. Souvenez-vous qu'il a préféré le repentir à l'innocence même.

LE PÈRE.

Quand les maux sont à leur comble, ils touchent à leur fin. Les Persans disent en proverbe, que le plus étroit du défilé est à l'entrée de la plaine.

ANTOINETTE, attendrie.

Maman, j'ai un grand mouchoir de cou qui ne m'est pas utile; si j'osais, je prendrais la liberté de l'offrir à mademoiselle.

LA DEMOISELLE, en soupirant.

Oh! non, mademoiselle, je ne souffrirai pas que vous vous dépouilliez de vos hardes pour m'en revêtir. Ah! puisque des gens de bien entrent avec tant de bonté dans mes peines, il faut que Dieu m'ait pardonné. Oui, anges du ciel, vous me donnez plus de consolation aujourd'hui, que je n'en ai éprouvé depuis dix ans.

ANTOINETTE se lève en sursaut.

Ah! maman, voilà Favori et voilà mon frère qui le suit.

« Elle veut sortir pour aller au-devant de son « frère, puis elle revient sur ses pas et se rassied « auprès de sa mère. »

Ah! voilà Henri, mon pauvre Henri!

LA MÈRE, d'un air joyeux.

Ah! Dieu soit loué... Allons, allons, chère demoiselle, tout ira bien.

« Une émotion douce s'empare du père, de la « mère et de la sœur et leur fait garder le silence. »

MONDOR, toujours caché.

Elle a raison; c'est ma misérable cousine. Elle m'a écrit lettres sur lettres; ma femme m'a toujours empêché de lui faire du bien; ma femme ne pardonne rien à celles de son sexe qui se conduisent mal: le repentir n'y fait rien: elle veut qu'une femme ait toujours de la vertu. Voilà cependant une chose bien étrange! ces bonnes gens, que je voulais dépouiller, font l'aumône à ma parente; mais ce n'est pas une aumône, ils y mettent plus de délicatesse et de bienséance que je n'en ai mis souvent à faire des cadeaux. Pauvre créature! ah! je vais lui faire tenir des secours en secret; je la tirerai de sa situation sans que ma femme en sache rien.... Mais l'enfant de la maison approche, il vient de mon côté; s'il m'apercevait ici, il me prendrait pour un homme qui écoute aux portes; je suis bien embarrassé.... J'avais envie de faire connaissance avec ces honnêtes gens-là, mais ils auront maintenant mauvaise opinion de moi, depuis que ma cousine s'est plainte de ma dureté..... Après tout, je puis garder l'incognito avec eux: ils ne m'ont jamais vu et ma cousine, depuis l'enfance, aura sûrement oublié mes traits, comme j'ai oublié les siens. Allons, allons, du courage: allons. (Il s'avance vers le père de famille.) Je vous salue, heureux voisins; je demeure ici aux environs. En faisant ce matin une promenade sur mes terres, la beauté de votre situation m'a attiré de votre côté. Ce château là-bas semble bâti exprès pour vous donner de la vue.

LE PÈRE.

Asseyez-vous, je vous prie, respectable étranger et prenez part avec nous à ce repas frugal. (Mondor s'assied sur l'herbe auprès de sa cousine.) Ce château s'aperçoit en effet de fort loin. Il s'annonce avec beaucoup de majesté. Si celui qui en est le maître fait du bien, les malheureux doivent en bénir les combles, de tous les villages de l'horizon. Mais ce n'est pas sa vue qui nous attire ici; nous avons, je vous assure, de plus douces perspectives, sans sortir de cette petite habitation. (Il regarde son épouse et sa fille.)

MONDOR.

Oh! je vous crois. La fortune ne donne pas toujours ce qu'elle semble promettre, même aux yeux; et je ne sais qui est le mieux partagé de ce côté-là, du seigneur d'un château qui a une cabane pour point de vue, ou de l'habitant d'une cabane qui a un château en perspective. La différence qui est dans leur paysage pourrait bien être encore dans leur condition.

« Henri arrive tout essoufflé. Il porte sur sa tête « une grosse pierre couverte de mousse; il la pose « à terre aux pieds de sa mère, et, se mettant à ge- « noux devant son père, il lui dit: »

Mon père, donnez-moi aujourd'hui votre bénédiction.

LE PÈRE, d'un ton sérieux.

Monsieur, je l'ai donnée ce matin.

« Henri veut prendre la main de son père pour « la baiser, celui-ci la retire; Henri s'écrie en pleu- « rant: »

Mon père, vous me retirez votre main! vous ne me l'avez jamais refusée.

ANTOINETTE, les larmes aux yeux et d'un ton suppliant.

Mon père! mon père! ah! mon papa!

LA MÈRE, à Antoinette.

Tu te trouves mal; lève-toi.

ANTOINETTE, d'une voix oppressée.

Ah! mon papa!

LE PÈRE, à Henri.

Je ne vous pardonne pas l'inquiétude que vous avez donnée ce matin à votre mère. Vous voyez l'état où vous mettez votre sœur.

HENRI, fondant en larmes.

Que je suis malheureux! Mon père, écoutez-moi, je vous prie. Maman se plaignait, il y a quelques jours, qu'étant assise à l'ombre de ce saule, ses pieds reposaient dans l'herbe tout humide de rosée. Je me rappelai qu'en me promenant avec vous à la carrière de pierres de meulière qui est à une lieue d'ici, j'avais vu des pierres couvertes de mousse. J'ai pensé que j'en pouvais trouver dans le nombre une qui serait propre à faire un marche-pied pour reposer les pieds de maman; j'ai rêvé pendant plusieurs nuits au moyen de l'aller chercher sans qu'on s'aperçût de mon absence, car je craignais que vous ne vous opposassiez à mon dessein. Cette nuit, je me suis réveillé au chant du coq et j'ai trouvé la clarté de la lune si grande, que j'ai cru le moment favorable pour aller chercher ma pierre. Je comptais être de retour ici assez tôt pour que personne ne s'aperçût de mon départ.

LE PÈRE.

Mon fils, il faut se méfier de soi-même à tout âge ; mais au vôtre, vous ne devez pas faire un pas sans consulter vos parents. Si vous les aimez, votre bonheur doit être de faire leur volonté : on pèche également en restant en deçà, ou en allant au-delà. Mais vous n'avez manqué à la prudence que par un excès de l'amour filial. Embrassez-moi, mon fils ; que le ciel vous éclaire et qu'il vous conduise dans tout ce que vous entreprendrez ! Sans ses lumières, un bon cœur est aveugle. Viens m'embrasser et va t'asseoir auprès de ta mère.

LA MÈRE, avec émotion.

Essuie tes larmes, que je t'embrasse, mon cher fils ! que Dieu te bénisse, et ne te fasse jamais rencontrer l'imprudence et le repentir dans le chemin de la vertu ! Comment as-tu osé t'exposer pendant la nuit, tout seul, près d'une carrière, pour m'apporter une grosse pierre, généreux et imprudent enfant ?

ANTOINETTE, à Henri, en l'embrassant et en pleurant.

Que je t'embrasse donc aussi, dis, méchant ?

HENRI, assis auprès de sa mère.

Chers parents, je ne vous donnerai plus d'inquiétude à l'avenir. Ah ! si vous saviez ce qui m'est arrivé, vous me gronderiez bien davantage !

LA MÈRE.

Oh ! non, non, tu ne seras plus grondé. Te voilà revenu, tu es justifié. Raconte-nous ce qui t'est arrivé.

HENRI.

Je suis descendu d'abord par la fenêtre de ma chambre, de peur de laisser, en sortant, la porte de la maison ouverte et pour ne pas faire de bruit. Le chien, qui faisait sa ronde dans le verger, m'ayant aperçu, est venu me reconnaître, puis il a remué sa queue et il m'a suivi; j'ai passé par-dessus la barrière, il en a fait autant; j'ai voulu le chasser, il s'est obstiné à me suivre. Quand nous avons été dans la plaine, j'ai fort bien reconnu le chemin qui mène à la carrière à travers les terres; j'en ai suivi les ornières jusqu'à ce que j'y sois arrivé : alors j'ai distingué à merveille les pierres qui avaient de la mousse d'avec celles qui n'en avaient pas. Je voyais même les chardons qui croissaient sur le bord tout autour, et qui, en me piquant, m'avertissaient de ne pas tant m'approcher; je voyais aussi les grandes ombres que la clarté de la lune faisait paraître au fond du précipice. Cependant je n'apercevais rien aux environs, qu'un petit clocher dont l'ardoise luisait à travers le brouillard. Tout était fort tranquille, si ce n'est qu'on entendait les bruits des criquets, et de temps en temps les cris des hiboux qui volaient au-dessus de la carrière, au haut de laquelle ils font leurs nids. Je me suis donc mis à déterrer une grosse pierre avec mes mains et mon couteau, et, pendant que je m'efforçais d'en venir à bout, Favori flairait la terre et tournait tout autour de moi, comme s'il eût voulu faire la garde.

LA MÈRE.

Dépêche-toi donc, tu m'effrayes.

HENRI.

Cette pierre était si grosse, que je n'ai jamais pu la soulever de terre. Pendant que j'en cherchais une plus petite, Favori a aboyé; je lui ai fait signe avec la main de se taire, et il s'est tu. J'ai prêté l'oreille bien attentivement, et voilà que j'entends au loin un bruit comme celui d'un carrosse qui roule et de plusieurs chevaux qui galopent. J'ai bientôt aperçu un équipage à six chevaux, précédé de quatre cavaliers qui allaient à toute bride à travers les champs : ils venaient tout droit de mon côté. Quand ils ont été à la portée de ma voix, je me suis écrié de toutes mes forces : « Arrêtez, arrê-« tez.... prenez garde à vous.... vous allez vous pré-« cipiter dans la carrière. » A mes cris, les cavaliers et le cocher ont retenu leurs chevaux; alors je me suis approché d'eux pour leur montrer le chemin; mais croirez-vous ce que je vais vous dire? Ces cavaliers, que je distinguais fort bien à la clarté de la lune, avaient des visages comme les faces de ces démons qui portent les gouttières de notre église. Favori s'est mis à aboyer après eux, et s'est caché de peur derrière moi.

LA MÈRE.

Achève donc; tu me transis de frayeur.

ANTOINETTE.

Ah! mon pauvre frère!

HENRI.

O mon papa! ô maman! j'ai eu grand'peur. Je

me suis dit : Dieu veut me punir d'être sorti de la maison aujourd'hui, sans avoir reçu votre bénédiction; je lui en ai demandé pardon de tout mon cœur; je me suis recommandé à lui, j'ai fait le signe de la croix et je me suis avancé vers ces cavaliers hardiment, quoique je tremblasse bien fort. Ils étaient armés de pistolets : un d'eux m'a dit d'une voix rude : « Montre-nous le chemin. » Je leur ai fait signe de me suivre; je les ai conduits par un long détour au-delà de la carrière et je les ai remis sur la grande route. Le carrosse a eu beaucoup de peine à en traverser le fossé, car il était bien lourd. Quand il a été sur le grand chemin, une des personnes qui était dedans, laquelle avait le visage noir comme du charbon, m'a dit par la portière : « Mon petit ami, je vous prie de porter « cette lettre au château de Mondor et de ne l'y « remettre que ce soir. » Sa voix était douce comme la voix d'une femme. J'ai pris sa lettre et je lui ai promis de la remettre ce soir.

LE PÈRE.

Mon fils, vous avez rencontré des gens masqués : cette aventure cache quelque intrigue d'amour. Il ne faudra pas manquer de porter vous-même, ce soir, cette lettre au château de Mondor. Quand on se charge d'une commission, il faut la remplir dans toutes ses circonstances.

MONDOR, agité de différents mouvements, se lève de sa place et se rassied.

Mon hôte, je vais me promener pendant quel-

ques moments; je ne peux rester long-temps assis, je suis sujet à des maux de nerfs.

LE PÈRE.

Rien n'est meilleur en effet que l'exercice pour les maux de nerfs; la solitude y est bonne aussi. Si vous voulez vous reposer un instant dans la maison, seul auprès du feu, vos vapeurs se calmeront.

MONDOR.

Non, non, bien obligé; ne faites pas attention à moi : l'attention d'autrui redouble mon mal.

« Il va et vient en se promenant hors la barrière,
« la main appuyée sur le front, et prêtant l'oreille
« à la conversation. »

LE PÈRE, à Henri.

Continuez, mon fils.

HENRI.

Je suis revenu à la carrière chercher une autre pierre : il était déjà grand jour. J'y ai trouvé des paysans rassemblés qui y jouaient à un vilain jeu. Ils avaient suspendu par le cou une oie en vie, et, pendant que cette pauvre bête se débattait en alongeant les pates et en agitant les ailes, ils tâchaient de loin de lui rompre le cou à coups de bâton. Un petit Savoyard qui allait à Paris, s'est approché d'eux pour les regarder; un moment après, des écoliers qui allaient à l'école, sont venus aussi les considérer. Un d'eux, ayant aperçu ce petit Savoyard, s'est mis à dire, en le montrant du doigt: Voilà notre oie! Aussitôt tous se sont écriés : Voilà notre oie! voilà notre oie! Ils l'ont entouré et se sont mis à lui jeter des pierres. Les paysans les

regardaient faire et se mettaient à rire : je suis accouru au secours de ce pauvre malheureux; mais ces écoliers étaient en si grand nombre, et leurs pierres me sifflaient d'une telle roideur aux oreilles, que j'aurais sans doute été bien blessé si le maître d'école ne fût venu à passer. Dès qu'ils l'ont aperçu, ils sont restés bien tranquilles; mais il les avait vus de son côté, et il a dit qu'il les fouetterait pour çà. En vérité, mon papa, ils sont bien méchants; pendant que je demandais grace pour eux au maître d'école, il y en avait derrière lui qui me tiraient la langue et qui me montraient le poing.

LE PÈRE.

A quelles têtes imbéciles, à quels cœurs inhumains a-t-on confié l'éducation des hommes! Mon fils, vous vous êtes très-bien conduit : c'est une action divine d'aller au secours des misérables et de pardonner à ses ennemis.

HENRI.

Le maître m'a fait bien des compliments; il m'appelait son petit ange.

LE PÈRE.

Mon fils, méprisez également la louange et le blâme, excepté de la part de vos parents, et, quand vous serez grand, de la part des chefs de la société : c'est à eux seuls qu'il appartient de vous distribuer l'un ou l'autre. Quand vous donnez au premier venu le pouvoir de vous honorer, vous lui donnez celui de vous déshonorer : le flatteur et le calomniateur sont vêtus du même manteau. Les maîtres

sont les flatteurs des enfants étrangers et les tyrans de ceux qu'ils ont dans leurs écoles.

HENRI.

Que je suis heureux d'être ici !

LE PÈRE.

Oui, sans doute; nous n'avons à nous y plaindre de personne; mais l'essentiel est que personne n'ait à se plaindre de nous. Voilà de quoi nous rendrons compte un jour.

HENRI.

Oh ! qu'on doit être malheureux dans le monde !

LE PÈRE.

Quelquefois on l'est encore plus dans la solitude. Il faut combattre partout, c'est le destin de l'homme; si ce n'est pas avec les autres, c'est avec nous-mêmes, ce qui est souvent plus difficile.

HENRI.

Avec nous-mêmes ? qui nous aidera contre nous-mêmes ?

LE PÈRE.

La religion, mon fils, qui nous sert de règle et qui nous ramène à la vertu, malgré le tumulte des passions.

HENRI.

Ah ! mon père, une chose m'a fait bien de la peine; c'est que quand ce petit Savoyard m'a vu dans le danger où je m'étais mis pour l'en tirer, il m'y a laissé et s'est enfui.

LE PÈRE.

Mon fils, voilà à quoi vous devez vous attendre quand vous ferez du bien aux hommes; mais loin

de vous en affliger, vous devez vous en réjouir. Si les hommes l'oublient, Dieu s'en souviendra; il n'y a pas un seul acte de vertu de perdu pour lui, sur une terre où il n'a pas laissé perdre une seule goutte d'eau.

MONDOR fort agité, va et vient pendant cette conversation; il dit à part :

Un carrosse, des masques, des cavaliers armés au milieu de la nuit! une femme déguisée, et une lettre à mon adresse! Quelle catastrophe est arrivée chez moi? Il faut que je m'en retourne tout-à-l'heure........ Mais si j'attends à ce soir à recevoir cette lettre, je redoublerai mon inquiétude..... Dès que mes gens me verront arriver au château, n'accourront-ils pas tous pour me raconter ce qui s'est passé dans mon absence?..... Oui; mais les raisons secrètes, les motifs, les principaux points de cette manœuvre-là, il ne faut pas les demander à des laquais, surtout à des laquais aussi indifférents sur mes intérêts que les miens. Je ne les saurai que ce soir par cette lettre qui m'est adressée : je mourrai mille fois d'impatience d'ici à ce temps-là..... D'un autre côté, si je me fais connaître à ces honnêtes gens, que vont-ils penser de moi? Ferai-je l'aveu de mes duretés devant des étrangers, en présence même de ma pauvre cousine, qui en a été la victime? C'est peut-être ma fille qu'on a enlevée; ce sont des secrets de famille qu'on doit étouffer. Allons, retournons au château...... Mais attendre jusqu'à ce soir! je vivrai jusqu'à ce soir dans les tourments; chaque instant me paraîtra un siècle :

l'appréhension du mal est plus redoutable que le mal même. Allons, on ne cesse de tomber que quand on est dans le fond de l'abîme : achetons la certitude de notre malheur par un peu de confusion. (Il se rapproche de la barrière et dit tout haut :) Mon respectable voisin, je suis le seigneur du château que vous voyez là-bas ; c'est à moi qu'est adressée la lettre que votre fils a reçue cette nuit : je m'appelle Mondor.

« Toute la compagnie est saisie d'étonnement. « Henri le regarde fixement; la mère rougit et « baisse les yeux; Antoinette effrayée joint ses deux « mains et se presse contre sa mère; la demoiselle « étrangère laisse tomber ses deux bras et consi- « dère Mondor les yeux et la bouche ouverte. »

LE PÈRE.

Vous paraissez, monsieur, un homme digne de foi; mais mettez-vous à ma place. L'envoi de cette lettre, comme vous l'avez entendu vous-même, a été accompagné de circonstances extraordinaires; elle paraît très-importante : puis-je la remettre entre vos mains sans vous connaître ? (A l'étrangère :) Mademoiselle, reconnaissez-vous monsieur pour votre cousin ?

LA DEMOISELLE.

Oh ! mon cousin ne va point seul et à pied; il ne sort jamais qu'en carrosse; de plus c'est un bel homme. Oh ! sûrement, monsieur, vous n'êtes pas mon cousin.

LE PÈRE, à Mondor.

Cela étant, monsieur, trouvez bon que je vous

refuse cette lettre pour la conserver à monsieur Mondor.

MONDOR, au père.

J'approuve, monsieur, vos précautions : cette lettre en effet est importante et je vous suis inconnu. Quel coup de la Providence ! il faut que j'emploie, pour me faire reconnaître par des étrangers, le témoignage de la même personne que j'ai si long-temps méconnue dans ma famille. (A l'étrangère :) Mademoiselle, vous vous appelez Anne Mondor ; vous demeurez à Paris depuis trois ans à l'hôtel de Bourbon, rue de la Madeleine où vous avez vécu bien malheureuse par ma dureté : vous en êtes partie depuis trois jours, à pied et sans argent.

LA DEMOISELLE, en soupirant.

Oh ! mes malheurs ont été si longs et si multipliés, qu'ils peuvent bien être connus par d'autres que par mes parents. Non, monsieur, vous n'êtes pas de ma famille ; vous devenez tout d'un coup trop compatissant.

MONDOR.

Ma pauvre cousine ! tu es la fille de Christophe Mondor de Quimperlay, le septième frère de mon père, Antoine Mondor ; nous descendons d'un Mondor, sénéchal de Vitré sous Charles IX ; je m'appelle Pierre Mondor ; le temps et les affaires m'ont vieilli : me connais-tu à présent ?

LA DEMOISELLE.

Hélas ! oui, monseigneur, vous êtes mon cousin. (Elle se trouve mal.)

ANTOINETTE, effrayée, pleure et s'écrie:

Ah! mon Dieu, elle est morte!

LA MÈRE, à sa fille.

Prenez de l'eau, jetez-lui-en sur le visage; frappez-lui dans les mains.... allons, elle revient à elle; ce n'est rien.... ce n'est rien. Mademoiselle, appuyez-vous la tête contre moi.

ANTOINETTE.

Je vais vous donner un peu d'air frais avec le mouvement de mon chapeau. Respirez ces fleurs de lavande. Pauvre demoiselle!

LE PÈRE.

Prenez ce verre de vin.

LA DEMOISELLE.

Monsieur, pour vous obéir. (Elle le prend d'une main tremblante, et, après y avoir trempé les lèvres, elle le remet sur le gazon.) Je ne saurais le boire en entier; mais je me sens mieux. (A son cousin:) Monseigneur, je vais me retirer de dessus vos terres; je m'en vais tout-à-l'heure; prenez patience.

MONDOR.

N'aie point peur, chère et malheureuse cousine! attends un moment que j'aie lu ma lettre; tu seras contente de moi; tu verras ce que je veux faire pour toi.

LA DEMOISELLE.

Monseigneur! vous me rendez la vie. O bienheureuse Sainte-Anne!

LE PÈRE prend la lettre des mains de son fils et la présentant à Mondor il lui dit:

Monsieur, à la frayeur de votre cousine, je ne

doute pas que vous ne soyez le seigneur de ce château; et à la pitié que vous lui témoignez, que vous ne soyez son cousin. Cette lettre est à vous. (Mondor la prend et se retire à l'écart pour la lire.)

ANNE MONDOR.

Ah! mon Dieu! je ne sais si je rêve ou si je veille... je me sens beaucoup mieux. Madame, comment! vous aviez tant d'inquiétude pour votre enfant et vous vous occupiez de mes malheurs! C'est un beau garçon; il ressemble à sa sœur et à vous, madame, comme deux gouttes d'eau.

LA MÈRE.

Il n'y a que nos malheurs qui nous rendent sensibles à ceux d'autrui.

LA DEMOISELLE.

Mon Dieu! que ce lieu est charmant! Si la Bretagne était cultivée ainsi par nos gentilshommes, ce serait un paradis; je n'aurais pas éprouvé à Paris tant de misère auprès des grands. Mais nos gentilshommes sont oisifs et pauvres, et nos paysans sont bien misérables. Plus de la moitié des terres y sont incultes... Mais, madame! nous sommes ici sur le terrain du Roi, n'est-ce pas?

LA MÈRE.

Oui, oui, vous y êtes en sûreté; soyez tranquille. (A sa fille:) Antoinette, fais donc déjeûner ton frère.

ANTOINETTE, à son frère.

Voilà un mouchoir blanc; viens que je t'essuie le front; tu es tout en nage. Tiens, voilà ton dé-

jeûner, mon pauvre Henri; tu es cause que j'ai laissé brûler les gâteaux.

HENRI.

Tu n'as pas touché au tien.

ANTOINETTE.

J'avais perdu l'appétit, ainsi que maman.

HENRI.

Je ne donnerai plus d'inquiétude; je ne m'écarterai plus jamais.

ANTOINETTE.

Si je t'avais vu avec ces gens masqués, sur le bord d'une carrière, au clair de la lune, je serais morte de peur. Tu as un bon ange qui te garde, comme Tobie.

HENRI.

Je suis plus heureux que Tobie; il n'avait qu'un bon père et une bonne mère, et moi j'ai encore une bonne sœur. J'ai pensé t'apporter un roitelet.

ANTOINETTE.

Ah! que tu m'aurais fait de plaisir!

HENRI.

Où l'aurais-tu mis?

ANTOINETTE.

Je l'aurais mis dans la cage où j'avais un linot.

HENRI.

Il aurait passé à travers les barreaux.

ANTOINETTE.

Je les aurais garnis avec des brins de jonc.

HENRI.

Eh bien! je n'ai jamais pu le prendre. J'ai eu vingt fois la main dessus, il semblait se moquer de moi.

Je l'ai trouvé sur les pierres de la carrière. Tantôt il sautait de l'une à l'autre, tantôt il passait dessous par des fentes où je n'aurais pas glissé mon doigt. Je l'aurais tué bien aisément, car il tournait toujours autour de moi.

ANTOINETTE.

Oh! tu aurais fait un grand péché. C'est l'oiseau du bon Dieu; il était à la naissance de l'Enfant Jésus.

HENRI.

A la naissance de l'Enfant Jésus!

ANTOINETTE.

Oui, il faisait son nid sur le bord de sa crèche : voilà pourquoi il paraît toujours à Noël.

HENRI.

Ah! si j'avais su cela, je ne l'aurais pas poursuivi; mais je voulais t'en faire présent. Il s'est enfui dans un lierre où il a disparu.

ANTOINETTE.

Oh! il en vient souvent ici; ils aiment notre maison, ils lui portent bonheur.

MONDOR *se rapproche avec toutes les marques de l'indignation et de la surprise.*

Soyez touchés de mes malheurs, sensibles et compatissants voisins. J'avais une femme et une fille, et je n'en ai plus; elles sont parties cette nuit avec deux de mes meilleurs amis, après m'avoir volé. Oh! je suis bien puni par où j'ai péché. Écoutez, je vous prie, ce que m'écrit ma digne épouse.

« MONSIEUR,

« Je vous ai été vendue en mariage, plutôt que

« donnée. Cependant j'ai été fidèle aux lois de l'hy-
« men tant que nous avons été liés par des inté-
« rêts communs. Aujourd'hui vous êtes vieux et je
« suis encore jeune; vous devenez dur et jaloux,
« et je suis sensible: nous ne nous convenons plus.
« Rompons des nœuds que désavoue la nature; j'a-
« gis conséquemment à ses principes et aux vô-
« tres. Il n'y a d'autre Dieu dans l'univers que le
« plaisir. Le plaisir est la souveraine loi de tous les
« êtres sensibles. Comme il ne peut plus désormais
« se rencontrer dans notre union, je vais le cher-
« cher dans d'autres climats. Je me paie de ma dot
« par mes diamants et par les vôtres, et de celle
« de ma fille, qui m'accompagne, par les cent
« mille écus en or que vous réserviez à de nou-
« velles acquisitions. Elle ne veut point pour mari
« du riche vieillard que vous lui destiniez. Fidèle
« aux impulsions de la nature qui nous entraîne,
« elle veut donner aux plaisirs l'âge rapide des
« amours. Quant à l'opinion publique, si elle me
« blâme, je ne m'en soucie guère : j'ai toujours vu
« rire dans le monde des tours joués aux maris,
« et jamais je n'y ai entendu donner aucun éloge à
« la vertu obscure et pauvre, à moins que le pané-
« gyriste ne trouvât son compte à la louer. Je ne
« manquerai pas de prôneurs, tant que je ne man-
« querai pas d'argent. Après tout, la réputation
« ne vaut pas le plaisir.

« Ne soyez pas inquiet de notre sort, ni du lieu
« où nous allons vivre : deux de vos meilleurs amis,
« le comte d'Olban et le chevalier d'Autières nous

« accompagnent avec quatre de vos gens les plus « affidés. La patrie est là où l'on est bien. » (Mondor déchire la lettre.)

Style d'oracle et maximes d'enfer! malédiction sur les infâmes et les perfides! Ils me parlaient sans cesse de la vertu. Aveugle que j'étais! peut-on avoir de la vertu quand on ne croit pas en Dieu?

Mes chers voisins, je ne vous le cèle pas, j'étais venu ici dans l'intention d'accroître mon domaine aux dépens du vôtre. J'étais assis, un livre à la main, au bord de cette haie, d'où j'ai entendu vos touchants entretiens. Vous avez rallumé dans mon esprit un rayon de cette raison universelle qui gouverne toutes choses; vous m'avez rappelé à la vertu par la sainteté de vos mœurs et par le calme de vos jours; j'ai vu dans une heure plus de félicité chez vous, que je n'en ai goûté dans mon château pendant toute ma vie. J'ai entendu vos projets, femme respectable, ainsi que les vôtres, digne père de famille. Je vous fais présent de cette portion de terre qui est devant vous. Satisfaites vos ames bienfaisantes; faites-y élever un temple qui serve d'asile aux infortunés : j'en ferai les frais. Apprenez-moi à bien user de la fortune et à mettre à profit ce temps rapide qui s'écoule sans retour et si inutilement dans le monde, au milieu des frivolités, des soucis et des amertumes. Je ne vous demande en récompense que la permission de venir quelquefois soulager mes ennuis par le spectacle de votre bonheur.

LE PÈRE.

Mon voisin, je ne vous trouve point malheureux: c'est gagner que de perdre des parents et des amis perfides. Quant à votre offre généreuse, je ne saurais l'accepter : un bienfait de cette nature est une chaîne trop pesante; la reconnaissance l'attache au cœur de l'obligé, tandis qu'elle ne tient qu'à la main du bienfaiteur.

MONDOR.

Elle peut réunir deux cœurs; mais, pour me servir de votre comparaison, attachons cette chaîne au ciel. Permettez-moi de faire bâtir une petite chapelle dans le lieu de dévotion de madame; j'y joindrai le revenu que je me suis fait aux dépens de ces communes, et, par le moyen de quelques amis pieux qui ont du crédit dans le clergé, je la ferai ériger en un bon prieuré. J'espère ainsi expier les erreurs de ma vie.

ANNE MONDOR.

Ah! ma bonne dame, si vous me le permettez, j'y joindrai ce chapelet bénit : il a touché trois fois à la châsse de ma bonne sainte patronne.

LE PÈRE.

Oh! gardez-vous bien de faire d'une portion de cette terre un prieuré. Pour moi, si j'étais le maître d'un prieuré, je le mettrais en commune. Ce n'est qu'en faisant du bien immédiatement aux pauvres, que vous réparerez le tort que vous dites que vous leur avez fait. Ce sont eux seuls qui ont besoin des offrandes des riches : ils sont les vraies reliques des Saints. Donnez, à l'exemple de ces

ames célestes, vos soins directement aux malheureux; mettons, comme eux, nos espérances dans celui-là seul à qui ils ont cherché à plaire pendant leur vie, sans aucune vue d'intérêt, d'honneur, ou de réputation, de la part du monde.

MONDOR.

Vous avez raison. On passe aisément d'une extrémité à l'autre. Eh bien! trouvez bon que je fasse les frais de la fête du Roi, dont je vous ai entendu former le plan. Madame veut y joindre une loterie pour de pauvres enfants; j'en fournirai les lots de la même nature que son lot principal. Je ferai faire des habits convenables à leur âge, et ils danseront vêtus de neuf autour des bustes du Roi et de la Reine; je traiterai de la même manière leurs pères et leurs mères dans la cour de mon château. Vous ordonnerez votre fête comme vous l'entendrez, et, si vous me le permettez, je m'y présenterai sans la moindre prétention.

LE PÈRE.

Chère épouse, cet arrangement vous plaît-il?

LA MÈRE.

Il me plaira, s'il vous agrée. Mais comment distinguera-t-on les habits des petits garçons de ceux des petites filles, si on les fait faire d'avance tous ensemble?

LE PÈRE.

Les mêmes robes seront bonnes à tous. Il n'y a point de sexe ni de taille pour les enfants, ni pour les misérables.

MONDOR.

Oh! je veux employer le reste de ma vie à faire du bien. J'interdirai d'abord dans mes terres les jeux féroces de nos paysans : ils s'accoutument à être cruels envers les hommes par leurs cruautés envers les animaux. Je placerai un autre maître d'école dans le village : je veux y changer entièrement l'éducation des enfants. En vérité, on ne rend les hommes bons qu'en rendant les enfants heureux. Je placerai à la tête de cette école monsieur Gauthier, vicaire du village voisin. C'est un homme simple, plein de religion et doux envers les enfants comme Jésus-Christ. Je suis bien sûr qu'il la préférera à un prieuré. Je sens maintenant que l'amour de l'or a renversé parmi nous les notions les plus communes de justice et de bon sens ; un maître d'école est bien plus utile à la patrie qu'un prieur, et il est bien moins considéré parce qu'il est moins riche.

LA MÈRE, à son mari.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur Gauthier, mon ami?

LE PÈRE.

C'est un abbé qui ressemble, au premier coup-d'œil, à un prêtre italien ; il est de petite taille et assez replet ; il porte des cheveux noirs fort courts et sans poudre ; sa soutane est rapetassée en plus d'un endroit. Il lui est souvent arrivé de retourner chez lui, le soir, sans le linge dont il s'était vêtu le matin. Il est toujours courant à pied de hameaux en hameaux ; il cache sous un extérieur fort simple

beaucoup de connaissance des hommes. Sa charité inquiète le promène dans les lieux les plus écartés. Quand je m'établis ici, il y vint d'abord: il m'offrit, sans me connaître, tous les services qui dépendaient de lui. Je lui fis part de mes plans et de mes moyens; il m'écouta avec beaucoup d'attention, ensuite il prit congé de moi et me dit en me serrant la main : Si je n'étais pas prêtre, je voudrais vivre comme vous; mais je me dois aux autres.

LA MÈRE.

Je voudrais bien le connaître.

LE PÈRE.

On ne le voit jamais que chez les malheureux. Si le feu prenait à notre maison, vous le verriez bientôt accourir pour aider à l'éteindre.

MONDOR.

Oui, je mettrai monsieur Gauthier en état de faire du bien à plus d'un infortuné. Après cela, je diviserai une partie de cette plaine en un grand nombre de petites propriétés, que je distribuerai, moyennant une médiocre redevance, à beaucoup de journaliers qui n'ont aucune possession; et tous les ans, je leur donnerai une fête où vous présiderez l'un et l'autre.

LE PÈRE.

Ah! je la verrai avec bien de la joie. Si vous faites tout ce que vous venez de me dire, vous y trouverez votre compte de toutes les manières. En rendant l'éducation des enfants plus heureuse, vous rendrez vos vassaux meilleurs et plus gens de bien. En distribuant vos grandes possessions en

petites propriétés, vous bannirez de vos terres l'indigence qui est la source de tous les vices; vos campagnes et vos fermiers multipliés vous rapporteront plus de profit. Je suis persuadé qu'avant qu'il soit trois ans, vos vassaux seront en état de vous donner une fête à leur tour. Vous verrez la différence qu'il y a d'une fête de cette nature, avec celles que leur donnent quelquefois les riches. Donner des fêtes aux petits, c'est user de ses richesses comme les rois; mais en recevoir des malheureux qu'on a soulagés, c'est jouir comme la Divinité même.

MONDOR.

Oh! oui, je ne veux plus vivre que pour faire du bien! Allons, ma pauvre cousine, viens demeurer avec moi! sèche tes larmes! viens, tu prendras soin de ma maison; tu n'y manqueras désormais de rien; tu me consoleras. Maintenant que je suis moi-même malheureux, je sens que le plus grand degré de misère est le plus proche degré de parenté.

ANNE MONDOR.

Monsieur, j'avoue que je suis bien coupable.

MONDOR.

Et moi encore davantage! n'en parlons plus. Ne m'appelle plus monsieur, appelle-moi ton cousin.

HENRI.

Mon papa, voilà un livre que j'ai trouvé en arrivant tout près d'ici. Il a pour titre : *Système de la Nature;* il doit être bien curieux.

LE PÈRE.

Mon fils, méfiez-vous encore plus des livres inconnus, que des hommes que vous ne connaissez pas ; pour étudier la nature, il ne faut d'autres livres que ses ouvrages.

MONDOR.

Oh ! celui-ci n'en dit seulement pas un mot ; c'est une production d'une cruelle et absurde philosophie ; c'est une vaine déclamation qui détruit à la fois dans l'homme l'intelligence et le sentiment. Rendez-le moi, mon fils : il ne sera jamais capable de vous donner des lumières ; il n'est propre qu'à corrompre votre innocence. (A sa cousine :) Allons, viens ma cousine ; prenons congé de cette heureuse famille. Je vais faire chez moi maison nette, et mettre tous mes gens à la porte.

ANNE MONDOR.

Et mon pélerinage à la bonne Sainte-Anne ?

MONDOR.

Tu mourrais en chemin : nous reviendrons le faire ici à la Saint-Louis. L'acte le plus agréable aux Saints est le bien qu'on fait aux malheureux.

LE PÈRE.

Nous vous recevrons de bon cœur, mais il faut venir nous voir auparavant.

MONDOR.

Vous ne sauriez me proposer rien qui me fasse plus de plaisir ; mais je jugerai par celui que vous prendrez à venir chez moi, de celui que vous aurez à me recevoir chez vous. Je n'ai pas à vous offrir les mêmes lumières, ni la même intelligence pour

faire le bien ; mais j'ai à partager avec vous un avantage qui n'est pas moins rare : c'en est le pouvoir. Quelque funeste expérience que vous ayez des hommes, songez qu'on peut compter encore sur ceux qui ont été éprouvés comme vous par le malheur. Adieu, couple fortuné ! adieu, beaux et heureux enfants, douce retraite, asile de l'innocence et de la foi conjugale ! adieu ! puisse un jour cette forêt sauvage et inhabitée donner beaucoup d'habitations à des familles qui vous ressemblent !

ANNE MONDOR.

Que la bénédiction de Dieu se répande sur vous ! vous avez mis fin à mes peines. Ah ! puisque vous me le permettez, madame, je viendrai vous revoir bientôt. Que le bon Dieu, que la bonne Sainte-Anne.... (Elle pleure.)

LA MÈRE, émue.

Venez bientôt nous revoir, n'y manquez pas au moins. Adieu, ma bonne demoiselle.

ANTOINETTE, pleurant.

Adieu, ma chère demoiselle, adieu ; soyez maintenant bien heureuse.

LE PÈRE.

Rentrons, mes enfants ; le soleil fatigue les yeux de votre mère et la chaleur augmente ; allons travailler à l'ombre des arbres fruitiers dans le verger, sur le bord du ruisseau. Antoinette, remporte tes présents et ceux de ta mère ; ils serviront dans une autre occasion. Allons remercier Dieu de l'heureux commencement de cette journée. Dieu, mes en-

fants, veut beaucoup de bien aux hommes quand il leur donne l'occasion d'en faire.

LA MÈRE.

Voilà mon songe accompli, et voilà la pierre dont mon fils a tué le hibou niché dans la haie.

Ce pauvre seigneur! son sort me touche. Le fond de son cœur était bon. Dieu l'a rappelé à lui par le malheur. Quelles graces n'avons-nous pas à rendre à la Providence! voyez comme elle nous a ménagé le bonheur d'être utile à sa pauvre cousine et à lui-même! Il n'y a que la religion de solide, mes enfants; tout le reste n'est rien.

LE PÈRE.

Mon fils, dépêche-toi de déjeûner; tu viendras ensuite essarter avec moi la portion de la forêt où nous devons célébrer, cet été, la fête du Roi. Fais-toi, par le travail, un corps robuste, afin de servir un jour ta patrie; et, à la vue de ces coups de la Providence, fortifie ton ame dans la vertu, afin de la rapporter dans cette retraite paisible, toujours pure et exempte des vaines opinions du monde. Tu nous liras ce soir, à la lampe, la vie d'Épaminondas.

HENRI.

Mon père, qu'est-ce que c'était qu'Épaminondas?

LE PÈRE.

C'était un homme qui disait que la plus grande joie qu'il eût eue dans sa vie, était d'avoir servi sa patrie du vivant de son père et de sa mère.

HENRI.

Ah, mon papa! je voudrais bien vous donner

cette joie, quand je devrais mourir à la peine. Trouvez bon maintenant que je place la pierre que j'ai apportée à l'endroit où maman a coutume de poser les pieds.

ANTOINETTE.

Maman, je semerai autour de la pierre de mon frère les fleurs que vous aimez le mieux, des violettes, des primevères, des scabieuses et des marguerites.

LA MÈRE.

Ah! je ne reposerai jamais mes pieds sur une pierre qui a foulé si long-temps la tête de mon fils.

LE PÈRE.

Vous avez raison, il en faut faire un autre usage: elle servira d'autel à votre oratoire; je la placerai sous vos sapins, au haut d'un petit tertre de gazon, et j'y graverai dessus une inscription latine, qui aura rapport à ce qui vient de se passer.

HENRI.

Oh! mon père, j'ai bien envie d'apprendre le latin pour entendre vos inscriptions.

LE PÈRE.

Mon fils, je vous l'apprendrai un jour; mais l'essentiel, pour un homme, n'est pas de savoir parler; c'est de savoir agir. Les plus belles inscriptions n'ont de mérite, que parce qu'elles montrent aux hommes ce qu'ils doivent faire.

HENRI.

Vous en avez mis de bien agréables en latin, dans plusieurs endroits du jardin et de la forêt, à ce que m'a dit maman, à qui vous les expliquez.

Dites-moi, je vous prie, ce que vous écrirez sur ma pierre, et donnez-m'en l'explication.

LE PÈRE.

Mon fils, j'y graverai ce passage de l'Évangile : *Deus potest ex lapidibus istis suscitare filios Abrahæ.* Dieu peut, de ces pierres, susciter des enfants à Abraham.

DIALOGUE

SUR

LA CRITIQUE ET LES JOURNAUX.

DIALOGUE

SUR

LA CRITIQUE ET LES JOURNAUX.

Un jour je vis entrer chez moi un jeune homme de mes amis, qui se destine aux lettres ; il tenait à sa main un journal. Quoique naturellement gai, il avait l'air sombre.

MOI.

Que m'apportez-vous là, lui dis-je.

MON AMI.

Une nouvelle méchanceté du Journal des Débats : vous en êtes l'objet.

MOI.

Vous me surprenez. J'ai toujours cru son rédacteur bien disposé pour mes ouvrages.

MON AMI.

Avez-vous été le voir à l'occasion de votre nouvelle édition?

MOI.

Non, je ne l'ai même jamais vu. Il est journaliste ; et j'ai pour maxime que quand on donne à un particulier le pouvoir de nous honorer, on lui donne en même temps celui de nous déshonorer.

MON AMI.

Lisez, lisez; vous verrez comme il parle de vous. Il dit que vous n'êtes propre qu'à faire des romans; que votre Théorie des Marées n'est qu'un roman, que vous avez la manie d'en parler sans cesse; que vos principes de morale sont exagérés; que vous n'avez aucune connaissance en politique. Pardonnez-moi si je répète ses injures, mais j'en suis indigné. Ce sont des personnalités dont vous devez faire justice.

MOI.

Je lis rarement ce journal, parce que je trouve sa critique amère et souvent injuste. Son rédacteur est d'ailleurs un homme d'esprit; mais ses satires répugnent à mes principes de morale; voilà peut-être pourquoi il les trouve exagérés. Quant à mon ignorance en politique, il n'est guère question de cette science moderne dans mes Études de la Nature. Mais pourquoi en a-t-il parlé?

MON AMI.

C'est peut-être que vos ennemis lui auront dit que vous ambitionniez quelque place.

MOI.

Voyons donc ce redoutable feuilleton : et après l'avoir lu tout entier : je ne trouve pas, lui dis-je, que j'aie tant à m'en plaindre. D'abord il commence par me blâmer et finit par me louer. Celui qui veut nuire fait précisément le contraire; il loue au commencement et blâme à la fin. Le premier paraît un ennemi impartial, qui est forcé enfin de reconnaître vos bonnes qualités; le second semble

être un ami équitable qui ne demande qu'à vous louer, mais qui est contraint ensuite d'avouer vos défauts, par le sentiment de la justice. L'un et l'autre savent bien que la dernière impression est la seule qui reste dans la tête du lecteur. C'est le dernier coup de la cloche qui la fait long-temps vibrer.

MON AMI.

Permettez-moi de vous dire que tout journaliste qui condamne une opinion, ou même qui la loue, est tenu de motiver sa critique ou son éloge; Bayle est là-dessus un vrai modèle. Lorsqu'il réfute une erreur il y supplée la vérité. Tout critique qui se conduit autrement est ou ignorant ou de mauvaise foi. Le vôtre est à la fois l'un et l'autre.

MOI.

Oh! cela est trop fort : il ne me blâme que sur le fond des choses, qu'il n'entend pas, et que peut-être on le charge de blâmer; mais il me loue de bonne foi sur le style. Il dit positivement que je suis un des plus grands écrivains du siècle.

MON AMI.

Voilà un bel éloge!

MOI.

Sans doute, et l'un des plus beaux qu'on puisse donner aujourd'hui. Quel est l'homme de loi, par exemple, qui ne serait pas plus flatté de passer dans les affaires pour un fameux orateur que pour un bon juge? La forme est tout, le fond est peu de chose. Celui-ci n'intéresse que les particuliers mis en cause; celle-là regarde le public, qui donne

les réputations. Sachez donc que le rédacteur du feuilleton m'a donné la plus grande des louanges, et qu'il la préférerait pour lui-même à toutes celles dont on voudrait l'honorer, comme d'être juste, bon logicien, penseur profond, observateur éclairé. Les anciens pensaient à peu près là-dessus comme les modernes. Beaucoup de Romains en faisaient le principal mérite de Cicéron. J'ai ouï dire que ce père de l'éloquence latine, passant un jour sur la place aux harangues, quelques citoyens oisifs qui s'y promenaient l'entourèrent et le prièrent de monter à la tribune. « Que voulez-vous que j'y « fasse ? leur dit-il ; je n'ai rien à vous dire. — N'im« porte, s'écrièrent-ils, parlez-nous toujours. Que « nous ayons le plaisir d'entendre vos périodes si « belles, si harmonieuses, qui flattent si délicieu« sement les oreilles. » Je crois que M. de La Harpe nous a conservé ce beau trait dans son cours de littérature française. Il le trouvait admirable, et le citait comme une preuve du grand goût que les Romains avaient pour l'éloquence.

MON AMI.

C'est nous les représenter comme des imbéciles. Quel goût pouvaient-ils trouver à entendre parler à vide ! Je sais qu'il est commun à beaucoup de nos lecteurs de journaux ; mais le journaliste des Débats, qui ne sait point faire de belles périodes, remplit tant qu'il peut son feuilleton de malignité, voilà pourquoi il a tant de vogue. Il sait bien que le nombre des méchants est encore plus grand que celui des imbéciles.

MOI.

Comptez-vous pour rien l'éloge si pur que le critique a fait de Paul et Virginie ?

MON AMI.

Quoi ! ne voyez-vous pas que c'est pour se donner à lui-même un air de sensibilité qui le rende recommandable à une multitude de ses lecteurs, qui se plaignent sans cesse d'en avoir trop, tandis qu'ils se repaissent tous les jours de ses sarcasmes ? Vos ennemis louent les moindres parties de vos travaux, pour se donner le droit, en paraissant vos amis, de blâmer les plus importantes. Oui, je vous le dis avec franchise, les journalistes sont des pirates qui infestent toute la littérature, ainsi que les contrefacteurs. Ceux-ci, moins coupables, n'en veulent qu'à l'argent ; les autres, soudoyés par divers partis, attaquent les réputations de ceux qui ne tiennent à aucun. Ils se coalisent entre eux, quoique sous divers pavillons ; ils font la guerre aux morts et aux vivants. Quel sera désormais le sort des gens de lettres qui, sous les auspices des muses, se dirigent vers la fortune et la gloire ? A peine un jeune homme, riche de ses seules études, s'embarque sur la mer des opinions humaines, qu'il est coulé à fond en sortant du port : il ne lui reste d'autre ressource que de prendre parti avec des brigands. C'est alors que, sans peine et presque sans travail, il sera payé, redouté, honoré, et pourra parvenir à tout.

MOI.

Vous tombez vous-même dans le défaut que vous leur reprochez. La passion vous rend injuste. Nos

journalistes ne sont point des pirates : ce sont, pour l'ordinaire, de paisibles paquebots qui passent et repassent sur le fleuve de l'Oubli, qu'ils appellent fleuve de Mémoire, nos fugitives réputations. Amis et ennemis, tous leur sont indifférents. Ils n'ont d'autre but, au fond, que de remplir leur barque, afin de gagner honnêtement leur vie.

Ce n'est pas une petite affaire de mettre tous les jours à la voile avec une nouvelle cargaison. Un journaliste avide serait capable de remplir ses feuilles de leur propre critique. J'en ai eu un jour une preuve assez singulière. Un d'entre eux, voulant plaire à un parti puissant qui le protégeait, s'avisa d'attaquer ma Théorie du mouvement des mers. Comme il n'entendait pas plus celle des astronomes que la mienne, il me fut aisé de le réfuter. Je lui répondis par un autre journal, et j'insérai dans ma réponse quelques légères épigrammes sur sa double ignorance. Je crus qu'il en serait piqué. Point du tout. Il m'écrivit tendrement pour se plaindre de ce que je n'avais pas eu assez de confiance en lui pour lui adresser ma réponse, en m'assurant que, quoiqu'il y fût maltraité, il l'aurait imprimée avec la fidélité la plus exacte, et qu'elle aurait fait le plus grand honneur à ses feuilles. Il est clair qu'il n'avait eu, en me provoquant, d'autre but que l'innocent désir de gagner de l'argent en remplissant son journal. Peu de temps après, il fut obligé d'y renoncer. Cependant les mathématiciens qui l'avaient armé d'arguments contre moi et poussé

en avant comme leur champion, vinrent à son secours. Ils lui firent avoir une place à la fois lucrative et honorable. Il y a apparence que s'il eût imprimé ma réponse, il serait resté journaliste. Mais comme les objections qu'il m'avait faites paraissaient toutes seules sur son champ de bataille, elles avaient un certain air victorieux dont son parti pouvait fort bien se féliciter comme d'un triomphe.

MON AMI.

Celui dont vous vous moquez était un de ces oiseaux innocents qui voltigent autour des greniers pour y ramasser quelques grains. Mais le journal des Débats est un oiseau de proie : son plaisir est de s'acharner aux réputations d'écrivains célèbres, surtout après leur mort. Comment ne traite-t-il pas ce pauvre Jean-Jacques ! A-t-il besoin de quelque philosophe d'une grande autorité en morale ; c'est Jean-Jacques qu'il loue. Ses lecteurs, accoutumés à se repaître de sa malignité, viennent-ils à s'ennuyer de ses éloges; c'est Jean-Jacques qu'il déchire ; il le dénonce comme la source de toute corruption.

MOI.

Il en agit donc avec lui comme les matelots portugais avec Saint-Antoine de Pade ou de Padoue. Ces bonnes gens ont une petite statue de ce saint au pied de leur grand mât. Dans le beau temps, ils lui allument des cierges; dans le mauvais, ils l'invoquent; mais dans le calme, ils lui disent des injures et le jettent à la mer au bout d'une corde, jusqu'à ce que le bon vent revienne.

que ces mêmes animaux, dressés à lécher les jarrets d'un âne, terminent cette scène féroce par une course ridicule.

MOI.

Le calomniateur est un serpent qui se cache à l'ombre des lauriers, pour piquer ceux qui s'y reposent. Homère a eu son Zoïle; Virgile, Bavius et Mævius; Corneille, un abbé d'Aubignac, etc. La fleur la plus belle a son insecte rongeur.

MON AMI.

J'en conviens; mais il n'y a jamais eu chez les anciens d'établissements littéraires uniquement destinés à déchirer les gens de lettres tous les jours de la vie. Le nombre s'en augmente sans cesse. Il y a déjà plus de journalistes que d'auteurs. Ceux-ci abandonnent même leurs laborieux et stériles travaux pour le lucratif métier de raisonner, à tort et à travers, sur ceux d'autrui.

MOI.

Vous avez raison. Mais ce genre de littérature a aussi son utilité. Combien de citoyens, occupés de leurs affaires, ne sont pas à portée de savoir ce qui se passe en politique, dans les lettres et dans les arts! Ils trouvent dans les journaux des connaissances tout acquises, qui n'exigent de leur part aucune réflexion. L'ame a besoin de nourriture comme le corps; et il est remarquable que le nombre des journaux s'est accru, chez nous, à mesure que celui des sermons y a diminué.

MON AMI.

Et c'est par cela même que je les trouve dange-

leur origine, leurs lois et leur culte. De nos jours même, quel empire ce poète exerce encore sur nos académies, nos arts libéraux, nos théâtres! C'est le dieu de la littérature de l'Europe.

MON AMI.

Je vous avoue que je suis fort dégoûté de la nôtre. Je ne veux plus courir dans une carrière où des études pénibles vous attendent à l'entrée, l'envie et la calomnie au milieu, des persécutions et l'infortune à la fin.

MOI.

Quoi! n'auriez-vous cultivé les lettres que dans la vaine espérance d'être honoré des hommes pendant votre vie? Rappelez-vous Homère.

MON AMI.

Qui voudrait cultiver les muses sans cette perspective de gloire qu'elles prolongent au loin sur notre horizon? Elle consola sans doute Homère pendant sa vie. Voyez comme elle s'est étendue après sa mort.

MOI.

Sans doute la gloire acquise par les lettres est la plus durable. Ce n'est même qu'à sa faveur que les autres genres de gloire parviennent à la postérité. Mais les monuments qui l'y transmettent n'ont pas l'esprit de vie comme ceux de la nature. Ils sont de l'invention des hommes et par conséquent caducs et misérables comme eux. Qu'est-ce qu'un livre, après tout? il est pour l'ordinaire conçu par la vanité; ensuite il est écrit avec une plume d'oie, au moyen d'une liqueur noire extraite de la galle

MON AMI.

Lisez, lisez; vous verrez comme il parle de vous. Il dit que vous n'êtes propre qu'à faire des romans; que votre Théorie des Marées n'est qu'un roman, que vous avez la manie d'en parler sans cesse; que vos principes de morale sont exagérés; que vous n'avez aucune connaissance en politique. Pardonnez-moi si je répète ses injures, mais j'en suis indigné. Ce sont des personnalités dont vous devez faire justice.

MOI.

Je lis rarement ce journal, parce que je trouve sa critique amère et souvent injuste. Son rédacteur est d'ailleurs un homme d'esprit; mais ses satires répugnent à mes principes de morale; voilà peut-être pourquoi il les trouve exagérés. Quant à mon ignorance en politique, il n'est guère question de cette science moderne dans mes Études de la Nature. Mais pourquoi en a-t-il parlé?

MON AMI.

C'est peut-être que vos ennemis lui auront dit que vous ambitionniez quelque place.

MOI.

Voyons donc ce redoutable feuilleton : et après l'avoir lu tout entier : je ne trouve pas, lui dis-je, que j'aie tant à m'en plaindre. D'abord il commence par me blâmer et finit par me louer. Celui qui veut nuire fait précisément le contraire; il loue au commencement et blâme à la fin. Le premier paraît un ennemi impartial, qui est forcé enfin de reconnaître vos bonnes qualités; le second semble

planter des chênes. Si de noires épines en ont épuisé tous les sucs, si le sol est plein de roches, son rude travail n'est pas perdu : ses nerfs en acquièrent de nouvelles forces.

MON AMI.

Je travaillerai aussi pour la vérité sans tant de fatigues. Je me ferai journaliste. Je m'assiérai au rang de mes juges.

MOI.

Pourriez-vous vous abaisser à servir les haines d'autrui? N'en doutez pas, il y a des hommes qui n'aspirent qu'au retour de la barbarie. Ils se réjouissent de voir les gens de lettres en guerre. Ils excitent entre eux des querelles pour les livrer au mépris public. S'ils le pouvaient, ils crèveraient les yeux au genre humain : ils le priveraient de la lumière comme de la vérité, pour le mieux asservir.

MON AMI.

Dieu me préserve d'être jamais de leur nombre! Je ferai le journal des journaux. Les auteurs fournissent aux journalistes la plupart des idées et des tirades dont ils remplissent leurs feuilles; les journalistes me fourniront à leur tour la malignité dont j'aurai besoin. Je tournerai contre eux leurs propres flèches, et je m'attirerai bientôt tous leurs lecteurs.

MOI.

Si jamais vous entreprenez des feuilles périodiques, faites-les dignes d'une ame généreuse et des hautes destinées où s'élève la France. Encouragez, à leur naissance, les talents timides, en vous rappelant les faibles débuts de Corneille, de Racine

et de Fontenelle. Préparez au siècle nouveau des artistes, des poètes, des historiens. Ce n'est point de héros qu'il manque, c'est d'écrivains capables de les célébrer. N'insérez dans vos feuilles que ce qui méritera les souvenirs de la postérité. Mettez-y les découvertes du génie et les actes de vertu en tout genre. Ne craignez pas que vos jeunes talents fléchissent sous de si nobles fardeaux : ils n'en prendront qu'un vol plus assuré; et la reconnaissance des races futures suffira pour les rendre illustres. Vos feuilles deviendront pour la France ce que sont depuis tant de siècles pour la Chine les annales de son empire.

En parcourant cette carrière, que vous indique l'amour de la patrie, étendez de temps en temps vos regards sur les autres parties du monde : votre journal renfermera un jour les archives du genre humain.

Mon jeune ami se leva, me serra la main et se retira plein d'émotion.

MÉMOIRE

SUR

LA NÉCESSITÉ DE JOINDRE

UNE MÉNAGERIE

AU JARDIN DES PLANTES DE PARIS.

journalistes ne sont point des pirates : ce sont, pour l'ordinaire, de paisibles paquebots qui passent et repassent sur le fleùve de l'Oubli, qu'ils appellent fleuve de Mémoire, nos fugitives réputations. Amis et ennemis, tous leur sont indifférents. Ils n'ont d'autre but, au fond, que de remplir leur barque, afin de gagner honnêtement leur vie.

Ce n'est pas une petite affaire de mettre tous les jours à la voile avec une nouvelle cargaison. Un journaliste avide serait capable de remplir ses feuilles de leur propre critique. J'en ai eu un jour une preuve assez singulière. Un d'entre eux, voulant plaire à un parti puissant qui le protégeait, s'avisa d'attaquer ma Théorie du mouvement des mers. Comme il n'entendait pas plus celle des astronomes que la mienne, il me fut aisé de le réfuter. Je lui répondis par un autre journal, et j'insérai dans ma réponse quelques légères épigrammes sur sa double ignorance. Je crus qu'il en serait piqué. Point du tout. Il m'écrivit tendrement pour se plaindre de ce que je n'avais pas eu assez de confiance en lui pour lui adresser ma réponse, en m'assurant que, quoiqu'il y fût maltraité, il l'aurait imprimée avec la fidélité la plus exacte, et qu'elle aurait fait le plus grand honneur à ses feuilles. Il est clair qu'il n'avait eu, en me provoquant, d'autre but que l'innocent désir de gagner de l'argent en remplissant son journal. Peu de temps après, il fut obligé d'y renoncer. Cependant les mathématiciens qui l'avaient armé d'arguments contre moi et poussé

en avant comme leur champion, vinrent à son secours. Ils lui firent avoir une place à la fois lucrative et honorable. Il y a apparence que s'il eût imprimé ma réponse, il serait resté journaliste. Mais comme les objections qu'il m'avait faites paraissaient toutes seules sur son champ de bataille, elles avaient un certain air victorieux dont son parti pouvait fort bien se féliciter comme d'un triomphe.

MON AMI.

Celui dont vous vous moquez était un de ces oiseaux innocents qui voltigent autour des greniers pour y ramasser quelques grains. Mais le journal des Débats est un oiseau de proie : son plaisir est de s'acharner aux réputations d'écrivains célèbres, surtout après leur mort. Comment ne traite-t-il pas ce pauvre Jean-Jacques ! A-t-il besoin de quelque philosophe d'une grande autorité en morale ; c'est Jean-Jacques qu'il loue. Ses lecteurs, accoutumés à se repaître de sa malignité, viennent-ils à s'ennuyer de ses éloges ; c'est Jean-Jacques qu'il déchire ; il le dénonce comme la source de toute corruption.

MOI.

Il en agit donc avec lui comme les matelots portugais avec Saint-Antoine de Pade ou de Padoue. Ces bonnes gens ont une petite statue de ce saint au pied de leur grand mât. Dans le beau temps, ils lui allument des cierges ; dans le mauvais, ils l'invoquent ; mais dans le calme, ils lui disent des injures et le jettent à la mer au bout d'une corde, jusqu'à ce que le bon vent revienne.

MON AMI.

Vous en riez ; mais cela n'est pas plaisant pour la réputation des gens de lettres. Voyez comme les journaux de parti en ont agi avec Voltaire pendant sa vie. Ils l'ont fait passer pour un fripon qui vendait ses manuscrits à plusieurs libraires à la fois, et pour un lâche superstitieux sans cesse effrayé de la crainte de la mort. Enfin sa correspondance secrète et intime pendant trente ans a été publiée : elle a prouvé qu'il était l'homme de lettres le plus généreux ; qu'il donnait le produit de la plupart de ses ouvrages à ses libraires, à des acteurs et à des gens de lettres malheureux ; que, presque toujours malade, il s'était si bien familiarisé avec l'idée de la mort, qu'il se jouait perpétuellement des fantômes que la superstition a placés au-delà des tombeaux, pour gouverner les âmes faibles pendant leur vie. Aujourd'hui le journal des Débats poursuit sa mémoire, et, ce qui est le comble de l'absurdité, il veut faire passer pour un imbécile l'écrivain de son siècle qui avait le plus d'esprit. Oui, quand je vois, dans un feuilleton, un grand homme, utile au genre humain par ses talents et ses travaux, mis en pièces par des gens de lettres éclairés de ses lumières, qui n'ont imité de lui que les arts faciles et germains de médire et de flatter ; et quand je lis ensuite, à la fin de ce même feuilleton, l'éloge d'un misérable charlatan, je crois voir un taureau déchiré dans une arène par une meute de chiens qu'il a nourris des fruits de ses labeurs, ainsi que les spectateurs barbares de son supplice, tandis

que ces mêmes animaux, dressés à lécher les jarrets d'un âne, terminent cette scène féroce par une course ridicule.

MOI.

Le calomniateur est un serpent qui se cache à l'ombre des lauriers, pour piquer ceux qui s'y reposent. Homère a eu son Zoïle; Virgile, Bavius et Mævius; Corneille, un abbé d'Aubignac, etc. La fleur la plus belle a son insecte rongeur.

MON AMI.

J'en conviens; mais il n'y a jamais eu chez les anciens d'établissements littéraires uniquement destinés à déchirer les gens de lettres tous les jours de la vie. Le nombre s'en augmente sans cesse. Il y a déjà plus de journalistes que d'auteurs. Ceux-ci abandonnent même leurs laborieux et stériles travaux pour le lucratif métier de raisonner, à tort et à travers, sur ceux d'autrui.

MOI.

Vous avez raison. Mais ce genre de littérature a aussi son utilité. Combien de citoyens, occupés de leurs affaires, ne sont pas à portée de savoir ce qui se passe en politique, dans les lettres et dans les arts! Ils trouvent dans les journaux des connaissances tout acquises, qui n'exigent de leur part aucune réflexion. L'ame a besoin de nourriture comme le corps; et il est remarquable que le nombre des journaux s'est accru, chez nous, à mesure que celui des sermons y a diminué.

MON AMI.

Et c'est par cela même que je les trouve dange-

reux. En donnant des raisonnements tout faits, ils ôtent la faculté de raisonner et celle d'être juste, par des jugements dictés souvent par l'esprit de parti. Ils paralysent à la fois les esprits et les consciences. Ceux qui les lisent habituellement s'accoutument à les regarder comme des oracles. Entrez dans nos cafés et voyez la quantité de gens qui oublient leurs amis, leur commerce et leur famille, pour se livrer à cette oisive occupation. Qu'en rapportent-ils chez eux? quelque maxime de morale? quelque principe de conduite? non; mais un sarcasme bien mordant, ou une calomnie impudente contre des gens de lettres estimables.

MOI.

Au moins vous en excepterez quelques journalistes sensés, tels que le Moniteur, le Publiciste, etc.; quant aux autres, je n'ai point trop à m'en plaindre.

MON AMI.

Comment! pas même de ceux qui traitent de romans vos Études, où vous avez employé trente ans d'observations?

MOI.

Plût à Dieu qu'ils fussent persuadés que mes Études sont des romans, comme Paul et Virginie! les romans sont les livres les plus agréables, les plus universellement lus, et les plus utiles. Ils gouvernent le monde. Voyez l'Iliade et l'Odyssée, dont les héros, les dieux, les événements sont presque tous de l'invention d'Homère; voyez combien de souverains, de peuples, de religions, en ont tiré

leur origine, leurs lois et leur culte. De nos jours même, quel empire ce poète exerce encore sur nos académies, nos arts libéraux, nos théâtres! C'est le dieu de la littérature de l'Europe.

MON AMI.

Je vous avoue que je suis fort dégoûté de la nôtre. Je ne veux plus courir dans une carrière où des études pénibles vous attendent à l'entrée, l'envie et la calomnie au milieu, des persécutions et l'infortune à la fin.

MOI.

Quoi! n'auriez-vous cultivé les lettres que dans la vaine espérance d'être honoré des hommes pendant votre vie? Rappelez-vous Homère.

MON AMI.

Qui voudrait cultiver les muses sans cette perspective de gloire qu'elles prolongent au loin sur notre horizon? Elle consola sans doute Homère pendant sa vie. Voyez comme elle s'est étendue après sa mort.

MOI.

Sans doute la gloire acquise par les lettres est la plus durable. Ce n'est même qu'à sa faveur que les autres genres de gloire parviennent à la postérité. Mais les monuments qui l'y transmettent n'ont pas l'esprit de vie comme ceux de la nature. Ils sont de l'invention des hommes et par conséquent caducs et misérables comme eux. Qu'est-ce qu'un livre, après tout? il est pour l'ordinaire conçu par la vanité; ensuite il est écrit avec une plume d'oie, au moyen d'une liqueur noire extraite de la galle

d'un insecte, sur du papier fait de chiffon ramassé au coin des rues. On l'imprime ensuite avec du noir de fumée. Voilà les matériaux dont l'homme, parvenu à la civilisation, fabrique ses titres à l'immortalité. Il en compose ses archives, il y renferme l'histoire des nations, leurs traités, leurs lois et tout ce qu'il conçoit de plus sacré et de plus digne de foi. Mais qu'arrive-t-il? A peine l'ouvrage paraît au jour, que les journalistes se hâtent d'en rendre compte. S'ils en disent du mal, le public le tourne en ridicule; s'ils le louent, des contrefacteurs s'en emparent. Il ne reste bientôt plus à l'auteur que le droit frivole de propriété, que les lois ne lui peuvent assurer pendant sa vie et dont elles dépouillent ses enfants peu d'années après sa mort. Que se proposait-il donc dans sa pénible carrière? de plaire aux hommes, à des êtres qui, comme le dit Marc-Aurèle, se déplaisent à eux-mêmes dix fois le jour. Oh! mon ami, un homme de lettres doit se proposer un but plus sublime dans le cours de sa vie : c'est d'y chercher la vérité. Comme la lumière est la vie des corps, dont elle développe avec le temps toutes les facultés, la vérité est la vie de l'ame, qui lui doit pareillement les siennes. Quel plus noble emploi que de la répandre dans un monde encore plus rempli d'erreurs et de préjugés, que la terre n'est couverte des ombres de la nuit et de celles même du jour?

Le philosophe doit extirper les erreurs du sein des esprits pour y faire germer la vérité, comme un laboureur extirpe les ronces de la terre pour y

planter des chênes. Si de noires épines en ont épuisé tous les sucs, si le sol est plein de roches, son rude travail n'est pas perdu : ses nerfs en acquièrent de nouvelles forces.

MON AMI.

Je travaillerai aussi pour la vérité sans tant de fatigues. Je me ferai journaliste. Je m'assiérai au rang de mes juges.

MOI.

Pourriez-vous vous abaisser à servir les haines d'autrui ? N'en doutez pas, il y a des hommes qui n'aspirent qu'au retour de la barbarie. Ils se réjouissent de voir les gens de lettres en guerre. Ils excitent entre eux des querelles pour les livrer au mépris public. S'ils le pouvaient, ils crèveraient les yeux au genre humain : ils le priveraient de la lumière comme de la vérité, pour le mieux asservir.

MON AMI.

Dieu me préserve d'être jamais de leur nombre ! Je ferai le journal des journaux. Les auteurs fournissent aux journalistes la plupart des idées et des tirades dont ils remplissent leurs feuilles; les journalistes me fourniront à leur tour la malignité dont j'aurai besoin. Je tournerai contre eux leurs propres flèches, et je m'attirerai bientôt tous leurs lecteurs.

MOI.

Si jamais vous entreprenez des feuilles périodiques, faites-les dignes d'une ame généreuse et des hautes destinées où s'élève la France. Encouragez, à leur naissance, les talents timides, en vous rappelant les faibles débuts de Corneille, de Racine

et de Fontenelle. Préparez au siècle nouveau des artistes, des poètes, des historiens. Ce n'est point de héros qu'il manque, c'est d'écrivains capables de les célébrer. N'insérez dans vos feuilles que ce qui méritera les souvenirs de la postérité. Mettez-y les découvertes du génie et les actes de vertu en tout genre. Ne craignez pas que vos jeunes talents fléchissent sous de si nobles fardeaux : ils n'en prendront qu'un vol plus assuré; et la reconnaissance des races futures suffira pour les rendre illustres. Vos feuilles deviendront pour la France ce que sont depuis tant de siècles pour la Chine les annales de son empire.

En parcourant cette carrière, que vous indique l'amour de la patrie, étendez de temps en temps vos regards sur les autres parties du monde : votre journal renfermera un jour les archives du genre humain.

Mon jeune ami se leva, me serra la main et se retira plein d'émotion.

MÉMOIRE

SUR

LA NÉCESSITÉ DE JOINDRE UNE MÉNAGERIE AU JARDIN DES PLANTES DE PARIS.

MÉMOIRE

SUR

LA NÉCESSITÉ DE JOINDRE

UNE MÉNAGERIE

AU JARDIN DES PLANTES DE PARIS*.

L'étude de la nature est la base de toutes les connaissances humaines. Le Cabinet national d'Histoire naturelle et son Jardin des Plantes sont destinés, à Paris, à en renfermer les principaux objets pour l'instruction publique. Peu d'hommes connaissent tout le prix de cet établissement, parce qu'ils n'y font pas plus d'attention qu'à la nature même au sein de laquelle ils vivent. Ils peuvent s'en former une idée, en considérant combien d'états viennent y puiser des lumières. Les minéralogistes, les botanistes, les zoologistes ; ensuite ceux

* A l'époque où ce mémoire fut publié, Bernardin de Saint-Pierre était intendant du Jardin des Plantes. Ce mémoire, plein de vues et d'observations utiles, a eu dans la suite des temps tout le succès qu'on pouvait en espérer. Ainsi c'est à l'auteur des Études de la Nature que la France doit la formation de cette Ménagerie qui est aujourd'hui l'un des plus beaux ornements du Jardin du Roi.

qui professent les arts qui émanent des trois premiers règnes de la nature, les lapidaires, les chimistes, les apothicaires, les distillateurs, les chirurgiens, les anatomistes, les médecins; enfin ceux mêmes qui exercent les arts de goût, les dessinateurs, les peintres, les sculpteurs, viennent y chercher chaque jour de nouvelles connaissances. C'est là que se sont formés les Tournefort, les Rouelle, les Macquer, les Jussieu, les Vaillant, les Buffon, ainsi que les savants qui l'illustrent aujourd'hui, dont les ouvrages se sont répandus dans toute l'Europe, avec une multitude de végétaux utiles ou agréables qui ont pris naissance dans ses jardins. Qui croirait qu'avec tant d'avantages cet établissement est encore très-imparfait, puisqu'il lui manque la principale partie de l'histoire naturelle?

A Dieu ne plaise que nous soyons assez insensés pour vouloir y rassembler tous les ouvrages de la nature, plus profonde et plus vaste que l'Océan! L'homme le plus actif, dans le cours de la vie la plus longue, n'en peut entrevoir que les principaux rivages; mais ses études élémentaires doivent au moins en embrasser l'ensemble. Ainsi une mappemonde offre au voyageur l'image du globe qu'il doit parcourir. Celui de la nature ne présente, dans le Jardin, qu'un de ses hémisphères.

Le Cabinet renferme les trois règnes de la nature morte : des fossiles; des herbiers; des animaux disséqués, empaillés, injectés. Le Jardin ne contient que les deux premiers règnes de la nature vivante : un sol en activité, et des plantes qui vé-

gètent; il n'a point d'animaux qui sentent, qui aiment, qui connaissent. Le Cabinet montre les dépouilles de la mort; le Jardin, au contraire, les premiers éléments de la vie. Le Cabinet est le tombeau des règnes de la nature; le Jardin en doit donc être le berceau. Les Égyptiens représentaient cette mère commune de tant d'enfants avec trois rangs apparents de mamelles, sans doute comme des symboles de ces trois règnes : le Jardin manque du plus important, puisqu'il n'a pas le règne animal, pour lequel a été créé le végétal, et avant tout, LE FOSSILE *.

L'anatomie comparée des animaux suffit, dit-on, pour les connaître. Quelques lumières qu'elle ait répandues sur celle de l'homme même, l'étude de leurs goûts, de leurs instincts, de leurs passions, en jette de bien plus importantes pour nos besoins et pour notre propre existence : elle est le complément de l'histoire naturelle. C'est cette étude qui a rendu Buffon si intéressant, non-seulement aux savants, mais à tous les hommes. Mais cet écrivain illustre, ayant manqué de beaucoup d'objets d'observations, n'a travaillé souvent que sur des mémoires incertains : ses remarques les plus utiles lui ont été inspirées par les animaux qu'il avait lui-même étudiés; et ses tableaux les mieux coloriés sont ceux qui les ont eus pour modèles : car les pensées de la nature portent avec elles leur expression. Quelles riches études il nous eût laissées, s'il avait pu les étendre à une ménagerie! Celle de

* Voyez, à la fin du volume, note première.

Versailles fut toujours l'objet de ses désirs ; il aurait voulu la joindre au Jardin des Plantes ; mais, quelque grand que fût son crédit, il n'osa la disputer à l'homme de la cour qui en avait le gouvernement. Ainsi la ménagerie resta à Versailles, et ne fut pour la nation qu'un objet inutile de luxe et de dépense : mais il n'y a pas de doute qu'elle ne fût devenue la portion la plus importante de l'histoire naturelle, sous ses yeux et sous ceux des naturalistes.

Pour moi, qui, du sein de ma solitude, ai été appelé à remplir la place de Buffon au Jardin des Plantes, sans posséder à fond aucune des sciences qui illustrent en particulier mes collègues, je crois de mon devoir principal de chercher à établir un ensemble dans toutes les parties de cet utile établissement, en y attachant une ménagerie. Les circonstances ne sauraient être plus favorables ; on nous offre les animaux de celle de Versailles, et il y a, pour les recevoir à Paris, un grand terrain, non occupé, avec ses bâtiments, qui est enclavé dans le Jardin des Plantes et qui appartient à la nation. Il me suffit donc d'exposer en peu de mots l'état où se trouve la ménagerie de Versailles, son utilité au Jardin des Plantes et les moyens économiques qui peuvent l'y établir, pour déterminer la nation à accorder les fonds nécessaires à son entretien. Le zèle des ministres, l'intérêt de la municipalité de Paris, la bonne volonté de son département, les lumières et le patriotisme de la Convention nationale, suppléeront à mon défaut de crédit.

M. Couturier, régisseur général des domaines de Versailles, m'écrivit, il y a quelques jours, que le ministre des finances l'avait chargé d'offrir au Cabinet d'Histoire naturelle les animaux de la ménagerie, en m'engageant à les venir voir. Les infirmités de M. Daubenton ne lui permettant pas de m'accompagner, j'y invitai M. Thouin, jardinier en chef, et M. Desfontaines, professeur de botanique du Jardin national des plantes. M. Thouin était chargé de plus, de la part du ministre de l'intérieur, de prendre dans les jardins de Trianon, Bellevue, etc., etc., les plantes rares qui pouvaient convenir au Jardin national. Nous nous rendîmes, avec M. Couturier, à la ménagerie, où nous fûmes introduits par M. Laimant, qui en est l'inspecteur et le concierge.

Nous n'y trouvâmes que cinq animaux étrangers, à la vérité fort rares et fort curieux.

1° Le Couagga : c'est une espèce de cheval zébré à la tête et aux épaules; il est venu du cap de Bonne-Espérance en 1784. Il est doux. Il se présenta de lui-même à sa grille pour se laisser caresser, excepté aux oreilles; particularité qui, dit-on, lui est commune avec l'âne.

2° Le Bubale : c'est une espèce de petit bœuf qui tient du cerf et de la gazelle; il a été envoyé en 1783 par le dey d'Alger. Il est susceptible de domesticité, comme le Couagga; comme lui, il venait chercher des caresses à travers sa grille.

3° Le Pigeon huppé de l'île de Banda. Brisson le nomme le faisan couronné des Indes, mais il doit

en pompant l'eau, comme le pigeon. Cet oiseau est magnifique : son plumage est bleu, et il est de la taille d'un poulet d'Inde. Il est couronné d'une superbe aigrette d'un bleu de ciel, qui lui couvre la tête en forme d'auréole. Il est fort sauvage : en nous voyant, il se tint dans le fond de sa loge, où il allait et venait dans une agitation perpétuelle. Il est cependant à la ménagerie depuis 1787.

4° Le Rhinocéros, envoyé de l'Inde en 1771. Il avait alors un an. Cet animal est fort rare en Europe. Sa lourde masse, en contraste avec sa tête qui ressemble à celle d'un aigle ; sa peau épaisse à plusieurs plis, qui le couvre comme une robe ; les gros boutons dont elle est parsemée ; sa corne unique sur le nez ; ses pieds à trois ergots ; son membre génital tourné en arrière, par lequel nous lui vîmes lancer au loin son urine, comme un jet d'eau, nous offrirent une nouvelle combinaison de formes dans l'ordre des quadrupèdes. Moins intelligent que l'éléphant, il aime à se bauger comme le sanglier. Il n'en paraît pas moins sensible aux caresses : il passa, pour les recevoir, son large museau à travers sa palissade. Je remarquai que sa corne, qu'il a entièrement usée contre les barreaux, n'avait point d'os au centre, comme celle des bœufs, et que la racine était toute parsemée de petits points blancs. M. Daubenton m'a dit que ce n'était qu'un paquet de crins agglutinés.

5° Un beau Lion, arrivé du Sénégal en septembre 1788 ; il avait alors sept à huit mois, ainsi qu'un chien braque, son compagnon, avec lequel il a

été élevé. Leur amitié est un des plus touchants spectacles que la nature puisse offrir aux spéculations d'un philosophe. J'avais lu dans les voyages de Jean Mocquet, fondateur et garde du cabinet des singularités du roi, sous Henri IV, l'histoire d'un chien qu'il avait vu à Maroc dans la fosse aux lions, où on l'avait jeté pour être dévoré: il y vivait paisiblement sous la protection du plus fort d'entre eux, qu'il s'était attirée en le flattant et lui léchant une gale qu'il avait sous le menton. Mais l'ami du lion de Versailles est plus intéressant que le protégé du lion de Maroc. Dès qu'il nous aperçut, il vint avec le lion à la grille, nous faisant fête de la tête et de la queue. Pour le lion, il se promenait gravement le long de ses barreaux, contre lesquels il frottait sa tête énorme. L'air sérieux de ce terrible despote et l'air caressant de son ami, m'inspirèrent pour tous deux le plus tendre intérêt. Jamais je n'avais vu tant de générosité dans un lion et tant d'amabilité dans un chien. Celui-ci sembla deviner que sa familiarité avec le roi des animaux était le principal objet de notre curiosité. Cherchant à nous complaire dans sa captivité, dès que nous lui eûmes adressé quelques paroles d'affection, il se jeta d'un air gai sur la crinière du lion, et lui mordit en jouant les oreilles. Le lion, se prêtant à ses jeux, baissa la tête et fit entendre de sourds rugissements. Cependant ce chien si complaisant et si hardi portait à son côté une cicatrice toute rouge, qu'il léchait de temps en temps, et qu'il semblait nous montrer comme les effets d'une

amitié trop inégale. J'admirais la gaieté franche du chien sans rancune et sans méfiance auprès de son redoutable ami, après une si cruelle injure. Toutefois, les caprices, l'humeur, les premiers mouvements, sont plus rares et ont des suites moins dangereuses dans leur société que dans la plupart de celles des hommes. Le lion se livre très-rarement à la colère envers son compagnon. On nous assura qu'il l'invitait souvent à se jouer, en se mettant sur le dos les pates en l'air, et le serrant entre ses bras.

Tel est l'état où nous avons trouvé la ménagerie. Cependant, qui le croirait? ce petit nombre d'animaux venus de si loin, si curieux et si intéressants, ne nous ont été offerts que pour en faire des squelettes. M. Laimant, concierge de la ménagerie, nous dit que depuis la révolution elle avait été pillée; qu'on en avait enlevé un dromadaire, cinq espèces de singes et une foule d'oiseaux dont la plupart avaient été donnés à l'écorcheur, faute de moyens pour les nourrir. Il nous fit ce récit les larmes aux yeux; car, indépendamment du zèle qu'il a pour cet établissement qu'il dirige depuis vingt ans il est père de six petits enfants charmants, auxquels il ne pourra donner de pain lui-même par la destruction de sa place.

Le raisonnement le plus spécieux employé pour l'anéantissement total de la ménagerie, c'est que ces animaux ne servent à rien; qu'ils sont dangereux dans une ville, surtout les carnassiers, et qu'ils sont coûteux à nourrir.

Si nous portons la parcimonie sur de si petits objets, que dirons-nous aux puissances d'Afrique et d'Asie qui, de temps immémorial, ont coutume de nous faire des présents d'animaux? Les tuerons-nous pour en faire des squelettes? ce serait leur faire injure. Les refuserons-nous, en leur disant que nous n'avons plus de quoi les loger ni les nourrir? Nos relations politiques nécessitent donc l'existence d'une ménagerie. Si elle a été jusqu'à présent un établissement de faste, elle cessera de l'être quand elle sera placée dans un lieu destiné à l'étude de la nature. Nous proposerons des moyens d'économie en parlant de son établissement : auparavant, occupons-nous de son utilité.

Une ménagerie est donc nécessaire aux bienséances et à la dignité de la nation. Elle l'est essentiellement à l'étude générale de la nature, comme nous l'avons déjà dit. Elle ne l'est pas moins à celle des arts libéraux. Des dessinateurs et des peintres viennent chaque jour au Jardin national pour y dessiner des plantes étrangères, lorsqu'ils ont à représenter des sites d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Les animaux des mêmes climats leur seront aussi utiles; ils en étudieront les formes, les attitudes, les passions. Ils en ont déjà, dira-t-on, des modèles en plâtre. Mais d'après quel plâtre Puget a-t-il sculpté le lion dévorant qui déchire les muscles de Milon de Crotone? Artistes, poètes, écrivains, si vous copiez toujours, on ne vous copiera jamais. Voulez-vous être originaux et fixer l'admi-

qui professent les arts qui émanent des trois premiers règnes de la nature, les lapidaires, les chimistes, les apothicaires, les distillateurs, les chirurgiens, les anatomistes, les médecins; enfin ceux mêmes qui exercent les arts de goût, les dessinateurs, les peintres, les sculpteurs, viennent y chercher chaque jour de nouvelles connaissances. C'est là que se sont formés les Tournefort, les Rouelle, les Macquer, les Jussieu, les Vaillant, les Buffon, ainsi que les savants qui l'illustrent aujourd'hui, dont les ouvrages se sont répandus dans toute l'Europe, avec une multitude de végétaux utiles ou agréables qui ont pris naissance dans ses jardins. Qui croirait qu'avec tant d'avantages cet établissement est encore très-imparfait, puisqu'il lui manque la principale partie de l'histoire naturelle?

A Dieu ne plaise que nous soyons assez insensés pour vouloir y rassembler tous les ouvrages de la nature, plus profonde et plus vaste que l'Océan! L'homme le plus actif, dans le cours de la vie la plus longue, n'en peut entrevoir que les principaux rivages; mais ses études élémentaires doivent au moins en embrasser l'ensemble. Ainsi une mappemonde offre au voyageur l'image du globe qu'il doit parcourir. Celui de la nature ne présente, dans le Jardin, qu'un de ses hémisphères.

Le Cabinet renferme les trois règnes de la nature morte: des fossiles; des herbiers; des animaux disséqués, empaillés, injectés. Le Jardin ne contient que les deux premiers règnes de la nature vivante: un sol en activité, et des plantes qui vé-

gètent; il n'a point d'animaux qui sentent, qui aiment, qui connaissent. Le Cabinet montre les dépouilles de la mort; le Jardin, au contraire, les premiers éléments de la vie. Le Cabinet est le tombeau des règnes de la nature; le Jardin en doit donc être le berceau. Les Égyptiens représentaient cette mère commune de tant d'enfants avec trois rangs apparents de mamelles, sans doute comme des symboles de ces trois règnes : le Jardin manque du plus important, puisqu'il n'a pas le règne animal, pour lequel a été créé le végétal, et avant tout, LE FOSSILE *.

L'anatomie comparée des animaux suffit, dit-on, pour les connaître. Quelques lumières qu'elle ait répandues sur celle de l'homme même, l'étude de leurs goûts, de leurs instincts, de leurs passions, en jette de bien plus importantes pour nos besoins et pour notre propre existence : elle est le complément de l'histoire naturelle. C'est cette étude qui a rendu Buffon si intéressant, non-seulement aux savants, mais à tous les hommes. Mais cet écrivain illustre, ayant manqué de beaucoup d'objets d'observations, n'a travaillé souvent que sur des mémoires incertains : ses remarques les plus utiles lui ont été inspirées par les animaux qu'il avait lui-même étudiés; et ses tableaux les mieux coloriés sont ceux qui les ont eus pour modèles : car les pensées de la nature portent avec elles leur expression. Quelles riches études il nous eût laissées, s'il avait pu les étendre à une ménagerie! Celle de

* Voyez, à la fin du volume, note première.

d'un lion apprivoisé; ce qui obligea le sénat à le bannir, dans la crainte qu'il ne se servît de ses talents pour subjuguer la république. Carthage ne méritait pas de subsister long-temps, puisqu'elle punissait l'homme le plus capable de la gouverner. C'est un apprentissage sans doute utile pour régir les hommes, que l'art d'apprivoiser des lions. C'était entouré de lions et de bêtes féroces sensibles aux charmes de l'harmonie, que les Grecs représentaient Orphée, le premier de leurs législateurs.

Le lion de la ménagerie est une preuve de ce que peut l'influence de la société sur le caractère le plus sauvage; il est beaucoup plus gai qu'un lion solitaire. J'ai été le voir une seconde fois dans la compagnie d'une dame qui s'amusa à faire mouvoir son éventail devant lui; il la regarda avec la plus grande attention et prit toutes les attitudes d'un chat qui veut jouer.

J'attribue cette disposition du lion pour la sociabilité à l'amitié de son chien. Comme l'homme s'est servi des espèces si variées des chiens pour subjuguer toutes les espèces d'animaux par la force, peut-être réussirait-il à s'en servir encore pour les attirer à lui par la bienveillance: l'amitié naturelle des chiens pour l'homme lui servirait peut-être d'intermédiaire pour acquérir celle des animaux. J'ai vu des chiens liés de la plus intime affection avec des chevaux, des chats et même des oiseaux; et réciproquement. J'ai vu à l'île de Bourbon, chez le commissaire de la marine, un kakatoès de la

grande espèce, qui s'était pris d'une si grande affection pour un chien épagneul, qu'il volait au-devant de lui dès qu'il l'apercevait : il le suivait en jetant des cris de joie; et lorsque son ami était entré dans l'appartement et s'était couché, il mettait sa tête entre ses pates, sans remuer, pendant des heures entières. Mais, après tout, l'amitié la plus forte n'est qu'une nuance de l'amour. Je pense que si on eût élevé une chienne de la plus grande espèce avec le lion de la ménagerie, leur affection mutuelle eût redoublé, et qu'il en fût résulté peut-être un accouplement. Pline dit, d'après Aristote, que les Indiens faisaient couvrir leurs chiennes par des tigres, et qu'il en naissait des chiens-tigres, mais qu'ils ne se servaient que de ceux de la troisième littée, ceux des deux premières étant trop dangereux. On s'est procuré ainsi en France des chiens-loups; pourquoi ne parviendrait-on pas à avoir des chiens-lions? On peut au moins, au défaut d'une compagne, donner des amis aux animaux féroces, comme on le voit par l'exemple du lion. Le rhinocéros, dont l'instinct, semblable à celui du sanglier, paraît stupide, est sensible à l'amitié. Je l'ai vu, en 1770, à son passage à l'Ile-de-France; il haïssait les cochons, et écrasait avec sa corne, contre le bord du vaisseau, tous ceux qui venaient à sa portée; mais il avait pris une chèvre en affection; il la laissait manger son foin entre ses jambes. Ainsi, au défaut de l'amour, on peut offrir à ces tristes célibataires les consolations de l'amitié, et, par celle des animaux apprivoisés, les ame-

ner à celle de l'homme. Les faits que j'ai cités motivent ces aperçus sur la civilisation des bêtes féroces, et la possibilité de produire, par leur moyen, des races de chiens plus fortes et plus courageuses. On réussirait peut-être encore à adoucir leur naturel carnassier, en les nourrissant de végétaux. C'est peut-être à cette nourriture qu'on doit attribuer la douceur des tigres en Égypte, cette terre si abondante en fruits spontanés. L'étude suivie de leurs mœurs dans une ménagerie peut donc procurer de grandes lumières à la philosophie, et des avantages même à l'économie rurale.

D'après l'utilité qu'on peut tirer des animaux carnassiers, il n'est pas nécessaire de s'étendre sur celle qui peut résulter des pâturants et des granivores. On peut donner au bubale et au grand pigeon de Banda des femelles de leur pays. A leur défaut, on peut les croiser avec des espèces domestiques et se procurer des races distinguées par leur grandeur ou leur légèreté. Le couagga est hongre et le rhinocéros est d'une taille trop démesurée. Cependant Chardin dit qu'il est dans un état de domesticité en Éthiopie et que les habitants s'en servent pour labourer leurs terres. Quoi qu'il en soit, ce n'est que dans des ménageries qu'on est parvenu à naturaliser les premiers animaux dont les postérités peuplent nos campagnes; et en croisant leurs races, qu'on s'est procuré des variétés utiles dans leurs espèces. C'est ainsi qu'il en a été des diverses espèces de chevaux, de bœufs et de

brebis; de l'âne, qui nous a donné ensuite le mulet, tous deux étrangers encore au pays du nord; de la poule d'Inde, de la pintade, des diverses espèces de pigeons, du canard de Barbarie, des variétés si nombreuses de nos poules domestiques, du faisan et de beaucoup d'autres animaux venus originairement de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, et qui étaient aussi étrangers à notre climat que la vigne, le figuier, le mûrier, le cerisier, l'olivier, la pomme de terre et la plupart de nos arbres fruitiers, de nos légumes et de nos fleurs. Les mêmes contrées qui nous ont donné tant d'arbres qui enrichissent nos métairies et décorent nos jardins, nourrissent des quadrupèdes et des oiseaux dont nous pouvons peupler nos basses-cours et nos bosquets. Le règne animal renferme encore plus de familles que le règne végétal; et si nous avons naturalisé plus de végétaux que d'animaux, c'est que l'éducation des premiers est bien plus aisée que celle des seconds. On ne transporte pas, d'un bout du monde à l'autre, des quadrupèdes comme des plantes, ni des œufs comme des graines. Ces voyages, ces nourritures, ces premières éducations qui demandent tant d'expérience, sont au-dessus des moyens et du savoir de la plupart des hommes; il n'y a qu'une nation riche qui puisse faire ces entreprises dispendieuses, et des naturalistes qui soient capables de les exécuter. Une ménagerie n'est donc pas moins intéressante qu'un jardin pour l'économie rurale, surtout dans un lieu destiné à l'instruction publique.

amitié trop inégale. J'admirais la gaieté franche du chien sans rancune et sans méfiance auprès de son redoutable ami, après une si cruelle injure. Toutefois, les caprices, l'humeur, les premiers mouvements, sont plus rares et ont des suites moins dangereuses dans leur société que dans la plupart de celles des hommes. Le lion se livre très-rarement à la colère envers son compagnon. On nous assura qu'il l'invitait souvent à se jouer, en se mettant sur le dos les pates en l'air, et le serrant entre ses bras.

Tel est l'état où nous avons trouvé la ménagerie. Cependant, qui le croirait? ce petit nombre d'animaux venus de si loin, si curieux et si intéressants, ne nous ont été offerts que pour en faire des squelettes. M. Laimant, concierge de la ménagerie, nous dit que depuis la révolution elle avait été pillée; qu'on en avait enlevé un dromadaire, cinq espèces de singes et une foule d'oiseaux dont la plupart avaient été donnés à l'écorcheur, faute de moyens pour les nourrir. Il nous fit ce récit les larmes aux yeux; car, indépendamment du zèle qu'il a pour cet établissement qu'il dirige depuis vingt ans il est père de six petits enfants charmants, auxquels il ne pourra donner de pain lui-même par la destruction de sa place.

Le raisonnement le plus spécieux employé pour l'anéantissement total de la ménagerie, c'est que ces animaux ne servent à rien; qu'ils sont dangereux dans une ville, surtout les carnassiers, et qu'ils sont coûteux à nourrir.

Si nous portons la parcimonie sur de si petits objets, que dirons-nous aux puissances d'Afrique et d'Asie qui, de temps immémorial, ont coutume de nous faire des présents d'animaux? Les tuerons-nous pour en faire des squelettes? ce serait leur faire injure. Les refuserons-nous, en leur disant que nous n'avons plus de quoi les loger ni les nourrir? Nos relations politiques nécessitent donc l'existence d'une ménagerie. Si elle a été jusqu'à présent un établissement de faste, elle cessera de l'être quand elle sera placée dans un lieu destiné à l'étude de la nature. Nous proposerons des moyens d'économie en parlant de son établissement : auparavant, occupons-nous de son utilité.

Une ménagerie est donc nécessaire aux bienséances et à la dignité de la nation. Elle l'est essentiellement à l'étude générale de la nature, comme nous l'avons déjà dit. Elle ne l'est pas moins à celle des arts libéraux. Des dessinateurs et des peintres viennent chaque jour au Jardin national pour y dessiner des plantes étrangères, lorsqu'ils ont à représenter des sites d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Les animaux des mêmes climats leur seront aussi utiles; ils en étudieront les formes, les attitudes, les passions. Ils en ont déjà, dira-t-on, des modèles en plâtre. Mais d'après quel plâtre Puget a-t-il sculpté le lion dévorant qui déchire les muscles de Milon de Crotone? Artistes, poëtes, écrivains, si vous copiez toujours, on ne vous copiera jamais. Voulez-vous être originaux et fixer l'admi-

ration de la postérité sur vos ouvrages? n'en cherchez les modèles que dans la nature.

Une ménagerie sera utile à Paris, en y attirant des curieux. Ceux qui veulent achalander une foire, y apportent des animaux étrangers; et la partie où on les montre en est la plus fréquentée. C'est une curiosité naturelle à tous les hommes. Si les monuments morts des arts illustrent une capitale et y appellent les voyageurs, les monuments vivants de la nature sont bien plus dignes de leurs regards. Une statue égyptienne nous donne quelque perception de l'Afrique, de ses arts imparfaits et de ses peuples passagers; mais le noir basalte ou le porphyre sanglant, dont elle est formée, nous présente une idée de ses tristes rochers; la raquette hérissée d'épines et l'aloès *ferox* maculé de sang, qui les couronnent, nous offrent une image encore plus vive de ses sites barbares; et le lion fauve qui naquit dans leurs cavernes, aux pates armées de griffes, à la voix rugissante, nous imprime des sensations bien plus profondes de ses solitudes redoutables, que ses sombres fossiles et ses végétaux épineux. Le philosophe cherche par quelle loi un animal renforce son caractère indomptable dans l'esclavage, tandis que le nègre, son compatriote, et bien souvent le blanc, ont dégradé celui de l'homme au sein même de la liberté.

Les animaux féroces, dit-on, sont dangereux dans une ville, parce qu'ils peuvent venir à s'échapper. C'est une bien faible objection contre l'établissement d'une ménagerie. On ne l'a jamais

employée contre les animaux qu'on amène journellement aux foires et sur les boulevards de Paris. On ne voit point qu'il s'en échappe aucun, quoiqu'ils ne soient renfermés que dans de mauvaises cages de bois mobiles : comment donc pourraient-ils le faire dans des loges solides et bien grillées d'une ménagerie, où ils ont de plus des cours particulières? D'ailleurs, quand cet accident est arrivé, il n'en est résulté aucun malheur. Une bête féroce dans les rues d'une ville, est aussi étonnée à la vue du peuple, que le peuple l'est à la vue de la bête féroce : ses gardiens la reprennent aisément. C'est ce qui arriva, il y a quelques années, en Angleterre, lorsqu'une hyène sortit de sa cage en la débarquant d'un vaisseau.

Il est très-remarquable que la solitude renforce le caractère de tous les êtres, et que la captivité l'aigrit. Cette observation a fait conclure à l'anglais Howard, ce bienfaiteur des prisonniers, que, pour réformer des hommes enfermés pour leurs mauvaises habitudes, il ne fallait pas les laisser seuls. Il en doit être de même des animaux renfermés, surtout de ceux qui, comme les féroces, ne reçoivent souvent de visites que pour éprouver des outrages. La société et les bienfaits influent sur les lions mêmes, au point de les rendre familiers. On voit à Alger et à Tunis des lions aller et venir dans les maisons des grands, sans faire de mal ; ils jouent avec leurs serviteurs, dont ils sont caressés. Ce fut sans doute par l'influence toute-puissante des bienfaits qu'un citoyen de Carthage se faisait suivre

d'un lion apprivoisé; ce qui obligea le sénat à le bannir, dans la crainte qu'il ne se servît de ses talents pour subjuguer la république. Carthage ne méritait pas de subsister long-temps, puisqu'elle punissait l'homme le plus capable de la gouverner. C'est un apprentissage sans doute utile pour régir les hommes, que l'art d'apprivoiser des lions. C'était entouré de lions et de bêtes féroces sensibles aux charmes de l'harmonie, que les Grecs représentaient Orphée, le premier de leurs législateurs.

Le lion de la ménagerie est une preuve de ce que peut l'influence de la société sur le caractère le plus sauvage; il est beaucoup plus gai qu'un lion solitaire. J'ai été le voir une seconde fois dans la compagnie d'une dame qui s'amusa à faire mouvoir son éventail devant lui; il la regarda avec la plus grande attention et prit toutes les attitudes d'un chat qui veut jouer.

J'attribue cette disposition du lion pour la sociabilité à l'amitié de son chien. Comme l'homme s'est servi des espèces si variées des chiens pour subjuguer toutes les espèces d'animaux par la force, peut-être réussirait-il à s'en servir encore pour les attirer à lui par la bienveillance: l'amitié naturelle des chiens pour l'homme lui servirait peut-être d'intermédiaire pour acquérir celle des animaux. J'ai vu des chiens liés de la plus intime affection avec des chevaux, des chats et même des oiseaux; et réciproquement. J'ai vu à l'île de Bourbon, chez le commissaire de la marine, un kakatoès de la

grande espèce, qui s'était pris d'une si grande affection pour un chien épagneul, qu'il volait au-devant de lui dès qu'il l'apercevait : il le suivait en jetant des cris de joie; et lorsque son ami était entré dans l'appartement et s'était couché, il mettait sa tête entre ses pates, sans remuer, pendant des heures entières. Mais, après tout, l'amitié la plus forte n'est qu'une nuance de l'amour. Je pense que si on eût élevé une chienne de la plus grande espèce avec le lion de la ménagerie, leur affection mutuelle eût redoublé, et qu'il en fût résulté peut-être un accouplement. Pline dit, d'après Aristote, que les Indiens faisaient couvrir leurs chiennes par des tigres, et qu'il en naissait des chiens-tigres, mais qu'ils ne se servaient que de ceux de la troisième littée, ceux des deux premières étant trop dangereux. On s'est procuré ainsi en France des chiens-loups; pourquoi ne parviendrait-on pas à avoir des chiens-lions? On peut au moins, au défaut d'une compagne, donner des amis aux animaux féroces, comme on le voit par l'exemple du lion. Le rhinocéros, dont l'instinct, semblable à celui du sanglier, paraît stupide, est sensible à l'amitié. Je l'ai vu, en 1770, à son passage à l'Ile-de-France; il haïssait les cochons, et écrasait avec sa corne, contre le bord du vaisseau, tous ceux qui venaient à sa portée; mais il avait pris une chèvre en affection; il la laissait manger son foin entre ses jambes. Ainsi, au défaut de l'amour, on peut offrir à ces tristes célibataires les consolations de l'amitié, et, par celle des animaux apprivoisés, les ame-

ner à celle de l'homme. Les faits que j'ai cités motivent ces aperçus sur la civilisation des bêtes féroces, et la possibilité de produire, par leur moyen, des races de chiens plus fortes et plus courageuses. On réussirait peut-être encore à adoucir leur naturel carnassier, en les nourrissant de végétaux. C'est peut-être à cette nourriture qu'on doit attribuer la douceur des tigres en Égypte, cette terre si abondante en fruits spontanés. L'étude suivie de leurs mœurs dans une ménagerie peut donc procurer de grandes lumières à la philosophie, et des avantages même à l'économie rurale.

D'après l'utilité qu'on peut tirer des animaux carnassiers, il n'est pas nécessaire de s'étendre sur celle qui peut résulter des pâturants et des granivores. On peut donner au bubale et au grand pigeon de Banda des femelles de leur pays. A leur défaut, on peut les croiser avec des espèces domestiques et se procurer des races distinguées par leur grandeur ou leur légèreté. Le couagga est hongre et le rhinocéros est d'une taille trop démesurée. Cependant Chardin dit qu'il est dans un état de domesticité en Éthiopie et que les habitants s'en servent pour labourer leurs terres. Quoi qu'il en soit, ce n'est que dans des ménageries qu'on est parvenu à naturaliser les premiers animaux dont les postérités peuplent nos campagnes; et en croisant leurs races, qu'on s'est procuré des variétés utiles dans leurs espèces. C'est ainsi qu'il en a été des diverses espèces de chevaux, de bœufs et de

brebis; de l'âne, qui nous a donné ensuite le mulet, tous deux étrangers encore au pays du nord; de la poule d'Inde, de la pintade, des diverses espèces de pigeons, du canard de Barbarie, des variétés si nombreuses de nos poules domestiques, du faisan et de beaucoup d'autres animaux venus originairement de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, et qui étaient aussi étrangers à notre climat que la vigne, le figuier, le mûrier, le cerisier, l'olivier, la pomme de terre et la plupart de nos arbres fruitiers, de nos légumes et de nos fleurs. Les mêmes contrées qui nous ont donné tant d'arbres qui enrichissent nos métairies et décorent nos jardins, nourrissent des quadrupèdes et des oiseaux dont nous pouvons peupler nos basses-cours et nos bosquets. Le règne animal renferme encore plus de familles que le règne végétal; et si nous avons naturalisé plus de végétaux que d'animaux, c'est que l'éducation des premiers est bien plus aisée que celle des seconds. On ne transporte pas, d'un bout du monde à l'autre, des quadrupèdes comme des plantes, ni des œufs comme des graines. Ces voyages, ces nourritures, ces premières éducations qui demandent tant d'expérience, sont au-dessus des moyens et du savoir de la plupart des hommes; il n'y a qu'une nation riche qui puisse faire ces entreprises dispendieuses, et des naturalistes qui soient capables de les exécuter. Une ménagerie n'est donc pas moins intéressante qu'un jardin pour l'économie rurale, surtout dans un lieu destiné à l'instruction publique.

Ces deux établissements réunis se prêteront mutuellement des lumières. On y étudiera les rapports des animaux avec les plantes qui leur sont compatriotes : ce n'est que par cette double harmonie qu'on peut les naturaliser. Nous verrions le castor se loger sur le bord de nos rivières, s'il y trouvait encore des peupliers; et le renne paître dans nos montagnes à glace, si son lichen y était abondant. On peut offrir sans frais, dans les serres chaudes du Jardin, aux animaux délicats, les températures et les plantes de leur pays. Ils oublieront leur captivité à la vue des végétaux qui les ont vus naître, et se livreront aux amours par les douces illusions de la patrie. On y verrait le colibri et l'oiseau-mouche faire leurs nids dans les feuillages des orangers et des bananiers. Plusieurs espèces de vers à soie de la Chine fileraient leurs cocons dorés sur son mûrier, et la cochenille du Mexique couvrirait de sa postérité pourprée les feuilles du nopal. C'est par des moyens semblables que déjà des curieux sont venus à bout de multiplier des ouistitis, des bengalis, des perroquets. Que sait-on si ces espèces utiles ou charmantes ne peupleront pas un jour nos bocages? Plusieurs d'entre elles, même des colibris, se sont répandues des contrées chaudes de l'Amérique dans celles qui sont plus froides que la France. Il en est de même des transmigrations des plantes; la nature ne les opère que par degrés : l'art doit l'imiter. La poule d'Inde et le faisan ont vécu dans nos ménageries avant de paître dans nos campagnes; le figuier et la vigne même ont végété

dans nos serres avant de tapisser nos collines. Peut-être un jour les îles Antilles recevront le nopal chargé de cochenilles du même établissement pour lequel je sollicite une ménagerie, comme elles ont reçu de son jardin l'arbre du café. Oh! que d'industrie et de jouissances y apportera un jour la liberté des blancs, lorsqu'ils y auront détruit l'esclavage des noirs!

Je ne parlerai point de l'utilité réciproque d'une ménagerie et d'un jardin pour nos animaux domestiques. C'est là qu'on peut essayer divers fourrages nouveaux, croiser les races des chevaux, des taureaux, des béliers, etc., étudier leurs maladies, auxquelles la médecine vétérinaire n'offre souvent, comme la nôtre à nous-mêmes, que des remèdes incertains. Le Jardin renferme dans ses nombreux végétaux mille vertus à découvrir : elles n'y dépendront point des conjectures trompeuses des savants : le docteur y recevra des leçons de la bête. La science de l'homme n'est infaillible que quand elle s'appuie de l'instinct des animaux*.

On peut élever encore des poissons, des coquillages, et même des amphibies, dans la grande pièce d'eau du Jardin qui est au niveau de la Seine et qui hausse et baisse avec ses eaux. Je ne prétends pas réunir dans une ménagerie toutes les espèces d'êtres vivants; mais, comme elle est destinée à l'étude de la nature, au moins on doit y enseigner les éléments des sciences naturelles, et

* Voyez, à la fin du volume, note seconde.

y former des naturalistes dans tous les genres, des ichthyologistes, des conchyliologistes, etc.

Nous avons négligé la plus vaste et la plus savante partie de l'histoire naturelle, celle des eaux. C'est dans les eaux, et surtout dans celles de l'Océan, que sont les lois primordiales du globe. L'Océan en est le premier et le dernier laboratoire. C'est dans son sein que se sont formés les roches calcaires, les marbres et peut-être les métaux, qui composent la surface de la terre; dans ses courants, les plaines qui l'ont nivelée et les vallons qui l'ont sillonnée; dans ses évaporations, les vents et les pluies qui la fécondent; dans ses zones, les bains tièdes qui la réchauffent, les glaces qui la rafraîchissent; et peut-être de leur fonte semi-annuelle, les mouvements alternatifs de pondération qui lui donnent les saisons. C'est encore l'Océan qui reçoit ses débris. Les pluies y retournent en fleuves; les roches, en sables; les végétaux et les animaux, en bitumes et en soufres, entretiens perpétuels des volcans, qui fournissent à leur tour des éléments nouveaux au cercle éternel de la vie et de la mort.

Les naturalistes ont divisé l'histoire naturelle en trois règnes, mais ils n'ont guère parlé que de ceux de la terre. l'Océan a, pour ainsi dire, ses règnes à part, qui ne ressemblent pas plus à ceux de la terre, que l'eau ne ressemble à l'humus, le madrépore à l'arbre, le poisson au quadrupède. Là, sont d'autres effets, et peut-être d'autres lois du mouvement, de la végétation et de la vie. Là, les corps, au lieu de tomber perpendiculairement,

circulent horizontalement; les végétaux sont pierreux, et se reproduisent sans fleurir; là, les animaux n'ont point de sang, et se multiplient sans s'accoupler : je parle de ceux qui appartiennent en propre aux eaux. l'Océan a des espèces analogues aux végétaux et aux animaux de la terre; mais il en a un grand nombre qui ne sont qu'à lui et dont les individus sont innombrables. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire l'histoire de ses pêches. Celle d'un seul poisson, tel que le hareng, fait la richesse de plusieurs nations. L'histoire naturelle doit donc s'occuper des productions d'un élément qui procure tant d'avantages aux hommes. Les pêches sont des moissons où il n'y a rien à semer, et où tout est à recueillir.

Les productions des eaux, plus gratuites que celles de la terre, n'offrent pas moins de spéculations à la mécanique et à la philosophie qu'à l'économie politique. L'homme, si vain de son savoir, a tiré la plupart des idées mères de toutes ses inventions, des animaux de la terre, et surtout des insectes, qui maçonnent, filent, tissent, collent, scient, liment, percent, font du papier, etc.; mais il a fort peu profité de ceux des eaux. Quoiqu'il s'élève aujourd'hui dans la région du tonnerre, au moyen d'un ballon rempli d'air inflammable, l'aigle ne lui montrera peut-être jamais à y voler; mais le poisson peut lui apprendre à y voguer. La forme carénée des poissons, leurs nageoires, leurs queues, ont déjà servi de patrons à la coupe, aux rames et au gouvernail de ses barques; mais son imitation

est encore bien imparfaite. Une barque avance avec ses rames; mais combien de poissons nagent beaucoup plus vite par le seul mouvement de leur queue! Ne pourrait-on pas construire un bateau d'une matière plus souple que le bois, de forme alongée comme un poisson, qui voguerait comme lui par le seul mouvement de son gouvernail? Nos marins se servent quelquefois de ce moyen lorsqu'ils font avancer un bateau, en plaçant à son arrière une rame qu'ils font mouvoir à droite et à gauche; mais ce levier étant trop court, et de plus oblique à l'horizon, son mouvement d'ondulation ne produit que peu d'effet.

Il me reste à répondre à quelques objections qui m'ont été faites par des botanistes même, sur l'établissement d'une ménagerie d'animaux au Jardin des Plantes. Ils veulent qu'on dissèque ceux de Versailles et qu'on les place au cabinet. « Il suffit, « disent-ils, d'étudier les animaux morts pour « connaître suffisamment leurs genres et leurs es- « pèces. » Ceux qui n'ont étudié la nature que dans des livres, ne voient plus que leurs livres dans la nature : ils n'y cherchent plus que les noms et les caractères de leurs systèmes. S'ils sont botanistes, satisfaits d'avoir reconnu la plante dont leur auteur leur a parlé, et de l'avoir rapportée à la classe et au genre qu'il leur a désignés, ils la cueillent, et, l'étendant entre deux papiers gris, les voilà très-contents de leur savoir et de leurs recherches. Ils ne se forment pas un herbier pour étudier la nature, mais ils n'étudient la nature que

pour se former un herbier. Ils ne font de même des collections d'animaux que pour remplir leur cabinet et connaître leurs noms, leurs genres et leurs espèces.

Mais quel est l'amateur de la nature qui étudie ainsi ses ravissants ouvrages ? Quelle différence d'un végétal mort, sec, flétri, décoloré, dont les tiges, les feuilles et les fleurs s'en vont en poudre à un végétal vivant, plein de suc, qui bourgeonne, fleurit, parfume, fructifie, se ressème, entretient mille harmonies avec les éléments, les insectes, les oiseaux, les quadrupèdes, et, se combinant avec mille autres végétaux, couronne nos collines ou tapisse nos rivages !

Peut-on reconnaître la verdure et les fleurs d'une prairie dans des bottes de foin, et la majesté des arbres d'une forêt dans des fagots ? L'animal perd par la mort encore plus que le végétal, parce qu'il avait reçu une plus forte portion de vie. Ses principaux caractères s'évanouissent : ses yeux sont fermés, ses prunelles ternies, ses membres roides ; il est sans chaleur, sans mouvement, sans sentiment, sans voix, sans instinct. Quelle différence avec celui qui jouit de la lumière, distingue les objets, se meut vers eux, aime, appelle sa femelle, s'accouple, fait son nid, élève ses petits, les défend de ses ennemis, étend ses relations avec ses semblables et enchante nos bocages ou anime nos prairies ! Reconnaîtriez-vous l'alouette matinale et gaie comme l'aurore, qui s'élève en chantant jusque dans les nues, lorsqu'elle est attachée par le bec à

un cordon; ou la brebis bêlante et le bœuf laboureur, dans les quartiers sanglants d'une boucherie? L'animal mort, le mieux préparé, ne présente qu'une peau rembourrée, un squelette, une anatomie. La partie principale y manque; la vie qui le classait dans le règne animal. Il a encore les dents d'un loup; mais il n'en a plus l'instinct, qui déterminait son caractère féroce et le différenciait seul de celui du chien si sociable. La plante morte n'est plus végétal, parce qu'elle ne végète plus; le cadavre n'est plus animal, parce qu'il n'est plus animé; l'une n'est qu'une paille, l'autre n'est qu'une peau. Il ne faut donc étudier les plantes dans les herbiers et les animaux dans les cabinets, que pour les reconnaître vivants, observer leurs qualités et peupler de ceux qui sont utiles nos jardins et nos métairies.

« Les animaux étrangers, ajoute-t-on, perdent « leur caractère dans la captivité et il n'y a que des « voyageurs qui, allant dans leurs pays, puissent « les connaître dans leur état naturel: » en conséquence on propose d'employer les fonds que je sollicite pour une ménagerie nationale, à faire voyager des zoologistes.

Si les animaux perdent leur caractère par la captivité, ils le perdent bien davantage par la mort. A quoi donc serviraient les voyages des zoologistes qui n'iraient nous chercher que leurs peaux ou leurs squelettes?

Si une ménagerie affaiblit le caractère des animaux en les captivant, autant en fait une serre

chaude de celui des plantes; car un palmier y est aussi captif dans son caisson qu'un rhinocéros dans sa loge. Il y a plus, c'est que l'animal dégénère beaucoup moins en captivité que le végétal. Certainement le bambou, le café, les palmiers de nos serres, sont plus petits et plus rachitiques que les autruches, les lions et les autres animaux des mêmes climats qu'on amène en Europe, parce que ceux-ci ont pour l'ordinaire toute leur crue lorsqu'on les envoie et qu'il est plus aisé de leur procurer les aliments qui leur conviennent, qu'aux végétaux, le sol et les températures dont ils ont besoin. Cependant conclurait-on de la dégénération des plantes étrangères dans nos serres chaudes, qu'il faut les supprimer et envoyer les botanistes voyager en Asie, en Afrique et en Amérique, pour nous les faire connaître en Europe? Mais en a-t-on jamais fait voyager uniquement pour chercher des herbiers? n'attend-on pas d'eux, au contraire, qu'ils ne nous apporteront des plantes mortes, que quand ils ne pourront pas nous les donner vivantes? ne leur recommande-t-on pas d'en recueillir les graines, afin de les semer chez nous? ne sont-ce pas eux qui ont peuplé le Jardin national d'une foule de végétaux agréables ou utiles, qui de là se sont répandus dans nos jardins et dans nos campagnes? Quels avantages retirerons-nous donc des voyages des zoologistes, s'ils ne nous apportent jamais que des animaux morts? Que feraient-ils d'ailleurs des vivants, puisque la nation n'aura pas de ménagerie pour les recevoir? Ils

étudieront leurs mœurs, dit-on, et nous en apporteront des descriptions exactes; ils nous en feront des dessins. Ils en jouiront donc seuls en réalité, tandis que la nation qui les paie, n'en aura que les images. Mais à quoi nous servira de les connaître morts, si jamais nous ne devons les voir vivants? Après tout, je voudrais bien savoir comment des zoologistes peuvent connaître à fond les animaux sauvages d'un pays, dont au bout du compte ils ne veulent avoir que les peaux. Comment étudieront-ils leurs mœurs, s'ils ne les observent qu'en les couchant en joue? ils ne les verront jamais que fugitifs et tremblants. Iront-ils, avec toute leur bravoure, au sein des déserts, examiner le lion dans sa caverne et le rhinocéros dans son marais? Au moins l'animal au pouvoir de l'homme montre encore son instinct; s'il s'altère par les mauvais traitements, il semble se perfectionner par les bienfaits. Le lion s'associe un ami dans les fers; et le rhinocéros, sortant de sa bauge, vient à travers ses barreaux mendier des caresses à la main qui le nourrit.

Nos naturalistes voyageront-ils donc toujours en chasseurs? Il fut un temps où l'homme parcourait la terre sans se faire craindre des animaux et sans les craindre; ils reconnaissaient en lui l'empreinte auguste que lui a donnée l'Auteur de la nature. Les plus forts le regardaient avec respect et les plus faibles se mettaient sous sa protection. Les histoires des anciens solitaires de l'Égypte, des brames de l'Inde, des santons de l'Afrique, ont là-dessus des

traditions uniformes ; on les retrouve dans les voyageurs les plus dignes de foi. Cook raconte qu'il a marché souvent, dans les îles inhabitées de l'hémisphère sud, au milieu des pingoins, des phoques et des lions marins, sans qu'aucun de ces animaux s'effrayât à sa vue ; ils s'approchaient même de lui et l'observaient avec curiosité. Le voyageur jouit d'une semblable confiance sur l'île déserte de l'Ascension ; j'y ai traversé des légions de frégates et de fous perchés sur leurs rochers, sans qu'aucun d'eux se dérangeât de dessus son nid ou d'auprès de sa femelle. J'ai été témoin d'un semblable spectacle sur les rivages habités du cap de Bonne-Espérance, couverts d'oiseaux marins qui viennent se reposer jusque sur les chaloupes. J'y ai vu, près de la douane, un pélican jouer avec un gros chien. Quels seraient les plaisirs et les découvertes d'un amateur de la nature, qui voyagerait dans des pays inhabités, sans armes et sans autres instruments que ses yeux et son cœur ! Il jouirait des instincts variés de tous les animaux, qui s'abandonneraient sans méfiance à ses observations, comme aux premiers temps du monde ; il apercevrait du moins quelques chaînons des relations que la nature avait établies dans la chaîne des êtres sensibles, avec l'homme même, et qu'il a le premier rompues par ses armes foudroyantes. C'est encore dans les solitudes du cap de Bonne-Espérance, que le Hottentot voit l'*oiseau de miel* venir au-devant de lui, lui annoncer par son vol terre-à-terre et par ses cris répétés la découverte d'une ruche dont

il lui demande sa part. C'est sur cette même terre hospitalière aux animaux innocents, que j'ai vu, près de moi, un autre oiseau, l'*ami du jardinier*, dépouiller une haie d'insectes et les accrocher à des épines. C'est à l'humanité des peuples sauvages que les animaux découvrent encore leurs instincts, qu'ils cachent à la barbarie des peuples policés. Que d'harmonies touchantes ont été rompues dans nos propres climats par nos naturalistes meurtriers! On doit sans doute beaucoup de dépouilles d'animaux à nos savants chasseurs; mais la connaissance de leurs mœurs appartient à des bergers et à des Sauvages. Ce n'est plus que dans des déserts ou chez des peuples humains, que l'animal sans expérience voit l'Européen sans inquiétude, et dans le besoin se met sous sa protection; partout ailleurs, il le fuit comme un tyran.

Une ménagerie bien dirigée peut nous donner encore une image de ces antiques correspondances des animaux avec l'homme. Le cabinet ne nous présente guère que ceux auxquels il a arraché la vie par violence : la ménagerie peut nous montrer ceux à qui il la conserve par ses bienfaits. Cette école, nécessaire à l'étude des lois de la nature, peut devenir intéressante pour celle de la société, et influer sur les mœurs d'un peuple, dont la férocité à l'égard des hommes commence souvent son apprentissage par celle qu'il voit exercer sur les animaux.

Cette ménagerie coûtera, dit-on, beaucoup plus que le jardin, parce que les animaux consomment

plus que les plantes. Mais les plantes qui sont dans les serres chaudes coûtent beaucoup de bois et d'entretien : il leur faut des engrais, des terres de fougère, des caissons, des paillassons, des vitres. Je conviens cependant que les animaux consommeront davantage; mais il ne sera pas nécessaire de se procurer toutes les familles de ceux qui sont connus ; on ne s'attachera qu'à avoir les plus utiles. Quant à ceux qu'on nous offre aujourd'hui, comme on nous les donne, l'achat n'en coûtera rien. Leur nourriture n'est pas dispendieuse : le bubale, le couagga, le rhinocéros, vivent de foin, d'un peu d'avoine et de son : le lion mange par jour six livres de viande de basse boucherie; et le chien son ami, six livres de pain par semaine. On peut nourrir le lion à meilleur marché, avec des équarrissages de chevaux. Leur logement sera de peu de dépense : M. Laimant, concierge de la ménagerie, nous a promis les grilles, les palissades et les charpentes de leurs loges. M. Couturier, régisseur général des domaines de Versailles, et rempli d'ardeur pour le bien public, s'est chargé de les faire transporter sans frais, ainsi que les animaux, ayant à sa disposition un grand nombre de chevaux de trait. Enfin, pour comble de facilités, il y a sur la rue de Seine un terrain, ci-devant aux nouveaux convertis, qui appartient à la nation et qui est enclavé dans le Jardin des Plantes : il contient des bâtiments considérables, qui n'ont besoin que de quelques cloisons : et il y a, de l'autre côté de la rue, la fontaine Saint-Victor, d'où il est facile de dé-

voyer de l'eau vive pour les besoins de ces animaux *.

Il ne s'agit donc plus que de fixer une somme annuelle pour leur établissement et leur nourriture, et pour les gages du portier, du gardien, du concierge, du professeur, etc. Quoique cette évaluation ne soit pas de mon ressort, je l'estime à vingt mille livres. La dépense du cabinet, du jardin, de ses professeurs, jardiniers, portiers, garde-bosquets, a été portée cette année à cent mille livres; l'année précédente, elle l'avait été à cent seize mille, sans rien ajouter à l'instruction publique : moyennant cent vingt mille livres, cet établissement aura un cours complet d'histoire naturelle et donnera des naturalistes, des plantes et des animaux utiles aux quatre-vingt-trois départements de la France, et même aux pays étrangers. Le jardin seul fournit annuellement douze à quinze mille plantes ou paquets de graines pour cet objet. Il faut semer avant de recueillir, et les plus beaux fruits d'une dépense nationale sont les lumières; elles illustrent seules les capitales. Colbert attirait à Paris des étrangers par des fêtes qu'il donnait à Louis XIV; une nation libre doit les y appeler par des écoles utiles qu'elle ouvre au genre humain. Des villes entières, comme Athènes, et quelques autres de nos jours, ont dû leur principal revenu à des établissements d'instruction publique. Quelle étude est plus digne de l'homme que celle de la

* Voyez, à la fin du volume, note troisième.

nature, d'où émanent toutes les sciences et tous les arts!

J'ai indiqué des moyens d'économie pour la formation d'une ménagerie. On peut les étendre jusqu'aux professeurs mêmes. J'ajouterai donc ici quelques réflexions qui pourront servir à l'organisation future des écoles publiques, et résoudre la grande question déjà agitée, si l'instruction nationale doit être gratuite.

La patrie doit former des citoyens : elle leur doit donc les premières leçons de la morale. Une mère ne vend point son lait à ses enfants; elle leur apprend de même sans argent, mais non sans intérêt, à aimer, à parler, à marcher : mais les enfants, devenus des hommes, doivent pourvoir, à leur tour, à leurs besoins et à ceux de leur mère. Ceci posé, la patrie, cette mère commune, fondera gratuitement les écoles qui formeront les corps des enfants par les exercices militaires, et leurs cœurs par ceux de la morale, cette gymnastique de l'ame. C'est à elle à leur apprendre à en puiser les sentiments dans ses lois, et à les exprimer par l'écriture, ce lien universel d'une société civilisée. Mais, devenus des hommes, c'est à eux à s'appliquer, suivant leur goût, aux différents arts qui mènent à la fortune : ils peuvent devenir à leur gré, marchands, fabricants, potiers, docteurs; il suffit que la patrie en fasse des citoyens.

On ne doit pas plus payer avec de l'argent les premières leçons du civisme, que celles de l'amitié, de l'amour et de la vertu. J'en conclus donc que

les écoles primaires, où l'on enseigne les premiers devoirs de la morale, doivent être gratuites; mais que les écoles secondaires, où on apprendra les sciences, les arts et les métiers, doivent être payées. Ces conséquences sont dans la nature. Tout ce qui ramène les hommes aux lois naturelles, doit être donné gratuitement, comme les éléments mêmes de la nature; mais tout ce qui rapporte de l'argent dans la société, doit coûter de l'argent. Cependant, comme les sciences et les arts ont leurs principes dans la nature, et leurs résultats dans la société, j'en conclus que leurs professeurs, surtout ceux des sciences naturelles, doivent être payés en partie par la nation, en partie par leurs élèves: par la nation, qui doit choisir dans tous les genres les hommes les plus habiles pour en former des pépinières de savants et d'artistes; et par leurs élèves, qui doivent en recueillir du lucre dans les diverses conditions de la vie. Il en résultera à la fois plus de zèle de la part des professeurs, et plus d'application de celle des étudiants. La plupart des hommes n'estiment que ce qui leur rapporte ou leur coûte de l'argent. Peu de gens admirent le soleil, qui répand gratuitement des océans de lumière; mais tout un peuple court les rues la nuit pour voir une illumination de lampions, et en fait d'autant plus de cas qu'elle a plus coûté. Ainsi sentent la plupart des hommes, les savants comme les ignorants. Il ne faut donc pas douter que le zèle des professeurs ne redoublât par l'intérêt attaché à leurs leçons, et n'attirât une foule d'étrangers à Paris pour les

entendre. Nous en trouverions beaucoup d'exemples chez les Grecs et chez les Romains, parmi ceux mêmes qui enseignaient la philosophie. Cet usage subsiste en Danemarck et en Suède, parmi les professeurs d'histoire naturelle; et il y a peu de royaumes qui fournissent plus de naturalistes. Le fameux Linnée était payé par ses écoliers. Enfin les conditions de la vie les plus honorées se font payer chez nous par le public et les particuliers, jusqu'à celles qui rendent la justice et desservent les autels.

Tout nécessite donc l'établissement d'une ménagerie au Jardin des Plantes, et tout y est favorable : le besoin de placer dans un lieu destiné à l'étude de l'histoire naturelle le règne le plus intéressant de la nature; les avantages qui en résulteront pour le progrès des arts, des sciences, de l'économie rurale et de la philosophie même; nos relations politiques avec les puissances étrangères; l'intérêt de la capitale; la nécessité urgente de recueillir les débris de la ménagerie de Versailles; la facilité de les transporter à Paris et d'acquérir, sans bourse délier, un terrain et des bâtiments enclavés dans le Jardin des Plantes, et voisins d'une fontaine.

Ministres, honorés de la confiance de la nation; sections de Paris, si zélées pour la gloire de votre ville; citoyens éclairés, qui étendez vos lumières économiques à tout son département, prenez en considération un établissement qui doit illustrer la capitale et éclairer toutes les parties du corps politique : attachez-les au centre commun de la

patrie par les liens de la reconnaissance. Vous voulez former avec eux une république indissoluble; il n'y en a point de plus ancienne et de plus durable que celle des lumières: elle seule nous lie avec tous les peuples de l'univers, avec ceux qui ne sont plus, comme avec ceux qui doivent venir un jour : c'est dans la nature qu'il faut en chercher les lois; la nature seule rapproche par ses bienfaits les hommes, que les religions et le patriotisme ont divisés.

C'est à vous que je m'adresse, illustres membres de la Convention nationale, au nombre desquels j'ai eu l'honneur d'être appelé. Si ma santé ne m'a pas permis de m'associer à vos pénibles travaux, qui ont pour but de régénérer les hommes, délassez-vous en favorisant les miens, qui ont pour objet de répandre sur eux les bienfaits de la nature. Ne permettez pas que je sois obligé de solliciter, sous le régime de la liberté, de faibles secours pour porter à sa perfection un établissement entrepris avec magnificence sous celui du despotisme. Que j'aie la gloire d'achever auprès des représentants de la nation ce que Buffon avait désiré sous les ministres de la cour. Sa place honorable m'a été donnée, sans que je l'aie demandée : elle m'attirera l'envie, si vous ne me faites faire un essai heureux de mon crédit. Secondez-moi de votre faveur dans votre assemblée, comme je vous ai secondés de mes vœux dans ma solitude. J'ai perdu dans la révolution presque tout mon faible revenu : je n'en ai rien demandé aux représentants de la patrie; je

n'ai été sensible qu'à leurs efforts pour réparer ses maux. Ce n'est donc pas pour moi que je m'adresse à vous, c'est pour elle, c'est pour vous-mêmes. Mais ce n'est pas à ma voix que vous devez vous rendre, c'est à celle du peuple. De tous les établissements nationaux, celui du Jardin des Plantes est le seul qu'il ait respecté, parce qu'il est le seul à son usage, qu'on y donne des herbes médicinales à ses maux, et que c'est là que viennent s'instruire les savants qui doivent les soulager. Votre bienfaisance pour des écoles qui lui sont chères, accroîtra sa confiance en vous. Il sentira que, malgré les frais qu'entraînent les arts destructeurs de la guerre, vous savez pourvoir aux arts réparateurs de la paix. Louis XIV, dans des circonstances aussi embarrassantes que celles où vous vous trouvez, entreprenait des monuments fastueux : achevez ceux qui sont utiles. Il s'y faisait représenter en Apollon, en Mars, en Jupiter. Faites pour la patrie une partie de ce qu'il a fait pour sa gloire ; le peuple vous regardera comme des dieux qui d'une main lancent la foudre, et de l'autre versent les fertiles rosées.

LETTRE

DE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

AUX AUTEURS DE LA DÉCADE PHILOSOPHIQUE.

LETTRE

DE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

AUX AUTEURS DE LA DÉCADE PHILOSOPHIQUE.

Je vous envoie la lettre originale que l'Océan m'a apportée dans une bouteille, au milieu des rochers du cap Prior; j'y joins celle de notre vice-consul au Ferrol, qui me l'a fait parvenir, et de plus quelques réflexions sur cette expérience nautique, si intéressante pour la théorie des courants de l'Océan et pour la communication des hommes : je vous prie de les insérer dans votre journal, destiné particulièrement à servir d'archives aux sciences et aux arts.

Ferrol, 29 thermidor an v (16 août 1797).

Citoyen,

Vous trouverez ci-jointe une lettre qui m'a été remise par un officier d'un régiment en garnison ici, qui lui-même l'a reçue d'un soldat qui dit l'avoir sortie d'une bouteille qu'il rencontra le 6 juillet dernier (à sec), entre les rochers du cap

Prior. Je m'empresse, d'après le vœu de l'auteur de cette lettre, de vous la faire parvenir, et désire qu'elle procure le résultat d'utilité publique que vous et le citoyen Brard recherchez avec tant de zèle.

J. BEAUJARDIN,

Vice-consul de la république au Ferrol.

A bord du navire Danois l'*Indianer*, capitaine Bensse, 15 juin 1797.

MONSIEUR,

Nous avons jeté à la mer, d'après votre invitation, cette lettre, n° 1, incluse dans une bouteille, à la latitude septentrionale de 44 degrés 22 minutes; longitude, 4 degrés 52 minutes, méridien de Ténériffe. Nous allons de Hambourg à Surinam, colonie hollandaise. A chaque centaine de lieues, nous en jetterons une autre avec son numéro, sa date, ses latitude et longitude. Nous joignons, dans chaque bouteille, à chaque lettre, un billet écrit en latin, français, italien, anglais et allemand, pour prier ceux qui la trouveront, d'écrire exactement au-dessous le lieu et la date où ils l'auront trouvée, avec instance de vous la faire passer de suite.

Nous sommes avec tout le respect dû à vos talents, et le dévouement possible,

Vos très-obéissants serviteurs,

PANEL junior, PANEL l'aîné, BRARD,

Correspondants du Muséum d'histoire naturelle.

La note, jointe à la lettre, en latin, en français, en italien et en anglais, était ainsi conçue :

« Nous prions ceux qui trouveront la lettre incluse dans cette bouteille, d'y écrire le lieu et la date où ils l'auront trouvée, de la cacheter et de la mettre à la poste pour la faire parvenir à son adresse. Comme elle est destinée pour faire connaître le système des courants, et que par là elle intéresse la marine et l'humanité entière, nous croyons que toutes personnes honnêtes qui la trouveront, ne se refuseront point à cette belle action. »

La lettre du citoyen Brard et de son ami Panel, correspondants du Muséum d'histoire naturelle, a été jetée à la mer par le 44e degré 22 minutes de latitude septentrionale, et le 4e degré 52 minutes du méridien de Ténériffe : c'était le 15 juin 1797 ; elle a attéri au cap Prior le 6 juillet. Ce cap est situé au 43e degré 34 minutes 15 secondes de latitude septentrionale, et au 10e degré 31 minutes 45 secondes de longitude orientale du méridien de Ténériffe. La lettre a donc parcouru en latitude, vers le sud, environ 48 minutes, ou 20 lieues, en supposant le degré à 25 lieues terrestres ; et elle a vogué en longitude 5 degrés 39 minutes 15 secondes vers l'est, qui font environ 114 lieues ; le degré de longitude étant par ce parallèle de 20 lieues terrestres, ou un cinquième plus petit que sous l'équateur. En prenant la diagonale de ces deux directions au sud et à l'est, on aura environ 125 lieues pour la route de la bouteille.

Cependant il est probable qu'elle a fait plus de 20 lieues vers le sud, si les marées portent au nord, le long des côtes de l'Europe ; car elle a dû descendre d'abord au sud avec le courant de l'océan Atlantique, et remonter ensuite au nord avec les marées qui, selon moi, ne sont que les contre-courants latéraux du courant général, qui porte au sud dans notre été. De quelque manière qu'elle ait vogué au sud, il est certain qu'elle n'a point éprouvé d'obstacle de la part de ce prétendu courant général de l'Océan, qui va sans cesse de la Ligne aux pôles par la gravitation de la lune, suivant le système astronomique.

Si on joint à cette expérience celle qui fut faite aussi avec une bouteille jetée dans la baie de Biscaye, le 17 août 1786, et qui fut repêchée sur les côtes de Normandie, le 9 mai 1787, on sera convaincu que le courant général de l'océan Atlantique porte au sud en été, et au nord en hiver. On peut voir des détails sur l'expérience de la baie de Biscaye, dans le Mercure de France du 12 janvier 1788, et dans mon Mémoire sur les marées, où j'en ai fait l'application à ma théorie des marées, publiée pour la première fois en 1784.

Quelques personnes prétendent que c'est le vent qui a poussé ces deux bouteilles en sens contraire; d'autres, que c'est la lune. Il est possible que le vent ait influé sur leur navigation ; mais l'a-t-il retardée ou accélérée ? J'ignore celui qui a soufflé à ces deux époques, à la hauteur des côtes de France et d'Espagne ; mais cette chance douteuse

est à l'avantage de ma théorie, si on s'en rapporte à celle des astronomes sur là direction de ce météore hors de la zone torride. Suivant le docteur Halley, le vent d'ouest souffle presque toute l'année hors des tropiques. Selon lui, ce vent est en quelque sorte une réaction du vent alizé de l'est, qui souffle en sens contraire dans la zone torride. Certainement cela n'est pas; car si cela était, la bouteille jetée à l'entrée de la baie de Biscaye, aurait dû y rentrer; au contraire, elle a été portée au nord, puisqu'elle a été repêchée sur les côtes de Normandie; elle a donc dû être contrariée plutôt que favorisée par le vent d'ouest. Il y avait donc un courant qui la portait au nord, malgré la résistance de ce vent. D'ailleurs, celui qui souffle contre l'embouchure d'une rivière, n'en change pas le cours, quoiqu'il le retarde.

Ce courant, dira-t-on, est celui des marées, qui portent au nord en tout temps, suivant le système astronomique; mais si ce courant existait, comment la bouteille échouée sur le cap Prior est-elle descendue vingt lieues au sud? Elle a donc vaincu à la fois la résistance des marées et celle du vent d'ouest? Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'un courant général, venant du nord, l'aura d'abord portée assez loin au sud; et qu'ensuite celui des marées, moins rapide, l'aura en partie reportée au nord le long des côtes, où elle a attéri.

Quant à ceux qui pensent que la lune, par son attraction, est le mobile principal des mouvements de l'Océan, et par conséquent de la navigation de

ces deux bouteilles, je leur en demande bien pardon, mais je crois qu'ils se trompent. Le courant de l'océan Atlantique, qui change deux fois par an aux équinoxes, comme celui de l'océan Indien, ne peut avoir la cause de son mouvement dans le cours permanent de la lune, qui va toujours d'Orient en Occident; mais il en a une versatile aux deux pôles, dont le soleil, par sa chaleur, fond alternativement les glaces d'un équinoxe à l'autre.

Je le répète, il n'est pas vraisemblable que la lune soit, par sa gravitation ou son attraction, le mobile de l'Océan. Comment produirait-elle par son attraction les grandes marées de chaque mois, qui n'arrivent sur nos côtes qu'un jour et demi ou deux après qu'elle est nouvelle ou pleine? Elles devraient avoir lieu immédiatement à son passage à notre méridien, si elle soulevait notre mer. Comment, d'un autre côté, pourrait-elle l'attirer vers le zénith de ce même méridien, lorsqu'elle est à son nadir, et soulever la mer Atlantique, lorsqu'elle est sur la mer du Sud? Peut-elle agir sur nos têtes, tandis qu'elle est à nos antipodes? Comment attire-t-elle deux fois par jour l'Océan entier, et laisse-t-elle la Méditerranée et les lacs sur lesquels elle passe, sans flux et reflux? Pourquoi n'attire-t-elle pas l'atmosphère, cet Océan d'air plus étendu, plus léger et plus mobile que l'Océan aquatique? Si elle soulevait l'air, il aurait des marées comme l'Océan, et au même moment; le baromètre les annoncerait deux fois par jour: or, c'est ce qu'il ne fait pas.

La lune n'agit donc sur l'Océan que par les rayons du soleil, qu'elle réverbère sur les glaces des pôles, dont elle accélère les fontes par un surcroît de chaleur; et ces fontes n'accroissent le volume de l'Océan sur nos côtes, qu'un jour et demi ou deux après que leur action s'est fait sentir au pôle d'où elles partent, à cause de l'éloignement de ce pôle; ainsi, une source qui tombe dans un bassin, y produit un mouvement qui se décompose en deux; l'un est celui de la masse entière de l'eau, qu'elle remue presque à la fois; l'autre est celui de fluctuation, qui n'agit qu'à la surface et y produit des cercles qui se succèdent sans cesse.

Le premier se fait sentir dans l'Océan, lorsque le soleil à l'équinoxe échauffant un pôle couvert de glaces, en fait sortir des torrents qui augmentent tout-à-coup le volume de l'Océan et le forcent de rétrograder vers le pôle opposé, avec une impulsion de masse qui se fait sentir en deux ou trois semaines dans la mer des Indes. Le même effet a lieu, lorsque les fontes polaires surabondantes de la nouvelle et pleine lune se manifestent un jour et demi après, dans les grandes marées de nos côtes. Elles arrivent chez nous en été, ainsi que celles de l'équinoxe du printemps, beaucoup plus tôt qu'aux Indes, parce que nous sommes plus voisins du pôle qui les produit.

Quant au mouvement de fluctuation, il nous donne les marées de chaque jour, qui se succèdent comme les ondulations d'un bassin où tombe une source, et qui se font sentir, surtout sur les côtes;

par l'action constante des courants polaires semi-annuels, dont elles ne sont souvent que des contre-courants latéraux.

L'Océan est un grand fleuve dont les sources versatiles sont aux pôles; il circule autour du globe par un mouvement à la fois direct et latéral, et par deux mouvements tour-à-tour opposés, comme la sève dans les végétaux, et le sang dans les animaux: c'est ce que nous démontrerons dans un plus grand détail, dans nos Harmonies de la nature. Les preuves que nous en apporterons, sont si évidentes, que nous nous flattons de ramener à notre théorie les partisans les plus zélés du système newtonien.

Quoi qu'il en arrive, il est certain que les courants de l'Océan peuvent être au moins aussi utiles aux hommes que ceux des rivières. On peut, par le moyen de ceux du pôle nord, faire descendre tous les ans en été, jusque sur nos côtes et dans nos ports, des quantités prodigieuses de bois qui se perdent dans les parties septentrionales de l'Europe et de l'Amérique: en les assemblant en longs trains, et en les remorquant avec quelques bateaux, elles descendraient encore plus aisément que les montagnes de glaces flottantes qui sortent, au printemps, du fond de la baie d'Hudson et de celle de Baffin, et viennent s'échouer jusque sur le banc de Terre-Neuve.

Il y a quelques années, l'hiver ayant été doux à Londres, et les glacières y manquant de glace en été, un Anglais fit la spéculation d'en aller chercher

sur le grand banc; il en rapporta une cargaison qu'il vendit fort cher. Il eût pu en remorquer un rocher entier jusque dans la Tamise. Nous pouvons de même exporter les forêts du nord et les faire flotter dans la Seine. La théorie des courants maritimes peut ouvrir mille communications utiles entre les hommes; les causes en étant connues, on peut en déterminer les effets par des expériences simples, faciles et peu coûteuses. Une bouteille deviendra plus intéressante dans la mer que le globe aérostatique dans l'air; celui-ci expose les hommes à de terribles naufrages, celle-là peut les en sauver. Il est évident que si le vaisseau *l'Indienne* avait péri sur un écueil, à l'endroit où le C. Brard a jeté sa bouteille, l'équipage eût donné des nouvelles de son malheur sur la côte d'Espagne en moins de trois semaines; il n'eût pas tardé sans doute à être secouru.

Hélas! il n'y avait guère plus loin de l'Ile-de-France à l'Ile-de-Sable, sur laquelle un vaisseau de la Compagnie des Indes se brisa, il y a environ quarante ans. Le capitaine abandonna sur cet écueil, jusqu'alors inconnu, cent cinquante noirs esclaves qu'il venait d'acheter à Madagascar. Il promit à ces infortunés, qu'il laissa presque sans vivres, de les envoyer chercher dès qu'il serait arrivé à l'Ile-de-France, et il s'embarqua avec ses matelots dans sa chaloupe, qui pouvait à peine les contenir. Dès qu'il fut abordé au Port-Louis, il rendit compte au commandant de son naufrage et du sort des malheureux noirs; mais celui-ci calcu-

lant le temps et les frais d'armement avec la valeur des nègres, il conclut que la dépense de leur recherche en surpasserait le profit. Ainsi ils furent oubliés pour toujours. Huit ou neuf ans après, un vaisseau, passant près de l'Ile-de-Sable, y aperçut des signaux ; c'étaient ceux de six ou sept de ces misérables noirs, qui avaient survécu à leurs compagnons morts de faim. Pour eux, ils avaient subsisté jusque-là de coquillages et de quelques oiseaux de mer, et ils se désaltéraient d'eau de pluie, qu'ils conservaient dans des coquilles. On les ramena à l'Ile-de-France, où ils retombèrent probablement dans l'esclavage.

Infortuné *de la Peyrouse!* vous êtes peut-être, comme eux, avec vos compagnons, sur un banc de sable, au milieu des mers, dénué de tout, et ne pouvant instruire de votre destinée votre patrie, qui a fait de vaines recherches pour la connaître! Si les Académies, qui fondaient tant d'espérances sur votre voyage, avaient mis au rang de leurs systèmes astronomiques une théorie plus simple des courants, et parmi vos collections d'octants, de quarts de cercle, de pendules et d'instruments savants, des projectiles communs, tels que des bouteilles, des bouts de planches, des cocos, vous auriez pu donner des nouvelles de votre désastre jusqu'aux extrémités du monde. C'est par de simples fruits nautiques, chassés par les courants, que les Sauvages ont découvert toutes les terres où ils ont abordé. Peut-être aux mêmes signaux, des noirs d'une île voisine fussent venus à votre se-

cours ; ils n'eussent point hésité à s'embarquer dans leurs pirogues, parce que vous étiez blanc, et de la couleur de leurs tyrans; mais ils eussent ajouté au respect dû à votre liberté naturelle, celui que leur eussent inspiré vos malheurs.

Paris, le 7 brumaire an VI (28 octobre 1797).

NOTES

DU MÉMOIRE SUR LA MÉNAGERIE.

---

[1] PAGE 527.

J'emploie l'expression de *règne fossile* au lieu de celle de règne minéral, dont se servent les savants; mais comme les ignorants, du nombre desquels je suis et pour lesquels j'écris, entendent par minéral seulement ce qui concerne les mines, j'ai cru que le mot de fossile serait plus étendu et mieux entendu. Le mot de fossile vient de *fosse*, et s'applique à tout ce qui se fouit ou se fouille; il désigne donc tout ce qui est dans la terre, de quelque nature que ce soit, mine, sable, pierre ou terre. Il a donc plus d'analogie avec le végétal, dont la terre est immédiatement la base. Les hommes ne sont curieux que de ce qu'ils ne voient pas et n'entendent pas : ils creusent les montagnes pour y chercher des minéraux; ils pourraient trouver des trésors dans les fossiles de la surface. J'ai vu un jour, près des boulevards, semer des haricots dans des débris de plâtras, dont on avait comblé un terrain; ils y réussirent à merveille. J'ai souvent vu, dans des chantiers de pierre, venir abondamment des orties et de vigoureuses malvacées. Ne pourrait-on pas faire de semblables essais sur des terrains de diverses natures? Le plus ingrat me paraît propre à produire quelque chose : il croît des plantes jusque sur nos murs. Le règne fossile peut présenter des vues neuves, et plus intéressantes pour l'économie rurale, que le règne minéral. Les relations du règne fossile avec le végétal ne sont pas moins utiles à connaître, que celles du végétal avec l'animal. Ce sont les trois étages du palais de la nature; nous ne pourrons le connaître qu'en étudiant son

ensemble. Nos sciences isolées ne nous en montrent que des cabinets.

[a] PAGE 541.

Avant de faire imprimer ce Mémoire, je l'ai lu à plusieurs de mes savants collègues, et j'avoue que leur suffrage m'a fait le plus grand plaisir; mais aucun ne m'en a fait autant que celui de M. Daubenton, si connu par ses succès dans l'économie rurale, où il est parvenu à nous procurer des races de moutons dont les laines sont aussi fines que celles d'Espagne. J'ai été charmé que ma théorie sur l'établissement d'une ménagerie servant à l'instruction publique, fût parfaitement d'accord avec sa longue expérience, et que mes vues fussent précisément les mêmes que celles qu'il a eues pour l'École vétérinaire d'Alfort, près Paris. Voici le résumé d'un discours manuscrit qu'il m'a communiqué, et qu'il a prononcé à l'ouverture des cours de cette école.

Après avoir dérivé, d'après Pline et Columelle, le nom de vétérinaire, de *veterina*, sous lequel les Romains comprenaient non-seulement le cheval, l'âne, le mulet et le bœuf, qui sont des bêtes de charge et de trait, mais encore les hommes qui les conduisaient et les soignaient en état de santé, M. Daubenton étend cette dénomination « à tous les animaux domestiques utiles à l'homme, de quelque genre qu'ils soient, « quadrupèdes, oiseaux, poissons, insectes. » Il résulte donc de ses observations, qu'on peut croiser en France les races du chien, du loup et du renard, ainsi que celles des autres animaux carnassiers, « qui ne sont point, dit-il, féroces par nature. Ils ne fuient l'homme que par crainte, et ils ne dévorent les animaux que par besoin. Si l'on fait cesser ces « deux causes, en accoutumant les animaux farouches à la présence de l'homme, et en donnant des aliments aux animaux « féroces, on les rendra aussi traitables que nos animaux domestiques. » Il présume cependant que ce ne peut être qu'après quelques générations. Il cite en exemple notre chat

domestique, qui est de l'espèce du tigre. Il croit qu'il est très-possible d'amener à l'état de domesticité les cerfs, les daims et surtout les chevreuils; et dans les animaux étrangers, le zèbre d'Afrique pour le trait ou pour la selle. L'Amérique offre à nos troupeaux et à nos garennes, le tapir, le pécari, le cariacou, le paca, l'agouti, l'akouchi et le tatou, renommés par l'excellence de leurs chairs.

Il passe eusuite aux oiseaux. Il cite, d'après Varron et Columelle, les grives, les cailles, les sarcelles, dont les Romains faisaient de nombreuses volières. Il prétend que le coq et la poule se trouvent sauvages dans les Indes orientales, et propose d'agréger à leur domesticité dans nos basses-cours, l'outarde, la canepetière, le rouge, le pilet, le faisan de montagne, le coq de bruyère. Il cite la tadorne, qui y a produit, avec la cane domestique, des métis d'une très-bonne espèce; le dindon d'Amérique et le faisan de la Colchide, adoptés par notre économie rurale, et inconnus à celle des Romains. Il propose de joindre à ces familles apprivoisées le hocco, gros oiseau de l'Amérique méridionale; le marail de la Guiane, plus délicat que le faisan; le camoucle des mêmes contrées, plus gros et plus charnu que le dindon; le cariama du Brésil, de la taille du héron, d'un goût exquis: il est facile à apprivoiser, ainsi que la plupart des autres. Il y ajoute l'édredon, canard des îles du nord de l'Europe, qui porte le nom de son précieux duvet; et l'agami, qui a l'instinct et la fidélité du chien, au point qu'il conduit un troupeau de volaille, et même un troupeau de moutons, dont il se fait obéir, quoiqu'il ne soit pas plus gros qu'une poule.

M. Daubenton passe ensuite aux étangs et viviers, qu'il regarde avec raison comme une partie importante de l'économie vétérinaire. Il cite, d'après Columelle, les anciens Romains qui transportaient du fraí de poissons, de la mer dans leurs rivières et étangs d'eau douce, où ils croissaient en perfection. Il rapporte en exemple dans la nature, les aloses et les saumons qui, d'eux-mêmes, passent de la mer dans les rivières; et dans l'économie rurale, l'importation des carpes dans les ri-

vières d'Angleterre, où elles étaient inconnues avant la fin du seizième siècle, et celle de l'esturgeon strelet de Russie, dans le lac Mélor, près d'Upsal, regardée en Suède comme un événement remarquable du règne de son roi Frédéric Ier. Il propose d'importer de même les poissons de la Méditerranée dans l'Océan, et de l'Océan dans la Méditerranée; ainsi que dans nos rivières et lacs de France, l'humble chevalier et l'ombre, poissons exquis du lac de Genève. Enfin, il étend ses vues aux abeilles et aux vers à soie, et il en conclut la nécessité de joindre des pâturages et des plantations d'arbres près de l'École vétérinaire, à l'usage de tous ces animaux.

Cette dernière partie de l'économie rurale, se trouve à son plus haut point de perfection dans le Jardin des plantes, qui nourrit des végétaux de tous les pays. Je me félicite de ce que mes idées, pour y établir une ménagerie, sont les mêmes que celles que M. Daubenton avait proposées pour l'École vétérinaire d'Alfort, à deux lieues de Paris. Cette distance, qui nécessite les élèves de la capitale à faire quatre lieues pour aller entendre une leçon, est le plus grand des obstacles pour les progrès de cet établissement, digne d'ailleurs de beaucoup d'éloges : nos garçons maréchaux et nos cochers, à l'instruction desquels il serait si utile, ne peuvent en profiter. Si cette école était réunie au Jardin des Plantes, quel avantage n'en résulterait-il pas pour l'économie rurale et pour l'instruction publique ?

3 PAGE 553.

Une autre considération très-importante sur l'établissement que je propose, c'est qu'il sera utile au faubourg de la capitale qui a le moins de ressources pour subsister. Paris est, pour ainsi dire, formé de cinq ou six villes qui ont des revenus et des usages fort différents. Le haut clergé et la noblesse faisaient fleurir le faubourg Saint-Germain; les financiers, le quartier du Palais-Royal; les gens de haute robe, le Marais; le commerce, le quartier Saint-Denis; les manufactures, le fau-

bourg Saint-Antoine ; quelques pensions et écoles, le faubourg Saint-Marceau. Le langage et les mœurs en diffèrent autant que les fortunes. Quelqu'un a dit assez plaisamment qu'on pouvait reconnaître, au sortir du spectacle, de quel quartier étaient les femmes qui montaient en voiture, par la manière dont elles ordonnaient à leurs cochers de les y ramener. Si elles disaient, « à l'hôtel, » elles étaient du faubourg Saint-Germain ; « au logis, » elles demeuraient au Marais ; « à la maison, » c'étaient des bourgeoises du faubourg Saint-Denis. Pour celles du faubourg Saint-Marceau, elles vont si rarement au spectacle, que le seul qu'on ait jamais établi dans leur quartier, n'a pu s'y soutenir un mois ; cependant il était placé vers l'intérieur de la ville, à l'Estrapade, et c'était après la révolution, époque qui en a fait éclore avec succès cinq ou six nouveaux dans les autres faubourgs de Paris. La section la plus pauvre de celui-ci est, je crois, celle du Jardin des Plantes, du moins à en juger par le nom qu'elle a adopté, de *Section des Sans-Culottes* : elle en est cependant une des plus patriotiques.

Il est certain que le faubourg Saint-Marceau est fort peuplé et fort mal à son aise ; celui de Saint-Germain a beaucoup d'émigrés, et par cela même, il a peu de population ; les étrangers et les filles abondent toujours au Palais-Royal ; les bons bourgeois se plairont long-temps dans le tranquille Marais ; on aura toujours besoin des manufactures du faubourg Saint-Antoine : mais celui de Saint-Marceau n'a plus aujourd'hui de chanoines, de couvents et de pensions qui l'aidaient à vivre. Selon moi, la première cause des séditions des villes, et même des révolutions, c'est lorsque tous les riches y sont d'un côté, et tous les pauvres de l'autre. Il arrive de là que les riches deviennent insolents par l'excès de l'abondance, et les pauvres séditieux par celui de l'indigence et le sentiment de leur nombre. L'ancien régime n'avait rien imaginé de mieux, pour contenir le peuple du faubourg Saint-Marceau, que d'y multiplier les casernes et les corps-de-garde. Qu'est-il arrivé ? le peuple a intéressé à son sort les soldats sortis de son sein et compagnons de sa misère : c'est par eux que la révolution a

éclaté. Il ne fallait pas le réprimer par le fer, mais l'adoucir par l'or; il fallait ouvrir, dans nos Colonies, des débouchés à sa nombreuse et indigente population. J'ai parlé de ces remèdes généraux dans mes Études de la Nature, au sujet de l'esclavage des Noirs; mais il y en a de particuliers, qu'on aurait dû appliquer à la source même du mal : c'était de mêler les habitations des riches avec celles des pauvres : excellent moyen d'augmenter les jouissances des uns par l'industrie des autres, et de pourvoir aux besoins de tous : par-là on prévenait des séditions qui ne viennent jamais que de l'indigence des petits et de l'ambition des grands ; par-là on rapprochait les unes des autres les différentes classes de citoyens, qui deviennent ennemies lorsqu'elles sont séparées par de trop grands intervalles. Il en fût résulté une harmonie nécessaire au corps politique. Il faut distribuer la population d'une grande ville comme un jardin anglais; on doit y voir les hôtels parmi les cabanes des jardiniers, comme les arbres des forêts qui s'embellissent des plantes qu'ils supportent, et des gazons qu'ils engraissent de leurs dépouilles et rafraîchissent de leurs ombrages. Le faubourg Saint-Marceau a beaucoup perdu par la révolution : plusieurs gens aisés qui s'y étaient retirés, car il n'y en avait point de riches, ont été chercher de la tranquillité hors de Paris ; d'autres ont retiré leurs enfants de ses pensions. La suppression des chanoines et des couvents a achevé de lui enlever ses faibles ressources : il faut donc lui en donner d'autres, pour la tranquillité même de la capitale. Le plus facile et le plus utile est d'y placer les établissements destinés à l'instruction publique. Ce quartier est le plus propre de tous ceux de Paris; on n'y est distrait, ni par les spectacles, ni par l'exemple des mauvaises mœurs, si dangereux pour la jeunesse : elles y sont quelquefois grossières, mais elles y sont moins corrompues qu'ailleurs; il est fort rare d'y rencontrer des filles publiques. Les logements y sont à très-bon marché : pour 90 livres par an, j'avais, il y a quelques années, quatre pièces dans un donjon, des commodités en tout genre, et une vue enchantée. Il n'y a presque pas de maison qui n'ait son jar-

din. L'air y est pur; l'eau de la Seine n'y est point infectée des immondices de la capitale; et, ce qui n'est pas un petit avantage, la bière et le pain de la rue Mouffetard y sont les meilleurs de Paris : ce qu'il ne faut pas attribuer, comme bien des gens le croient, à l'eau de la rivière des Gobelins, car on ne l'y emploie pas; mais à celle des puits qui y sont creusés dans des lits de roche. On le rendra le quartier le plus agréable de Paris, quand on aura bâti sur la Seine le pont de communication entre le boulevard du Jardin des plantes et celui de l'Arsenal; quand on y aura fait aboutir, à travers les petites rues limitrophes de la rue de l'Oursine, l'avenue du beau boulevard du Mont-Parnasse; quand on aura achevé de paver la rue de Buffon, impraticable aux voitures pendant l'hiver; quand on l'éclairera la nuit, en y faisant mettre quelques-unes des nombreuses lanternes qu'on vient de supprimer sur la route de Versailles; et surtout quand on aura débarrassé la rivière des Gobelins des causes qui l'infectent en été, et par suite le Jardin des plantes qui en est voisin. Ces considérations doivent engager l'administration à exécuter les projets qui ont déjà été présentés sur ces divers objets. Aucun lieu dans Paris n'est aussi propre aux écoles nationales dans tous les genres. Tout le monde y connaît la manufacture fameuse des Gobelins, qui offre tant de ressources au peuple qui n'a que son industrie pour vivre. J'entends dire, depuis la révolution, que les beaux-arts ne sauraient fleurir dans les républiques; et on cite pour exemple l'Angleterre. C'est une grande erreur. Si les Anglais ne se livrent pas aux arts de goût, c'est à la navigation qu'il faut s'en prendre : elle absorbe toutes leurs vues dès l'enfance; et par ses études géométriques, ses calculs, ses fonctions pénibles et rudes, elle les prive de ces graces d'expressions qui seules rendent celles de la nature. Mais, s'ils ne sont ni peintres ni sculpteurs, ils paient magnifiquement les beaux-arts, dont ils sentent tout le prix. D'ailleurs ne voyons-nous pas, chez les anciens Grecs, les beaux-arts fleurir dans toutes leurs républiques? Sicyone, Samos, Athènes même, ne leur ont-elles pas dû la plus grande partie de leur illustration? Il y a plus,

ils ne prospèrent que sur le sol de la liberté. Comparez les peintres, les sculpteurs, les poètes, les orateurs, les historiens de la Grèce, avec ceux de l'empire si riche et si fastueux de la Perse; vous verrez quelle notable différence. Mais, de tous les établissements, le premier est sans doute celui de l'étude de la nature : elle est la mère des sciences, des arts, et de toutes les inventions des hommes; elle seule les élève vers la Divinité, en leur faisant voir, dans un petit espace de terrain, une partie des bienfaits que la main de la Providence a répandus sur le globe, pour être entre eux un objet perpétuel de commerce, et les faire vivre en frères.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


WIDENER
AUG 1 7 2005
BOOK DUE
WIDENER
JUL 2 1 2005
CANCELLED

